NOS ALLIANCES

ET LA POLOGNE

—

Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits.
(*Discours de Napoléon à la députation polonaise*, le 11 juillet 1812.)

Au moment où la France, après avoir essayé d'établir, en difficile accord avec l'Entente, la structure politique de l'Europe, cherche un *modus vivendi* pour faire face aux nécessités immédiates et rassurer l'avenir ; quand l'Angleterre, par la voix d'un Lloyd George, vient subitement aggraver la situation et s'orienter vers des « amitiés nouvelles » en achevant d'indisposer les anciennes, il paraît opportun, dans l'intention d'y porter remède, d'étudier le processus qui a occasionné les indécisions de nos gouvernants, continuant à subir, dans la circonstance, l'influence beaucoup plus des possibilités imaginatives que celle des réalités positives.

Pouvaient-ils faire autrement en présence des directives impérieuses et intéressées de nos alliés ainsi que de la mauvaise foi de nos ennemis ? Il ne nous appartient pas de l'affirmer ; personne ne sait toutes les contingences, et la seule certitude que nous possédions, c'est que nous n'avons cessé de lutter contre l'égoïsme sacré de grandes nations amies industrielles et commerçantes, dont la haute finance internationale ou des questions intérieures conditionnaient le nationalisme intransigeant.

Depuis le jour où, dans un accès de sentimentalité lamentable, les Français lâchaient la proie pour l'ombre, subissant l'emprise d'un professeur transatlantique averti, idéologue et autoritaire, nous laissant ainsi aller à une défaillance paradoxale, il s'est créé autour du Traité de Versailles une atmosphère voulue d'atermoiements et de conflits. Peu à peu nous avons vu disparaître dans les nuages des discussions et des conférences une grosse partie de notre indemnité, nos revendications, notre droit et perdu l'occasion d'exercer sur l'heure nos qualités traditionnelles d'initiative et d'à-propos. La crise financière s'ouvrait, celle de l'Entente commençait.

On reste confondu que nos plénipotentiaires, vieux routiers cependant, ne se soient pas aperçus que nous avions à parler aux plus étonnants réalistes du globe, arrivés opportunément au secours de leurs intérêts ou de la victoire. Notre patrie mutilée a donc attendu de leur justice, après un triomphe acheté plus cher par nous, une aide contre la ruine économique ou tout au moins une permission de nous payer partiellement sur l'ennemi de ce qu'il nous devait, sans rien exiger toutefois !

Faisons le tour de nos alliances pour examiner les raisons déterminantes de leurs concours et juger leur attitude.

D'abord la Belgique, sanglante victime tombée pour défendre son honneur, à qui nous sommes redevables d'une part importante de la victoire et vis-à-vis de laquelle notre reconnaissance doit être éternelle. Ensuite la Grande-Bretagne, notre collaboratrice obligatoire. Avions-nous donc oublié dans le mirage des mots et la célébration exagérée d'intimité de circonstance, dont nous seuls parlions, que l'Angleterre était entrée en guerre pour défendre avant tout sa suprématie et empêcher l'Allemagne de dominer la Mer du Nord en s'emparant d'Anvers ou de Calais ? La violation de la Belgique avait tout juste la valeur diplomatique d'un prétexte élevé, d'un thème de presse et d'une respectabilité britannique apparente.

Ignorions-nous que l'Amérique du Nord, habitée par quinze millions de Germains, était restée neutre pendant nos revers, ensuite avait pris le temps de peser les chances des belligérants pour s'intituler le champion de la justice, du droit, de la liberté, trois mots vides de sens réel sans la force ? Elle était entrée en lice pour financer une gigantesque opération en misant par dizaines de milliards sur la France, atteignant ainsi un double but : abaisser, pour le temps de perfectionner sa défense économique, la puissance débordante de l'Allemagne, puis se créer une clientèle de guerre et d'après-guerre en Europe, en lui vendant son influence ainsi que ses produits très cher et à crédit, nous mettant pour longtemps dans sa dépendance complète.

Ses hommes, à l'égal des sujets de George V, ont été des héros comparables aux nôtres, mais le conflit terminé, une brume de mer a obscurci cette fraternité dont il a fallu payer les frais. Les peuples oublient vite l'histoire et la reconnaissance qu'elle devrait comporter. Où est l'époque de Lafayette ? Où sont les souvenirs des millions que nous sacrifiions généreusement pour l'Indépendance de l'Amérique qui, en reconnaissance, se paie sur le premier versement de l'Allemagne?

L'Italie, après mûres réflexions, nous suivit dans le conflit mondial parce qu'elle trouvait l'instant incomparable et unique pour réaliser ses aspirations et agrandissements.

Reste, parmi les grandes puissances, la Russie dont l'histoire est trop complexe pour être traitée dans un article. Fidèle à son alliance, sous l'intègre tzar Nicolas, elle sombrait dans la honte, le sang et la trahison, par suite d'un concours de circonstances sociales dont le déclanchement fut peut-être précipité par l'Angleterre et la France faisant inconsciemment le jeu de nos ennemis. Grâce à un parti qui, sous couleur d'opinion, n'a pas craint dans une mentalité singulière de pactiser avec les socialistes de Guillaume II, on a favorisé l'installation à Pétrograd et à Moscou du bolchevisme qui s'est retourné contre l'Entente, consé-

quemment contre la Pologne, notre rempart avec la Roumanie, la Tchéco-Slovaquie, les Serbo Croates et la Rhénanie indépendante, vis-à-vis de la nouvelle Sainte-Alliance de demain.

Voyons maintenant la mentalité germanique en 1914. L'Allemagne, toute l'Allemagne, est partie en guerre après une préparation savante et à un instant fixé. Elle a brandi, comme prétexte, le sabre de l'Autriche et ses hordes sauvages ont dévalé vers l'Ouest, pour s'arrêter à la Marne aux portes de Paris, après le ravage de la Belgique.

Pourquoi, au moment où son commerce triomphait dans l'Europe entière et jusque dans les deux Amériques, a-t-elle déchaîné le conflit ? Il faudrait mettre à nu toute la psychologie allemande et examiner sa politique intérieure pour y répondre. Débordée par un industrialisme de toutes les branches de son activité, fière de sa civilisation et de sa culture, enivrée par l'admiration de ses amis et les succès qu'elle avait réalisés, la Germanie se sentait parvenue à un tournant de son histoire. Les problèmes sociaux commençaient à la préoccuper ; des orages montaient à l'horizon et, bien que le Reichstag fût peu de chose en comparaison de notre Parlement, une vague de malaise, un sentiment d'appréhension inquiétait le pangermanisme. En outre, le mouvement nationaliste des peuples de l'Europe du Centre Est tendait à l'unification en même temps qu'à l'indépendance. Bismarck n'était plus là pour résoudre d'une main de fer des difficultés imminentes ; malgré le magnifique esprit de discipline de la nation, on sentait la nécessité d'une diversion. Il fallait agir.

L'Entente inattentive a imaginé pour ses besoins démocratiques que l'Allemagne avait été entraînée au conflit uniquement par les hobereaux et les militaires. Rien de plus inexact. Ce n'est pas une caste qui, seule, voulait la guerre ; le peuple entier, élevé par ses instituteurs dans la haine de la France, suivait d'une volonté ardente et enthousiaste et d'un bout à l'autre de l'Empire concevait la féroce attaque

comme une opération économique suprême destinée à en faire fructifier beaucoup d'autres par l'anéantissement des adversaires. L'agglomération de ce grand empire, — je ne dis pas de cette race, — avait été soulevée par un rêve d'hégémonie universelle et tentait de la réaliser, telle que Napoléon l'avait prévue, sur une base militaire. Aujourd'hui on cherche à nous faire croire que le camouflage de démocratie transitoire siégeant à Berlin ou à Munich est autre chose qu'une façade de circonstances ou un fantoche et que l'Allemagne, affranchie du militarisme, va « collaborer avec toutes les nations libres au triomphe de l'œuvre pacifique et de la civilisation ». Qui cherche à nous donner cette illusion ? L'Allemagne ? Non ; c'est la France, et nous y voyons la plus dangereuse des utopies.

Le Kaiser, éclipsé pour des motifs que la raison allemande seule croit connaître, on a pris un régime d'infortune sur le dos duquel on pût mettre la responsabilité de signer la défaite et de juger des comparses ; c'est celui que nos voisins méprisent le plus, mais dont ils se servent : la République. Aux yeux même de leurs partis avancés elle signifie le désordre, seulement elle fait impression sur nous. Pour éviter que, par hasard, elle ne s'enracine, ils lui ont laissé le soin de toutes les répressions intérieures et des capitulations obligées vis-à-vis des vainqueurs.

Qu'avons-nous eu, en effet, à la Galerie des Glaces, le 28 juin 1919, pour apposer le sceau des vaincus au Traité de Paix ? Hindenburg, Ludendorff, le prince de Bülow, Bethmann-Hollweg ? Jamais. Pas un chef militaire, pas un personnage de marque, pas un des responsables ; ce sont des « valets », comme on dit sur les bords de la Sprée, qui ont courbé la tête devant la France et personne ne se reconnaît engagé par leur signature, car la défaite, non admise encore aujourd'hui, n'était pas entrée dans le calcul des possibilités établi par les Impériaux.

Comment aurait-il pu en être autrement ? En 1914, les rouages compliqués, matériel, chefs et hommes, plans d'at-

taque et même conditions de victoire, étaient prêts ; tout avait été tellement bien prévu dans ses moindres détails, les chances variées avaient été si longuement pesées, que le succès semblait certain. Quelle puissance au monde aurait pu tenir tête à l'organisation allemande, aux méthodes allemandes, à la vaillance irrésistible des soldats allemands? Aucune. La France, éloignée du spectre des batailles, vivait dans une crise d'insécurité morale, minée soi-disant par ses socialistes conduits en lisière par les camarades allemands, qui « juraient de ne jamais nous attaquer ». L'Angleterre, à l'abri dans son île qui commandait sa politique, était occupée au loin ; la sainte Russie seule, malgré une vague d'idéologie nihiliste, se préoccupait de sa situation mondiale en Orient, jetait des yeux de convoitise sur Constantinople, nom magique, et restaurait sa puissance militaire, appuyée de nos milliards sur 120 millions d'habitants et une natalité considérable. Ce dernier facteur ne permettait pas à nos ennemis d'attendre, et la foudre éclata.

L'Allemagne, supérieurement organisée, n'avait négligé qu'un atout : le soldat français. La lutte fut terrible. La France, combattant pour son existence, rendue à elle-même et à ses traditions par le régime militaire, fit des prodiges; la démocratie en armes, fermant l'oreille aux mauvais bergers, se leva fière, magnifique, invincible dans la discipline qui seule fait la force des peuples.

Et ce fut, après de terribles angoisses, la marche en avant, le rayonnement, la victoire, et ce fut l'armistice prématuré, dont nous ne connaissons pas les dessous; enfin, brochant sur le triomphe, l'odieuse attitude d'un associé qui exigeait la paix blanche que reflète le Traité. Les Alliés avaient peur de nous, l'épée de Foch les hantait comme l'ombre du Grand Empereur. Est-ce que par hasard la France allait redevenir une valeur économique et l'arbitre du monde ? Tout, excepté cela.

Alors sonna l'heure des règlements de compte. L'Angle-

terre étendit la main, et, magnifiant sa puissance maritime en assurant sa sécurité, exigea la flotte allemande, sous peine de rompre les pourparlers, pour la conduire dans ses ports sous les canons braqués de l'Empire britannique. L'Amérique, dans l'auréole de Wilson divinisé par nous, bien que renié par elle, continua l'opération commerciale et nous vendit de la gloire, de l'argent, sa protection, des marchandises aux plus hauts prix, y compris le fret. Elle imposa ensuite des axiomes étranges, au nom desquels on fit en Europe Centrale une poussière d'Etats incapables de la cohésion indispensable pour disposer d'eux-mêmes, car rien n'est plus difficile que de ramasser les membres épars d'une soi-disant race pour les constituer en nation. On n'improvise pas un lien, une politique sociale, sans atavisme de gouvernement; l'art de conduire exige une longue pratique et les finances d'un peuple ne s'établissent pas aussi facilement qu'on nomme un Président de République, les gestes étant inopérants pour faire une constitution adéquate, des lois opportunes, boucler un budget et protéger des frontières.

En vertu du même principe, du prétendu droit de collectivités incertaines de disposer d'elles-mêmes, sans même se rendre compte de l'opportunité, on morcela arbitrairement l'Autriche-Hongrie, qui allait devenir une balance, un élément d'ordre et de paix, lui défendant de s'unir à l'Allemagne, mais on maintint avec soin l'unité germanique, fille de nos désastres en 1870.

Continuant la revue de nos alliés, nous trouvons, outre la Russie écroulée, le Japon, la Bolivie, le Brésil, la Chine, Cuba, l'Equateur, la Grèce, Haïti, l'Hedjaz, le Honduras, le Libéria, le Nicaragua, le Panama, le Pérou, le Portugal, la Roumanie, l'Uruguay, le Siam, enfin les nouveaux enfants du Traité de Versailles : la Pologne, l'Etat serbe-croate-slovène, la Tchéco-Slovaquie, tous ces peuples, sauf les derniers, très lointainement intéressés au protocole de la Paix et aux droits réciproques des Alliés, tout en conservant théoriquement voix au chapitre dans la discussion. La

France et la Belgique ravagées, anéanties, poignardées, avaient l'obligation d'écouter le concert des peuples, conduit par M. Wilson, décider de leur sort. Aussi bien la France dut combattre souvent seule contre ses alliés pour sa sécurité et obtenir sur le papier, après discussions violentes, M. Clemenceau l'écrira un jour, le paiement des indemnités dues qu'on lui marchandait. Ceux qui avaient versé leur sang avec nous sur les champs de bataille avaient peur de notre magnifique vaillance ; la France possédant la plus puissante armée du monde aurait peut-être tenté d'imposer ses volontés, de faire une conquête économique s'il lui était resté de l'argent. Pour y parer, il fallait laisser une porte ouverte à l'invasion et consommer sa ruine; c'est ce qui fut résolu.

Comme couronnement de l'édifice privé de bases on décida désormais de ne plus recourir à la force et le Président des Etats-Unis fit sortir du cerveau de Jupiter la Société des Nations, sans canons, bien entendu.

Le Covenant édicte que, désormais, les Hautes Parties contractantes, donc l'Allemagne avec nous, acceptent « d'entretenir au grand jour des relations internationales fondées sur la justice et sur l'honneur »... Comme si l'ironie était insuffisante, le Pacte redouble et ajoute : « d'observer rigoureusement les prescriptions de droit international... de faire régner la justice... »

La veille du jour où les vaincus signaient, bien décidés à ne pas tenir, Hugo Stinnes déclarait à la plus grande banque de l'Empire qu'il fallait, sans plus tarder, organiser une campagne de revanche, tendre l'universalité des énergies patriotiques vers cet objet, accepter tout, ne tenir rien, payer le moins possible et échelonner la créance sur plus d'un demi-siècle..! Nos alliés, seulement préoccupés de leurs intérêts personnels immédiats, ont marché dans la combinaison et nous ont forcés à les suivre par des contraintes inadmissibles.

Aujourd'hui, dans les difficultés politico-financières où

nous nous débattons, il nous reste pour assurer notre sécurité, croyons-nous, trois ressources :

1° — Nous allier avec une Pologne puissante, appuyée sur la Roumanie et les nouveaux Etats, voisine de nos voisins, et tenir ainsi en respect l'Allemagne en l'empêchant de joindre sa complice éventuelle de demain, la Russie.

2° — Occuper la Ruhr et nous payer nous-mêmes, puisqu'on ne veut pas le faire. L'opération ne ruinera personne, pas même la Grande-Bretagne, mais nous sauvera.

3° — Constituer une Rhénanie indépendante, vivant dans notre sphère d'attraction, car elle n'est pas née pour le régime de la négation.

Puisque l'Entente nous refuse le Rhin, notre frontière indispensable, légale et historique, dont Foch exigeait la garde pour traiter, il faut nous couvrir par le système de la boucle, et cela est si important que, sans un Etat-tampon central formidable, et non une nébuleuse, dont le siège sera à Varsovie, l'équilibre politique disparaît subitement au profit de l'Allemagne. Préparons-nous dans ce cas tout de suite à la guerre.

§

Ces prolégomènes paraissent nécessaires pour examiner la question urgente qui s'est posée avant d'autres le jour même de l'armistice et que nous allons aborder maintenant : celle de la Pologne, rentrée grâce à nous au rang des nations.

Sans parler du sentiment qui fausse le jugement en politique, notre intérêt nous commande de contribuer à la reconstitution de cette république, lui permettant de se fortifier à l'aide de puissances sociales industrielles et commerciales pour faire face à la Russie et à l'Empire germanique déjà associés contre elle.

Avec une méconnaissance probable de son rôle futur, nous l'avons laissée sans conseils d'expérience se doter d'une constitution imparfaite contenant le droit de coalition.

Nous n'avons pas fixé ses frontières ; on ignore si elle accédera réellement et avec utilité à la mer; on ne sait même pas si elle aura vingt ou quarante millions d'habitants. Un Etat, pour exister, doit réunir certaines conditions ethniques, mais aussi posséder certaines garanties économiques et territoriales qui ne s'accordent pas toujours avec les premières. Le principe des nationalités, difficile à préciser, d'ailleurs, est inopérant s'il n'est corrigé par les nécessités territoriales et l'aptitude inégale de certaines races à former des organismes politiques pour représenter un facteur d'ordre et de paix. La Pologne n'est pas seulement un nom, c'est un principe, un appoint d'influence, un fort d'arrêt ; c'est le fondement de toute une nouvelle organisation diplomatique militaire et scientifique de l'Europe. Si les erreurs et les délits de justice qu'on nous réclame de sanctionner en Haute-Silésie et ailleurs sont maintenus, nous verrons sortir du chaos une nouvelle Allemagne impériale qui aura récupéré ses forces et se lèvera plus puissante que l'ancienne. La France est donc forcée de tout subordonner à la réalisation du concept de la Pologne formidable, même, s'il le faut, de faire le sacrifice momentanément de l'intimité dela Grande-Bretagne, au cas où elle se déclarerait pour sa « nouvelle amitié », l'Allemagne, comme Lloyd George le fait délibérément. Pourtant, ce Premier versatile a autant d'intérêt que nous à notre entente, mais, pour qu'il comprenne et s'incline, on doit parler très fort, quand la situation l'exige, et éviter, le reste du temps, les coups d'épingle; c'était la méthode de Talleyrand. M. Briand le comprend bien mieux qu'il ne peut le dire, et certains fonds de tiroirs gagneraient à être vidés réciproquement, en raison du principe qu'il est préférable, avec l'Angleterre surtout, d'aborder de front les problèmes et de ne pas permettre d'espoirs dont on s'efforce maintenant d'écarter la réalisation.

Dans le but d'asseoir et d'enchaîner nôtreargumentation, il convient, en quelques lignes, de brosser un tableau de

la Pologne lorsqu'elle devint, en 1772, la victime de Catherine II de Russie, de Frédéric II de Prusse et de Joseph II d'Autriche.

La République polonaise, dont les premières formations datent du XIVe siècle, n'a pas été créée artificiellement, comme on tente de le faire supposer ; elle répondait au contraire à des facteurs géographiques, politiques, économiques, en un mot elle contenait en germe les embryons d'une nation.

Ses bornes, au milieu du XVIIIe siècle, touchaient au nord la Baltique, au sud les Carpathes et le Dniestr, qui la séparaient de la Hongrie et de l'Empire turc. A l'est, elle s'étendait au delà de la Duna et du Dniepr, presque jusqu'à Smolensk ; du côté de l'Allemagne, sa frontière conventionnelle, parallèle à l'Oder, joignait la Silésie, le Brandebourg et la Poméranie. La Prusse y était enclavée dans la partie nord, et cette position géographique prépondérante fut ce qui détermina, dans une large part, son rôle dans les partages pour se relier au Brandebourg dont elle était séparée par la Prusse polonaise.

Il y a deux cents ans, cet État sans limites stabilisées était, en même temps qu'un clocher d'observation, un carrefour de peuples. Bien que composée de Polonais en très grande majorité, d'Allemands, de Russes, de Lithuaniens, de Juifs, qui y vivaient au nombre de plus de 17 millions d'habitants, leur ensemble constituait une tradition et comme la résultante de mêmes forces concrètes. La population y formait deux ordres, la noblesse et les paysans, ceux-ci soumis au bon plaisir de celle-là. Les nobles étaient eux-mêmes scindés en trois groupes : les magnats, qui occupaient la place principale et comptaient environ 300 familles, dont quelques-unes possédaient des provinces entières ; la noblesse moyenne, représentée par moins de 30.000 familles ; la petite noblesse (qu'on appelait la plèbe nobiliaire), comprenant environ 1.500.000 gentilshommes sans fortune.

Le clergé était recruté en général dans le peuple et les

évêques seuls appartenaient aux grandes familles. Tout le commerce passait par les Juifs ; la bourgeoisie était inexistante ; quant à l'armée, commandée par deux hetmans, chefs élus, elle ne possédait aucune discipline ni valeur technique.

La République avait à sa tête un roi. La monarchie, héréditaire jusqu'à l'extinction de la dynastie des Jagellons, devint élective en 1572 par la volonté des grands seigneurs et à leur profit. Ce fut le commencement du désordre. A la suite d'intrigues, Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, soutenu par la France, qui voyait déjà en la Pologne un allié nécessaire, fut obligé de quitter ses États et contraint de se réfugier à Dantzig, puis en France, où le roi lui offrit Nancy, le duché de Lorraine et le comté de Bar, qui devaient, d'ailleurs, nous revenir à sa mort.

Les relations de ce malheureux Etat avec les puissances voisines se réduisirent, à la fin du XVIIIe siècle, à un accord entre les Russes, Prussiens, Suédois et Autrichiens, dans le but de profiter de sa faiblesse ainsi que des lacunes de sa Constitution pour le dépecer. Les Russes visaient à se rapprocher de l'Europe, nous le verrons dans la réconciliation de Tilsit, et à y jouer un grand rôle ; les Prussiens tentaient d'achever leur unité et les autres n'aspiraient qu'à prendre le plus possible.

Le premier démembrement eut lieu en 1772 et la victoire des Russes sur les Turcs en fut une des causes immédiates. La Prusse reçut la Prusse polonaise moins Dantzig et Thorn, soit plus de 1.600.000 habitants ; l'Autriche s'adjugea le comté de Zips et la Galicie, représentant 2.600.000 âmes ; la Russie, enfin, s'annexa une grande partie de la Lithuanie située au delà de la Duna et du Dniepr.

Au second partage, en 1793, la Prusse compléta sa première acquisition en prenant Thorn et Dantzig ; les Russes continuèrent leur emprise sur la Lithuanie.

Enfin, le 3 janvier 1795, ces criminels internationaux achevèrent d'accomplir leur forfait : la Prusse en entrant

à Varsovie, la Russie en mettant la main sur le reste de la Lithuanie et l'Autriche sur Cracovie. Les co-partageants colorèrent leur action du fallacieux prétexte qui suit : « Les partages de la Pologne doivent marquer un pas important vers la paix de l'Europe... plus encore, ils sont destinés dans leurs conséquences à réduire au minimum les guerres entre les Etats européens. »

Les deux derniers démembrements furent la suite inéluctable du premier ; pour les éviter, il eût fallu que la Pologne changeât sa Constitution, or ses ennemis et la France, les premiers par intérêt, la seconde grâce à l'aveuglement de Choiseul, l'en empêchèrent.

D'où provint, en outre, cette décadence ? Les auteurs s'accordent à l'attribuer au manque de respect du principe d'Equilibre Politique, à l'impulsivité polonaise ainsi qu'à son défaut d'esprit d'organisation, de méthode ; aussi à sa renonciation à rivaliser avec l'Autriche, négligeant de participer cent ans plus tard à la Guerre de Trente Ans, et s'alliant enfin au plus fort contre le plus faible, à l'Autriche contre la Turquie, à la Russie contre la Suède.

Il serait dangereux qu'un pareil enseignement fût oublié dans les temps d'idéologie transcendante où nous vivons. Pour préciser notre crainte, rappelons ce que disait l'Empereur à Sainte-Hélène :

« N'avoir point établi une Pologne puissante, clef de voûte de l'édifice européen, n'avoir pas détruit la Prusse, m'être trompé sur le compte de la Russie, ont été les trois grandes erreurs de ma vie. »

En méditant ces paroles elles nous indiqueront l'orientation à donner à la question silésienne qui, avec la Pologne, conditionne la paix de l'Europe; suivant qu'elle sera tranchée d'après l'une ou l'autre des autorités en présence (celle de l'Allemagne, soutenue par l'Angleterre, ou celle de la France), elle servira de prétexte à de nouvelles guerres ou elle imposera une longue trêve à nos ennemis.

L'Equilibre Politique de l'Europe Orientale apparaît, en

effet, de jour en jour au premier rang de nos préoccupations et son étude nécessiterait un ouvrage important. Il ne peut être obtenu, nous semble-il, que par l'application de la vieille méthode du « système de l'échiquier », appliqué par la diplomatie française du XVIe et du XVIIe siècle.

A quoi tient aujourd'hui la valeur de ce système ? A ce que : 1° les alliances basées sur ce principe, l'histoire nous l'apprend, ont une durée et une stabilité autrement grandes que celles du XIXe et du XXe siècles ; 2° la question d'Orient n'a pas encore reçu par le Traité de Paix une solution définitive ; l'Angleterre y intrigue plus que jamais et l'équilibre européen n'est pas réalisé dans une région située juste au cœur de l'Europe ; il faut y pourvoir ; 3° l'Allemagne et la Russie, complices de demain si nous n'y veillons et si nous n'avons pas de sphère d'attraction voisine, formeront un bloc qui doit comporter un contre-poids, car nous ne pouvons considérer l'entrée en guerre de l'Empire des tzars aux côtés de la France en 1914 que comme un accident économique, une solution de continuité dans la ligne diplomatique qui a toujours été suivie à Pétrograd ; elle nous a coûté d'ailleurs la perte de milliards. Les deux Etats limitrophes sont toujours pénétrés à tous points de vue ; chaque jour les sympathies prédestinées russo-allemandes se développent et il devient important de souligner le caractère difficile et persévérant de la politique qui tendrait à créer en Russie un mouvement anti-prussien. Peut-être pourrait-on faire tenter l'épreuve en pratiquant par l'Ukraine et régions proches la vieille méthode de la tache d'huile ? La France est trop loin et met en œuvre des visées trop courtes pour réaliser un tel tour de force. Pour notre part, malgré la haute autorité d'un de nos éminents chefs militaires, nous ne croyons enfin pas possible de tenter la reconstitution de la Russie par la Pologne, son ennemie séculaire.

Au temps des tzars, Nicolas II et Guillaume II étaient non seulement liés par le sang, mais aussi par leurs intérêts réciproques et une amitié personnelle. Aujourd'hui qu'un

régime irrégulier, despotique et sanglant s'est emparé du pouvoir, nous ne sommes pas sans connaître l'hostilité de Lénine, importé dans un wagon plombé germanique, et sans apercevoir la nature nettement judéo-allemande du mouvement bolchevik. Or, la haute finance israélite, sans laquelle rien ne se décide, a son siège central à Francfort et, qu'on le veuille ou non, il y a là une corrélation étroite dont l'évidence apparaît aux plus aveugles ; l'effondrement du change polonais en constitue une preuve éclatante entre mille.

Bien qu'il nous en coûte, nous devons renoncer, sans grands travaux d'approche, à encercler l'Allemagne par la Russie, et le Quai d'Orsay, instruit par l'expérience, modifiera désormais ses tactiques en Orient. Il est possible, il est même probable que sur nombre de questions le Cabinet de Berlin restera suspect au futur gouvernement russe, mais jamais celui-ci ne prendra, si nous n'y portons remède, une attitude germanophobe ; les plus adroites pressions pourront tout au plus limiter les accords ou retarder l'expansion de l'impérialisme allemand dans l'Est.

C'est donc sur la Pologne que doit s'étayer le principe de notre Equilibre Politique dans ces contrées. Son rôle primordial consistera dès maintenant à servir d'Etat-tampon entre l'Allemagne et la Russie, d'empêcher celle-ci de prendre une dangereuse expansion territoriale et d'ôter à celle-là le moyen d'être encore un arsenal formidable dont les armes demeureraient suspendues comme une épée de Damoclès sur la paix européenne.

Pourquoi avons-nous collaboré au sauvetage de Varsovie, pourquoi lui avons-nous envoyé des chefs tels que les généraux Weygand et Henrys, dont le dernier a continué l'effort militaire par une action personnelle ? Avons-nous suivi oui ou non un plan ; avons-nous répliqué à celui de nos alliés qui veut nous maintenir des préoccupations militaires pour nous détourner du domaine économique où notre concurrence serait à craindre ?

Plusieurs programmes ont été élaborés par d'éminents représentants français qui offrent tous un point commun : réaliser un système défensif pratique contre l'Allemagne. A l'ouest, la question dépend d'un accord anglo-franco-belge, qui a paru une compensation suffisante à certains de nos dirigeants se contentant de vivre au jour le jour. En Orient, la chose est plus compliquée et le dilemme suivant continue à se poser : ou bien créer une grande Pologne amoindrissant la Russie et s'appuyer sur elle, ou en faire un petit Etat afin de ne pas affaiblir notre triste alliée d'hier ; la deuxième de ces formules paraît bénéficier en haut lieu d'un succès tout spécial. Cependant nous avons vu déjà qu'il est impossible pour tous les esprits avertis de croire d'ici longtemps à la possibilité d'une Russie anti-allemande ; en conséquence, restreindre la Pologne dans l'espoir de retrouver notre ancienne amitié, c'est renoncer à l'encerclement de la Prusse en Orient, et c'est là ce qu'on peut appeler proprement une irréparable sottise.

Il est évident que la politique française s'est rangée, devant l'ultimatum de l'Angleterre, notre alliée nécessaire mais avec laquelle il faudrait causer sur le pied d'égalité, à cette dernière conception, comme le démontrent les décisions prises au sujet de Dantzig et les plébiscites truqués autorisés sur des territoires où la prépondérance de l'élément polonais est incontestable, dans une grande partie de la Haute-Silésie en particulier.

Cette manière de voir conduit en quelque sorte à la ratification des anciens partages de la Pologne, et nous en venons à nous demander, notamment après la paix de Riga, si les démembrements donnent à la Russie et à l'Allemagne un titre légal pour la possession de terres entièrement polonaises, au point de vue historique, et incomplètement polonaises, au point de vue ethnique, jusqu'à preuve du contraire. N'oublions pas que les opérations plébiscitaires ont été inventées par Lloyd George et qu'à l'origine le Traité de Paix annexait la Haute-Silésie à la Pologne.

Les faits qui se déroulent chaque jour démontrent l'urgence impérieuse qui s'impose à nous de ne plus tergiverser et de choisir une ligne de conduite. Le dilemme Pologne ou Russie est né d'une erreur, à savoir la probabilité pour nous d'influencer une Russie forte et anti-allemande; nous croyons qu'il a vécu et que tous les efforts des diplomates doivent tendre à la constitution de la plus grande Pologne ; c'est la seule issue pratique qui puisse s'accorder avec nos intérêts, les siens et ceux du Royaume-Uni.

Une suprême question se pose : la Pologne est-elle susceptible d'une vie spécifique et sociale assez intense pour qu'elle puisse prendre rang parmi les grandes nations européennes ? Nos ennemis font preuve d'une audace singulière en opinant pour la négative, se basant sur la multiplicité des peuples ayant concouru à sa formation et les mélanges compliqués à l'infini qui se sont produits depuis un siècle et sur lesquels, d'ailleurs, leur science est plutôt intéressée. Cette thèse, dans la bouche de gens issus d'une plus grande diversité d'origine que n'importe quels autres, dénote une mentalité risquée. Les armées des Habsbourg, le « brillant second », comprenaient des hommes de l'Autriche proprement dite, des Hongrois, des Tchèques, des Polonais, des Moraves, des Italiens, des Bosniaques ; l'Allemagne en comptait encore plus. Il ne messied pas de rappeler à nos orgueilleux Teutons que les vieux Prussiens, dont ils sont fiers de descendre, étaient des Slaves, et non des Germains ; leur langue s'est éteinte et ils ont adopté l'allemand il y a peu de siècles.

Que dire de la Russie, dont les soldats appartiennent, sous le nom générique de « Russes », à cent peuples divers ? Dans les veines de l'Italien coule le sang de toutes les races successives qui ont peuplé l'Empire romain et même la Grèce. Quant à nous, Français, nous sommes un mélange de Celtes, de Latins, Ligures, Ibères, Espagnols, Basques, Bretons, Germains et Scandinaves, avec prépondérance d'une hérédité sur d'autres, suivant les provinces.

Il n'est donc pas exact d'affirmer que la Pologne est incapable de devenir une nation, parce qu'elle est composée de divers éléments. L'assimilation ne dépend pas exclusivement de la langue, mais d'une infinité de causes ataviques, les unes physiologiques, les autres morales et intellectuelles. A quel signe doit-on s'arrêter pour établir une nationalité? Il est impossible de le dire sans considérer un peuple dans son ensemble, comme formant une entité nationale, car il n'existe nulle part, comme nous venons de le voir par de nombreux exemples, une unité de race, ni de langage, pas plus que de religion, de culture, ni même d'histoire.

Nations, races, peuples, sont des termes que nous employons quotidiennement et qui cependant n'offrent à notre imagination, si on y réfléchit, qu'une signification assez imprécise. Pour les anciens, la nation personnifiait un groupe d'hommes soumis à un même maître, et race se concevait de tous ceux qui parlaient la même langue. De nos jours, cette définition n'est plus applicable, car les nations, depuis un temps infini, chevauchent sur les races.

Ce raisonnement nous conduit à reconnaître que la Pologne, avec ses variétés d'origines, est une nation propre, susceptible d'une vie spécifique beaucoup plus intense que sa voisine la Russie et qu'elle peut prendre rang parmi les grandes nations européennes, si elle veut se discipliner. Pour le prouver, nous allons examiner successivement et à grands traits la République polonaise au point de vue constitutionnel, social, économique, politique et financier.

Sa Constitution date du 17 mars 1921 et, sous certains aspects, est la reproduction de la nôtre. Le pouvoir suprême appartient à la nation qui a trois organes : l'exécutif, un Président avec ses ministres responsables ; — le législatif, avec la Diète et le Sénat, — le pouvoir judiciaire, composé de tribunaux indépendants. Dans ce dernier ordre, il existe une anomalie dont les suites pourraient être inquiétantes étant donné le droit de coalition reconnu : le principe régulier est que les magistrats soient

nommés par le Président de la République, mais une exception est faite pour les Juges de Paix qui sont élus par le peuple. (Art. 76.)

En rapprochant ce fait de la liberté d'association qui, nous le voyons, va jusqu'au droit de coalition, il peut en résulter en temps de crise une situation sur laquelle il serait bon d'appeler l'attention des pouvoirs publics, étant donné surtout le voisinage de la Russie qui, en hostilité séculaire, ne manquera certes pas à sa mission de provoquer des troubles chez sa rivale. Au fond, la constitution nettement démocratique présente un assez heureux mélange de traditionalisme et d'innovations ; de plus, le gouvernement, en permettant et protégeant les minorités, retrouvera peut-être le moyen de reformer un bloc national concret, dont tous les éléments seront solidement soudés entre eux pour tendre vers l'unité ethnique. Personne n'est mieux qualifié que le maréchal Pilsudski, le prince Sapieha, M. Zamoïski et leurs collaborateurs pour y parvenir.

La société polonaise est constituée en majeure partie par des paysans, et les anciennes familles nobles, à part quelques-unes, n'ont gardé qu'une influence relative, bien que certaines continuent à s'occuper des affaires de l'Etat. Le commerce est aux mains des Juifs, qui forment une caste travailleuse, intelligente et possédant un coefficient d'assimilation extraordinaire ; mais il faut distinguer entre ceux-ci les Juifs polonais, d'une part, et les Juifs étrangers, sans-patrie, anarchistes et bolcheviki, formant une nombreuse population internationale pour ne pas dire interlope; ils sont considérés comme des étrangers et jouissent même peut-être d'une trop large protection, ce qui leur permet de s'étendre comme ils l'entendent et de former des associations pouvant s'insurger un jour contre l'ordre établi. A-t-on perdu de vue, en effet, les origines du mouvement bolchevik ? Il serait opportun de le rappeler au moment où la Pologne n'a d'autres ennemis certains que ses oppresseurs, l'Allemagne et la Russie.

La bourgeoisie est de création récente et habite les villes; jusqu'à ce jour son autorité n'a pas été suffisante pour créer une majorité, mais elle aspire à juste titre, par son intelligence et son travail, à devenir l'un des pivots de l'Etat.

Enfin, toute l'influence actuelle appartient à la classe paysanne qui, à l'inverse de la Russie, n'a voulu tenir ses terres que de l'achat régulier en bonne forme et non du vol et de l'assassinat. Les députés ruraux sont appelés à représenter la moitié de la Diète ; bien que fort compétents en matière agricole, ils n'ont peut-être pas une éducation politique suffisante pour s'objectiver en orientant leurs vues vers les problèmes industriels et commerciaux de la solution desquels dépend en grande partie l'avenir du pays. Cependant, il serait dangereux d'oublier une vérité, c'est que le soldat passe, les grandes familles passent, l'industrie se transforme, le paysan seul reste.

Il faut toutefois constater qu'il existe un parti intellectuel brillant, entraîné par les universités polonaises, où enseignent des professeurs tout à fait remarquables, dont la France salue le talent. Les arts sont aussi très développés, surtout la musique qui incarne, depuis l'illustre Chopin, avec une pureté sensationnelle, l'âme passionnée et mystérieuse de la Pologne. Cet ensemble apparaît comme un noyau national très solide, très enthousiaste, très courageux, peut-être un peu romanesque, mais que l'apprentissage de la liberté rendra à courte échéance, nous voulons le croire, suffisamment pratique pour exercer le « self government ».

Si nous effleurons le point de vue économique, en réservant la Haute-Silésie en partie indispensable à la Pologne, nous nous trouvons au milieu d'un pays mi-industriel, mi-agricole, possédant des forces motrices considérables représentées par le pétrole, la houille et de nombreuses chutes d'eau. Le bassin Dombrowa Cracovie-Silésie s'étend sur une superficie de près de 6.000 kilomètres carrés et détient 94 milliards de houille exploitable pouvant fournir 60 millions de tonnes par an. C'est en Galicie que se

trouve le principal centre pétrolifère, dans la région de Boryslaw et Tustanowice ; la richesse du sous-sol dépasse 300 millions de tonnes et la production annuelle donne en moyenne 1.500.000 tonnes. La puissance hydraulique est subordonnée à l'aménagement des grands fleuves : Vistule, Niemen, Dniepr et Dniestr ; on évalue toutefois à 900.000 HP. environ l'énergie disponible en Galicie. La Pologne fournit en outre 500.000 tonnes de minerai de fer et 700.000 de zinc; le plomb se chiffre par 60.000 tonnes annuellement ; quant au cuivre, son exploitation n'est encore qu'à ses débuts.

Les sels gemmes donnent annuellement 240.000 tonnes et la potasse 15.000 tonnes ; c'est également en Pologne que l'on trouve, croyons-nous, les seuls gisements de cire minérale d'Europe (2.170 tonnes par an). Enfin, les phosphorites et le soufre y sont abondants.

Certains chiffres de l'agriculture ne sont pas moins instructifs. Sur vingt millions de terres arables la Pologne fournit par an 22 millions de quintaux de froment, 66 millions de quintaux de seigle, 17 millions de quintaux d'orge, 32 millions de quintaux d'avoine, 2 millions de quintaux de maïs, 50 millions de quintaux de betteraves à sucre, et enfin plus de 300 millions de quintaux de pommes de terre, sans compter les plantes fourragères ou industrielles : lin, chanvre, tabac, houblon, etc.

Les régions forestières possèdent plus de 2 millions 200.000 hectares de forêts, dont 85 o/o en espèces résineuses, dans les régions de Posen, Dantzig, Oppeln ; en Galicie seule, il existe 2 millions d'hectares de forêts, dont 47 o/o d'espèces résineuses ; dans le royaume proprement dit, 2.220.000 hectares, au total 6.420.000 hectares susceptibles de fournir à l'exploitation 2.400.000 tonnes de bois par an.

Plusieurs industries de transformation sont aussi prospères ; elles sont particulièrement développées en Posnanie et dans la partie sud-ouest de la République. La production

métallurgique des territoires aujourd'hui polonais était, en 1912, de 1.050.000 tonnes de fonte brute, 1.500.000 tonnes de fer ou d'acier, 168.500 tonnes de zinc et 41.300 tonnes de plomb. N'oublions pas les industries textiles qui sont d'une notable importance.

Comme on le voit, celui qui doit devenir l'Etat-tampon a de sérieuses richesses dont les débouchés sont nombreux; pour le bois d'exportation, la France arrive en première ligne. Cet allié pourrait également nous envoyer du pétrole lampant, il en extrait 200.000 tonnes, des huiles minérales et essences (250.000 tonnes), de la paraffine (25.000 tonnes), de la benzine (50.000 tonnes). Nous négligeons avec intention le sucre, qu'il peut exporter jusqu'à concurrence de 400.000 tonnes par an (1).

De cet aperçu, il semblerait que la Pologne et la France soient destinées à un large échange économique, puisque nous avons le moyen de lui envoyer en paiement de ses productions le minerai de fer nécessaire à son industrie et des phosphates comme engrais, quand les moyens de transport seront aménagés, suffisants et qu'un port outillé accessible lui appartiendra ou sera concédé à un usage définitif, comme le désire notre Premier ministre. L'Angleterre, dont les capitalistes enserrent Lénine, veut aussi contrôler Dantzig et n'y est pas résignée.

En somme, la situation intérieure et extérieure n'est pas défavorable aux gouvernants de Varsovie, à condition que la politique de certains alliés, qui commandent on ne sait pourquoi, diminuant garanties et paiement des réparations de guerre, ne contribue pas au relèvement rapide de la Prusse et par conséquent à la résurrection allemande; là est le péril. La possibilité d'une attaque russo-allemande subsiste avec plus d'acuité que jamais, en raison de leur désir mutuel de reprendre comme première base l'ancienne frontière de

(1) Les chiffres qui précèdent ont été relevés dans un article fort documenté de M. A. Merlot, Secrétaire Général de la Chambre de Commerce franco-polonaise. (Revue *La Pologne*, 15 avril 1920, page 315.)

l'est, pour chercher ensuite leur revanche à l'ouest et mettre à nouveau la main sur l'Europe au nom d'un Kaiser remonté sur le trône dans sa gloire et ses traditions belliqueuses.

Pour réussir ce programme à l'étude d'un nouveau démembrement de la Pologne, les bolcheviks sont un premier appoint; on espère que les Tchéco-Slovaques reconstitueront l'Autriche, que la Hongrie marchera dans la combinaison et que les Balkans, dominés par la Bulgarie et la Grèce, feront l'appoint.

Berlin se recueille dans cette expectative, travaille les chancelleries et examine l'horizon. Que voit-elle en face d'elle ? La France et la Belgique, indissolublement unies et gardiennes provisoires du Rhin; l'Angleterre inquiète, l'Amérique indifférente, l'Italie en coquetterie avec son ancien maître, conditions parfaites pour construire des plans de revanche et déterminer les chances de victoire future.

Vraiment, l'hypothèse se présente comme bien favorable, si nous n'y prenons garde, en persistant dans un système sans espoir, nous résignant à aggraver les concessions faites déjà au Traité. Nous avons abandonné l'occupation perpétuelle de la rive gauche du Rhin, réclamée par le maréchal Foch et M. Poincaré, contre une vague promesse d'alliance militaire de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis ; nous savions que ni l'une ni l'autre ne tiendrait cet engagement. Après le discours, très habile, de M. Briand, partageant au fond notre opinion, nous semblons renoncer à la Ruhr (personne ne veut aller plus loin). Cependant nous possédons le fer, et toutes les puissances industrielles pratiquent la politique du charbon, suprême desideratum; c'est la richesse que nous laissons échapper, disent les spécialistes, alors que nous nous précipitons vers la ruine. La Rhénanie est, hélas, hors de cause, car au lieu de la conquérir moralement, on dirait que nous nous ingénions à nous y créer des hostilités. Reste donc la Pologne et son entourage, dont la reconstitution a déjà été menacée en 1920 par la Russie des Soviets

avec la complicité allemande sous les yeux complaisants de Lloyd George doublé aujourd'hui de Lord Curzon; d'ailleurs, en complément de cette attaque, l'intervention du Premier se produit logiquement à son heure et vise à l'attribution de la Haute-Silésie à l'Allemagne, privant ainsi l'ancien royaume de Stanislas Leczinski de ses légitimes moyens d'existence.

Il faut donc impérieusement que les Français veillent à desserrer l'étreinte qui les menace et à s'unir par des alliances aux nations leur permettant de prendre à revers leur ennemis futurs. France et Pologne sont désignées pour se donner la main par-dessus l'Empire germanique et barrer la route à la Russie où l'Allemand, après le règne de son riche agent commercial Lénine, rétablira l'ordre avec un tzar. A ce moment, les pangermanistes se retrouveront maîtres de la situation. Alliés au nouvel autocrate russe, leur voisin immédiat, dont ils auront restauré le trône, sauvé la patrie et conquis la reconnaissance, appuyés sur l'Autriche et la Hongrie, où nous avons commis, dit-on, l'incomparable faute de ne pas soutenir l'Empereur Charles, qui nous a transmis ses pensées secrètes, ils jetteront au monde leur gantelet de fer en faisant appel aux têtes couronnées de la grande famille allemande.

Sans vouloir tirer de parentés royales des conclusions anticipées ou blessantes, ni tabler sur des inconnues, nous ne pouvons nous défendre de dénombrer les cours de l'Europe dont l'influence morale n'a jamais été un impondérable. Laissant de côté l'Angleterre et sa dynastie régnante Saxe-Cobourg-Gotha, ainsi que la glorieuse Belgique dont la reine est restée l'image incarnée du dévouement patriotique, que trouvions-nous, en 1914, à la déclaration de guerre? La Russie, dont l'impératrice infortunée, Alice de Hesse, était une princesse allemande; la Roumanie ayant pour souveraine Elisabeth de Wied, princesse allemande; l'ineffable Grèce, entraînée avec nous non sans difficultés par Venizelos malgré la sœur du Kaiser, Sophie de Prusse,

reine qu'il a fallu exiler avec son mari ; il est vrai qu'ils sont rentrés en triomphe grâce à la grande volonté de la plus grande Bretagne. Nous rencontrons ensuite, au nombre de nos adversaires, en outre de l'Allemagne et de l'Autriche, qui faillit trahir sa complice grâce à l'Impératrice Zita, la Bulgarie, dont la tzarine, Eléonore de Reuss, a joué, au cours des hostilités, un rôle qui n'a pas encore été défini ; enfin, parmi les neutres, en Hollande le prince consort Henri-Ernest de Mecklembourg, prince allemand ; au Luxembourg, la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde de Nassau, princesse allemande ; en Danemark, la reine Alexandra de Mecklembourg, princesse allemande ; en Espagne, enfin, la Reine Ena de Battenberg, princesse allemande.

La diplomatie nommait cela, jadis, un réseau d'influences et s'appliquait à en tenir les mailles. Nos démocrates, il est vrai, certifient, avec une haute autorité, que les parlements ont été élus pour donner aux rois de grandes et de terribles leçons, que les sympathies intimes d'un souverain, et à plus forte raison d'une souveraine, sont frappées d'impuissance par la Constitution du pays sur lequel ils règnent. Il faut connaître incomplètement les leçons de l'histoire pour soutenir une thèse qui, à notre connaissance, a reçu tant de démentis au cours de la dernière guerre et même avant, car l'Entente franco-anglaise contre l'Allemagne est beaucoup le fait d'Edouard VII et de son hostilité économique et personnelle contre Guillaume II. N'avons-nous pas vu le roi d'Espagne, un Bourbon, diminuer la germanophilie affectée de son entourage, même de son gouvernement et de son peuple, coupant court aux machinations savantes du prince de Ratibor, ambassadeur d'Allemagne, et de toute sa famille mobilisée contre la France ? En sens inverse, ainsi que nous y faisions allusion plus haut, la complicité de Constantin de Grèce et de la reine Sophie de Prusse a préparé à Athènes et laissé exécuter par l'armée grecque le guet-apens du Zappeïon. Il serait cruel d'insister.

Quoi qu'il en soit, puisque, malgré les affirmations des pacifistes, la guerre est malheureusement une loi de la nature, nous nous trouvons encore dans l'obligation immédiate de l'envisager, car les alliances générales ne se sont pas substituées aux alliances particulières. En généralisant ses causes probables, on peut les ramener à trois tendances :

1° L'instinct de la revanche (1), cultivé plus que jamais au cœur de tout Allemand voulant reprendre le cours glorieux de son histoire, interrompu par le dernier conflit ; supprimer la France du nombre des grandes nations par l'amputation d'une forte partie de son territoire, en la séparant de la Belgique pour accéder par notre riche contrée du Nord à Calais et à la mer.

2° Le mouvement social, industriel et commercial, qui, par la discipline et l'organisation, permettra à l'Allemagne d'étendre son empire, de reprendre ses colonies et les nôtres et de marcher triomphalement vers l'hégémonie universelle. Pour cela, il faut de l'argent ; or, l'Empire n'a pour ainsi dire pas de dette intérieure, et la France, après sa victoire, s'achemine vers la défaite économique.

3° La reconstitution du Mittel Europa, grâce à la complicité de la Russie, de la Bulgarie et de la Grèce, aboutissant à un nouveau partage de la Pologne et à la protection germanique des petits Etats, satellites de l'Empire, entrant dans un immense Zollverein.

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, comme on le dit, trois Allemagnes : une indifférente aux événements, une démocratique, disposée à traiter sincèrement avec nous, une enfin hostile à la France.

Du nord au sud, de l'est à l'ouest, la Germanie se consi-

(1) Le congrès des géographes allemands, qui vient d'avoir lieu à Leipzig, a décidé de conserver sans changement l'atlas d'avant-guerre pour l'usage des écoles. — Les régions perdues par l'Allemagne, par suite de la guerre, comme l'Alsace, la Lorraine, le Slesvig, la Posnanie, la Prusse Occidentale avec Dantzig, et les anciennes colonies allemandes, continueront donc à figurer dans cet atlas comme faisant partie du Reich.

Cette mesure a pour but de soutenir l'idée de la revanche dans les générations futures de la jeunesse d'outre-Rhin.

dère toujours comme le peuple de Dieu, celui qui commandera au monde, car les traités de 1919 ne sont qu'un arrêt passager dans la marche de l'étoile (1).

Il existe, il est vrai, un salon récent composé d'idéalistes, de philosophes, d'hommes de bien, de gens comme il faut et correctement élevés, qui fait penser à celui de Madame Geoffrin au XVIIIe siècle; c'est la Société des Nations, organe de noble utopie non dépourvu de velléités morales, mais dont la puissance très discutée s'arrête à la bonne volonté. Or, pour dominer l'Allemagne, où les princes allemands vivent entourés de respect, il faudrait une épée d'abord, c'est le seul argument qu'on respecte à la Wilhemstrasse, et changer ensuite son âme qui est demeurée et restera la même au travers des siècles.

De ceci il résulte que notre avenir se résout, en dehors de la situation financière contrôlée par la haute banque internationale et qui nous échappe par conséquent, en une question d'Equilibre Politique dont l'Etat-tampon Pologne demeure le pivot principal; reste à savoir qui la posera à son profit. Ce royaume a succombé, à la fin du XVIIIe siècle, pour n'avoir pas su respecter ce principe, et la France l'a méconnu en 1866 en ne soutenant pas l'Autriche contre la Prusse; elle l'a payé quatre ans plus tard par ses désastres. Nous ne pouvons pas l'oublier.

La Paix de Versailles, suivie de conférences où tout a été sacrifié, sûretés, garanties et le reste, à l'appui futur de l'Angleterre et de l'Amérique, a subi depuis sa douloureuse naissance de nombreux avatars, mais elle reste ce qu'elle est; à nous d'en tirer, en l'utilisant par tous moyens honorables en notre pouvoir, le parti qu'il convient. Par une

(1) Dans son ouvrage, *l'Allemagne et la Prochaine Guerre*, dont la 6e édition parut en 1913, le général Frederic von Bernhardi s'exprime ainsi (p. 13): « Il arrivera certainement que plusieurs peuples plus faibles formeront une ligue assez puissante pour triompher momentanément du peuple (allemand) le plus fort; mais, à la longue, la vitalité la plus intense se manifestera pourtant, et, tandis que l'union ennemie déclinera, de nouvelles forces nées de la défaite même se développeront au sein du peuple fort et lui donneront enfin la victoire, ses ennemis fussent-ils supérieurs en nombre. »

ironie du destin des œuvres politiques, les Traités de 1815, qui avaient été élaborés par les Alliés d'alors contre la France vaincue, dans le but de lui retirer tout désir de puissance, ont été rigoureusement respectés par les plénipotentiaires de 1919. Pourquoi? Peut-être parce que nous avons remis quinze jours trop tôt l'épée au fourreau et manqué, dans la discussion qui suivit, d'énergie morale réalisatrice et de volonté agissante au moment décisif, dans un illogisme inquiétant de résignation. La logique sévère est la discipline fondamentale de l'intelligence et du raisonnement ; il paraît opportun de nous en inspirer, s'il n'est pas trop tard, pour assurer le présent, gros de complications, et garantir les années qui vont suivre chargées de menaces.

DE LA REVELIÈRE.

AU PAYS DE WATTEAU

—

Le 2 septembre 1919, dix mois jour pour jour après sa délivrance par les troupes britanniques, je revis Valenciennes, la « bonne et franque ville » où naquirent Froissart, Watteau, Pater, Carpeaux... Plusieurs de ses quartiers, à peu près épargnés, m'offraient d'agréables refuges au sortir des dévastations d'alentour et c'était une sensation très douce de rencontrer, après tant d'arbres déchiquetés et de murs en ruines, des façades intactes et des parterres de fleurs.

Watteau m'accueillit, du haut de sa fontaine, dans le jardin charmant qu'ombrage au cœur de la cité la vieille église Saint-Géry. Des souffles frais venus de la plaine faisaient parfois frémir les gazons et les feuilles ; et des enfants jouaient autour des massifs, près du monument élevé par Hiolle et Dussart d'après la maquette de Carpeaux (1).

Tel, debout, sa palette à la main, cambrant son buste fin dans une attitude pleine de grâce française, le peintre était apparu aux envahisseurs qui, fiers de détenir tant de ses chefs-d'œuvre, prétendant voir en lui un génie flamand et le sacrant déjà sujet de l'Empire, avaient respecté sa statue.

Contraints de subir le prestige de notre Art ancien, maints docteurs d'outre-Rhin affectaient d'ailleurs de savoir seuls en discerner les délicatesses... et je n'osai imaginer les discours qui, durant ces quatre années d'angoisse et

(1) L'inauguration eut lieu le 12 octobre 1884, à l'occasion du 2e centenaire de la naissance de Watteau.

de deuil, furent proférés aux pieds de ce bronze par les apôtres de la Kultur (1).

Devant nos armées victorieuses ils avaient fui, consternés, et dans la ville de Watteau, qui voulut, une fois de plus, bien mériter de la Patrie, tout encore me parla de lui : la tour de Saint-Géry, dont son père, couvreur de son état, répara, jadis, la flèche brisée par la foudre ; les églises où sa vocation s'éveilla devant les pieuses images de Martin de Vos, de Van Dyck et de Rubens ; le logis de la rue de Paris, où il entreprit ses premiers travaux ; les maisons espagnoles de la Grand'Place auprès desquelles, dès son enfance, chétif apprenti méprisé des siens, il dessinait, nous dit Gersaint, « les différentes scènes comiques que donnent ordinairement au public les marchands d'orviétan et les charlatans qui couraient le pays »...

J'avais gagné le Musée, espérant surtout y admirer le portrait du vieux sculpteur Antoine Pater. Mais l'intérieur de l'édifice présentait alors un aspect lamentable. L'eau, pénétrant par les vitres brisées, avait dégradé parquets, murs et corniches, et l'on n'apercevait dans les salles vides que des caisses cloutées contenant les toiles restituées par les vaincus (2).

Une impression poignante m'attendait cependant dans la rotonde centrale. Deux grandes statues s'y dressaient : celle de Villars et celle de Watteau (3). Elles évoquaient vraiment toute notre race : ses vertus héroïques et ses créations adorables... Le peintre des Fêtes galantes semblait sourire au vainqueur de Denain et proclamer, dans la ville renaissante, que la France serait toujours la terre bénie où s'épa-

(1) On sait comment Froissart jugeait les Allemands de son temps : « gens sans aveu avec qui il faudrait éviter de se commettre, gens hors de règle et de raison », etc...

(2) Les dégâts sont tels que les tableaux n'ont pu être encore exposés. On a cependant ouvert en octobre dernier quelques salles contenant des œuvres de Carpeaux.

(3) Préservées par miracle, elles demeurèrent seules dans le Musée dont les Allemands emportèrent les œuvres à Bruxelles. Ils détruisirent à Denain la réplique en bronze du Villars équestre de Gauquié.

nouissent, immortelles, des fleurs de Gloire et de Beauté.

§

Valenciennes était depuis six ans réunie au Royaume lorsque Watteau y vit le jour. Si les mœurs parisiennes, les spectacles pimpants du théâtre et du bal le dégagèrent vite des lourdeurs flamandes, l'influence de son pays d'origine transparaît pourtant dans toute son œuvre :

Les jardins royaux et les grands parcs, note justement M. Gabriel Séailles, ne lui ont pas fait oublier sa patrie : Valenciennes, les plaines du Nord, il les donne pour fonds à ses premiers tableaux militaires, il en mêle le souvenir à ses impressions nouvelles. De ses visions premières il a gardé l'amour des grands ciels, de l'air, de l'espace ; dans ses parcs jamais il ne ferme les ombrages, il enfonce les perspectives, il laisse le chemin libre à la lumière qui vient de l'horizon, à l'œil qui s'y élance... Par ce sens de l'espace son paysage est un paysage de poète que reculent les transparences de l'atmosphère, que les lointains vaporeux, les fonds qui se perdent, l'évanouissement de la terre dans le ciel à l'horizon prolongent comme la rêverie même qui le mêle à ses images légères.

Miracle unique ! Art divin, dont on ne goûta qu'au siècle dernier tout l'enchantement.

Ses contemporains trouvèrent aimable le peintre de Valenciennes ; mais beaucoup subissaient encore l'ascendant du « genre noble » dont Watteau négligeait les pompes conventionnelles. Après sa mort, à l'Académie, M. de Caylus critiqua « son insuffisance dans la pratique du dessin qui le mettait hors de portée de peindre et de composer rien d'héroïque ni d'allégorique et encore moins de rendre des figures d'une certaine grandeur ». Voltaire prononça :

Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, mais il n'a jamais rien fait de grand ; il en était incapable...

Et ce fut le honteux abandon dont profitèrent, hélas ! les courtiers du Roi de Prusse... Mais plus tard quelle revanche et quelle apothéose !

§

D'aucuns pourtant semblent juger excessive la faveur présente de Watteau : « Sans doute, disent-ils, dans son siècle le seul Fragonard peut lui être comparé. Ce fut un virtuose habile. Les Rubens de la galerie Médicis lui apprirent à dorer les chairs blondes, les Vénitiens de Crozat à teinter d'argent les plis des satins. Les bosquets du Luxembourg et de Montmorency lui révélèrent une Nature magnifique et riante. Les comédiens italiens et la société aristocratique lui fournirent des modèles... Et de tout cela naquit un art mièvre où l'observation minutieuse et l'invention s'unissent dans un délicieux assemblage.

» Mais le Romantisme et le Symbolisme lui prodiguèrent des louanges démesurées. Toute une littérature enthousiaste paraphrasa ses tableautins et d'innombrables transpositions lyriques en dénaturèrent le sens. Que de légendes se créèrent sur « l'Ame de Watteau », sa philosophie de l'Amour ! .. Manie ridicule de prêter ainsi à certains artistes des intentions soi-disant profondes qui leur étaient à coup sûr étrangères.

» Faut-il voir, par exemple, dans « l'Indifférent », l'amant dédaigneux qui, las des Agnès et des Lucile, « du bout de ses doigts fins sème un peu de son cœur » ? N'est-il pas tout bonnement un jeune seigneur dansant, ou plutôt lançant, à l'aide d'un fil ténu, une balle en forme de « diabolo » nettement figurée en haut de la toile ?

» Aimons certes Watteau, mais gardons-nous des interprétations hasardeuses et tenons pour excellent le jugement de M. Salomon Reinach dans son « Apollo » :

» Watteau est un coloriste raffiné dont la palette a les subtilités exquises de celle de Van Dyck. Son défaut, c'est de voir le monde comme une scène de l'Opéra éclairée aux feux de Bengale, de n'être ni passionné, ni ému, de se jouer à la surface des choses. »

§

Ni passionné, ni ému ! lui, le plus grand poète du

XVIIIe siècle, selon le mot des Goncourt, lui dont l'œuvre, dominant de si haut le carnaval de la Régence, contient déjà toutes les nuances de la sensibilité moderne la plus affinée !

Non, nous ne pouvons plus maintenant le considérer comme un simple amateur d'élégances, et dire avec M. André Beaunier dans une de ses récentes chroniques (1) : « C'est la frivolité de l'amour et c'en est le plaisir léger que Watteau a voulu peindre »... Cela serait vrai tout au plus de quelques compositions ; mais combien d' « Assemblées » sous leurs apparences de coquetterie et de nonchalance recèlent de la tristesse !

Nos poètes l'ont sentie ; Samain plus que tout autre. Samain... cette âme sœur de la sienne.

Mieux vaut, pour comprendre Watteau, lire les strophes, du « Jardin de l'Infante » et du « Chariot d'or » que des volumes de commentaires. On ne saurait guère, en effet, concevoir entre deux êtres plus parfaites affinités.

Nés dans les brumes du Nord, assujettis à de fastidieuses besognes, minés par un mal implacable (2), comme ils avaient besoin d'embellir le réel par des songes voluptueux !

Watteau, a dit Walter Pater, a été un malade toute sa vie. Il a toujours cherché dans le monde quelque chose qui n'y était pas dans une mesure satisfaisante ou qui n'y était pas du tout.

De même, il suffisait à Samain de « fermer les paupières » pour avoir parfois, « en un moment de chaude et rayonnante exaltation », des visions somptueuses et délicates.

Il refait volontiers le rêve de Watteau. Il s'embarque avec lui sur des nacelles roses « vers les Iles d'Amour en les ciels bleus écloses »... Et le voici dans le Parc enchanté : Les panaches des grands arbres se reflètent dans des eaux dormantes. Sous les vasques de marbre des cou-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1920 : A propos des romans de M. Edmond Jaloux.

(2) M. Camille Mauclair surtout a su magistralement expliquer le sens profond de l'Art de Watteau par la phtisie dont il est mort à 37 ans.

ples savourent la douceur de l'heure. Des yeux mutins brillent sous les éventails, des madrigaux coulent des lèvres et de vagues musiques se mêlent aux pleurs des fontaines... Le jour baisse ; les vestes de soie frissonnent au vent, la première étoile s'allume ; et, sur les nefs graciles, débordantes de fleurs, « les pèlerins s'en vont au pays idéal », vers une île nouvelle devinée dans les vapeurs du couchant :

Du ciel flotte sur la terre
Et dans le soir solitaire
L'Angelus tinte à Cythère
Là-bas...

Verlaine avait déjà peint ces personnages « quasi-tristes sous leurs déguisements fantasques » et « n'ayant pas l'air de croire à leur bonheur ». Samain traduit en mots plus précis leur inquiétude secrète :

Ton art léger fut tendre et doux comme un soupir
Et tu donnas une âme inconnue au Désir
En l'asseyant aux pieds de la Mélancolie...

Oui, comme les plus troublantes effusions du poète, les chefs-d'œuvre de Watteau sont des Elégies.

Voyez, dans ces décors de verdure, toute la Bande Jolie : Les attitudes gardent de la décence jusque dans les abandons. La sensualité des poses s'allie à la distinction des manières. L'impuissance d'aimer dessèche peu à peu ces cœurs... et ce sont des étreintes molles, des enlacements désabusés.

Boucher célébrera les accouplements faciles dans un matin de printemps. Ici l'on vient, au contraire, traîner son désenchantement sous des frondaisons d'automne. Si l'âme est triste, les baisers sont doux... Mais ces jeux suaves et discrets ne font pas oublier la fuite du Temps. Et l'on pense à la nuit, à ces lendemains d'hiver où, sous le ciel en deuil, les bosquets dépouillés n'entendront plus chanter les violes, où les Belles ne seront plus...

« Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ! » sem-

blent aussi murmurer ces amants... Watteau, Samain, comme Lamartine et les romantiques soupirèrent après d'impossibles bonheurs et toute leur œuvre palpite de tendresse inassouvie.

§

On dira peut-être qu'un tel Art, trop efféminé, incline aux mornes langueurs et même aux désespérances ; mais comment n'en pas sentir la grâce ineffable?...

Rappelons-nous d'ailleurs que ces deux génies, longtemps isolés du commun des hommes par leurs ivresses d'artistes, furent, au déclin de leur vie, dominés par un même sentiment d'une émouvante simplicité.

Samain nous confia qu'il prit en dégoût « le carton du décor » pour écouter chanter en lui l'âme du Nord et chérir d'un cœur chaque jour plus fort sa sainte terre de Flandre (1).

Et Watteau renonce à tout ce qui l'a autrefois charmé, il brûle quelques toiles, jugées licencieuses, et une pensée l'obsède : revoir Valenciennes.

C'était-là, eût-on dit, une idée secrète du cœur, et de son cœur à ses lèvres, de ses lèvres à ses mains, il semblait que le pauvre phtisique épuisé en aspirât le rêve avec son précieux sang.

Pater était venu le retrouver dans la petite maison de Nogent où il allait mourir, et « ce que voyait Watteau en admirant Pater, ce n'était plus le ciel subtil d'Ile de France, les hauts peupliers élégants, les clochers et l'azur de l'air; c'était sa patrie ; c'était Valenciennes, c'étaient les maisons flamandes coiffées de tuiles rouges, l'eau grise du Vieil Escaut, les joueurs d'épée passant au milieu des bannières, les marchés et tout le populaire, la halle aux drapiers (2) ».

Ces choses si simples renaissent et le hantent : le grand brouil-

(1) Voir à ce sujet l'admirable page de Francis Jammes en préface à la biographie de Samain par Léon Bocquet (*Mercure de France*).

(2) Edmond Pilon : *Le dernier jour de Watteau* (Sansot).

lard gris des marais, l'air du matin sur la ville, le son familier des cloches, la placidité des canaux où se mirent des maisons peuplées d'êtres qui lui parlent, qui savent son nom : les rues, les places, où il a joué. Ah ! entendre encore les hautbois des museux les jours de marché, le carillon de Saint-Jacques ! (1)

Deux cents ans bientôt seront passés depuis le jour de juillet où Watteau s'éteignit dans les bras de Gersaint. Et voici que, meurtrie encore des blessures de la guerre, Valenciennes s'apprête à fêter pieusement celui qui l'a tant aimée. Justement fière du plus illustre de ses fils, elle se souvient, avec tendresse, que ce prodigieux créateur d'Elysées ne songea soudain qu'à voir surgir, sous un ciel de cendre, ses toits, ses clochers et ses tours, oubliant pour cette humble réalité toutes les merveilles de Cythère (2).

PIERRE VIGUIÉ.

(1) Virgile Josz : *Watteau (Mercure de France)*.

(2) Est-il besoin de déplorer de nouveau que les célèbres peintures du Maître trônent encore à Postdam et à Berlin ? Dès la fin des hostilités quelques sages esprits proposèrent d'exiger de l'Allemagne, en compensation de tant de crimes irréparables, la remise de certains tableaux de l'Ecole Française. L'Italie en usa de la sorte en Autriche et l'on sait que la Belgique obtint, en vertu du Traité de paix, la livraison des volets de la Cène de Thierry Bouts et de l'Adoration de l'Agneau des frères Van Eyck. Tout ceux des nôtres qui assistaient l'été dernier, au Musée de Bruxelles, à l'exposition solennelle de ces deux chefs-d'œuvre ainsi reconstitués, tout en partageant la joie touchante de nos amis, ne pouvaient se défendre d'une immense mélancolie en pensant à l'exil de nos Watteau.

CHANTS DU DÉSERT

—

Ta marche est trop lente, Pallas,
cuirassée de lourde prudence ;
je laisse là ton armure
et tout ce qui appesantit la course :
j'ai hâte !

J'ai les flèches de mon chant pour toute arme.
Elles courent devant moi, elles m'entraînent.
Je ne serai jamais assez léger pour elles,

Bénie sois-tu, Pallas,
qui nous ouvris les portes de toutes les prisons,
— ce n'est pas pour faire de nous tes esclaves,
selon le rêve de pauvres têtes
que la liberté rend malades.

Ta part sera toujours petite dans le monde.
Tu n'as pas le temps pour l'amour, ô guerrière !
La vie n'est pas ta fille, tu es vierge, Pallas !

II

De bonne heure je sortis de prison.
Je reniai ma patrie, mon héritage, toutes les dettes,
tous les songes des aieux.
Je partis seul, laissant quelques amis à leurs servitudes.
Avais-je à les délivrer, ne sachant où les conduire ?
Au malheur, à l'abandon,
par quels vagabondages hagards ?

D'avance, j'acceptais tout,
plutôt que la déraison commune.

Etranger, je parcourus les nations,
sans trouver nulle part une demeure :
rien que des geôles et des hôpitaux !

J'étais libre de tous les dieux, hormis la Beauté.
C'est elle qui mouvait sans cesse
ma haine et mon dégoût devant la misère des hommes,
c'est elle qui m'a rendu fou de solitude,
qui m'a mené au désert
où j'ai trompé ma soif avec le chant de la vie inconnue.

III

Je me souviens d'un petit enfant : ses premiers pas
déjà le détournaient des dieux de sa race,
et du plus puissant, du plus proche, l'or,
auquel, entre tous, les siens le voulaient vouer.
Je me souviens qu'il se jura de ne jamais servir
le plus docile et le plus commode des serviteurs.
Je me souviens d'un petit enfant qui se tint parole.

IV

Tout enfant, je partis en guerre,
je partis pour être brave.
Maintenant que j'ai tout bravé,
je me ris de mes audaces :
il y a d'autres airs à chanter
que les airs de bravoure.

V

C'est la mascarade à visages découverts,
la mise en commun de la bêtise et du mensonge,
la recherche d'autrui sans amour et sans amitié,
des ennuis de soi qui s'assemblent,
la haine peureuse qui s'en tient à la langue,

l'attente d'un bonheur qui ne vient jamais :
c'est la foule.

Ce sont des forçats du hasard,
liés des mêmes fers dans la même geôle.
Qui tenterait de les délivrer,
s'attirerait leur fureur ou aggraverait leur peine.
Ils s'entremordent dans leurs cachots,
mais ils ont sanctifié les murs et les chaînes :
c'est un peuple.

VI

Mon désert est un désert fleuri.
J'y cueille des fleurs chaque matin.
Plus j'en cueille, plus il en croît.
Je les arrache à pleines poignées.
Comment en faire un bouquet ?
je voudrais les cueillir toutes,
et tant et tant qui m'échappent,
fanées avant que j'aie pu les saisir !

Mon désert est un désert sans fruits.
Il me faut me nourrir de fleurs.
Je souffre d'une faim perpétuelle.
Laisser la fleur faire son fruit ?
il y a trop de fleurs, elle s'étouffent sans fruit.

VII

Tu contemples le grand jeu de fous
où la pauvre raison peine
sous le fouet de seigneurs en délire
et tu sacres fou des fous
celui qui la dit reine du jeu.
Mais te croirais-tu plus sage,
applaudissant derrière son char
le triomphe de l'Absurde ?

VIII

Faut-il tant d'étude pour avérer le grand Non-Sens ?
Mais on ne veut pas le découvrir.
Au lieu d'y sauter à pieds joints, on tourne autour du gouffre,
en détournant la tête ;
et l'on chicane, on ergote,
on réclame une profusion de preuves,
toutes les preuves !

Pauvre fourmi qui refuse la famine pour prix de sa peine :
« Je suis si sage, si prévoyante ! le serais-je seule ?
Je suis si haute ! puis-je venir de plus bas que moi ?
Le monde doit avoir un sens : le mien. »

Ah ! dites si ce n'est pas folie,
cette ronde éperdue de sphères,
ces tourbillons sans trêve d'atomes,
ce rabâchage de métamorphoses
et toutes tes menues luxuriances, ô Vie !

Et dites si ce n'est pas fou
de s'insurger là-contre
et de chercher quand même à voir
au cœur de ce chaos
un être de raison,
ou d'en pleurer l'absence ?

IX

Je soulève un pan de ton voile, Isis :
je vois tes visages sans nombre,
le mouvement sans fin de tes désirs.
Et je dis la vérité :
— Tu es folle, tu es folle ! et personne pour te lier !
Tu vas, tu viens, tu vires, tu retournes sur tes pas :
on dirait que tu cours un but qui te fuit toujours.
Tes yeux sont sans regard, ta bouche insatiable sans paroles.

Et je ris des offrandes du vieil amour et de la plus vieille terreur.
Et je dis la vérité : — Tu me plais ainsi, Grand'Mère !

Que d'autres te manquent de respect
à cause de ton éternelle enfance.
Que d'autres t'affublent à leur guise :
ils veulent en imposer et se pousser dans le monde ;
ils te baillent des titres de noblesse afin d'en hériter ;
mais tu n'as d'eux aucune visite.
O aïeule sans tendresse, moi,
je viens m'asseoir à ton foyer et me mirer dans ta folie,
quand je suis las des hommes et de moi-même et de ma sagesse.

GEORGES JUÉRY.

LA PRISE DE DOUAUMONT

UN MORCEAU INÉDIT DU « BOUCHER DE VERDUN »[1]

—

Le surlendemain, nous vîmes arriver à Ville-devant-Chaumont une compagnie de ce fameux 24e brandebourgeois, ou plutôt ce qui en restait, une quarantaine d'hommes, précédant de quelques heures le glorieux régiment, que l'on ramenait à l'arrière. Ils étaient commandés par l'oberleutnant von Brandis, un des deux officiers entrés les premiers à Douaumont, qui nous fit en ces termes le récit de l'affaire :

« Cantonnés à Billy-sous-Mangiennes, la 8e compagnie, que je commandais, en réserve de brigade avec la 5e, les deux autres en réserve de régiment, nous nous mîmes en route le 22 février à une heure du matin. Engagés le 23, nous nous battîmes toute cette journée sur les lisières ouest de l'Herbebois, et le 24, après avoir passé la nuit dans des tranchées françaises, nous nous trouvâmes devant le bois le Chaume, que nous devions emporter d'assaut à midi.

La première vague sortit des tranchées, dégringola le ravin, et nous la vîmes remonter de l'autre côté au milieu de la fusillade, de la pétarade des grenades et de cris épouvantables. La seconde vague suivit. On chavirait à travers les trous d'obus, les fossés effondrés, les arbres cassés. Dans ce sol anfractueux on ne pouvait emmener de mitrailleuses. On avançait en culbutant, aveuglé de

(1) Plusieurs coupures ont été faites, pour cause de longueur, dans le texte du *Boucher de Verdun* publié par le *Mercure de France*. Les morceaux supprimés n'ont pas été rétablis dans le volume.

terre, fouetté de cailloux, de branches et de balles, dans un tohu-bohu de courtes et rudes détonations.

— *Vorwærts ! vorwærts !*... Hardi, les Brandebourgeois !...

On ramassait de petits paquets de capotes bleues, déchiquetés et sanglants...

— Porcs! bandits!... Allons,les prisonniers,à Berlin !...

On nettoya le bois en deux heures.

— *Los endlich !* En avant la première section ! Direction droit au soleil !... Groupe P, en liaison ! *Scheren sie sich 'ran, der R !*... Deuxième section,rassemblement !...

Mais une estafette me joignait : « Ordre du bataillon : la lisière ne doit pas être franchie avant trois heures; l'artillerie tire à gaz ! »

La première ligne était déjà loin ; on entendait ses coups de fusils et ses appels de cornets. Tout à coup des hurlements : « L'artillerie tire trop court ! » J'ordonne de lancer des fusées vertes. Ils tirent trop court, effectivement, les sagouins ! Une odeur nauséabonde et mordante se répand, qui fait pleurer les yeux. « Les gaz !... Cochonnerie ! infection !...Dispersez-vous, tonnerre de Dieu !... » On se sauve de tous côtés, en retenant son souffle et en se bouchant les narines. Heureusement l'air est immobile ; la puanteur reste accrochée aux arbres. Nous sortons de ce nuage empesté. Les arbres s'éclaircissent, la lisière est là ; nous débouchons en plein champ ; il est trois heures.

Au delà d'une dénivellation, un nouvel obstacle apparaît, hérissé d'une nouvelle forêt. Nous découvrons des maisons sur notre droite. Je tire ma carte, trempée de sueur et de boue, à peine lisible. Je m'oriente cependant : c'est la ferme des Chambrettes et nous avons devant nous le bois des Caurières. Partout les bataillons, les régiments surgissent. Nous sommes flanqués à droite par les chasseurs; à gauche, c'est le 64e. Bientôt tout grouille de troupes. Pendant que le gros s'organise devant le bois, de fortes patrouilles composées des meilleurs coureurs et

des plus décidés se jettent vers le sud, sous la protection de l'artillerie, chassant devant elles comme des lièvres des fuites de capotes bleues. Le terrain se convulse sous leurs pas d'éclatements et d'arrachements.

Derrière la corne occidentale du bois se dissimule une batterie française d'obusiers lourds, couverte par des barbelés. Une de nos patrouilles la reconnaît et la signale. C'est à dix minutes, au lieu dit l'Hermitage.

— *Kompagnie fertigmachen !*

Nous nous élançons comme des lions, nous arrivons sur la batterie, nous sommes sur elle et nous l'enlevons en un tour de main, embrochant les quelques artilleurs qui la servent, sans leur donner le temps d'épauler leurs carabines. Nous y trouvons des vivres en abondance, depuis des jambons fumés jusqu'à des conserves d'ananas, du vin, du tabac, des couvertures et deux chevaux. C'est là que nous nous disposons à passer la nuit, tandis que nos patrouilles continuent de l'avant, jusqu'à se trouver en vue du village de Douaumont et à reconnaître des compagnies françaises qui se déploient en lignes de tirailleurs à droite et à gauche du fort. Nous recevons le secours d'un certain nombre de mitrailleuses. Un aéroplane ennemi vient nous survoler très bas. Violemment canonné, il ne tarde pas à disparaître.

L'estomac bien lesté et roulés dans les chaudes couvertures que nous avions capturées, sous la garde de nos guetteurs et de nos postes de mitrailleuses, nous trouvâmes quelques heures d'un sommeil léger entre les monstres gris qui avaient cessé de rugir et sur la gorge desquels triomphait l'inscription : 8/24.

Le 25, au matin, nous constatâmes que l'ennemi occupait la crête des hauteurs à 800 mètres de nous. Le fort se trouvait à deux kilomètres au sud. La neige tombait par flocons menus d'un ciel plombé et un vent cinglant courait le long des pentes. Le terrain que nous avions devant nous était désolé, sans un arbre, terrible glacis

de forteresse que nous allions avoir à traverser. Commencée à dix heures, notre préparation d'artillerie, formidable, se poursuivit sans répit durant six heures. Pendant ce temps, tapis dans nos trous et fourrés dans nos couvertures, nous nous remîmes à faire bombance avec les provisions découvertes. La voiture de la batterie contenait en outre une collection d'uniformes français tout neufs, que mes hommes s'empressèrent de revêtir,

Un peu après midi, je suis appelé au téléphone : « *Herr Oberleutnant*, l'ordre d'attaque ! » Nous devions nous porter en avant à quatre heures ; l'ennemi devait être rejeté jusque sur une ligne qui courait à 1.500 mètres de nous et où nous aurions à nous enterrer. « Prenez un crayon et la carte, m'indiquait-on; joignez par un trait rouge le C de Chaufour à l'angle sud du bois d'Hassoule, voilà la ligne à atteindre. »

A quatre heures, le tir de l'artillerie s'allongea, cessant de balayer le terrain, pour concentrer son feu sur les positions françaises. A notre gauche, les chaînes de tirailleurs de la compagnie Haupt escaladaient déjà le coteau.

— *Achte Kompagnie, marsch !*

Nous nous jetons sur la déclivité dénudée qu'arrose la pluie des shrapnells français.

— *Vorwærts !... Vorwærts, Donnerwetter !...*

En dix minutes forcenées nous sommes sur les tranchées broyées, anéanties de l'ennemi, fondrières sanglantes, pleines de corps gigotants et hurlants, que nous fouillons à bout portant et que nous assommons de grenades. Eclaboussements, éventrements, chapelets d'explosions, cris de rage ou de fureur, faces grimaçantes, bras levés... *hurra ! hurra !...* décervellements, écrasements, capilotade, bouillie... La victoire est à nous !...

Quand je vis les prisonniers dévaler par essaims risibles le coteau, tandis que la compagnie de soutien le gravissait à son tour d'un élan puissant, que je vis les capotes bleues fuir désordonnément devant la poursuite de nos soldats

enflammés et, là-bas, le fort de Douaumont tasser sa masse inerte à l'extrémité de ce plateau couvert de neige, alors j'oubliai l'instruction formelle qui avait été donnée de ne pas dépasser la ligne de bataille, et je commandai :

— Direction de marche, fort de Douaumont !

L'ordre courut de bouche en bouche et l'on entendit répéter avec enthousiasme :

— *Parole Douaumont !... Parole Douaumont !...*

Nous nous ruâmes en avant. Bien qu'il fût encore éloigné de plus de douze cents mètres, le fort, dans son polyèdre imposant et sur cette étendue claire, paraissait tout proche. A vrai dire, notre situation était assez aventurée, découverts que nous étions de tous côtés,et chaque pas que nous faisions accroissait le péril. Replié sur sa seconde position intacte, l'ennemi n'avait qu'à tourner contre nous ses mitrailleuses. Du haut de la cote 347, où nous étions parvenus, je cherchai à me rendre compte de ce qui se passait. Devant le fort que ceignait une large zone de fils de fer, on voyait des bandes de capotes bleues courir çà et là dans le plus grand désordre, fouaillées par nos obus. A droite, des lignes ocreuses de zouaves soutenaient une fusillade acharnée contre nos troupes invisibles. J'envoyai coup sur coup trois estafettes demander du renfort. Aucune ne revint. J'appréhendais déjà un désastre. Enfin je vis paraître les longues chaînes de la 12ᵉ, tandis que sous le feu des nôtres la contre-attaque des zouaves semblait enrayée. Nous reprîmes notre marche vers le fort. Pendant ce temps, la 7ᵉ compagnie du capitaine Haupt, qui s'était infiltrée dans les buissons de la Vauche et du ravin d'Hassoule, d'où, coude à coude avec le 3ᵉ bataillon, elle avait rejeté l'ennemi, abordait l'ouvrage par la gauche. Une brèche fut ouverte dans le treillis. La grille de la contrescarpe était rompue sur plusieurs points. Un lieutenant n'hésita pas à sauter dans le fossé, profond de six mètres. Deux ou trois madriers y gisaient, qu'il dressa. La descente commença.

Haupt et quelques-uns de ses hommes se laissèrent glisser les premiers. Nous étions encore dans les barbelés à nous escrimer des cisailles, quand nous fûmes pris sous un feu de mitrailleuses venu on ne sait d'où. Nous nous aplatîmes entre les ronces, le nez dans la neige. Une voix cria du fossé :

— Haupt est touché !

En même temps, l'artillerie des tourelles tirait, tirait à nous arracher les tympans, contrebattue par nos canons, dont les gros obus venaient s'écraser formidablement sur le fort. Il y eut quelques minutes infernales qui ne se passèrent pas sans pertes. On me suppliait d'abandonner la partie, de revenir en arrière, de laisser faire l'artillerie. Je répondis :

— '*Rein ins Fort !* C'est là-dedans seulement que vous serez à l'abri. Vous y trouverez des lits pour dormir et de quoi boire et bouffer en abondance !

Il n'y eut plus de grognements et bientôt, à la faveur d'une accalmie, nous pûmes nous couler à notre tour dans le fossé. Je tombai au bas sur un de mes hommes râlant qui eut encore la force de me crier :

— Pas à droite ! Il y a des mitrailleuses !

Nous nous jetâmes sur la gauche, en nous rasant le long de l'escarpe. Les coffres de flanquement n'étaient pas occupés ; nous apercevions par leurs embrasures leurs canons-revolvers en parfait état. Droit sous la tourelle cuirassée de 155, qui continuait de tirer, un éboulement de l'escarpe nous permit de nous hisser ; puis, par un amoncellement de neige, nous franchîmes le parapet. Nous étions dans la place. De tous côtés, de hauts murs obliques, des portes massives, des voûtes énormes, de profondes cavités, des entassements de pierres et de terre. Nous ne savions où nous diriger dans ce labyrinthe.

Après avoir erré quelque temps, nous nous engageâmes au hasard dans une longue gaine voûtée, qui nous conduisit à un escalier plongeant profondément dans un gouf-

fre obscur. Nous nous penchons sur le vide et nous écoutons. Un courant d'air de cave nous frappe au visage, nous apportant un lointain brouhaha de voix.

— Qui vive ? criai-je en français. Montez, vous êtes prisonniers !

Cette sommation provoqua en bas un palabre confus, d'où jaillirent ensuite très distinctement ces mots :

— Pas du tout, c'est vous qui êtes prisonniers !

Nous nous comptâmes ; nous étions trente : tout ce qui me restait des deux cents hommes que j'avais au départ de Billy. Je répondis :

—Si dans trois minutes vous n'êtes pas tous en haut, nous vous déversons sur la gueule une caisse de grenades.

Cette menace produisit son effet. Nous ne tardâmes pas à voir surgir de l'ombre la tête effarée d'un artilleur, demandant comment les canonniers seraient traités.

— En soldats. Mais rendez-vous sans armes : au premier qui fera mine de résister, vous êtes tous morts.

Nous vîmes alors émerger par petits paquets une cinquantaine d'artilleurs.

— Nom de Dieu ! cria un vieux sergent en nous apercevant, si nous avions su que vous étiez si peu de monde, c'est nous qui vous aurions pris !

— Trop tard ! Vous êtes pincés !

Une petite troupe de dix-neuf hommes, perdue comme nous dans les couloirs, était, sur ces entrefaites, venue nous rejoindre. Revolver au poing, j'enjoignis à un de mes prisonniers de nous guider, et, par une étroite gaine bétonnée où de rares lampes répandaient une lueur blafarde, nous arrivâmes à la grande casemate. Un poste allemand en gardait l'entrée.

— Qui est là-dedans ?

— Le capitaine Haupt.

— Blessé ?

— Oui.

— Grièvement ?

— Oui, me répond-on en riant.

Et qui vois-je venir à ma rencontre, dispos et joyeux, couvert de bourbe du casque aux talons ? Haupt, le capitaine Haupt en personne,qui n'est nullement blessé.Nous nous congratulons bruyamment.

— Nous tenons le commandant ! me dit Haupt.

— Savez-vous si le fort est miné ?

— Je n'en sais rien. A la grâce de Dieu ! Mais si ces bougres de Français le font sauter, ils danseront avec nous !

Il s'agissait de nous prémunir contre ce danger, ainsi que d'assurer la défense extérieure. Nous réunissions en tout 79 hommes, appartenant à cinq compagnies différentes, et 19 officiers. Nous nous répartîmes les trois fronts à garder. Les trois officiers les plus anciens en grade après Haupt prirent chacun le commandement d'un des fronts, Haupt se réservant le nettoyage de l'intérieur. J'allai occuper avec mes trente hommes le front sud, celui de la gorge, qui, comme chacun sait, est toujours la partie faible d'un fort. Je trouvais la grande porte d'entrée ouverte. Elle arborait sur son linteau le nom: DOUAUMONT. Mais le DOUAU avait sauté sous un obus et seul subsistait le MONT.

Nous étions ridiculement peu pour défendre ce front. Des partis ennemis rôdaient à l'extérieur dans le crépuscule ; on entendait crépiter des coups de fusil et crécellerdes mitrailleuses, et le village de Douaumont tout proche était encore tenu en force par les Français. Heureusement que de nouveaux petits contingents, restés longtemps empêtrés dans les obstacles des abords,survenaient peu à peu, et bientôt il y eut trois cents Allemands dans le fort. Haupt put alors procéder à la visite complète des moindres recoins de l'ouvrage, coffres et doubles coffres, casemates, abris, tourelles, observatoires, couloirs, galeries, cours, caves et cryptes, où il ramassa encore une trentaine de gredins, ce qui, avec ceux que j'avais pêchés,

nous fit en nombre exact 80 prisonniers, en y comprenant les cuisiniers, dont les marmites en pleine coction nous avaient préparé un excellent repas.

Nous pûmes enfin prendre le temps d'interroger le commandant. Le pauvre homme n'en revenait pas de sa mésaventure. Il en était tout stupide.

— Comment diable, lui demandai-je, avez-vous fait pour ne pas défendre le fort ?

Il nous dit qu'il avait en vain réclamé par téléphone du secours à Verdun. Le fil était coupé ou les renforts s'étaient perdus.

— Mais, dis-je, à part les tourelles qui tiraient, les murs n'étaient même pas occupés !

Il nous raconta qu'ayant reçu de son poste de commandement l'avis que les troupes françaises se repliaient en bon ordre, il nous avait pris pour des Français. Cette erreur, regrettable pour lui, s'expliquait sans doute aussi par les uniformes de la batterie de l'Hermitage dont mes hommes s'étaient affublés. Nous présentâmes nos condoléances au pauvre commandant, qui paraissait profondément vexé dans son honneur de soldat.

Aussitôt que l'obscurité fut suffisamment tombée pour qu'on pût s'écarter sans trop de péril dans la direction du nord, nous rétablîmes la liaison avec le régiment. Nous commencions à manquer de cartouches, et nous n'avions ni mitrailleuses, ni fusées. Ce ne fut guère avant le milieu de la nuit que nous reçûmes des renforts et des armes. Je respirai, car jusqu'alors nous restions à la merci d'un retour offensif de l'ennemi. Et quand, tous les flanquements occupés, les canons-revolvers chargés, les mitrailleuses postées, je vis partir dans la nuit la première fusée éclairante, couvrant d'une brillante lumière les fossés, les parapets, les réseaux de fils de fer et l'étendue neigeuse qui scintillait alentour, je pus enfin m'écrier du fond du cœur : Maintenant le fort de Douaumont est à nous ! *Hurra Kronprinz !...* »

Nous entendîmes ce récit avec le plus vif intérêt, et le général von Lochow en félicita chaudement le héros et le narrateur, le premier-lieutenant von Brandis.

LOUIS DUMUR.

L'AMANT SEUL

—

I

PARFUMS

L'odeur de la terre après la pluie d'été, âcre de toutes les choses vivantes, et des herbes sans nombre qui respirent fort et déjà sont malades, et des bêtes, petites, qui s'aiment et qui sentent,

Cette odeur de vie moins douce et moins fraîche que celle de tes cheveux quand tu t'offres et que ta Jeunesse est en Nous,

La saveur marine de tes aisselles et le grain fauve, railleur, sous le bras gauche, qui met sur mes lèvres un goût drôle de coquillage chauffé et d'œillet,

Le lait blanc de tes seins qui sent le miel et, sur la pointe dure, acide légèrement comme la bergamote,

—Voilà ce dont sont pauvres ceux qui, dans les villes, peinent et respirent mal l'aigre odeur de leur misère et des corps fatigués.

Mais ce qui, de Toi, trouble et m'enivre mieux que le chaud ferment de désir de la moisson, mieux qu'un jardin où trop de fleurs ont lutté et, lasses au crépuscule, laissent fuir en fanfare toute la beauté amoureuse de leur corolle,

Secrète et rare comme l'eau des tulipes nocturnes, sous le voile blond, la fleur humide qui sent la chair divinement et que mes caresses font pareille à tes lèvres agiles

Quand notre étreinte se tourne et que la vision de Nous est noyée dans l'odeur chaude de ta Féminité et de mon ardeur, royale dans la Joie d'être tien !

II
SANS TITRE
OU
CHÈVREFEUILLE

Comme une fillette sourit la Dame élue
de mon cœur, dans son clair regard
et sa bouche prête aux chansons.

L'aurore se lève autour d'Elle et
je reconnais les fleurs humides,
épanouies entre ses doigts frais,

La rose où tant de lèvres s'avancent,
cherchant le baiser, l'œillet, petit, qui
sent comme une femme, et la glycine,

Le narcisse mal attaché et l'iris qui
fait la roue, et la tulipe bourgeoise
où le loriot vient boire.

Et le soleil nouveau-né ne parvient pas à dépasser le voile
que les fils de la Vierge ont tissé à ma
Bien-Aimée ; il hésite et tremble

Et il s'arrête, en boule, le long des soies,
comme, cette nuit, il a dormi avec la lune,
en boule dans les fleurs de sa main.
— Tu es voluptueux, au printemps, Soleil !

Mais ne cherche pas. Il y a d'autres fleurs, et tu ne les as jamais vues. Car elles sont le bien offert à mon Amour, et tu es trop petit pour les voir, vraiment. Attends qu'il soit tard après vêpres.

Si ma Bien-Aimée se mettait nue pour toi, tu apprendrais
d'autres lèvres et d'autres parfums et tu boirais
à ma place une autre rosée, comme le loriot.
Et je serais jaloux.

Ou bien alors, je viendrais, nu comme Elle,
et je lutterais avec toi. Et je serais plus vite

que tes larmes sur les pointes de ses seins et
sur son ventre doré. Et ma peau serait tiède,
puisque tu es déjà chaud, brutal !

Afin que mes caresses lui cachent que tu es
radieux et qu'Elle voie ta lumière en moi,
puisque nous nous aimons depuis toujours —
et pour l'éternité de notre temps —
dans ton matin, au milieu des fleurs.

III

POUR CLAUDIA

Je ne vois pas pourquoi, si tu es sûre d'Elle, la jalousie fait trembler ta main, venue sur mes genoux comme autrefois, et me disant : « Ami ! » dans la jeune confiance d'une caresse

Partagée. Car si Partage est entre nous, tu veux bien que soit pour Elle, unique, la joie que nous ne savons pas, le durcissement des nerfs trop tendus et cette eau tiède qui coule dans le corps par la volupté, venue des sommets du Souvenir et de la Vie.

Car, s'il est un royaume où nous marchons égaux, un seul jardin est pour Elle de nos volontés confondues,un seul repos et c'est assez, accouru par notre douceur à son intention, un repos maître de son désir et de ses sens.

Et, si tu es belle de ta jeunesse, ma possession est plus complète et la tendre mort de ses yeux parle pour ses lèvres que tu as voulu rendre muettes par tes baisers.

Muettes pour moi ? Non pas. Vois comme je suis paisible. Le baiser de son corps me vient de plus loin que les paroles et le silence qui naît d'Elle chante plus fortement que toute musique,

Calme divinement dans la paix de sa chair, comme mon cœur est calme dans le temps sans mesure, sûre dans sa perfection, comme je suis sûr de notre commun amour et de notre haine implacable

Et serein pourtant de la certitude d'être en Elle plus nécessaire que sa propre jouissance et malgré tout inévitable comme ton mensonge, jalouse ! et ta terrible jeunesse.

IV

UN AIR PLUS DOUX...

Un air plus doux descend de la cime des arbres.
Il fait paisible. Le rossignol chante
et parle aux mondes errants,
seul s'interroge et se répond,
chante et appelle,
inépuisable,
et surprend Dieu !

C'est l'heure où mon âme plongée
dans la géhenne du souvenir
crie vers le ciel trop haut,
s'efforce et tombe,
lourde d'avoir espéré,
lourde d'aimer,
lourde de vivre.

C'est l'heure où le vent profond
tourne en chevelure autour de la terre,
blessée par trop de lumière et par les hommes,
et doucement lui dit :
— Oublie la vie — et dors
et laisse-toi aimer
par la Nuit !

C'est l'heure où les bruits errants
s'en vont courir les maisons noires,
le long des berges où l'eau s'en va,
près des vieux saules,
et sur les lèvres des dormeurs,
des vieux très las
et des enfants.

C'est l'heure où la Bien-Aimée vient

sur les herbes endormies,
toute habillée de claire pureté,
toute parée de son sourire,
accompagnée des parfums de la terre,
toute jolie.

La paix repose entre ses doigts
et l'ancolie, et la jacinthe, le fumeterre
ont peint sa robe d'hyménée.
Et l'araignée fait un tapis
pour qu'au matin
coure la rosée
sur son miroir...

Un air plus doux descend de la cime des arbres.
La tendre lune a bu l'ombre bleue des demeures.
J'entends grincer ta lyre, bon grillon éternel.
Il fait tranquille et sans odeur,
qu'un air plus doux.
Il fait minuit.
Mon cœur est bien...

V

MISERERE

Puisque la vie est maintenant pour moi sans saveur — et sans saveur l'âcre parfum qui naît des fleurs d'espérance, — puisque vous avez donné à mon cœur une image fausse de vous-même — et que vos yeux ont cherché d'autres regards.

Permettez que je me taise et que je sois pareil aujourd'hui au coquillage aveugle rejeté par la mer, — aride et sec à la lumière et laid pour les hommes, — capable de plaire tout au plus aux pénitents qui vont pieds nus en pèlerinage — et au très petit enfant pour ses jeux ;

Mais gardant en moi-même, infiniment, la musique passionnée de ma vie d'autrefois — et le parfum doux de la tiède mer où j'ai vécu près de mes frères en amour, — illuminé comme eux de cette clarté que vous m'apportiez, — venant de très loin à travers le triste désir.

Pourquoi, si je prends la peine d'être malheureux, ne croyez-vous pas à ma parole ? — Je ne suis pas assez riche pour vous maudire, mais il y a assez de fatalité dans le monde pour venir à mon aide, — assez pour me venger de vos dédains et pour m'élever un jour à l'oubli.

Ce jour-là, je me serais oublié moi-même et toutes les croyances et les fois seront mortes en moi — et, si je suis plus qu'un peu de poussière, vous reviendrez et je ne vous reconnaîtrai pas, — parce que toute lumière sera morte aussi

Et que votre main légère aura tout fait périr — de ce que je savais et qui était ma ferveur — tout, même votre Clarté !

VI

DON JUAN

Malin, celui-là ne l'est pas qui trop se vante de ses conquêtes. N'est pas malin qui veut au jeu de l'amour. Les ruses sont familières aux belles et familière la candeur. Le plus nouveau est bien ancien, même le génie qui fait rire. Avoir des femmes est un nombre, non un secret. Malin n'est pas qui trop se vante. J'en ai plus que je n'en compte et me tais. Et celle qui m'attend m'en sait gré, vivant fort comme il faut et comme, en tous temps, les hommes ont vécu, pour aimer.

Et moi j'ai voulu être aimé.

Merci de vous avoir tenues, femmes, contre mon cœur et d'avoir regardé vos yeux éperdus, serrant les dents pour cacher ma volupté. Merci de vos troubles, demoiselles, curieuses que j'ai parfois négligées. La femme est ciel pour qui sait lever les yeux. J'ai lu les regards dans les regards, les sourires dans les sourires et, dans les cheveux qui se gonflent sous la main comme des reptiles tièdes et doux, j'ai senti toutes les chevelures du Monde.

Merci à toi, toute la Femme !

— Je vous demande pardon, Belle Dame. Pour Dieu, quel œil et quelle cheville ! — « Le beau Don Juan ! » pensez-vous. — Don Juan est vieux, Belle Dame : il se souvient de trop

d'œillades. Et l'amour lui est fade à présent. Belle Dame, Don Juan est mort !

— Une statue ? N'est-ce que cela ? Ne croyez pas. Ce n'est pas un reproche qui m'a fait mourir. Mais une petite fille était là, dont j'ai gardé la main trop longtemps, et qui jouait avec mon cœur et l'a laissé tomber
— un peu fort vraiment.

Irrésistible ? Non, vous vous trompez. Très content des résistances, au fond ; très amoureux et très pauvre d'amour. Souvenez-vous.

— « Passant, je suis mort d'avoir désiré être aimé ! »

VIII

PRÉCOCE AUTOMNE

Des hirondelles, groupées haut dans le ciel transparent, annoncent l'hiver, comme les canards accourus aux estuaires plus chauds des fleuves.

Deux corneilles noires volant vers le nord et l'ombre plus froide du cadran solaire sur le marbre du mur.

De la mousse qui vieillit dans le fossé où l'eau de l'étang ne chante plus, car la terre est veuve de moissons et le maraîcher n'arrose plus son sol.

Un nom que l'on prononce, évoquant le souvenir d'une très vieille musique, avec un parfum de regret pour les heures perdues.

La terre se tourne vers la partie la plus lointaine de son périple, et le soleil ardent sourit à d'autres astres, peut-être, comme souriait la Vie au désir du Printemps, déjà mort au Rêve.

Le cœur, à présent, est tout confusion — et se resserre — et prie.

Amour rompt ses charmes.

IX

« TO R. D. »

Si pour vous c'est parole de mon orgueil, je ne vous demande pas de m'entendre, venu de plus loin que toute souffrance et désireux seulement d'être en paix,

Etant resté absent trop longtemps et déjà mort pour ceux dont le souvenir est court, revenu de l'au delà et désagréable, peut-être, comme la présence même de la Sans-Pitié,

Souvenir entre les souvenirs et vieux, dans ma jeunesse, comme un amour qu'on a trop aimé et que l'on chasse en se déchirant d'un avenir impossible,

Parce que cher au cœur comme l'enfance et pourtant implacablement hostile à la joie, comme le Temps, écheveau puéril et qui glisse dans notre main en l'usant...

Mais si la vérité d'espérer est en vous, riche comme la grenade dont chaque graine est un fruit, si vous avez mesuré la bonté de votre propre effort et senti

Ce parfum qui monte insensiblement de chaque vie, doux ou âcre, et plaisant ou terrible comme le cri même du nouveau né,

Alors soyez devant moi comme un frère et pesez mes paroles avec votre seul jugement, égal et libre comme un regard en plein air. Et croyez que mon calme a été payé

Très cher. Car très cher est le mérite qui s'achète en dédaignant tout, hormis la grâce de terminer l'œuvre entreprise et de fonder

Sa patience sur les paroles d'après la mort, — comme le croyant voit le paradis, n'ayant pas oublié de renoncer, mais ne faisant pas

Marché de son amour et de sa vie terrestre. Et, si m'en croyez, bénirez-vous l'humilité de son orgueil, pesant à moi seul et nécessaire au courage que je donne aux autres — comme autrefois et demain la Rédemption.

JACQUES REBOUL.

UNE MALADIE LITTÉRAIRE

LA PEINTURITE

—

Nous entreprenons dans cette monographie de révéler au public une maladie redoutable, dont l'apparition sous notre climat littéraire est relativement récente, et dont les symptômes épars ont à peine été entrevus jusqu'ici par quelques princes de la science. Nul, à notre connaissance, n'a encore songé à les ériger en entité morbide indépendante.

HISTORIQUE. — Cependant, il est juste de le rappeler, certains de nos devanciers les plus perspicaces ont pressenti le caractère pathologique de cette curieuse affection.

C'est ainsi que, dans son grand *Traité de l'Evolution des Maux littéraires*, un peu vieillot mais qui fait encore autorité, l'illustre professeur Brunettiori a écrit cette prophétique période, qui, comme la plupart des siennes, est une des plus sombres de notre histoire.

Que si, dans le cours de l'évolution des espèces littéraires, — que je veux ignorer ici si l'on le devra plus généralement attribuer à toutes les espèces des autres arts, — on a accoutumé de penser que des croisemens (*sic*) individuels produisent plus d'une fois ce que les logiciens appellent le sophisme, les naturalistes la monstruosité, et les artistes, si nous ne nous abusons, la laideur, et si d'autre part il faut croire qu'on doit dire que les accouplemens hybrides de deux genres sont le produit quasi adultère de certains goûts pervertis, je m'assure, dis-je, qu'à bien plus forte raison de ces accouplemens plus qu'incestueux, comme parle Bossuet, et, si l'on ose s'exprimer ainsi, maladifs, de plusieurs arts entre eux, l'on ne saurait mieux augurer, malgré que vous en ayez, sinon qu'ils sont dans l'art plus qu'un mal même mortel : « *mors ipsa sine phrasa* », selon la forte parole de l'Apôtre.

Plus récemment, le savant Dr Faghetto s'exprime ainsi au tome MCDCLXXXX ∞ de ses *Œuvres Incomplètes* :

Curieux ceci. Que la santé de l'un soit la maladie de l'autre, et que s'il ne s'agit que de ce qui est de l'art, il soit toujours l'un quand l'autre est catégorique, — de quoi je ne sais trop qui oserait féliciter l'autre et c'est-à-dire, je pense, la morale, ou si vous voulez la science — et je conviendrai que, non pas toujours, certes, non pas presque toujours, mais le plus souvent peut-être, pourtraiturer ès-lettres est, comme dit Montaigne, proprement se tournebouler l'entendement. Pour faire court, 1° c'est un fait que cet art des esclaves, à ce qu'assure Nietzsche (et il faut bien qu'on le croie), a quelque chose en soi de pathologique, comme on parle aujourd'hui. A ce compte... Oui, je sais bien, à ce compte ! Mais, fort heureusement, ce 1° se subdivise ; et c'est ce que je ne sais pas si vous serez heureux que vous concluiez avec moi.

On voit que ces deux éminents praticiens ont déjà clairement caractérisé la catégorie morbide que nous étudions ici. Quant à la maladie elle-même, elle a certainement fait à plusieurs reprises des apparitions dans l'histoire, comme la peste et la grippe. De bons esprits inclinent à la reconnaître dans la *Pinacocratie*, dont Platon fait, avec la *Théâtrocratie*, un signe de la décadence artistique de son temps.

Eschyle n'avait-il pas essayé déjà de dépeindre la beauté d'Iphigénie en disant : « Elle est belle comme l'art » ? Ce qui est le principe schématisé de la peinturite : *l'allusion à une œuvre plastique remplaçant la vision directe et le rendu purement littéraire de la vie.*

Dans les temps modernes, le premier malade sérieusement atteint que nous présente l'histoire du roman nous paraît être Mme de Staël. Cette femme généreuse est bien capable d'avoir transmis la contagion à plusieurs générations d'hommes dans le milieu romantique, terrain très favorable à cette culture. Peut-être avait-elle pris elle-même le germe morbide dans les *Salons* de quelque écrivain vicieux, comme Diderot.

SYMPTOMATOLOGIE. — Il ne faut pas confondre la peinturite avec la *transposition d'arts*, dont la plupart des malades se donnent l'excuse ou présentent l'obsession délirante. La peinturite est précisément une absence de transposition d'arts ; elle est *l'impuissance de transposer*. Le véritable transpositeur nous dit : « Je vais vous donner par ma prose ou mes vers une sensation pittoresque ou musicale. » Le peinturiste parle ainsi : « Ma prose voudrait bien vous donner ces sensations, propres à d'autres arts ; mais elle y renonce : allez donc voir ou entendre, de ma part, tel chef-d'œuvre du Titien ou de Wagner : ils vous donneront ces sensations ; allez-y. Voici un mot d'introduction. »

Il ne faut pas confondre davantage la peinturite véritable avec la *pseudo-peinturite*, affection bénigne extrêmement répandue, qui est justement l'inverse de la peinturite : elle consiste à voir invinciblement, dans chaque tableau, un objet ou un personnage réel de notre connaissance, au lieu de l'objet ou du personnage représenté. On sait que la bêtise du monde qu'un portrait entend le plus souvent, lui qui en écoute tant d'autres, c'est : « Comme il ressemble à Jules ! » ou bien : « On dirait ma tante. » — Or tout le monde sentira cette différence. Dire : « Ce Rembrandt me rappelle Eugène », c'est le fait d'un bourgeois. Dire : « Eugène est un vrai Rembrandt », c'est le fait d'un artiste ; mais d'un artiste malade, dès qu'il abuse.

Contentons-nous de citer ici une courte observation de cette infirmité bourgeoise diffuse : elle est d'Anatole France, dans *le Lys rouge* :

Thérèse qui, depuis huit jours, courait les églises et les musées en compagnie de Madame Marmet, songeait à l'ennui que lui causait sa compagne en découvrant sans cesse dans les figures des vieux peintres la ressemblance de quelque personne à elle connue. Le matin, au palais Ricardi, sur les seules fresques de Benozzo Gozzoli, elle avait reconnu M. Garain, M. Lagrange, M. Schmoll, la princesse Seniavine en page et M. Renan à cheval. M. Renan, elle s'effrayait elle-même de le retrouver partout.

A l'inverse de cette *pseudo-picturita vulgaris*, maladie des bourgeois, la *peinturite proprement dite* est une maladie des artistes. Le malheureux qui en est atteint devient rapidement incapable de voir les choses directement, telles qu'elles sont ; quelque tableau de maître ou quelque statue, parfois même plusieurs, s'interposent toujours entre la réalité et sa vision, et il n'aperçoit plus le réel qu'à travers cette ou ces œuvres plastiques. Elles sont en général anciennes et glorieuses, comme si une partie de leur gloire devait rejaillir sur le malade lui-même et sur son ouvrage. Cette hallucination caractéristique s'accompagne d'une exaltation factice et désordonnée des facultés mentales, qui en réalité révèle une obnubilation de l'invention personnelle, une lésion passagère des centres nerveux de l'imagination verbale et de la vision directe. Le sujet souffre d'une paraphasie systématisée, dont il ne se rend plus compte lui-même. Quand il veut dire : « Le teint de cette femme », il prononce : « Le glacis de ce personnage. » S'il veut exprimer : « Cette matinée est brumeuse, ou ensoleillée », un seul mot se présente à sa plume : « C'est un Corot, ou un Troyon. »

Si le mal s'aggrave, l'hallucination devient idée fixe, et le malade rentre dans la lamentable et dangereuse catégorie des persécutés persécuteurs littéraires.

A côté de cette psychose caractérisée, apparaissent ordinairement des symptômes physiques. Les malades voient augmenter rapidement, et non sans une satisfaction morbide, le volume de leurs excrétions : souvent même c'est plusieurs volumes qu'ils en emplissent. Il sont atteints de cette sorte de diarrhée de paroles récemment étudiée sous le nom de « logorrhée », et dont souffre cruellement leur public. L'idée fixe les prend d'améliorer les chefs-d'œuvre en les retouchant. Un vertige irrésistible les précipite dans des abîmes insondables de mauvais goût. Le syndrome physique le plus caractéristique est la présence, dans les œuvres des peinturistes, de ces excroissances parasitaires

appelées *peinturomes*, masses verbeuses qui peuvent atteindre de quelques lignes à quelques pages. Elles sont aisées à détacher au scalpel, étant fort peu adhérentes au reste de l'ouvrage : ce qui rend manifeste leur caractère pathologique. Nous pouvons en présenter ici au lecteur un grand nombre de spécimens fort bien conservés.

Au reste, nous avons le témoignage de plusieurs malades eux-mêmes. Dans ses intervalles de lucidité, Mme de Girardin a décrit le terrible mal avec l'infantilisme prétentieux qui caractérise ses premières atteintes. Par une manie de simulation très fréquente dans la variété hystérique de cette maladie, elle attribue sa propre infirmité à l'un de ses personnages, dans *Marguerite*.

La petite dame qui peignait de grands tableaux ne tarissait pas en éloges sur la beauté de Mme de Meuilles. Elle vint près de la duchesse pour lui répéter ce qu'elle avait déjà proclamé dans tout le salon, que Marguerite ressemblait à la *Vierge du Palais Pitti*... « Oui, reprit-elle, elle doit épouser son cousin ; on vient de me le montrer. Quelle belle tête il a, lui aussi ! il ressemble beaucoup au *César Borgia* de Raphaël. » Pour cette artiste, non pas de profession, mais de prétention, on ressemblait toujours à quelque toile. Apercevait-elle un vieillard déguenillé ? c'était un mendiant de Murillo ; un portier chauve ? c'était un moine de Zurbaran. Cette érudition pittoresque n'avait d'autre but que de rappeler le superbe talent de la dame ; c'était une manière de dire : parlez-moi donc de mes travaux, et faites savoir à ces messieurs, qui l'ignorent, que je suis un peintre distingué.

L'un des malades les plus sérieusement atteints, Théophile Gautier, a placé dans la bouche de d'Albert cette supposition nettement délirante, qui est comme une confession personnelle du patient lui-même. Il en espérait visiblement une immunisation salutaire. Mais la suite nous montrera que ce sérum dangereux n'a produit chez lui que de l'anaphylaxie.

Si je pouvais ouvrir un trou dans ma tête et y mettre un verre pour qu'on y regardât, ce serait la plus merveilleuse galerie de

tableaux que l'on eût jamais vue. Aucun roi de la terre ne peut se vanter d'en posséder une pareille. — Il y a des Rubens aussi flamboyants, aussi allumés que les plus purs qui soient à Anvers; mes Raphaël sont de la plus belle conservation, et ses madones n'ont pas de plus gracieux sourires ; Buonarotti ne tord pas un muscle d'une façon plus fière et plus terrible ; le soleil de Venise brille sur cette toile, comme si elle était signée *Paulus Cagliari ;* les ténèbres de Rembrandt lui-même s'entassent au fond de ce cadre où tremble dans le lointain une pâle étoile de lumière ; les tableaux qui sont dans la manière qui m'est propre ne seraient assurément dédaignés de qui que ce soit.

Mais, malheureux ! dirait-on volontiers à cet obsédé, ceux-là sont les seuls qu'on vous demande ! Ce qu'on vient voir dans votre atelier, ce sont vos tableaux originaux, et non vos copies d'élève d'après les maîtres ! — Le malade lui-même apostrophe en ces vers un de ses complices les plus coupables, le Titien, en se donnant l'alibi habituel de la transposition artistique :

Laisse-moi tremper ma phrase
Dans l'or de tes glacis ambrés...
Laisse-moi faire, ô grand vieillard,
Changeant mon luth pour ta palette,
Une transposition d'art.

Ce même besoin de simulation caractéristique amène Barrès à prêter son propre mal à un prêtre, qu'il a chargé de mêler quelques perles à *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.* Ce pieux ecclésiastique a un « fétichisme » bien naturel : il s'excite devant les images de certaines saintes. Il avive d'autant le souvenir de sa maîtresse. « Honnête artifice », prononce Barrès. Le digne prêtre se satisfait surtout sur *l'Evanouissement de Sainte Catherine* du Sodoma et la *Sainte Thérèse* du Bernin. Dans une oraison spéciale, il semble élever la peinturite au rang d'un rite religieux :

Afin d'intéresser sainte Catherine, il lui disait comment son amante, elle aussi, eût été digne d'inspirer le peintre. Avec une grande chasteté d'expression (*sic*), il décrivait ces seins, ces hanches, ce port de tête, ce corps ployé, ces beaux yeux noyés de ten-

dresse, et ce soupir qui monte jusqu'à *leurs lèvres* (*sic*, du moins dans l'édition à dix-neuf sous; car nous n'osons croire qu'on n'a pas un français plus correct pour 3 fr. 50, majoration non comprise).

La logorrhée de forme mystique est l'une des plus redoutables. La psycho-analyse de Freud y voit avec raison une satisfaction anormale de la *libido* sexuelle, contrariée par quelque « censure » sociale.

Enfin un malade notoire s'est avisé de se déclarer sain et de proclamer malades au contraire tous ceux qui ne font pas de peinturite. Pour Oscar Wilde, en effet, ce mal serait une forme supérieure de la santé esthétique. N'est-ce pas à peu près la gageure de Vivien dans *la Décadence du Mensonge* ? « Bien que l'assertion puisse sembler un paradoxe, — et les paradoxes sont toujours dangereux, — il n'en est pas moins vrai que la Vie imite l'Art beaucoup plus que l'Art n'imite la Vie. »

« Le changement surprenant qui a eu lieu dans le climat de Londres pendant les dix dernières années, ajoute Wilde, a été uniquement produit par cette école d'art particulière [celle des impressionnistes]. Examinez le sujet à un point de vue scientifique ou métaphysique, et vous reconnaîtrez que j'ai raison. La nature est notre création. Les choses sont parce que nous les voyons ; et ce que nous voyons, et la manière dont nous le voyons, dépend de l'art qui nous a influencés. A présent, les gens voient des brouillards, non pas parce qu'il y a des brouillards, mais parce que les poètes et les peintres leur ont appris le charme mystérieux de ces effets. Il peut y avoir eu des brouillards à Londres depuis des siècles. J'ose dire qu'il y en avait. Mais personne ne les voyait ; et ainsi nous ne savons rien d'eux. Ils n'existaient pas, jusqu'à ce que l'art les eût inventés. »

Le vrai dégénéré, disait Nietzsche, est celui qui se complaît dans son propre mal, et en tire une jouissance, qui renforce encore sa maladie.

Tels sont les principaux symptômes morbides que la pa-

thologie mentale reconnaît dans la nouvelle maladie. Il convient de les rapprocher de l'*audition colorée*, présentée à un si haut degré par Rimbaud, et de la *musicite*, encore plus répandue, et dont les diverses formes sont bien connues, depuis l'anti-Ramite, dont souffrait Rousseau au temps de Rameau, jusqu'à la Wagnérite, dont Nietzsche mourut après une rechute, mais dont vit Saint-Saëns, et la Debussyte, dont tant de contemporains ont été affligés lors de la grande épidémie de Pelléophobie de 1902. Mais nous nous contenterons d'indiquer ici ce rapprochement, qui s'impose au point de vue clinique.

ÉTIOLOGIE. — La peinturite est déterminée par un bacille en bâtonnets, dont les enchaînements affectent volontiers la forme d'une scie. Nous avons pu isoler ce microbe, grâce au procédé récent de l'*ultra-critique*, dont la portée est bien supérieure, comme on sait, à celle des microscopes ordinaires. Son principe très simple consiste à projeter sur les cultures littéraires une lumière latérale, dont on ne s'était pas avisé jusqu'ici ; en sorte qu'avec les anciens éclairements, beaucoup de microbes extrêmement symptomatiques disparaissaient toujours dans l'éclat éblouissant des fonds. Et puis ç'a été longtemps une élégance, dans la critique française traditionnelle, qui ignore encore Pasteur, de ne jamais chercher « la petite bête » ; comme si les microbes ne fournissaient pas le plus sûr diagnostic des maladies littéraires, comme des autres ! — On cultive aisément ce bacille dans certains milieux clos ; il ne résiste guère à l'air libre et au spectacle de la nature. Les bouillons de culture les plus favorables sont le mauvais goût, le snobisme et le bluff, dans lesquels il évolue rapidement, surtout aux environs de la température romantique.

PRONOSTIC ET THÉRAPEUTIQUE. — Le pronostic est très variable suivant les cas : bénin quand la maladie procède d'une simple surabondance d'idées, et par conséquent n'est que l'envers d'une richesse de tempérament fort appréciable par ailleurs, comme c'est le cas chez Balzac ; ou bien quand

elle est intimement et volontairement alliée à la critique d'art, comme chez *Jean-Christophe* de R. Rolland : auquel cas elle perd presque tout son caractère pathologique. Au contraire le pronostic peut devenir sinistre quand la maladie est isolée dans un pur roman, comme chez Bourget, et s'accompagne de l'incontinence verbale ou logorrhée déjà signalée. Dans ce cas c'est le délire, puis la mort littéraire à brève échéance, mais non sans phrases, hélas !

Le traitement approprié a pour base « la vie au grand art », ou le séjour prolongé dans la nature, et surtout hors des musées. La cure d'altitude à 1.500 m. au-dessus du niveau de la cimaise a souvent produit des améliorations sensibles. Mais parfois le mal reste rebelle à toute médication : les malades deviennent maniaques, dangereux pour leur public, et l'internement dans une académie ou l'isolement dans quelque revue mondaine sont alors de rigueur. Toute réunion de cénacle, toute esthétique de salon ou de magazine illustré est contre-indiquée formellement. Mais nous verrons que l'homœopathie, c'est-à-dire la pratique d'une saine critique d'art, ou bien d'une peinture de talent, chasse d'ordinaire toute peinturite, comme le montre le cas de Fromentin.

Cette maladie n'est donc que le déversoir morbide d'une intoxication plastique, résultat d'une critique ou d'une esthétique rentrées, que l'organisme sursaturé expulse par des voies anormales. Elle est éminemment contagieuse, voire endémique dans certains milieux.

§

OBSERVATIONS CLINIQUES. — Nous négligerons ici les nombreux cas de *peinturite aiguë* et sporadique, dont souffrirent certains grands fébricitants comme Stendhal, George Sand, et de nos jours Loti ou Barrès, et tant d'autres. Ces malades ne présentent que des accès intermittents et à peine fébriles, sous l'influence d'une irritation passagère et extérieure. Les suites ne sont pas pénibles. Le malade ressent

seulement le lendemain quelques atteintes de ridicule, dont un peu de diète critique le débarrasse assez vite.

PEINTURITES CHRONIQUES. — Nous avons eu l'avantage de tenir en observation pendant plusieurs mois une demi-douzaine de malades exceptionnellement intéressants, dont la peinturite généralisée semble avoir été chronique d'emblée : Mme de Staël, Théophile Gautier, Balzac, Barbey d'Aurevilly, les Goncourt, Bourget.

PEINTURITE ANONYME. — Nous proposons de nommer ainsi les innombrables allusions à des peintres dont le malade évite de préciser le nom. Elles procurent au lecteur l'agréable facilité de se suggérer à lui-même tout ce qui lui plaît. L'halluciné précise tout au plus l'époque, l'école ou le genre ; jamais de noms propres. Dans cette phase de la maladie, l'Antiquité fait prime. Rien n'est mieux porté, chez les héroïnes littéraires, que de ressembler à un vieux tableau. La plus discrète allusion à ce malheur serait pourtant accueillie, dans la vie privée, moins comme une attention délicate que comme une grossière goujaterie.

Ici quelques subdivisions s'imposent, suivant que l'obsession est celle du « Peintre » en soi, ou des Anciens, des Primitifs, etc.

RECOURS AU « PEINTRE » EN SOI. — Théophile Gautier en abuse.

Malivert crut distinguer une forme svelte et blanche, enveloppée des plis flottants d'un suaire de gaze, semblable à la robe dont *les peintres* revêtent les anges (*Spirite*). — Une joueuse de harpe dans cette attitude que *les peintres* aiment à reproduire aux murs des hypogées. — Les suivantes de Tahoser se retirèrent silencieusement à la file, comme les figures peintes sur les fresques (*le Roman de la Momie*).

Vision pour cinéma ?

D'Albert dépeint à son ami le théâtre de rêve qu'il aimerait.

Les décorations ne ressemblent à aucune décoration connue ; le pays qu'elles représentent est plus ignoré que l'Amérique avant

sa découverte. La *palette du peintre le plus riche* n'a pas la moitié des tons dont elles sont diaprées : tout y est peint de couleurs bizarres et singulières : la cendre verte, la cendre bleue, l'outremer, les laques jaunes et rouges y sont prodigués (*Mademoiselle de Maupin*).

De même que Balzac invoque *l'introuvable artiste* qui peindrait une beauté si grande que l'écrivain se dispense de la décrire lui-même, Barbey d'Aurevilly appelle à son aide le secourable peintre anonyme. Voici paraître deux fois, dans *Une vieille Maîtresse*, son ombre propice aux mystères. Hermangarde et Ryno de Marigny

s'étaient placés sur le lit de repos qui en occupait le fond, dans l'attitude voluptueuse et mystique que *le peintre* a donnée au groupe de Francesca de Rimini et de Paolo, quand ils passèrent devant l'œil du Dante, dans une vapeur mélancolique.

Non seulement il « le » charge de peindre l'héroïne à sa place, mais il le convie encore à l'aimer, pour mieux nous démontrer qu'elle est aimable. Hermangarde est « belle, en effet, à rendre amoureux *tous les peintres* ». Même indécision voulue dans l'*Ensorcelée*, qui ressemble inutilement à la Judith d'un tableau dont nous ne savons absolument rien d'autre.

Les Goncourt usent du même procédé dans *Germinie Lacerteux*.

L'ombre et la lumière, se heurtant et se brisant à son visage plein de creux et de saillies, y mettaient ce rayonnement de volupté jeté par *un peintre d'amour* dans la pochade du portrait de sa maîtresse.

Schéma de ces formules : — « Qui pourrait seul représenter cette beauté indescriptible ? — Le Peintre ! » Le Peintre a bon dos.

APPEL AUX ANCIENS, ET AUTRES CHINOISERIES. — Les Anciens ont meilleur dos encore : ils sont tous morts ; ils ne protestent jamais ; ils restent presque toujours anonymes. Déjà, chez Mme de Staël, Corinne a une taille « grande

mais un peu forte, à la manière des statues grecques » (et de Mme de Staël elle-même, sans doute). Comme plus d'une de nos contemporaines, elle danse pour les peintres, ou c'est d'eux qu'elle apprend à danser.

Corinne connaissait si bien toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, qu'elle rappelait les danseuses d'Herculanum, et faisait naître successivement une foule d'idées nouvelles pour le dessin et la peinture.

Danse, Isadora, pour Maurice Denis !

« Quelle femme aime Gui ? » se demande un habitué du théâtre selon Gautier. — Cette blonde ?

Ou bien encore cette brune aux cheveux plus sombres que la nuit, au profil coupé dans le marbre, aux yeux de diamant noir, à la bouche de pourpre, si vivace sous sa chaude pâleur, si passionnée sous son calme de statue, et qu'on prendrait pour une fille de la Vénus de Milo, *si ce chef-d'œuvre divin daignait avoir des enfants* ? [Horreur!]... Pourquoi pas cette Parisienne dans cette loge découverte, mise avec un goût parfait, si fine, si spirituelle, si jolie, dont chaque mouvement a l'air d'être réglé par une flûte et soulève une écume de dentelles, comme si elle dansait sur un panneau d'Herculanum ? — Costumée ainsi, Spirite ressemblait à une vierge des Panathénées *descendue de sa frise*. — La femme du guide, belle et robuste matrone *qui eût pu remplacer* la cariatide enlevée au Pandrosion, et que supplée un moulage de terre cuite (*Spirite*).

D'Albert dit de Rosalinde :

Ni Méléagre le beau chasseur, ni Bacchus l'efféminé, avec leurs formes douteuses, n'ont jamais eu une pareille suavité de lignes ni une si grande finesse de peau, quoiqu'ils soient tous les deux de marbre de Paros, et polis par les baisers amoureux de vingt siècles (*Mademoiselle de Maupin*.)

La peinturite favorise décidément à l'excès les inversions.

Debout devant eux, le bouvier, grand garçon hâlé et sauvage comme un pâtre de la campagne romaine, s'appuyait sur la gaule de son aiguillon, dans une pose qui rappelait, *bien à son*

insu sans doute, celle des héros grecs sur les bas-reliefs antiques. (*Le Capitaine Fracasse.*)

Ceux-là, luttant de vitesse, glissaient sur un seul pied, profitant de la force d'impulsion, penchés en avant comme l'Hippomène et l'Atalante qu'on voit sous les marronniers dans un parterre des Tuileries. Le moyen de gagner la course, aujourd'hui comme autrefois, *eût peut-être été* de laisser tomber des pommes d'or devant ces *Atalantes costumées par Worth.* — Des fumées blanchâtres produites par la transpiration des nobles coursiers les enveloppaient *comme des nuages classiques.* (?) — « Sous le vestibule, on passait entre une haie de laquais en grande livrée poudrés à blanc, tous de haute taille, tous immobiles et d'un sérieux parfait : on eût dit *les cariatides de la domesticité* (*Spirite*).

Dans cet ordre d'idées, il faudrait, bien entendu, citer tout le *Roman de la Momie*, où le granit alimente à lui seul cinquante pages de métaphores. L'objet du récit devrait être, nous semble-t-il, de faire paraître vivantes sous nos yeux les figures des fresques et des bas-reliefs qui nous sont familières. Or la peinturite a produit l'effet opposé : tout l'effort de Gautier consiste à nous faire paraître les êtres vivants de l'histoire sous la forme de sculptures connues ! Ils sont tous en airain ou en granit. Cela est déjà vrai des personnages contemporains : Lord Evandale est un Méléagre ou un Antinoüs en cire, et le savant Riumphius est un dieu Ibiocéphale des fresques funéraires. C'est encore plus vrai des Egyptiens antiques, et même des végétaux ou des animaux bien vivants de l'époque.

Les branches les plus délicates des palmiers restaient immobiles comme si elles eussent été sculptées dans le granit des chapiteaux ; — les lourds hippopotames, pareils à des blocs de granit rose recouvert d'une lèpre de mousse noire.

Une hiéroglyphite Ennana marmotte des mots d'une langue ancienne « aux syllabes de granit ». D'innombrables membres, même des torses ou des rides, et jusqu'à « la sérénité du Pharaon », sont en granit !

Mais il faut nous borner : les citations de ces cas d'intoxication géologique seraient inépuisables. Elles sont instructives si l'on pense à la *Salammbô* de Flaubert : celui-ci n'est pas atteint de peinturite ; aussi ses Carthaginois et ses Romains vivent-ils de toute vérité, en chair et en âme.

On a souvent remarqué que le recul dans le temps produit en littérature les mêmes effets que l'éloignement dans l'espace. Aussi les Chinois ont-ils chez les peinturistes presque autant d'autorité que les Anciens.

Le bonheur, dit d'Albert, est blanc et rose ; on ne peut guère le représenter autrement. Les couleurs tendres lui reviennent de droit. Il n'a sur sa palette que du vert d'eau, du bleu de ciel et du jaune paille : ses tableaux sont tout dans le clair comme ceux des *peintres chinois* (*Mademoiselle de Maupin*).

Pensée profonde, qui a sûrement inspiré cette trop ingénieuse chinoiserie, qui l'avoisine :

Ce ciel est bleu comme la prunelle d'une Anglaise !

Balzac a combiné harmonieusement le peintre en soi, le sculpteur en soi et le peintre chinois, par exemple dans son portrait d'*Une fille d'Eve*.

Les peintres voyaient avant tout dans Florine des épaules d'un blanc lustré, teintes de tons olivâtres aux environs de la nuque, mais fermes et polies ; la lumière glissait dessus comme sur une étoffe moirée. Quand elle tournait la tête, il se formait dans son cou des plis magnifiques, l'admiration *des sculpteurs*... Des sourcils noirs et fins, dessinés par *quelque peintre chinois*, encadraient des paupières molles où se voyait un réseau de fibrilles roses.

La Femme de trente ans n'emprunte plus qu'au dernier.

Mme d'Aiglemont possède des traits qui avaient ce fini merveilleux que *les peintres chinois* répandent sur leurs figures fantastiques.

Mais Lucien, dans *les Illusions perdues*, superpose à tous les autres le pâle *sculpteur indien* ou indianisant, un nouveau !

Lucien se tenait dans la pose gracieuse trouvée par *les sculpteurs* pour le *Bacchus indien*. Son visage avait la distinction des lignes de la *beauté antique*: c'était *un front et un nez grecs*... Ces beaux yeux étaient surmontés de sourcils comme tracés par un *pinceau chinois*.

Quel monstre à trois styles!

Barbey d'Aurevilly renchérit encore par l'emploi des narcotiques violents : dans *le Chevalier des Touches*, Mlle de Percy

ressemblait, avec son nez recourbé comme un sabre oriental dans son fourreau grenu de maroquin rouge, à la reine de Saba, interprétée par *un Callot chinois, surexcité par l'opium*.

A côté du XVIIIe siècle et du Japon, les Goncourt gardent quelque amour pour l'antique. Dans *Charles Demailly* :

Florissac en jeune *pitre*..., le feutre posé à la Jeannot, la souquenille de paillasse au dos, ressemblait à *l'Antinoüs dans une toile à matelas*.

Portrait de la Ninette :

... des yeux bleus, des regards de toutes couleurs, malicieux, railleurs, pétillants ou voilés de cette tendresse et de cette incertitude que *les peintres antiques* donnaient au regard de Vénus

Dans *Manette Salomon*, une trouvaille :

Le zèbre, avec son élégance d'un âne de Phidias.

Le Moyen Age est toujours beaucoup plus rare ; à peine si une amie de *Chérie* ressemble à une vierge gothique et si, dans *les Frères Zemganno*, le pitre

avait une de ces têtes *moyenâgeuses* telles que le peintre Leys en a encore trouvé pour ses tableaux quelques modèles dans le vieux Brabant autrichien.

Il faut signaler dans ce « délire à deux », bien connu des psychiatres, une pudeur singulière et honorable ; autant les deux frères aiment le Japon, autant ils l'invoquent peu dans leurs accès de peinturite romanesque.

Bourget es trop bon patriote pour aimer l'art chinois ;

et trop raffiné pour admirer de l'antiquité beaucoup plus que les *Xoana* primitifs et les *Tanagra*. Nous avons tout un cours sur les *Xoana* dans *Une Idylle tragique*; et deux héroïnes de *la Terre promise* et de la nouvelle *Odile* sont deux « fragiles *Tanagra* », dont une est « taciturne ».

LE COUPLET DES « MAITRES D'AUTREFOIS ». — Quand, « autrefois » ? Dans l'ancienne Grèce, au moyen âge, ou tout simplement au milieu du XVIII[e] siècle? Généralement c'est cette dernière hypothèse qui l'emporte quand il s'agit de peinture « ancienne » dans un roman. (Victor Hugo n'a-t-il pas démontré en vers : « Que la musique date du XVI[e] siècle » ?)

Gautier, par la bouche de d'Albert, décrit la femme idéale : il souhaite la rencontrer

> par un beau coucher de soleil ; — le ciel aura de ces tons orangés jaune clair et vert pâle que l'on voit dans quelques tableaux des *grands maîtres d'autrefois*.

On voit que la peinturite ne s'attaque pas seulement aux personnes, mais parfois aux objets et aux paysages; simple dérivatif ou parure symbolique de la *libido* fondamentale, comme parle le D[r] Freud.

> La bouche de Théodore avait le sourire le plus doux à de certains moments, mais d'ordinaire elle était arquée à ses coins, comme quelques-unes de ces têtes qu'on voit dans les tableaux des *vieux maîtres italiens*, plutôt en dedans qu'en dehors (?)

Les cheveux de Rosette :

> « On eût dit de ces fils d'or qui entourent la tête des vierges dans les *anciens tableaux* (*Mademoiselle de Maupin*).

De même *Spirite*, au lieu de nous offrir une description directe du patinage, invoque les panneaux des *Quatre Saisons* qui représentent eux-mêmes des patineurs.

La plupart des héroïnes de Bourget ressemblent à s'y méprendre à de vieux tableaux : de vénérés portraits d'ancêtres, riches de tradition, sans toutefois remonter plus haut que le XVIII[e], rarement le XVII[e] siècle : cela sent un peu

le parvenu, l'ancien-nouveau-riche, — et la mode. Dans *Cœur de Femme* :

Elle était adorable d'attitude, assise près du plateau, et plus pareille que jamais à *un pastel de l'autre siècle*, avec l'or pâli de ses cheveux. — [René Vincy] regardait Suzanne marcher, sœur vivante des beautés aristocratiques évoquées sur les toiles par *les maîtres anciens*.

Comme c'est vivant, en effet! Mais soyons plus précis. Valentine, dans la nouvelle *l'Eau profonde*,

rappelait ces portraits du *premier tiers du dix-septième siècle*, qui réalisent si complètement le type exquis de *la Française d'autrefois* (?).

Il est inutile de dire que les primitifs, inconnus des premiers peinturistes, surabondent chez les plus récents.

PEINTURITE SIMPLE OU COMMUNE. — Les malades ne sont pas toujours aussi discrets. Le plus souvent ils citent nommément leur victime ; parfois même ils en citent plusieurs ; ce qui a fait distinguer la peinturite simple et la peinturite double ou triple.

Les cas de peinturite simple sont tellement nombreux que nous n'en donnons ici que quelques exemples.

D'abord l'ancêtre, Mme de Staël : embarrassée de nous décrire la toilette de *Corinne* par des détails vulgaires, elle se tire noblement d'affaire en nous disant :

Elle était vêtue comme la Sibylle du Dominiquin.

Le Dominiquin ! Cela date, c'est un reste du XVIIIe. Quatremère de Quincy et l'Académisme passeront par là, et le prestige de Raphaël étouffera pour un temps presque tous les autres Italiens, sauf toutefois les Vénitiens, que leur couleur sauve.

Balzac est plus riche et plus touffu : il invoque pêle-mêle les Flamands, les Hollandais, les Italiens, l'école de Prudhon et de David, même Lawrence, plus rare. Il admire, dans *la Recherche de l'Absolu*, « les beaux costumes du

XVIe siècle » (!) de Terburg (né en 1608) et de Miéris (le plus ancien, Franz, est né en 1635).

Mais Balzac cite les peintres comme un « honnête homme » peut le faire. Gautier se souvient fort bien qu'il a été rapin : il parle volontiers métier, et cite des noms et des œuvres rares, choisis avec un goût tout personnel, quand ce n'est pas « pour épater les bourgeois », selon sa marotte.

Le métier, d'abord ; et quel métier « de chic » ! Non pas tel que les artistes le pratiquent, mais tel que le grand public se le représente : petite tare d'un artiste trop écrivain, et qui, malgré son cordial mépris du bourgeois, écrit parfois pour lui, tout au moins pour le scandaliser, ce qui est encore écrire pour lui.

Pour les peintres, ils sont aussi d'une assez énorme stupidité ; ils ne voient rien hors des sept couleurs. — L'un d'eux, avec qui j'avais passé quelques jours à R***, et à qui l'on demandait ce qu'il pensait de moi, fit cette ingénieuse réponse : — « Il est d'un ton assez chaud, et dans les ombres il faudrait employer, au lieu de blanc, du jaune de Naples pur avec un peu de terre de Cassel et de brun rouge (*Mademoiselle de Maupin*).

Spirite apparaît à Guy devant le piano :

Certaines esquisses de Prud'hon, à peine frottées, aux contours noyés et perdus, baignées de clair-obscur et comme entourées d'une brume crépusculaire, dont les draperies blanches semblent faites avec des rayons de lune, peuvent donner une idée lointaine de la gracieuse apparition assise devant le piano de Malivert.

Viennent ensuite les citations rares et distinguées, qui ne suggèrent assurément rien à quatre-vingt-dix-neuf lecteurs sur cent, sinon l'impression que l'auteur écrit sans doute pour le centième, et qu'il est très fort en histoire.

C'était un de ces miroirs du siècle dernier, comme on en voit souvent dans les *Toilettes* et les *Départs pour le bal* de Longhi, le Watteau de la décadence vénitienne, et comme on en rencontre encore quelques-uns chez les marchands de bric à-brac du Ghetto (*Spirite*).

Spirite elle-même évoque « les têtes plafonnantes du

Guide ». Allez donc voir les plafonds ! Dans *Mademoiselle de Maupin*, Théodore présente « ces emmanchements et ces extrémités déliées et sveltes à la manière du Parmeginiano », et deux touffes de ses cheveux sont « pareilles aux grappes de raisin de l'Erigone antique » ; un rayon de soleil le métamorphose d'ailleurs immédiatement en un pur Giorgione. Un peu plus loin, il faut se rappeler « les dessins de Della Bella et de Romain de Hooge » pour se représenter l'accoutrement de certaines femmes.

Ne croyez pas du moins que cet abus de citations rares dispense des allusions banales ; elles sont au contraire prodiguées. Passons sur un « Apollon gelé » de Thorwaldsen. *Spirite* a le sourire « à la Vinci » (ne précisons pas davantage !) Un jeune homme ressemble à l'inévitable « portrait de Van Dyck *détaché de son cadre !* » Et le soir tombe « comme dans les illustrations de Gustave Doré ». Dans *Mademoiselle de Maupin*, parmi les passantes de la rue, « la troisième eût fait honte à Praxitèle pour la rondeur et le moelleux de *certains* contours. » (Lesquels, mon Dieu ?)

Raphaël, Titien, Véronèse, Hogarth, Dürer, Rembrandt : presque toutes les écoles sont représentées dans cet étonnant bric-à-brac, avec une prédilection assez marquée pour les coloristes. Peu d'allusions aux contemporains, comme Delacroix et les romantiques, ou les peintres de Fontainebleau, sans doute parce qu'ils n'étaient ni assez suggestifs, ni assez mystérieux pour le public littéraire d'alors.

Les Goncourt sont plus raffinés, et peut-être aussi plus réellement « connaisseurs ». Ils sont très capables d'écrire tout un livre, comme *Renée Mauperin*, sans aucun accès de peinturite appréciable. Ils en ont quelques-uns au contraire à chaque chapitre de leurs autres romans. Mais ces accès, plus sincères, trahissent souvent une vision aiguë, directe, un choix bien personnel. Ainsi dans *Charles Demailly* :

La Crécy était toujours belle... Les yeux étaient ces deux grands

yeux noirs, les yeux de la ville de Tégée, dans la peinture antique du Museo Borbonico.

Par goût personnel et aussi par un signe des temps, Raphaël est chez eux en baisse, et le XVIIIe siècle en hausse, avec les Anglais. De Raphaël ils ne citent plus guère les madones, décidément trop galvaudées, mais les éphèbes, « accoudés dans le songe immortel de la jeunesse » (*Charles Demailly*), ou les fonds de paysage, ou les gardes endormis (*Mme Gervaisais*). Ils ne répugnent pas aux *Hérodiades* de Vinci et aux repos rêveurs de Michel-Ange (*Mme Gervaisais*) ni même à la « chaude pâleur exsangue » de la *Maîtresse du Titien*, qui sont un peu défraîchis. L'ombre d'une Synagogue, c'est un « tableau de Rembrandt qui se mettrait à vivre, et dont la fauve nuit dorée s'animerait ». Les parties de campagne d'un atelier aux environs de Paris commencent dans un fond de kermesse à la Téniers, pour finir avec un éclat par trop romantique :

On eût cru voir les truands de l'Idéal sur un horizon de Salvator Rosa.

Les modèles de l'atelier de *Manette Salomon* nous offrent, à eux seuls, une ample collection de réminiscences faciles :

Le corps de Julie Waill aux formes pleines, à la tête de Junon, à la grande bouche romaine, aux grands beaux yeux énormes de la Tégée de Pompeï... ; — le corps de Georgette, à la taille d'anguille, aux reins serpentins, l'idéal dans un type égyptiaque de la « ligne de beauté » professée par Hogarth ; — le corps à la Rubens, la poitrine exubérante, les jambes magnifiques de Juliette ; — le corps de Caroline Alibert, le corps d'une Ouraïna du Primatice, allongé, effilé.

Et la vraie morale du livre est toute empreinte de peinturite : Coriolis voit son foyer envahi par des Juifs, parents de Manette :

Ah ! que je suis puni d'avoir aimé Rembrandt ! Il me semble que mon intérieur grouille de ses fonds d'eaux-fortes.

Le XVIIIe siècle apparaît souvent, et presque toujours ca-

ractérisé avec pénétration : Watteau et Lawrence, « ces deux peintres du regard lumineux et débordant de l'enfance ».

Enfin, les peintres récents ou contemporains sont cités sans aucun scrupule, dussent-ils dérouter le lecteur médiocre.

Mais la trouvaille propre à la peinturite d'Edmond de Goncourt, ce sont les épithètes tirées des noms propres, dont il a tenté d' « appauvrir » notre langue :

Une brune tête, balayée d'ombres prudhoniennes (*Chérie*).

Chérie n'est qu'une femme minuscule des almanachs de Kate Greenaway, « mais d'une ingénuité physique... plus parmégianesque ».

Un journaliste, à la face jordanesque dans une chair épaisse et verruqueuse (*La Faustin*).

Bref, chez les Goncourt, une recherche du rare, du caractéristique, mais moins par snobisme que pour la satisfaction personnelle d'artistes convaincus.

Barbey d'Aurevilly n'a guère de préférences marquées : il passe de la médaille de Syracuse ou d'un bronze de Michel Ange à un soldat romain d'Ingres, de l'*Aurore* du Corrège au portrait du Poussin, des personnages d'Hogarth au *front* de Mona Lisa (dont il faut lui savoir gré d'avoir ignoré ce jour-là le sourire. — Plusieurs romanciers n'ont d'ailleurs évité le Charybde de ce sourire que pour tomber dans le Scylla de ce front : car il est bien la partie la plus ingrate du modèle).

La collection clinique de Bourget est plus riche et mieux choisie, c'est-à-dire qu'elle suit assez fidèlement les dernières modes et la cote de l'Hôtel Drouot.

D'abord quelques trouvailles personnelles; — oh ! pas beaucoup : cela serait par trop anarchique et anti-traditionnaliste; mais elles sont du meilleur ton, et le commissaire-priseur sait délicatement les faire valoir, en sorte qu'on les pardonne. René Vincy « ressemblait beaucoup au mé-

daillon, *trop peu connu*, que le sculpteur David a exécuté d'après Alfred de Musset adolescent ». Oublions pour le moment les nombreux portraits d'ancêtres, car ils sont le plus souvent anonymes. Mais voici quantité de « bouches à la Botticelli ». *Mensonges*, à lui seul, nous offre trois fois cet article très demandé. *La Duchesse Bleue* adopte pour « sœurs » d'un seul coup toutes les « fragiles danseuses » de *l'Allégorie du Printemps* du « divin Sandro ». Bourget possède aussi plusieurs Luini, tous femmes. Il a si bien observé les prédécesseurs de Raphaël qu'il leur doit cette révélation : il y a des Italiens roux. Aussi la plupart de ses personnages roux sont-ils des Masaccio, des Ghirlandajo ou des Bonifazio. (*L'Aveu*, *Une Idylle tragique*.) Quand Bourget veut flétrir une vieille pédante, il la dit « plus réparée qu'une des fresques du Campo-Santo » (*Duchesse Bleue*). Le plus pédant des deux...

Des préraphaélites italiens on ne parvient pas très bien à distinguer dans cette galerie leurs imitateurs, les préraphaélites anglais, également très nombreux : dans la *Duchesse Bleue*, Camille Favier (qui est déjà une sœur des femmes de Botticelli)

> réalisait d'une manière saisissante le type idéal retrouvé par les plus raffinés des artistes anglais : Rossetti, Burne Jones, Morris, *à travers* les panneaux *ronds* (?) des Florentins d'avant Raphaël.

Nous comptons naturellement plusieurs Van Dyck dans cette galerie distinguée. L'un d'eux par exception n'est qu'une plébéienne : Madame de Bonnivet. D'où un feint étonnement :

> Comment, issue d'une famille bourgeoise, évoquait-elle *inévitablement* le souvenir d'une de ces princesses chères à Van Dyck ? (*Duchesse Bleue*).

Comment ? Mais tout lecteur se demandera plutôt : « comment une héroïne de Bourget ne l'évoquerait-elle pas » ?

En tout cas, lorsqu'un de ses personnages un peu borné

ne sait pas y penser de lui-même, Bourget lui souffle discrètement l'inévitable et si pittoresque allusion :

Si le bon général avait été aussi bon connaisseur en peinture qu'il était expert en armes, *il eût certainement songé*, devant ce visage, à ces portraits de jeunes princes, peints par Van Dyck, où la finesse *presque morbide* d'une race vieillie se mélange à la persistante fierté d'un sang héroïque (*Cruelle Enigme*).

L'école vénitienne est représentée surtout par plusieurs grandes dames de Véronèse, très semblables entre elles, et dont une est même « vivante » : celle d'*Une Idylle tragique*.

Très peu de Français vraiment anciens dans cette collection, si sainement traditionnaliste pourtant : à peine un Clouet authentique dans une nouvelle, *Le Cob rouan*. Mais plusieurs XVIIIe siècle : « deux Greuze vivants » dans *l'Eau profonde* ; dans *Monique*, une femme de Watteau, dans l'*Ecran* une autre, malheureusement gâtée par des repeints ; Bourget dit : « parée à la moderne ».

Mais parmi les peintures récentes Bourget ne va guère plus loin que les « visages d'une idéalité digne de Prudhon » ; à part les préraphaélites anglais, sauvés par leur archaïsme, presque tout ce qui s'est fait depuis dans l'art est non avenu, n'ayant pas encore de tradition.

Enfin signalons trois accès de peinturite assez spéciaux. C'est d'abord, dans l'*Etape*, le portrait du professeur Ferrand, remarquable par son aspect tératologique.

L'ensemble rappelait vaguement le célèbre portrait des Offices qui passe pour représenter Léonard. L'expression était si noble qu'elle faisait oublier une infirmité qui eût défiguré un autre visage : une convulsion enfantine avait fortement dévié l'œil droit. Ce regard bigle s'accordait avec cette physionomie, comme abstraite du monde extérieur et tournée en dedans, qu'éclairait la sérénité ardente des certitudes profondes.

Toute une nouvelle méthode d'introspection : *l'Introstrabisme.* Un œil réservé à l'observation de soi-même, un

autre à l'observation du monde extérieur : l'idéal pour un psychologue bergsonien.

Autre cas étrange : celui de la belle Mlle Russaie, dans l'*Age de l'Amour :* elle est belle comme un homme.

Elle offrait une ressemblance vraiment saisissante avec le portrait du Salon Carré du Louvre, attribué à Francia, et qui est connu sous le nom de l'*Homme noir*, à cause de la couleur sombre du vêtement et de la cape.

Encore une de ces douteuses inversions sexuelles, que presque seuls, de nos jours, M. de Vogüé et Bourget peuvent se permettre sans éveiller le plus léger soupçon.

Enfin le sculpteur Ives Clouet, le héros du *David* des *Recommencements :*

ses prunelles claires dans son teint basané d'Arabe, ses cheveux noirs, *sa courte barbe frisée,* cette aristocratie de physionomie qui en faisait un frère moderne du célèbre portrait du Louvre : *L'Homme au Gant.*

« Courte barbe »... Un peu émus par un *je ne sais quoi* qui nous « défrisait », nous sommes allés vérifier au musée. Mais dans l'intervalle, par un esprit de contradiction regrettable, l'*Homme au Gant* s'était fait raser.

Bref, galerie d'une valeur inestimable selon les cours actuels ; mais où des lacunes voulues témoignent nettement des goûts si aristocratiques du collectionneur : pas un Rubens, pas un Rembrandt, nul Flamand, Hollandais ou Espagnol, pas un Michel-Ange, pas un moderne enfin ne déparent cette sélection unique.

Anne-Marie et Charles Lalo ont prétendu autrefois, ici même, que Bourget s'approvisionne d'héroïnes dans les vitrines des académies de coiffure. C'est une pure méchanceté : Bourget se fournit aussi dans les musées (1).

POLYPEINTURITE OU PEINTURITE DOUBLE ET TRIPLE. — La peinturite simple ne prend pour complice et victime qu'un

(1) Anne-Marie et Charles Lalo : *Le Préjugé de la Beauté*, Mercure de France, 16 juin 1913, p. 692.

seul artiste. Mais souvent un complice unique ne suffit pas : toute une bande de génies n'est pas de trop pour parachever le méfait. C'est ainsi que la peinturite atteint aisément au sublime, qui, on le sait, voisine avec le grotesque. L'éclectisme le plus attiédi y devient pour le moins épique, et la pathologie confine toujours à la tératologie littéraire. C'est cette forme du mal qui offre en effet les peinturomes les plus monstrueux.

La femme de *César Birotteau* est à la fois une Vénus de Milo et une Madone. Pourquoi pas ? La fille est bien un Rubens « réussi » par Largillière ! Cette hérésie artistique est-elle beaucoup plus grave que cette hérésie religieuse ?

Quant à Mme César, alors âgée de trente-sept ans, elle ressemblait si parfaitement à la *Vénus de Milo*, que tous ceux qui la connaissaient virent son portrait dans cette belle statue quand le duc de Rivière l'envoya. En quelques mois, les chagrins passèrent si promptement leurs teintes jaunes sur son éblouissante blancheur, creusèrent et noircirent si cruellement le cercle bleuâtre où jouaient ses beaux yeux verts, qu'elle eut l'air d'une vieille madone.

Césarine, fille de Birotteau,

offrait au regard de l'artiste cette élasticité, si rare à Paris, qui fait rebondir les chairs les plus délicates et nuance d'une couleur adorée par *les peintres* le bleu des veines dont le réseau palpite dans les clairs du teint... La beauté de cette jeune fille n'était ni la beauté d'une lady, ni celle des duchesses françaises (?), mais la ronde et rousse beauté des Flamandes de Rubens. Césarine avait le nez retroussé de son père, mais rendu spirituel par la finesse du modelé semblable à celui des nez essentiellement français, si bien *réussis* chez Largillière.

Ce n'est pas Balzac lui-même, mais c'est l'une des *Deux Jeunes Mariées* qui accouple sans façon les Flandres et l'Italie.

Enfin, comme on dit, la mariée est trop belle... Elle est jolie, blonde, mince et légèrement grasse, à faire croire que Raphaël et Rubens se sont entendus pour composer une femme.

Ah ! vraiment, ils sont arrivés à s'entendre ! D'autres jugeraient cette mariée *trop laide...*

La belle héroïne de *la Bourse* combine aussi deux talents assez divergents.

Elle appartenait, pour ainsi dire, au type fin et délicat de l'école de Prudhon, et possédait aussi cette poésie que Girodet donnait à ses figures fantastiques.

Du moins ces deux peintres sont-ils contemporains et concitoyens. Mais que dire des monstres hybrides qui suivent !

Le Lys dans la Vallée est produit par la collaboration plus qu'éclectique de Vinci pour le front, et de Phidias pour le nez, avec un « artiste introuvable » pour le reste.

Sa figure est une de celles dont la ressemblance exige *l'introuvable artiste* de qui la main sait peindre le reflet des feux intérieurs, et sait rendre cette vapeur lumineuse que nie la science, que la parole ne traduit pas, mais que voit un amant... Son front arrondi, proéminent comme celui de la *Joconde* [Encore ce front !], reparaissait plein d'idées inexprimées, de sentiments contenus, de fleurs noyées dans des eaux amères... Un nez grec, comme dessiné par Phidias, et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses, spiritualisait son visage de forme ovale... Ses bras étaient beaux, sa main aux doigts recourbés était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes.

Modeste Mignon exige la collaboration invraisemblablement amphibie d'un graveur anglais, d'un peintre chinois, de Raphaël, de Vinci, et d'un Murillo quelconque! Vous craignez que le monstre enfanté par l'accouplement adultère de ces génies inconciliables ne soit une pure horreur, un épouvantail à artistes? Point : c'est une sylphide !

Alors âgée de vingt ans, svelte, fine autant qu'une de ces sirènes inventées par les *dessinateurs anglais* pour leurs *livres de beauté*, Modeste offre, comme autrefois sa mère, une coquette expression de cette grâce peu comprise en France, où nous l'appellerions *sensiblerie*, mais qui, chez les Allemandes..., etc. Les

yeux, d'un bleu tirant sur le gris, limpides comme des yeux d'enfants, en montraient alors toute la malice et toute l'innocence, en harmonie avec l'arc des sourcils, à peine indiqué par des racines plantées comme celles faites (*sic*) au pinceau dans les *figures chinoises*. Cette candeur spirituelle est encore relevée autour des yeux et dans les coins, aux tempes, par des tons de nacre à filets bleus, privilège de ces teints. La figure de l'ovale si souvent trouvé par *Raphaël* pour ses madones se distingue par la couleur sobre et virginale des pommettes... Le cou, alors penché, presque frêle, d'un blanc de lait, rappelle ces lignes, fuyantes, aimées de *Léonard de Vinci*... Modeste était la jeune fille curieuse et pudique, sachant sa destinée et pleine de chasteté, *la Vierge de l'Espagne* plutôt que celle de Raphaël.

Par où l'on voit clairement que le génie de Balzac l'a souvent dispensé d'avoir du goût.

Gautier n'est pas moins riche en coq-à-l'âne, non dénués de prétention. En voici d'abord un, sous forme poétique, dans *la Diva* :

... Quand, au fond d'une loge,
J'aperçus une femme. Il me sembla d'abord,
— La loge lui formant un cadre de son bord, —
Que c'était un tableau de Titien ou Giorgione,
Moins la fumée antique et moins le vernis jaune.

... J'avais dit, n'ayant vu que la laideur française :
Raphaël a menti, comme Paul Véronèse !
Vous n'avez pas menti, non, maîtres ; voilà bien
Le marbre grec doré par l'ambre italien !

Plus honnête que Gautier prosateur, Gautier poète vend ses tableaux « avec le cadre » ; en prose, presque tous « descendent de leur cadre », et les bas-reliefs, « de leurs frises ».

Avatar offre une chevelure à trois styles.

Mêlez l'ambre du Titien et l'argent de Paul Véronèse avec le vernis d'or de Rembrandt ; faites passer le soleil à travers la topaze, et vous n'obtiendrez pas encore le ton merveilleux de cette opulente chevelure.

La momie Tahoser possède à la fois la pose de la *Vénus de Médicis*, — « peu fréquente chez les momies », assure

l'auteur, et il faut le croire; — le teint blond d'un bronze florentin neuf, plus l'ambre et la chaleur de Giorgone et du Titien; — enfin le sourire des *vases canopes* du Louvre, assurément moins usé que tel autre, qu'on n'ose plus nommer.

Mais le record est battu par la femme idéale que d'Albert dépeint dans *Mademoiselle de Maupin*. Elle n'est d'abord, modestement, qu' « un motif de Giorgione exécuté par Rubens », ce qui est déjà joli. Mais peu à peu la collection se complète ; et quel luxe de parvenu, bon Dieu !

A quelle époque appartenait le tableau où cette beauté ressortait blanche et rayonnante au milieu des noires ombres ? Est-ce Raphaël qui a caressé le contour qui vous plaît ? est-ce Cléomène qui a poli le marbre que vous adorez ? — êtes-vous amoureux d'une Madone, ou d'une Diane ? — Votre idéal est-il un ange, une sylphide, ou une femme ?... Ces luisants de satin, ces lignes si bien nourries, ces bras potelés, ces dos charnus et polis, toute cette belle santé appartient à Rubens. — Raphaël lui seul a pu remplir de cette couleur d'ombre pâle un aussi chaste linéament. Quel autre que lui a courbé ces longs sourcils si fins et si noirs, et effilé les franges de ces paupières si modestement baissées? — Croyez-vous qu'Allegri ne soit pour rien dans votre idéal ? C'est à lui que la dame de vos pensées a volé cette blancheur mate et chaude qui vous ravit. Elle s'est arrêtée bien longtemps devant ces toiles pour surprendre le secret de cet angélique sourire toujours épanoui ; elle a modelé l'ovale de son visage sur l'ovale d'une nymphe ou d'une sainte. Cette ligne de la hanche qui serpente si voluptueusement est de l'Antiope endormie. — Ces mains grasses et fines peuvent être réclamées par Danaë ou Madeleine. — La poudreuse antiquité elle-même a fourni bien des matériaux pour la composition de votre jeune chimère : ces reins souples et forts que vous enlacez de vos bras avec tant de passion ont été sculptés par Praxitèle. Cette divinité a laissé tout exprès le petit bout de son pied charmant hors des cendres d'Herculanum, pour que votre idole ne fût pas boiteuse... La beauté idéal eréalisée par les peintres ne vous a pas même suffi...

Il faut donc que vous soyez bien difficile. Nul harem vous satisfera.

Après cette orgie de Gautier, quel record pouvait tenter Barbey d'Aurevilly? Pas celui de la quantité, mais peut-être celui du mauvais goût. Il n'arrive toutefois qu'à une médiocre contradiction quand il fait du *Chevalier des Touches* à la fois un ange douceâtre de missel, et un terrifiant lion héraldique :

Cette beauté, dont tout le monde parlait et dont j'ai vu des femmes jalouses, cette délicate figure d'ange de missel... — [Il] rappelait aussi ces lions *passants* de blason, au râble étroit et nerveux comme celui des plus fines panthères, et onglés, à ce qu'il semble, pour tout déchirer.

Mais il parvient à stupéfier son lecteur dans *Une vieille Maîtresse* par cet horrifique portrait de Mme de Mendoze, dont tout commentaire affaiblirait la portée :

On aurait cru à une fantaisie de *Raphaël*, tracée avec quelque merveilleux *fusain d'argent* sur du *papier de soie couleur de chair* (!).

Décidément, c'est un record ! Ou bien, il faudrait chercher peut-être dans Xavier de Montépin ; ce qui est sévère.

Les Goncourt sourient parfois eux-mêmes de leurs combinaisons caricaturales :

Et Couturat tournait en dansant autour de Pommageot. Il l'enguirlandait de gestes, de cris et de ce qu'il appelait « des poses plastiques », — les poses d'un bas-relief antique arrangées par Cham.

Mais le type de Rémonville est un cas décidément inquiétant.

Le menton avait la ligne d'un marbre, le visage un teint de médaille. Dans tout ce visage il y avait mêlé et brouillé de l'Apollon et de l'aigle ; le sang, l'air et l'œil d'un de ces beaux Italiens de proie du XVIe siècle ou d'un jeune empereur de la vieille Rome : Cellini et Néron à vingt ans, mêlant leurs types pour les pinceaux d'un Vélasquez.

Haudancot, dans *Chérie*, est « une esquisse de Gros où

parmi les colorations vermillonnées à la Rubens dans l'huile fluide, etc. ».

Dans *Manette Salomon*, le milieu des rapins prête éminemment à la peinturite.

Massiquot, beau d'une beauté antique, le front bas avec les cheveux frisés à la ninivite, des traits d'Antinoüs avec un sourire de Méphistophélès ; un garçon qui avait l'étoffe d'un...

Et l'enfant bien réel de Coriolis est à lui seul toute une collection d'œuvres, comme la sylphide de d'Albert, qui du moins n'était qu'idéale.

Quand ce petit corps commença à se modeler comme sous l'ébauchoir de François Flamand..., quand cette figure prit, sous les frissons de ses petits cheveux, l'expression d'un amour de tableau italien... Sa bouche, un peu en avant, tendait les lèvres d'un petit flûteur de Lucca della Robbia... Il donnait le plaisir d'un objet d'art : un baby de Reynolds, un petit *Saint Jean* du Corrège, *l'Enfant à la Tortue* de Decamps.

Quant à Bourget, il a su éviter prudemment ce dédoublement ridicule : sa peinturite est intense, mais elle est simple. C'est même chez lui une des rares choses qui soient simples. On peut cependant ranger parmi les monstres à deux têtes ce remarquable peinturôme d'*Une Idylle tragique* :

Ces ressemblances des Italiennes avec les tableaux des maîtres faisaient mon désespoir à Rome. [L'hypocrite !] On entre dans un salon : sur un coin de canapé on voit *un Luini qui cause avec un Corrège*. On s'approche. Le Luini est en train de raconter au Corrège le dernier roman français, le plus malpropre et le plus bête généralement ; et le Corrège écoute le Luini avec un intérêt qui vous dégoûte à jamais des madones de l'un et l'autre peintre !

Horrible à penser, en effet. Mais pas dégoûtant ; car Bourget est revenu plusieurs fois à ce tableau finement léché : « Ce Van Dyck habillé par Worth et ce pastel paré par Doucet avaient commencé de se raconter leur semaine », nous révèle *Un cœur de Femme*. Joli tableau, spirituel,

d'un effet sûr. « Bien que cette peinture soit un peu léchée, elle garde encore quelque saveur », comme assura naguère un de nos brillants critiques d'art, récemment entré à l'Institut.

QUELQUES SUJETS DE PENDULE. — Oui, de pendule ! Seulement, au lieu de « *pendule* », et même chez les modernes, on lit presque toujours « *tombeau* », plus noble. Pour Mme de Staël, si Oswald est beau, ce ne peut être que comme un modèle d'atelier : « professional beauty ».

Il y avait chez Canova une admirable statue *destinée pour un tombeau* (*sic*) : elle représentait le génie de la douleur appuyé sur un lion, emblème de la force. Corinne, en contemplant ce génie, crut y trouver quelque ressemblance avec Oswald, et l'artiste lui-même en fut aussi frappé » (*Corinne*).

Ainsi la malade est devenue incapable de se représenter directement la douleur unie à la force; cette association d'idées lui apparaît invinciblement sous la forme d'un sujet de pendule.

Gautier, *proh pudor !* sous l'empire de la terrible maladie, a ciselé lui aussi quelques dessus d'horlogerie, tel celui de *Mademoiselle de Maupin* :

Avec son peignoir blanc.., ses cheveux épais et son air douloureux, Rosette avait l'air d'une figure d'albâtre de la mélancolie assise *sur un tombeau*.

Encore un !

Balzac, *horresco referens !* en a esquissé quelques autres. Dans *César Birotteau*, voici Pillerault :

Sa tête maigre et creusée, d'un ton sévère, où l'ocre et le bistre étaient harmonieusement fondus, offrait une frappante analogie avec celle que *les peintres* donnent au Temps, mais en vulgarisant ; car les habitudes de la vie commerciale avaient amoindri chez lui le caractère monumental et rébarbatif exagéré par *les peintres*, les statuaires et les *fondeurs de pendules*.

Oh ! le misérable !

Cette esthétique de bazar exerce sur les plus grands

peinturistes l'attraction d'un gouffre où ils viennent s'abîmer. Ce vertige caractéristique a saisi plusieurs fois les Goncourt.

Relisez les chapitres 68 et 69 de *Manette Salomon*, qui pourraient s'intituler : « le Bal de la Peinturite », car tous les chefs-d'œuvre du Louvre et de l'Italie y dansent un « cancan épileptique » : le rapin Anatole s'y trémousse « dans des charges d'ateliers, dans *des poses de dessus de pendules* et de troubadourisme » (?). Nous entrevoyons encore Manette Salomon en « *Génie du Repos éternel* », statue du Louvre, et le gymnaste Nello des *Frères Zemganno* en « statuette du Repos dans un musée ». Il n'y a pas de musée qui tienne : leur vraie place est évidemment sur la cheminée. La Faustin s'y met d'elle-même, tout en la baptisant sarcophage :

La tragédienne apparaissait à la salle frissonnante et remuée dans ses entrailles, belle de la beauté funèbre d'une *Vénus tumulaire*.

N'en jetons plus !

Seul Bourget a évité ce vertige. C'est que, par bonheur, depuis sa génération la mode a passé de mettre des pendules sur les cheminées... Dieu, qui est grand, l'a ainsi préservé d'en mettre dans ses romans.

§

CONCLUSIONS. — Nous croyons avoir établi que la peinturite est une véritable entité morbide, à classer parmi les maladies littéraires. C'est la maladie à la mode depuis que la peinture est en hausse sur tous les marchés.

Sous ses formes aiguës et passagères, elle est inoffensive, simplement un peu ridicule.

Sous ses formes chroniques elle est au contraire très grave. Chez nos sujets principaux, elle est à base de snobisme et de bluff. Nous trouvons ces deux éléments presque purs chez Bourget : le choix de ses peintres préférés le

montre suffisamment. Chez Balzac, la peinturite n'est que l'une des manifestations multiples d'une exubérance de tempérament extraordinaire, qui se dépense de toutes les façons, et souvent avec le plus pur mauvais goût : maladie vénielle, s'il est vrai que le génie dispense d'avoir du talent. La prétention d' « épater le bourgeois », et aussi la prétention tout court s'étale chez les autres : assez mal justifiée dans l'imagination brouillonne de Barbey d'Aurevilly, beaucoup plus respectable chez Gautier et surtout chez les Goncourt, parce qu'elle exprime chez eux des goûts vraiment personnels, et ne fait que trahir le vrai peintre ou le vrai critique d'art égaré dans le roman.

Il est difficile d'assigner des rangs de préséance aux complices ou victimes des citations plastiques dans les romans : ces rangs varient beaucoup avec la mode.

On peut dire néanmoins que la première place appartenait sans conteste, dans les précédentes générations, aux *Madones* de Raphaël ; elles eussent rendu amoureux tout un régiment de pompiers; ensuite venaient, on ne sait trop pourquoi, les *Hérodiades* et le sourire du Vinci, puis, — malgré ce qu'on pourrait craindre, — seulement le *front* de la *Joconde*. Le type vénitien, bien que fort recherché, ne passait qu'au troisième plan, et les contemporains étaient toujours bons derniers.

De nos jours, nous avons transvalué ces valeurs. Botticelli, avec son seul *Printemps*, et quelques lèvres de femmes, en a réussi un véritable accaparement. Les classiques sont handicapés à leur tour : outre le XVIIIe siècle, qui fait fureur, il n'y a plus de bonnes places que pour les œuvres ou très primitives ou très modernes. Mais nous n'avons trouvé encore dans aucun roman ces portraits d'héroïnes, qui seront banals dans vingt ans, — si... — « Elle a la pureté de lignes d'un Cézanne, — la fraîche carnation d'un Van Dongen, — la noble attitude d'un marbre cubiste. » Patience!

Un mot de thérapeutique : voulez-vous éviter la peinturite ?

prenez de la vraie critique, ou de la vraie peinture, ou de la vraie littérature à dose intense. Délires et vertiges disparaîtront aussitôt.

Et toutefois, comment ne garderait-on pas quelque tendresse pour ce dévergondage cruel, mais innocent, de certaines imaginations, à qui nous devons la joie de trouver chez quelques-uns de nos grands écrivains ces délicieux enfants de la Vénus de Milo, ces Van Dyck descendus de leur cadre pour se faire habiller chez Worth, ces fusains de Raphaël dessinés en argent sur du papier chair, ces *Hommes au Gant* barbus, ces marbres grecs coloriés par un Vénitien, que retoucha un génial Chinois !... Et tout cela donné comme un témoignage de bon goût, ou comme la confirmation d'une beauté très parfaite...

Cet épique bric-à-brac fait désormais partie du patrimoine inaliénable de la littérature française. Il serait injuste de lui refuser son classement parmi les monuments historiques. Mais il faut espérer que le roman futur « respectera » assez ces menus déchets de l'histoire, pour n'y vouloir plus chercher jamais ni des matériaux, ni des modèles. La vision « peinturitesque » des choses a les mêmes dangers en littérature que leur vision « livresque ». Comme une partie du XVI[e] siècle a trop vécu dans les bibliothèques, une partie du XIX[e] a trop fréquenté les musées. Dans les deux se perdent également le sens de la vraie lumière, et le style de la vie.

A.-M. C. DE PARADOL.

DES ORIGINES DE L'ACADÉMIE GONCOURT

—

EDMOND DE GONCOURT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BELLESME

(*D'après des documents inédits*)

—

> Qu'il est glorieux pour vous, Messieurs, de voir ces fières académies, qui avaient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour modèle.
>
> (MERCIER, *Mon bonnet de nuit.* Neufchâtel, in-12, 1784, t. I, p. 265.)

« Gustave Flaubert, Paul de Saint-Victor, Louis Veuillot, Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Eugène Fromentin, Philippe de Chennevières, Emile Zola, Alphonse Daudet, Léon Cladel. »

Ainsi fut composée, provisoirement, la future Académie Goncourt, lorsque, dans le premier testament qu'il rédigea, le 14 juillet 1874, Edmond de Goncourt s'avisa de créer une Société littéraire capable de faire honneur à sa mémoire — et aux Lettres françaises (1).

Neuf de ces noms avaient plus de prestige qu'il n'en fallait pour donner à la fondation l'éclat que souhaitait le testateur. Un seul, celui de Philippe de Chennevières, faisait un peu, en cette illustre Compagnie, figure de parent pauvre.

Certes, personne n'ignore que M. le marquis Charles-Philippe de Chennevières-Pointel fut un personnage considérable dans les milieux archéologiques de 1848 à 1879.

(1) Voir aux *Notes et Documents littéraires* du présent numéro le texte définitif du testament d'Edmond de Goncourt.

Inspecteur des Musées de Province, conservateur du Luxembourg, Directeur des Beaux-Arts, écrivain d'art, historien, collectionneur, co-fondateur des « Archives de l'Art français » et de la « Société de l'Art français », il a laissé une trace profonde dans les musées de ce pays et dans les études archéologiques. Tous ceux que Jean Dolent appelait les « Amoureux d'Art » — et l'on sait si Goncourt en était ! — avaient, dès 1874, rangé M. de Chennevières parmi leurs dieux pénates.

Grande figure d'amateur et d'érudit... Sans doute.

Mais, pour incontestables que soient ces mérites, suffisent-ils à expliquer la présence, sur la première liste de l'Académie Goncourt, à côté de Zola et non loin de Flaubert, de M. de Chennevières-Pointel ? Ne doit-on pas reconnaître que l'art littéraire est, chez M. de Chennevières, la qualité secondaire ? Et, qu'entre autres œuvres de cet auteur, les *Contes de Jean de Falaise* ou les *Contes de Saint-Santin* ont bien de l'agrément et du charme, mais qu'il serait excessif de les rapprocher de *Madame Bovary* ou de l'*Assommoir ?*

C'est bien l'avis émis par Goncourt lui-même lorsqu'il nous présente, dans le tome premier de son *Journal*, M. de Chennevières « tout amoureux de l'exhumation d'infimes personnalités, de petites médiocrités d'art provinciales et qui condamnent cet esprit distingué et original à des travaux au-dessous de lui ». C'est également l'opinion d'un biographe de M. de Chennevières, son ami Clément de Ris (Louis Torterat), lequel, dans le *Bulletin du Bibliophile*, écrit, en 1873 : « L'usage de la forme littéraire a été pour lui un moyen, jamais un but. De métier, il ignore ce que c'est... »

Et encore : « Son nom est très connu, ses œuvres le sont fort peu. »

Dans l'une des œuvres les moins connues de M. de Chennevières, dans l'une de celles qu'il n'a même pas signée de son nom, mais bien du pseudonyme Saint-Santin

— le nom de sa propriété de Bellesme, — il faut chercher la cause déterminante de la faveur, sans lendemain, dont M. de Goncourt fit bénéficier son ami lorsqu'il inscrivit son nom parmi ceux de ses héritiers littéraires.

La voici, cette œuvre oubliée. Elle se présente complète en deux volumes in-12 carré recouverts d'une reliure Bradel : cartonnage en toile pleine rouge signé Paul Vié (1). Sur pièce noire, le titre de l'ouvrage : *Mémoires de l'Académie de Bellesme.*

Ouvrons le tome premier de l'exemplaire qui figura dans la vente Goncourt. Nous trouvons tout d'abord deux feuilles de garde blanches ; puis, sur la couverture jaune foncé, dans un encadrement, le titre, orné des armes de la ville de Bellesme : d'azur au château crénelé d'or surmonté de trois tours de même. Au-dessous du blason, ces indications : Tome premier. Bellesme. Imprimerie de E. Ginoux, 1874. — Après la couverture, le faux titre, avec cette dédicace manuscrite de la main de l'auteur :

à mon cher Edm. de Goncourt
membre de l'académie de Bellesme
correspondant
Ph. Chennevières

MÉMOIRES

DE

DE L'ACADÉMIE DE BELLESME

TOME PREMIER

(1) Bien que cette reliure soit semblable à celles que Goncourt fit établir pour un grand nombre de ses livres, la reliure de cet exemplaire des *Mémoires de l'Académie de Bellesme* a été faite après la vente d'avril 1897. En effet, au catalogue des livres modernes de la vente Goncourt (p. 35, nº 223), ces deux exemplaires sont portés comme brochés.

Notons tout de suite, pour en terminer avec les indications purement bibliographiques, qu'à la fin de ce premier volume, le seul qui nous intéresse (1), à la page 383, on lit :

« Copie remise, le 20 décembre 1873, entre les mains du Président de la Société Percheronne d'Histoire et d'Agriculture. »

La date de 1873 a ici son importance, car elle établit que l'aimable fiction imaginée à Bellesme (Orne) par M. de Chennevières est antérieure d'une année au moins à la première manifestation écrite d'Edmond de Goncourt touchant son Académie d'Auteuil, puisque son premier testament est du 14 juillet 1874.

§

Mais l'Académie de Bellesme avait-elle le même objet que l'Académie d'Auteuil ?

Pas tout à fait.

On sait suffisamment que celle-ci a pour but « de faire une pension de 6.000 francs à dix hommes de lettres (2) » et, d'autre part, d'employer 5.000 francs « à faire les fonds d'un prix annuel destiné à rémunérer une œuvre d'imagination (3) ». L'Académie de Bellesme, comme la plupart des Académies fictives, avait, dans l'ensemble, des préoccupations plus désintéressées (4), et, sur certains points, un caractère plus humoristique, partant plus plaisant.

(1) Les deux volumes sont ainsi composés : 1er volume : Le Comte Clément de Ris ; discours de Saint-Santin ; réponse du récipiendaire. Première partie du roman chevaleresque du vaillant Hélidor.—2e volume : Fin de l'Histoire d'Hélidor ; un épisode de l'Histoire du Perche sous la Révolution.

(2) *Journal des Goncourt*. Tome VI, 14 juillet 1882.

(3) Testament d'Edmond de Goncourt.

(4) Toutefois, il importe de rappeler qu'un des membres actuels de l'Académie Goncourt, M. Henry Céard, a fait jadis la proposition suivante qui avait bien un caractère désintéressé : « Déclarant son incompétence à traiter les affaires de la succession et son indifférence pour les choses de l'argent, membre par membre, afin de satisfaire à la loi, elle (l'Académie Goncourt) abandonnera à quelqu'une des œuvres charitables que M. de Goncourt se donnait pour légataire suprême, au cas où son Académie ne pourrait vivre, le montant des rentes viagères auquel elle a droit. » (Journal *Paris*, 23 juillet 1896.)

Qu'on en juge par cet exposé que développe, avec une gravité comique, M. de Saint-Santin (Chennevières) dès la première page des *Mémoires* de son Académie :

A Bellesme, antique capitale de la province du Perche (1), s'est constituée une Académie qui a pour titre *Société percheronne d'Histoire et d'Agriculture*. Elle a pour président M. de Saint-Santin et, pour secrétaire, M. Fessard, instituteur à Marcilly (2). Elle traite particulièrement dans ses séances : d'Yves de Creil ; de Robert Talvas, dit le Diable ; de Blanche de Castille, la feue reine ; des Rotrou de Nogent ; de la Pierre procureuse ; de l'amélioration de la race chevaline ; de la propagation des écrevisses ; de Pierre de Fontenay, le compagnon d'Henri IV de l'abbé de Rancé et de Mme de Montbazon ; de dom Zozime, fils d'un bourgeois de Bellesme et qui succéda à Rancé dans le gouvernement de la Trappe ; du Camp de César, dit le Chantelier ; du drainage ; de la sylviculture ; de la fontaine de la Herse et de combien de mètres d'eau le grand déluge a dépassé le coq du clocher de Saint-Sauveur.

Voilà un programme qui différencie sensiblement l'Académie de Bellesme de sa cadette.

Autre différence. Alors qu'à l'Académie d'Auteuil les réunions ont lieu sans aucun apparat et, comme au beau temps du *Caveau*, devant « quelques bouteilles de vin clair » et « un parterre d'huîtres juteuses et dodues au foie vert sombre » (3), à Bellesme, les réceptions académiques, bien que fictives, n'en comportaient pas moins, si l'on s'en rapporte aux *Mémoires* de la Société, une certaine solennité et deux discours : l'un du Président Saint-Santin, et l'autre du récipiendaire.

J'entends bien qu'on objecte : Comment une réception fictive peut-elle comporter des discours?

(1) Bellesme a longtemps disputé à Mortagne le titre de capitale du Perche.

(2) C'est là une nouvelle supercherie littéraire de M. de Chennevières. Saint-Santin, Chennevières et Fessard sont un seul et même personnage. « M. de Chennevières a pris, pour signer ses publications, presque autant de pseudonymes que M. de Balzac. Il a été successivement M. de la Boussardière, Jean de Falaise, M. de Sain -Santin, M. Fessard, un cousin de Charlotte Corday, un compilateur, un bourgeois de Bellesme, etc. » (Clément de Ris. *Essai de bibliographie* : *Le Marquis de Chennevières-Pointel*, 1873.)

(3) *L'Action française*, Article de Léon Daudet, membre de l'Académie Goncourt et député de Paris : 14 décembre 1920.

Il suffira de rappeler l'exemple, tout près de nous, du célèbre Stendhal-Club, pour se convaincre qu'une société fictive peut avoir et ses réunions et ses archives et ses discours et ses historiographes (1). D'ailleurs, la meilleure preuve que la chose est possible et que ces discours existent, c'est que nous allons, plus loin, les analyser brièvement en nous reportant aux pages 3, 4, 5 et suivantes des *Mémoires de l'Académie de Bellesme* que nous possédons, et en renvoyant, pour contrôle, aux mêmes textes, catalogués à la Bibliothèque Nationale sous la cote 8°Z. 1353 (2).

§

Tout d'abord, et avant le festin d'éloquence, Saint-Santin (Chennevières) raconte, au début de ces *Mémoires*, dans quelles circonstances eut lieu la réception de son ami Clément de Ris (car le récipiendaire était Clément de Ris, archéologue lui aussi et conservateur au Musée du Louvre).

> L'autre année (en 1872), par une nuit noire, dit-il, un cabriolet de louage, venant de Mamers, réussit, on ne sait comment, à gravir, sans se briser contre la borne, le raidillon de Saint-Santin et déposa un voyageur à belle prestance dans la cour du président de notre Académie...

Ici, on ne serait pas fâché d'avoir quelques détails sur cette résidence du président de l'Académie de Bellesme, ne serait-ce que pour la comparer avec le pavillon du boulevard de Montmorency; berceau de l'Académie d'Auteuil. Mais, soit à cause de sa modestie, soit du fait de la « nuit noire », M. de Saint-Santain paraît peu disposé à faire visiter son logis. Tout au plus consent-

(1) Cf. *Soirées de Paris*, décembre 1912, et *Ecrit en Songe*, 1920. (Une soirée au Stendhal-Club, par M. André Billy.) C'est, en quelque sorte, le procès-verbal de la séance nocturne qui se tint dans la salle à manger de M. Paupe et au cours de laquelle Remy de Gourmont fut élu Président en remplacement de M. Stryienski, décédé. (*Le Divan*, n° 36, février 1913, p. 65.)

(2) Les *Mémoires de l'Académie de Bellesme* ont été répertoriés par Brunet dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, suivi de *Supercheries littéraires dévoilées*, supplément au Dictionnaire de Barbier, 1887, colonne 166.

il à nous laisser apercevoir furtivement un coin de la salle à manger où il a accroché, sur des lambeaux de tapisseries de verdure qui servaient jadis aux processions de la Fête-Dieu, des vieux plats fêlés, de Rouen, de Strasbourg, de Delft... (1)

La maison elle-même, pas plus que la ville de Bellesme, nous ne la voyons apparaître dans la pénombre des périodes académiques plaisamment imitées des discours en honneur à l'Institut de France.

Edmond de Goncourt, bien qu'il ait appartenu à l'Académie bellémoise, n'est pas plus indiscret, sur ce point, que le maître du logis — et cela ne laisse pas de surprendre un peu. Son *Journal* nous renseigne seulement, à la date du 16 juin 1856, sur l'achat par Chennevières de la propriété de Saint-Santin :

Il (Chennevières) vient d'acheter, dans le Perche, Saint-Santin, une masure qui l'a séduit par la date de 1555 sur une vieille pierre et il a enfin trouvé un logis et un asile pour les portraits et les livres de ses amis qu'il était ennuyé de promener çà et là depuis des temps infinis. (*Journal des Goncourt*, Tome I, page 131.)

Ce que Chennevières et Goncourt ne nous disent pas, nous l'apprenons dans le pays, si nous allons y voir. Et, nous constatons que, de cette « masure », de ce bastion des remparts de Bellesme placé sous l'invocation de saint Santin, compagnon de saint Denis, l'ancien directeur des Beaux-Arts a fait, à coups de restaurations et d'agrandissements, un logis fort confortable en dépit de son aspect disparate.

La propriété est dominée par les ruines des anciennes fortifications, à un kilomètre environ vers le Sud-Ouest de la colline où s'étagent les maisons de Bellesme. Le vieux Saint-Santin est un rez-de-chaussée de la fin du XVIe siècle, percé de fenêtres inégales à volets pleins et

(1) *Mémoires de l'Académie de Bellesme*, page 23.

coiffé de hauts toits à pentes raides en tuiles plates. La partie moderne, édifiée à l'ouest, se compose d'un pavillon de deux étages dont les quatre pignons, se rejoignant, sont couronnés par une petite terrasse avec une rampe en fer ; de cette terrasse on jouit d'une vue étendue sur le paysage accidenté et très boisé qui annonce déjà ce que les guides nomment les Alpes mancelles.

A droite du pavillon, des communs, sous un toit mansardé.

Devant, un jardin, des appentis, une serre, un mur bas.

§

Dans cette gentilhommière, Clément de Ris passa, en 1872, certaine nuit précédant sa réception à l'Académie de Bellesme.

Le lendemain (c'est-à-dire le matin de la cérémonie) il avait à peine déjeuné et était, raconte le président Saint-Santin, en train de déguster l'eau-de-vie de cidre quand le geôlier de la prison, factotum de la mairie, se présenta mystérieusement à lui et l'invita à le suivre jusqu'à la justice de paix. M. de Saint-Santin disparaissant, comme par hasard, l'y avait précédé de quelques minutes, et son hôte ne fut pas peu surpris de trouver là, dans une charmante petite salle aux boiseries sculptées, une douzaine de notables (1), groupés solennellement autour de leur président, lequel, après avoir fait prendre un fauteuil à l'étranger, vis-à-vis de l'estrade où il s'assit lui-même, non sans gravité, l'apostropha du discours suivant :

Monsieur,

La Société Percheronne d'histoire et d'agriculture vous salue, par ma bouche, comme l'un de ses plus dignes membres. Cette société savante, sans être exclusivement laïque, n'en est pas moins gratuite et obligatoire: jugeant qu'il est peu séant à la noble fierté des Lettres d'exiger des sollicitations de candidats, elle se recrute par surprise, comme en votre cas, de tous les hommes de mérite, glorieux ou modestes, que leur bonne ou leur mauvaise fortune amène dans nos lointains parages sur les bords de la Mesme infréquentés des Muses. Pareils aux monstres de la fable, nous

(1) Exactement dix « notables » dont on lira les noms plus loin. Lorsqu'il écrit « une douzaine », Chennevières compte sans doute pour deux le président Saint-Santin...

nous jetons sans pitié sur qui vient échouer chez nous, et, avares autant que l'Achéron, nous ne lâchons jamais notre proie.

Vous voilà donc des nôtres, monsieur ; il n'y a pas à s'en dédire. La vieille amitié qui vous lie au président de notre académie, amitié qui se perd dans la nuit de ces temps où florissait l'atelier de Célestin Nanteuil le romantique, et où le roi Louis-Philippe partageait ses soucis entre la politique et le Musée de Versailles, vous l'épandrez sur la Compagnie tout entière que j'ai eu l'honneur de fonder ; mais, s'il était l'un d'entre mes collègues qui eût le malheur d'ignorer tous vos titres à la célébrité, vous me pardonneriez aujourd'hui d'en tracer ici sous vos yeux une liste rapide et familière.

L'éloge académique se poursuit ainsi sur ce ton mi-sérieux, mi-plaisant et relate la brillante carrière de Clément de Ris depuis le moment où, à l'âge de dix-sept ans, il débuta dans les lettres en donnant à l'*Album Alsacien* (1837) des nouvelles historiques sur Dasypodius, l'artiste légendaire de l'horloge de Strasbourg, jusqu'au jour où ses fonctions de conservateur adjoint de la sculpture moderne et des objets d'art, au Louvre, l'amenèrent à rédiger (1871) le catalogue des faïences de Bernard Palissy.

Parlant de la collaboration (1847-1853) de son ami à l'*Artiste* d'Arsène Houssaye, M. de Saint-Santin en profite pour évoquer, avec sévérité, le romantisme, « la plus innocente imbécillité du romantisme littéraire qui devait mener les plus doux à la rue de la Lanterne, les plus énergiques aux *Fleurs du Mal*, les survivants aux romans obscènes, à cette lesbiennerie immonde, pâture faisandée de nos vingt dernières années, et, quasi tous, au ramollissement ».

Il traite non moins galamment la critique de son temps:

Votre critique, qui, de Planche à Sainte-Beuve, devait aboutir logiquement à Proudhon, Renan et Taine, que nous a-t-elle donné ? s'écrie-t-il. Elle a détruit l'amour, l'enthousiasme et la foi ; a-t-elle construit plus qu'eux ? Et la voilà aussi ruinée et aussi impuissante sur un terrain désolé.

Bref, M. de Saint-Santin paraît avoir du monde moderne et, notamment, de celui qui s'agite en dehors des

musées et des recherches archéologiques, une vision un peu semblable à celle d'Edmond de Goncourt devant tout ce qui n'était pas littérature, japonaiseries et XVIIIe siècle, c'est-à-dire une vision fort désenchantée. Comme Goncourt, Saint-Santin devait crier volontiers : « A bas le Progrès ! » Et la conclusion de son discours offre même cette particularité de pouvoir s'appliquer aussi bien à Goncourt qu'au récipiendaire :

Par les temps écœurants que nous traversons au milieu du triomphe de la bêtise humaine dont Holbein lui-même n'eût jamais su imaginer un dessin aussi grotesque et hideux, vous vous êtes fait la vie d'un honnête homme avisé ; et puissions-nous la conduire tous de la sorte, dans l'arrière-saison à laquelle nous voilà venus, en ce coin bénit où Dieu nous a blottis, à l'ombre des chefs-d'œuvre de l'art...

On attend presque, à ce moment, la réponse de l'écrivain qui constitua, en son coin retiré d'Auteuil, avec les œuvres les plus curieuses du XVIIIe siècle et de l'Extrême-Orient, la *Maison d'un Artiste.* Et qui sait s'il ne fut pas tenté de répondre...

Mais il dut se rappeler opportunément, comme nous le faisons aujourd'hui, que l'impétrant était non pas lui, Goncourt, mais bien Clément de Ris et qu'en outre cette réunion académique était tout illusoire.

D'ailleurs, Clément de Ris avait déjà la parole (pages 29 et suivantes — non numérotées — des *Mémoires de l'Académie de Bellesme*).

Le discours qu'il prononça avait bien le ton à la fois érudit et révérencieux qui convenait.

Retenons de sa réponse les compliments qu'il adresse, par voie fleurie d'allusions, aux membres de l'Académie de Bellesme. C'est la partie documentaire de ces *Mémoires,* les pages qui nous permettront de dresser pour la première fois (1) la liste authentique des membres de la Société créée par M. de Chennevières-Pointel :

(1) Avec le bienveillant concours de MM. Gaston Brière, conservateur au Musée de Versailles, et Jean Bonnerot, bibliothécaire à la Sorbonne, qui voudront bien trouver ici les remerciements de l'auteur.

A Dieu ne plaise, Monsieur le Président, dit Clément de Ris, à Dieu ne plaise qu'il me vienne la pensée malséante de me dérober à une Compagnie à laquelle je sais associés involontaires comme moi des poètes aussi considérables que le rimeur agile et charmant d'*Inter Amicos* et de *Farces et Moralités*, ou que celui des *Fables* et des *Impressions et pensées d'Albert* ; des agriculteurs tels que ceux qui ont crayonné les *Rapports sur les expositions régionales de Grenoble et d'Ajaccio* et le *Voyage Agricole en Russie* ; des érudits de la taille des éditeurs de *Dangeau* et du *Duc de Luynes*, d'*Héroart* et de *Guillet de Saint-Georges* ou de ceux, plus près de nous, qui ont élevé ce merveilleux monument, à la fois solide et brillant, de l'histoire en votre pays qu'on appelle l'*Orne pittoresque* ; des pinacographes aussi vaillants que l'auteur des *Artistes français à l'étranger*, ou que ceux de l'*Art du* XVIIIe *siècle* ou que le *Salonnier de* 1827, ou que le descripteur des tableaux du Musée de Compiègne ! et vous tous, Messieurs, qui, chacun, à votre manière, avez écrit, ou mieux encore, donné à écrire, une page de l'histoire du Perche dans l'archéologie, la science et l'administration.

Sans diminuer le mérite des auteurs ainsi désignés, il est permis de croire que l'énoncé de leurs noms ne sera pas tout à fait inutile pour mieux rappeler, si possible, leur souvenir avec leurs œuvres.

1° L'auteur d'*Inter Amicos* et de *Farces et Moralités*, c'est Gustave Le Vavasseur, le poète parnassien qui fut conseiller général de l'Orne, lauréat de l'Institut et chef de l'école normande.

2° Celui des *Fables* et *Impressions et Pensées d'Albert*, le poète Ernest Prarond, l'ami de Baudelaire.

3° Léon de Fontenay, de Bellesme, écrivit non seulement des *Rapports sur les expositions régionales de Grenoble et d'Ajaccio* et le récit d'un *Voyage agricole en Russie*, mais encore un gros livre sur le *Bétail en Ecosse*.

4° Eudore Soulié, conservateur du Musée de Versailles, fut, avec Montaiglon et Paul Mantz, l'éditeur de *Dangeau* et du *duc de Luynes*, d'*Héroart* et de *Guillet de Saint-Georges*.

5° Léon de la Sicotière, sénateur et président d'hon-

neur de la Société des Antiquaires de Normandie, à Alençon, est l'historien de l'*Orne Pittoresque*.

6° L. Dussieux, professeur d'histoire à Saint-Cyr et auteur d'un grand ouvrage sur le Château de Versailles, est le pinacographe qui rédigea, en 1856, une étude sur les *Artistes français à l'étranger*.

7° *L'Art du* XVIIIe *siècle* a été publié par Goncourt, chez Dentu, en douze fascicules, de 1859 à 1875.

8° Le *Salonnier de* 1847, c'est Paul Mantz, critique d'art du journal *Le Temps*, puis directeur des Beaux-Arts.

9° Enfin, le descripteur des tableaux de Compiègne, c'est le vicomte Both de Tauzia, qui fut conservateur de la peinture au Musée du Louvre.

Clément de Ris venait occuper le dixième tabouret.

Si l'on met à part, comme à l'Académie Goncourt, le nom du fondateur, on découvre donc que l'Académie de Bellesme se composait de dix membres — comme plus tard l'Académie Goncourt...

Mais, au rebours de la première Académie d'Auteuil, qui, parmi tant de noms illustres, compte celui de Chennevières, « le seul peut-être étonné de se trouver là » (1), celle de Bellesme, à côté de neuf noms sans gloire, compte celui de Goncourt.

§

On s'aperçoit également que l'Académie de Bellesme ne le cédait en rien, tant par le nombre des fonctionnaires qui en faisaient partie que par la qualité de leur esprit, à l'Académie de Goncourt qu'elle devait inspirer. Ce milieu de conservateurs de musées, d'écrivains d'art, d'archéologues et de collectionneurs devait être sympathique au « descripteur » de la *Maison d'un Artiste*, au « pina-

(1) Raymond Poincaré, Plaidoirie pour l'Académie Goncourt. *Gazette des Tribunaux*, 15-16 juillet 1891, p. 676.

cographe » des catalogues raisonnés d'Antoine Watteau et de Pierre Prud'hon.

Aussi bien, Edmond de Goncourt se plut quelques années en cette érudite compagnie.

Déjà son *Journal* nous l'avait montré dînant, le 16 juin 1856, chez Chennevières, à Versailles, en compagnie de Paul Mantz, « un petit brun, au clignement d'œil intelligent, à la parole monosyllabiqu » ; avec Dussieux, « qui a quelque chose d'universitaire dans la tournure et de militaire dans la voix », et avec Eudore Soulié, « aux traits sans âge, à la figure en chair d'un gibbon, à la chevelure pyramidale, ébouriffée et jouant la perruque, à la gaieté et à l'espiéglerie gamine riant dans une voix de fausset... (1) »

Un peu plus tard (9 décembre 1859), Chennevières lui indique qu'une épreuve de la *Revue du Roi*, le fameux dessin de l'Exposition de 1781 représentant le roi Louis XV passant la revue de sa maison militaire, est à vendre chez des pauvres gens de la rue des Bourdonnais ; il obtient l'épreuve pour quatre cents francs et témoigne sa reconnaissance à Chennevières en le faisant inviter par Gavarni et Sainte-Beuve au premier dîner Magny (22 novembre 1862), puis en l'accompagnant chez la princesse Mathilde (13 décembre 1862). Lorsque Chennevières est nommé directeur des Beaux-Arts (1874) Goncourt va le féliciter (22 février) et trace un amusant portrait de son ami, « un bonnet de coton enfoncé jusqu'aux sourcils et le menton touchant la table » (2).

En mars de la même année, Edmond de Goncourt reçoit les *Mémoires de l'Académie de Bellesme* ; il répond à la dédicace de son « président » en portant celui-ci (testament du 14 juillet 1874) sur la liste des membres d'une Académie non moins brillante et non moins hypothétique que l'Académie de Bellesme. Jusque-là, pas un nuage...

(1) *Journal des Goncourt*, tome I, p. 131.
(2) *Journal des Goncourt*, tome V, pp. 112-113.

Mais il est des gens dont le destin est de se brouiller avec Goncourt. Ce sont toujours les mêmes : ceux qui ne devraient pas. Voici que, le 4 décembre 1874, Goncourt « accepte de se laisser fourrer avec Chennevières dans la sous-commission qui organise, à Paris, une exposition des Musées de province. Cette déplorable adhésion devait tout gâter !

Le 29 janvier 1875, Goncourt monte, un soir, « à la commission présidée par Chennevières, curieux de savoir ce que devient l'idée de cette exposition ». Il arrive au moment où le projet est rejeté et ne cache pas sa mauvaise humeur.

Au fond, je ne sais pas pourquoi je suis revenu, écrit-il. Tous ces messieurs autour du tapis vert, tous ces mielleux bonshommes de la Commission, tous ces administratifs littérateurs poussant leur carrière par la toute puissance du « passe-moi la casse, je te passerai le séné » m'inspirent presque un dégoût physique. Puis, à quoi bon rompre des lances dans ce monde à propos de l'art français qu'ils ne sentent pas plus que les autres, mais dont ils n'ont pas encore appris le respect (1) ?

Après cet incident, le *Journal des Goncourt* ne fait plus une seule fois mention du nom de Chennevières ; et, bientôt, sur le projet d'Académie d'Auteuil, ce nom est remplacé par celui de J.-K. Huysmans.

Des détails sur cette brouille nous seront vraisemblablement révélés quand paraîtra la partie réservée du *Journal* — et plus particulièrement le tome VII — ainsi que la correspondance des Goncourt, dans le neuvième volume de laquelle se trouvent, dit-on, des lettres assez vives adressées par le fondateur de l'Académie de Bellesme au fondateur de l'Académie d'Auteuil.

Vers le même temps, le groupement fictif fondé par Saint-Santin-Chennevières tentait d'acquérir une existence véritable. Dans une étude sur Chennevières publiée

(1) *Journal des Goncourt*, tome V, pp. 176-177.

en 1900, par le Bulletin de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, l'abbé A. Desvaux précise que, le 24 septembre 1878, l'Académie de Bellesme se transformait en *Société géologique et archéologique du Perche*. Cette société se divisa en cinq sections : géologie, botanique, chimie agricole, agriculture et archéologie. Goncourt n'a point place en ce nouvel Institut qui disparut bientôt pour la raison suivante :

Dans la chaleur du premier moment, dit l'abbé Desvaux, la Société avait voté d'enthousiasme l'obligation pour chacun de ses membres de composer chaque année un mémoire ou un rapport sur les matières du programme. Quand il fallut s'exécuter l'ardeur n'était plus la même : ce fut la mort de l'Académie de Bellesme. Toutefois l'idée qui l'avait fait naître était une idée féconde, elle devait lui survivre et porter bientôt des fruits (1).

§

L'abbé Desvaux pensait-il, en écrivant cette dernière phrase, à l'Académie Goncourt, qui, le 1er mars de cette même année 1900, venait d'obtenir de la Cour d'appel un arrêt lui permettant de se constituer ? C'est peu probable. En effet, si l'Académie Goncourt doit beaucoup, pour certains détails de sa réalisation, à l'Académie de Bellesme, on ne peut voir en elle un « fruit » de cette dernière.

Nous avons, au cours de cette étude, indiqué les différences essentielles des deux cénacles, différences qui suffisent à prouver que Goncourt n'utilisa qu'accessoirement les idées exprimées par Chennevières dans les *Mémoires de l'Académie de Bellesme*. Le souvenir des dîners Magny et, plus tard, les réunions dominicales du *Grenier* ont la première part dans la résolution de Goncourt.

Cependant, il convient de ne pas oublier que, dans l'Académie Goncourt comme dans l'Académie de Bellesme,

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne* (p. 481 et suivantes). M. de Chennevières, qui se démit de ses fonctions officielles en 1897, mourut en 1899, à Paris. Ses obsèques eurent lieu à Bellesme.

les Académiciens sont au nombre de Dix et qu'une même pensée d'indépendance les anime. Dans l'une comme dans l'autre de ces fondations on juge « peu séant à la noble fierté des lettres d'exiger des sollicitations des candidats » (1). Dans l'une comme dans l'autre, enfin, on observe cette aménité, ce charme un peu désuet, cette bonne grâce qui demeurent l'apanage de ce que Goncourt appelait « la vie pacifiée et provincialisée » (2). On s'explique, après cela, qu'Edmond de Goncourt ait tenu à voir figurer, un certain temps, dans son projet d'Académie, un homme dont les idées étaient si parentes des siennes.

Ainsi, c'est vraisemblablement en manière d'hommage à celui qui avait précisé, un peu avant lui, ses aspirations et ses desseins, que Goncourt a établi, comme l'on sait, la première liste des Dix et placé M. de Chennevières sur le même plan que Flaubert, Zola ou Banville.

Et l'esprit du fondateur de l'Académie Goncourt ne semble-t-il pas, aujourd'hui encore, par une sorte de reconnaissance posthume, inspirer cette Compagnie lorsqu'elle recherche, de préférence, les lauréats de son prix annuel parmi les jeunes écrivains de province ? Cette sollicitude n'eût-elle pas touché M. de Chennevières-Pointel et les dignes notables qui, dans la petite salle d'une justice de paix, constituaient à Bellesme, en 1873, une illusoire Académie ?

Mais, pourquoi faut-il que la province permette si rarement les complètes réalisations ?

Pourquoi tant de grains semés qui jamais ne levèrent ?

LÉON DEFFOUX.

(1) *Mémoires de l'Académie de Bellesme.* Tome I, p. 3. (On sait qu'à l'Académie Goncourt on n'exige ni candidature, ni demande officielle.)

(2) *Journal des Goncourt.* Tome III, 1er novembre 1868.

INTIBAH

OU

LES AVENTURES D'ALI BEY[1]

—

Enfin, le vendredi tant désiré arriva. Ali Bey sauta de son lit avec l'aube et se dirigea vers l'endroit qui leur avait servi de lieu de rendez-vous avec le même empressement et la même ardeur que si l'amour conduisait ses pas. L'attente fut tellement pénible et le temps s'écoulait si lentement qu'il commençait à préférer les nuits affreuses qu'il avait passées à ce nouveau supplice. Quant à la femme, grâce à son intelligence diabolique, elle avait prévu que le Bey savait la vérité depuis l'incident de Messoud Effendi et elle avait pris ses mesures contre l'orage qui pouvait la menacer.

Comme complément à ses précautions, elle avait devancé d'une demi-heure sa promenade habituelle à Tchamlidja. Pendant qu'Ali Bey continuait à consulter sa montre avec désespoir et qu'il se désolait de voir qu'il lui faudrait encore attendre à peu près quarante minutes, l'équipage de Mehpeyker parut tout d'un coup.

En attendant l'approche de la voiture, Ali Bey était en train de préparer de convaincants préambules et des reproches bien sentis. Son esprit, avec la rapidité de l'éclair, trouva en quelques minutes mille sortes de réprimandes ; la plupart d'entre elles ne lui plurent pas, il modifia les unes et il voulut donner aux autres une forme plus sévère. Enfin, il parvint à en fixer quelques-unes dans sa mémoire

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 553.

pendant que Mehpeyker descendait pour se diriger de son côté.

Elle portait une robe blanche brodée de boutons de roses de la même couleur et son front était orné de deux épingles en forme d'étoiles, avec une fleur blanche de giroflée sur le ruban de ses cheveux. Elle avait un magnifique collier de perles avec un diamant au milieu. Son féradjé, ses gants et ses bottines étaient de la même couleur que sa robe. Elle resplendissait de beauté dans ce vêtement blanc et sa figure, qui respirait la conviction et la joie d'une victoire sûre, avait pris un teint brillant et doux; sa physionomie et sa démarche ressemblaient à un soleil printanier qui n'a pu encore émerger de l'aurore. En la voyant, Ali Bey reste dans l'incertitude de la lutte qui se livre dans son cœur entre son amour et sa colère et, ne pouvant se rappeler aucune syllabe des phrases qu'il a préparées, il ne parvient à proférer que ce reproche innocent :

— Je ne l'aurais jamais pensé de vous.

Mehpeyker n'étant pas assez naïve pour attiser, par des questions feintes ou des démonstrations mensongères, le feu de la colère qui se cachait sous la cendre du silence parla avec un ton de familiarité et de franchise remarquables :

— Vous avez appris mon secret, n'est-ce pas ? Cela ne fait rien, il devait être découvert tôt ou tard. Ce que vous ne pensiez pas de moi, c'est, si je ne me trompe, que je n'aie pas eu le courage de vous apprendre moi-même la vérité. Mais, consultez votre cœur, comment une personne peut-elle communiquer elle-même un secret de nature à inspirer tant de dégoût, tant de honte ? Puisque vous savez tout, je puis aussi en parler maintenant. Oui, mon Bey, on n'en a peut-être pas encore assez dit sur mon compte. Je suis née et j'ai grandi dans un milieu vicieux. Avant d'avoir atteint l'âge de treize ans, mes parents ont vendu mon honneur sous prétexte de m'enrichir. Une

enfant de cet âge pourrait-elle savoir ce que c'est que la vertu, le monde, et comment on peut se protéger? Une fois dans cette voie, on est comme sur des sables mouvants. Chaque effort que l'on fait ne sert qu'à s'enfoncer plus profondément. Mon étoile m'y conduisit et j'avançai continuellement. Il y a peu de choses que je n'aie faites dans le monde. Jusqu'au jour où je vous vis, la vie consistait pour moi à m'amuser et à me trouver dans des sociétés joyeuses. Je n'admettais même pas l'existence de ce qu'on appelle l'amour. Quand mes compagnes me disaient que les femmes de notre vie pouvaient aussi aimer et que notre passion était plus violente que celle des honnêtes femmes, je riais. Je constate à présent qu'elles avaient raison. Quand je vous vis, j'éprouvai un sentiment jusqu'alors inconnu pour moi. Le premier regard que je jetai sur votre visage éleva mon cœur comme la rosée qui s'évapore dans l'air aux premiers rayons du soleil. J'ai voulu jeter un coup d'œil en arrière et j'ai été écœurée de mon passé. J'ai cru voir en vous l'homme qui me tendrait la main pour me retirer du précipice où je suis tombée. La réponse que je fis à votre signe pour vous engager à me voir dans un lieu solitaire et loin des yeux indiscrets n'était, je vous le jure, ni une coquetterie affectée, ni une minauderie. C'était tout simplement une précaution de ma part pour qu'on ne vous vît pas en compagnie d'une femme de ma réputation et qu'on n'en jasât pas de manière à porter atteinte à votre réputation. Je n'ai pu fermer les yeux cette nuit-là ni les deux autres qui lui ont succédé. Je me suis représenté ma propre situation et j'ai envisagé la façon dont je pouvais espérer gagner votre bienveillance. Dans les mille conjectures qui assaillirent mon imagination troublée, j'avais foi en une éventualité et je me disais : Si un jeune homme ne peut aimer une femme déchue comme moi, il peut au moins avoir le désir de s'amuser avec elle. Si j'avais l'heureuse chance de lui plaire, je serais sa servante la plus fidèle et la plus soumise. Tant

qu'il m'honorera de sa bonté, je vivrai comme je n'ai jamais vécu jusqu'à présent et quand il aura assez de moi, je mourrai sans nul doute de douleur et je serai ainsi délivrée des tribulations de ce monde. La première fois que nous nous vîmes, je tâchai de vous faire comprendre tout cela par des allusions. Vous m'avez considérée sous un autre jour, j'ai cru vivre quelque temps dans le paradis. Hélas !... Ces douces causeries, ces joies ineffables exigeaient que vous me crussiez comme vous. A présent, cette croyance a changé. Il ne me reste plus qu'à vivre du délicieux souvenir de ces quelques jours. Je sais comme votre âme est pure et je suis sûre que vous ne me regarderez même pas dorénavant. Soyez heureux et digne, c'est tout ce que je désire. L'immolation de Mehpeyker à votre amour n'arrêtera pas la marche du monde.

La scélérate, après avoir ainsi mêlé à sa confession les incidents les plus touchants de sa vie passée et les avoir ornés de quelques mensonges habiles, avait fini, comme preuve de sa sincérité, par exprimer le désir d'une séparation éternelle. Son discours était tellement conforme aux circonstances et à l'état d'âme de son interlocuteur que le pauvre jeune homme passait, pendant qu'elle parlait, de l'aversion à la tendresse et de la tendresse à l'hésitation. Enfin, son amour l'emportant sur toutes les autres considérations, il prit la main de la jeune femme.

— Tu crois, dit-il, que je ne daignerai même pas te regarder en face ? Eh bien ! non, je ne saurai jamais me décider à renoncer à toi. Toute décision à cet égard serait futile. Le passé, quel qu'il soit, est enseveli ; songeons à l'avenir. Si je ne puis te posséder ainsi que mon cœur le désirait, ne puis-je pas le faire comme tu le penses ? Veux-tu me promettre de n'appartenir qu'à moi, à moi seul ?

Mehpeyker, voyant la réalisation de ses projets et voulant compléter sa victoire par un dernier coup, répliqua, non avec sa légèreté familière, mais avec le ton d'une innocence navrée :

— Prenez garde, mon Bey, prenez garde, au nom du ciel ! Cette détermination pourrait porter atteinte à votre dignité. Vous n'y pensez pas et vous exigez ma parole de vous appartenir à vous seul. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, ma nature a subi une transformation complète depuis l'instant où je vous ai vu pour la première fois. Informez-vous, je ne suis pas une inconnue pour que vous éprouviez des difficultés dans vos investigations. Tuez-moi, si, depuis notre premier rendez-vous, un homme a vu mon visage et si pendant tout ce temps j'ai quitté la maison, excepté pour venir ici. Dieu m'est témoin que c'est l'exacte vérité. Comment voulez-vous que je cherche un autre amant après avoir eu le bonheur de m'unir à l'objet aimé dont l'image seule a suffi à mon existence ? Mais, vous devez tout de même prendre garde, songer à votre considération personnelle.

En vérité, depuis qu'elle avait fait la connaissance du jeune homme, elle s'était conduite d'une façon exemplaire. Ali Bey, de son côté, depuis qu'il était amoureux et qu'Atif était devenu son confident, s'était fait un plaisir de la flânerie. Il consacrait ses nuits à l'étude et, une fois ses devoirs de bureau remplis, il se rendait tous les jours aux endroits les plus fashionables et les plus fréquentés où ses yeux cherchaient continuellement Mehpeyker sans pouvoir la trouver nulle part. Ainsi, l'assertion de celle-ci ayant été corroborée par sa propre expérience, la conviction qu'elle lui appartiendrait corps et âme et exclusivement augmenta. Quant aux avertissements que Mehpeyker lui adressait sans cesse au sujet de sa dignité, ils ne constituaient pas des obstacles de nature à résister aux coups de l'amour et son insistance même avait fini par devenir une véritable câlinerie de sa part. En effet, Ali Bey, sans voir la nécessité de réfléchir et d'hésiter une minute, se rendit complètement, par la réponse suivante, au désir réel de Mehpeyker :

— Est-ce à ma dignité seule que l'amour portera pré-

judice ? Celui de mes camarades qui m'en blâmera doit avant tout se corriger lui-même. Advienne que pourra, je t'aimerai quand même et tu seras à moi.

Par suite du don extraordinaire dont la nature l'avait dotée de feindre tous les sentiments, Mehpeyker prit son air naïf et semblant se conformer plutôt à la volonté du Bey qu'à son propre désir :

— Comme vous voudrez, dit-elle.

Le regard qu'elle lui jeta en prononçant ces trois mots était tellement langoureux que le jeune homme, perdant toute mesure, exigea son bonheur le jour même en insistant fortement. Voyant son projet se réaliser plus vite et plus facilement qu'elle n'avait osé l'espérer, elle prit sa gaieté habituelle et plaisantant avec grâce et finesse :

—Oh ! mon cher Bey, dit-elle, n'allons pas si vite. Veuillez donc me permettre de vous faire les honneurs de chez moi et, pour vous recevoir comme je le veux, il me faut du temps.

Après quelques minutes de pourparlers, il fut décidé qu'il se rendrait, vers neuf heures du soir, au yali de la jeune femme.

Comme on voit, la forme de l'amour avait changé, la sensualité l'avait emporté. La question qui préoccupait en ce moment Ali Bey était de trouver un prétexte plausible pour ne pas rentrer chez sa mère ; car il ne pouvait un vendredi prétendre avoir été retenu au bureau jusqu'à une heure avancée. Il est vrai que plus d'un mensonge habile vint à son esprit, mais ayant eu souvent l'occasion, depuis qu'il était amoureux, d'entendre des faussetés et d'en dire lui-même, il savait par expérience que si le mensonge n'est pas adroit, il ne saurait convaincre personne. Il tâcha, par conséquent, de donner toutes les apparences de la vérité à celui qu'il allait débiter. Il y réussit pleinement. Il dit à sa mère qu'il avait l'ordre de se rendre chez son chef de bureau pour la rédaction de certaines pièces importantes. Il alla donc directement à Kouzgound-

jouk (1) et entra dans un casino en attendant l'heure du rendez-vous.

Messoud Effendi et Atif Bey se trouvaient par hasard dans le même café. En voyant Ali Bey dans ces parages contrairement à son habitude, Atif s'en étonna beaucoup et se préparait à aller à sa rencontre pour avoir la clef de l'énigme. Mais, Messoud Effendi l'en empêcha en disant :

— J'ai la conviction qu'il se promène par ici pour aller chez Mehpeyker. Ne t'avais-je pas dit que l'amour ne peut disparaître tout d'un coup ? A présent, il ne faut rien lui dire. Nous aviserons après. Le mieux est de nous en aller, notre présence peut le gêner. Et ils s'éloignèrent aussitôt.

Pendant son attente au Casino, Ali Bey égayait son cœur par l'espoir de sa félicité prochaine, tandis que le beau spectacle qui s'offrait à ses regards tranquillisait son esprit. Il se représentait les larmes de joie que sa bien-aimée allait verser à sa vue. En apercevant comme une vision imaginaire, dans la légère obscurité qui envahissait la nature, les vaisseaux qui voguaient sur le Bosphore, il s'en réjouissait comme d'un signe de bonheur qui lui apparaissait à travers le voile de l'avenir. Enfin l'heure s'étant écoulée aussi lentement que les eaux calmes du Bosphore, il loua le premier caïque qu'il trouva pour se faire conduire à sa destination. On était au 17 du Dzé mazuil-ewel (2). La lune, en son décours, se montra soudain à l'horizon. Elle ressemblait à une beauté dont les cheveux en désordre jetteraient une ombre sur le visage ovale. Sa clarté répandue sur les prairies, les montagnes et le feuillage des arbres est tellement légère qu'on croirait que les plantes s'en nourrissent, absorbent la plus grande partie de la lumière qui les inonde et qu'elles en offrent un peu aux yeux des hommes en guise de reconnaissance.

(1) Localité près de Scutari, du côté du Bosphore.
(2) Cinquième mois de l'année de l'Hégire.

Comme un papillon du soir qui s'est jeté dans la flamme d'une bougie, Ali Bey arriva au débarcadère brûlant d'amour. Il parcourut facilement, grâce à la clarté de la lune, les quelques rues qu'il devait traverser et vit par la porte entr'ouverte d'un jardin le profil de Mehpeyker qui s'appuyait à un arbre avec une grâce à laquelle ses regards n'étaient pas habitués. Tremblant d'amour et d'émotion, il inspecta la rue par précaution et, la trouvant déserte, il entra précipitamment dans le jardin. Mehpeyker, feignant de ne l'avoir pas aperçu, fit semblant de se trouver mal de frayeur et tomba dans ses bras. Appuyant sa tête sur son épaule, elle resta près de deux minutes à le regarder dans une muette admiration, tout en pressant légèrement ses mains comme pour implorer son appui. Enfin, elle revint à elle et, le précédant, elle le conduisit, à travers les allées tracées avec beaucoup de goût, à un petit kiosque.

Si nos poètes à l'imagination vive et féconde avaient vu ce kiosque aux nuances rose clair, ils l'auraient comparé à une nymphe assise sur le rivage et les eaux de la baie à une ceinture de soie jetée autour de son corps. Ils auraient cru voir dans les petites bulles qui se formaient au pied du kiosque autant de perles brodées autour de cette ceinture et la grande fenêtre au milieu de cette habitation aurait été pour eux une poitrine inondée de lumière. La comparaison serait par trop à la persane, mais non dépourvue d'un certain charme (1). Le saule pleureur qui se penchait vers le kiosque, comme s'il eût voulu l'embrasser, ressemblait à une maîtresse courbée sous le poids d'une longue séparation qui, se retrouvant tout à coup en face de son amant, tâche de cacher sa figure pâle et amaigrie sous ses cheveux en désordre. La lune chère aux

(1) Les poésies persanes sont réputées pour leurs exagérations. On y rencontre des métaphores beaucoup plus hardies que celles de l'auteur de cet ouvrage. Malgré les innovations sérieuses introduites dans la langue turque ces dernières années, elle se ressent malheureusement encore du style persan.

cœurs amoureux semblait lisser avec un peigne de diamants la chevelure éparse de cette maîtresse désolée.

Le mobilier de la chambre était de gros de Naples blanc brodé de fleurs couleur de rose avec lesquelles s'harmonisaient les nuances du tapis ; seulement les fleurs étaient remplacées sur le tapis par des branches d'une teinte plus foncée. Des tentures roses aux fleurs blanches couvraient les murs enrichis de dorure. Le plafond était orné de perroquets et de bouquets de roses moulés en plâtre avec un goût parfait. En entrant par la porte qui fait face à la grande fenêtre, on voyait dans le coin le plus rapproché du jardin un grand lit couvert d'un tulle blanc, quelques chaises entre le lit et le balcon donnant sur le Bosphore, une grande glace devant la fenêtre principale, une horloge surmontée de deux lampes et une magnifique jardinière. Du côté de la mer, un canapé et des chaises et, dans l'angle, près de la porte, une armoire à glace. Il y avait également deux fenêtres donnant sur le jardin. A l'exception de la principale fenêtre aveuglée par la grande glace on pouvait par les autres embrasser d'un coup d'œil le jardin et la mer. Une petite table bien approvisionnée de liqueurs était dressée devant le canapé et une branche de rosier aux fleurs nouvellement écloses y projetait son ombre charmante.

Dès qu'ils furent entrés, Mehpeyker courut à l'armoire. Elle en retira une jolie robe de chambre, la mit sur la chaise et invita le Bey à l'endosser, opération à laquelle elle l'aida de son mieux. Elle tira elle-même ses bottines, lui donna une paire de mules dont chacune portait un perroquet artistement brodé.

— C'est l'œuvre de mes mains, dit-elle. Si simples qu'elles soient, permettez-moi de vous les mettre aux pieds.

Quand le jeune homme fut à son aise, elle le prit par la taille et le conduisit devant la petite table dont nous avons parlé. Quant à elle, elle portait un négligé blanc et ses

cheveux pendaient jusqu'à sa ceinture. Peu après, se plaignant de la chaleur, elle ôta son écharpe et entr'ouvrit le haut de sa robe. Elle ferma ensuite le rideau de la fenêtre donnant sur la mer d'où l'on pouvait voir l'intérieur de la chambre et s'assit près de lui. Elle l'enlaça du bras gauche et appuya sa tête sur son épaule. Sa conversation et ses dissertations sur l'amour étaient pleines de charme. Les deux amoureux ne tardèrent pas à se le prouver par leurs embrassements. Probablement à cause de la finesse de la peau des lèvres et de la grande sensibilité des nerfs qui s'y trouvent, le baiser ne le cède en volupté qu'aux transports de l'amour même. Ayant cueilli pour la première fois de sa vie ce doux fruit, le jeune homme en avait trouvé la saveur plus exquise qu'il ne se l'était imaginé. Il ne pouvait dégager ses mains de la taille de la jeune femme, ni ses lèvres de son visage. Quant à elle, elle répondait à ses élans par une grâce nouvelle et enfin, collant ses lèvres sur celles de son amant, elle le rendit presque fou. Ensuite, elle se dégagea gentiment de son étreinte et, tout en remplissant un petit verre de liqueur (1), elle jetait des regards scrutateurs sur lui afin de savoir s'il en était amateur. Mais ne le pouvant deviner :

— Mon chéri, dit-elle en le regardant, vous n'en buvez pas, n'est-ce pas ? Eh bien! tant mieux. Tâchez de ne pas vous y habituer et surtout que je n'en sois pas la cause. Si vous permettez, j'en prendrai seule... Non, non, ce n'est pas sage non plus. L'odeur en est désagréable pour ceux qui n'en font pas usage et vous vous dégoûteriez de moi.

— Je n'en ai pas bu jusqu'à présent, répondit-il, mais je me suis trouvé plus d'une fois dans la société de personnes qui l'aimaient. Son odeur ne m'est pas du tout désagréable. De grâce, ne vous privez pas de ce plaisir, autrement je vous en voudrai.

(1) Ce que nous rendons ici par le mot liqueur n'est autre chose que le « raki » (eau-de-vie), très répandu en Orient, surtout en Turquie.

Conformément à son éducation et à son sens du savoir-vivre, il ne voulait pas la contrarier. En vérité, il était assez vexé au fond de constater qu'elle avait un vice de plus à son actif.

Quoi qu'il en soit, le visage de Mehpeyker prit, à la suite de quelques verres, une couleur plus vive et ses yeux devinrent plus langoureux. Elle eut encore plus de gaieté et les minauderies, les plaisanteries, les bons mots et les baisers se succédaient en conséquence.

Sa voix était aussi jolie que sa figure. Elle égaya le tête-à-tête par des chansons légères et agréables. Le Bey ne tarda pas à remarquer l'exubérance de sa maîtresse depuis qu'elle avait commencé à boire, aussi eut-il naturellement le désir de goûter au raki dans l'espoir d'augmenter, si possible, le bonheur dont il jouissait. Qui ne voudrait redoubler ses plaisirs, quelque grands qu'ils soient! Tout à coup le jeune homme se sent pour la boisson un penchant tellement irrésistible qu'il veut arracher le verre des mains de Mehpeyker. Avant de s'y décider, il lui demande si cela ne fait pas de mal. Elle répond que si l'on en prend beaucoup on peut tomber malade ; et lui de répliquer qu'il ne se soucie pas de savoir si la boisson nuit à la santé, mais si elle cause des troubles intellectuels.

— J'en ai fait plus d'une fois l'expérience, répond la jeune femme, cette boisson a surtout l'avantage de mettre à nu le vrai caractère de la personne qui en use. Ceux qui ont, dans leur état normal, l'esprit rassis et un bon caractère rient et sont heureux.

Quand une beauté provocante charme la vue et qu'une voix pareille à celle du rossignol chatouille les oreilles, un jeune cœur ne se sent plus capable de réflexion. De même, Ali Bey se laisse aller peu à peu, durant ces entretiens, au penchant qui l'entraîne.

— Veuillez, dit-il en riant, m'en offrir un verre, afin que mon caractère soit mis à jour.

Mehpeyker feint d'insister sur les dangers de l'alcool,

en mesurant toutefois ses paroles de façon à ne produire aucun effet, et, voulant savoir si l'influence de ses charmes devait l'emporter sur les sentiments les plus sacrés, elle dit :

— Et, si Madame votre mère venait à l'apprendre ?

— Comment ma mère pourrait-elle l'apprendre ? répond-il, je ne boirai que dans votre société et j'aime à espérer que j'aurai le temps, dans le cas où il pourrait m'arriver de m'enivrer, de me dégriser avant de m'en aller. Faites-moi donc le plaisir de me donner un verre, et que le bonheur soit complet.

— Puisque vous l'ordonnez, comment ne pas vous obéir ?

En disant cela, elle remplit le verre et lui en fait boire le contenu de sa propre main. Ce verre d'alcool joint aux émotions du seul baiser sensuel qu'il ait reçu de sa vie donne au jeune homme une gaieté douce, mais de nature à bouleverser les idées qu'il tenait de son éducation première.

A mesure qu'elle donnait un éclat tout nouveau et un attrait tout particulier à ce charmant tête-à-tête par ses saillies et ses chansons, les verres se vidaient et se remplissaient. Tout grisé qu'il était, Ali Bey faisait pourtant en lui-même une comparaison entre le tableau poétique qu'il s'était tracé dans son esprit une semaine auparavant et l'amour qu'il savourait avec ses plaisirs physiques et il finissait par donner la préférence à ces derniers. Enfin, après avoir passé quelques heures délicieuses, les deux amoureux dînèrent et sortirent bras-dessus bras-dessous pour prendre le frais dans le jardin. Ils s'y promenèrent pendant quelque temps comme deux tourtereaux, riant, chantant et s'embrassant sous l'ombre des arbres, puis ils rentrèrent pour consacrer le reste de la nuit au culte de Vénus.

Le lendemain, le Bey se présenta chez lui et, après avoir vu sa mère pendant un instant, il se rendit à son

bureau. Mais, brûlant du désir de goûter encore les délices de la nuit précédente, il lui fut à peu près impossible de travailler. Il pensait sans cesse à l'aménagement si simple et pourtant si élégant du kiosque et de ses dépendances et admirait le goût exquis de Mehpeyker dont il trouvait la beauté plus parfaite encore. Considérant sa grâce, son élégance et ses charmes joints à son esprit et à son talent musical, il se disait que tant de brillantes qualités ne pouvaient se trouver réunies dans une autre femme. Le raki qu'il avait dégusté pour la première fois lui semblait devoir procurer une félicité indicible, de l'avis en cela des personnes qui s'y sont adonnées et qui prétendent que l'alcool ranime l'âme et que, sans lui, il n'y a point de différence entre la vie et la mort.

Son penchant pour cette nouvelle façon de vivre devint si ardent qu'un seul jour passé sans voir Mehpeyker lui paraissait interminable.

Le dimanche, il sortit de la maison avec l'aube. Il pensait, chemin faisant, à une attente de deux heures au moins qu'il lui faudrait subir et cherchait dans son esprit toutes sortes de moyens pour pouvoir les passer sans beaucoup d'ennui. Sa joie n'eut plus de bornes quand il vit qu'elle avait été plus matinale que lui et qu'elle l'attendait au lieu du rendez-vous. Le Bey fut très sensible à cette marque de prévenance qui prouvait le degré d'affection de sa maîtresse pour lui.

Le cœur humain est étrangement constitué. Il préfère de beaucoup la marque la plus insignifiante de l'amour qu'on lui témoigne à tout le plaisir qu'il ressent en aimant lui-même.

Après avoir maîtrisé les émotions de la joie dont il était rempli, le Bey exprima en quelques mots les tortures de la séparation et la supplia de se rendre tout de suite au fond de leur retraite, au lieu de passer le temps dans la campagne où ils couraient le risque d'être vus et observés. Mehpeyker, qui ne manquait jamais de revêtir du manteau

d'un désintéressement bienveillant ses passions sensuelles, profita également de cette occasion pour représenter au Bey, avec un ton d'inquiétude dont il était impossible de deviner l'artifice, les désagréments qui pourraient résulter de la multiplicité de leurs rendez-vous aussi bien pour sa mère que pour ses propres intérêts. De peur que ses arguments ne produisissent un effet contraire à celui qu'elle se proposait d'atteindre, elle les avait développés au début avec réserve ; mais, voyant par le changement de ses traits qu'ils redoublaient plutôt les désirs du jeune homme, elle crut devoir mettre plus de chaleur dans son discours de manière à aiguiser l'ardeur de son amant et à paraître contrainte de consentir à sa proposition. Afin de donner une nouvelle preuve de sa fidélité et de ses égards pour la mère d'Ali Bey, elle lui imposa comme condition d'obtenir la permission de celle-ci.

Le Bey réussit cette fois encore à faire accroire chez lui que ses occupations le retiendraient au bureau. Habitué déjà à considérer ces plaisirs comme une nécessité absolue de sa vie, il eût voulu passer tout son temps auprès de sa maîtresse, et loin d'elle il avait l'air d'un corps sans âme. Il finit, grâce à sa persistance, par vaincre les hésitations factices et les prières artificielles de la jeune femme et ils décidèrent de se rencontrer tous les deux jours.

Une des plus fortes attractions de Mehpeyker était qu'elle semblait préférer l'avancement du jeune homme dans sa carrière à tout le plaisir qu'elle avait de le garder auprès d'elle. Aussi continua-t-il, sur ses instances réitérées, à aller régulièrement chaque jour à son bureau, de sorte que ni Atif, ni aucun de ses camarades ne put s'apercevoir de sa liaison.

Mais les ruses auxquelles il avait recours pour rester en ville n'échappaient point à sa mère qui en était profondément affligée. Toutefois, eu égard à l'éducation et à l'instruction de son fils, elle ne pouvait s'arrêter à l'idée qu'il fût capable de se livrer à l'ivrognerie et à la débauche au

point d'éviter le monde et même sa mère qui lui était naguère encore plus chère que la vie. En effet y a-t-il une mère qui, même en présence de certaines preuves, veuille admettre que son enfant a contracté ces deux vices et en tirer de mauvais augure pour l'avenir ? Mais les changements qui s'opéraient dans la conduite du Bey étaient trop sensibles pour être attribués à une cause plausible ou ne pas être remarqués par la plus indulgente des mères, Malgré toutes les réflexions auxquelles elle s'était livrée, la pauvre femme ne put découvrir la clef de l'énigme. Enfin, pour être délivrée des tourments du doute, elle se décida à demander une explication à Atif Bey, ami et confident de son fils. Cette démarche était d'autant plus difficile que, si intimes que fussent les deux jeunes gens, elle n'avait jamais fréquenté la famille d'Atif Bey et ne savait pas, en conséquence, où il demeurait. Comme elle doutait de la discrétion des domestiques, si elle leur demandait cette adresse, elle était dans une grande perplexité. Elle crut devoir recourir au conseil de deux de ses servantes en qui elle avait pleine confiance. L'une d'elles répondit qu'étant sortie un jour pour faire une commission elle avait vu le Bey entrer dans un yali qu'on lui avait dit être celui d'Atif Bey, qui y demeurait avec son oncle et qu'elle espérait pouvoir le retrouver. La Hanim, au comble de la joie, l'embrassa tendrement et, en guise de reconnaissance, l'affranchit de l'esclavage (1). Après

(1) Je crois nécessaire de dire quelques mots de l'esclavage en Turquie qui n'existe presque plus et sur lequel les Européens n'ont que des notions erronées. Les Turcs proprement dits n'ont jamais fait ce trafic. Il n'y a que les Circassiens qui aient eu l'habitude de vendre leurs filles, non dans un but mercantile, mais dans l'intérêt même de celles-ci. En effet, des fillettes circassiennes étaient vendues, contre une somme dérisoire, à de riches familles turques où elles étaient traitées avec beaucoup de bonté et quelquefois même adoptées. Après leur avoir donné une éducation soignée, on les mariait à des jeunes gens de bonnes familles. Presque toutes les femmes des hauts dignitaires en Turquie sont circassiennes. Les esclaves libérées qui n'ont pas voulu ou pu se marier restent de préférence chez leurs patrons où elles sont presque des maîtresses de maison. D'ailleurs, la loi religieuse musulmane ordonne aux fidèles de traiter les esclaves comme leurs propres enfants. Dans toutes les familles turques, non seulement on pourvoit à tous les besoins des esclaves, mais elles ont en outre des gages mensuels proportionnés à leur âge, à leurs services et à leur ancienneté.

cette bonne action, le premier ordre qu'elle donna fut celui de faire atteler sa voiture. Bientôt après, guidée par la servante, elle se fit conduire au yali d'Atif Bey. Bien qu'elle ne fût point connue dans cette maison, quand on apprit qu'elle était la mère d'Ali Bey, on la reçut comme une ancienne amie et même avec beaucoup de respect et de sympathie. Avant de boire la tasse de café traditionnelle qui lui fut offerte, elle exprima le désir de voir Atif Bey. Vu l'heure matinale, le jeune homme et son oncle Messoud Effendi n'étaient pas encore sortis. On la conduisit immédiatement chez ce premier et on les laissa seuls.

Le cercle de connaissances de la Hanim étant très limité et ne dépassant pas même les bornes de quelques parentes et de quelques voisines, elle se trouvait dépaysée dans cette maison.

Toutefois, sa facilité naturelle d'expression jointe à la tendresse maternelle donna à ses paroles un accent étrange et sérieux. Elle dit à Atif Bey qu'en raison de l'amitié fraternelle qui l'unissait à son Ali, elle le considérait comme un second fils ; qu'il était, dans les circonstances présentes, son unique refuge et que, comme une mère qui a deux enfants demande à l'un son appui pour sauver l'autre, elle faisait appel à sa générosité et à sa loyauté pour répondre sans détours aux questions qu'elle allait lui poser. Après ce préambule nécessité par les circonstances, elle lui fit part, d'un ton triste et mélancolique, de la persistance mise par Ali Bey à s'éloigner d'elle et le pria de lui communiquer ce qu'il en savait.

Si Atif avait un peu réfléchi, il aurait pu trouver aisément l'explication du mystère, mais comme on n'avait remarqué aucun changement dans la conduite du jeune homme et que, depuis le fameux dimanche, le nom de Mehpeyker n'avait point été prononcé dans leur conversation, il ne trouva rien à répondre. Il est vrai qu'il était difficile d'admettre d'autre cause que l'amour à la transformation étrange de son collègue. Quoi qu'il en soit, il

déclara à la Hanim qu'il ne savait absolument rien et se contenta d'exprimer son étonnement de ce qu'il venait d'apprendre.

A cette réponse laconique, elle dit que la discrétion formait, à vrai dire, une des qualités des fonctionnaires, mais qu'il serait cruel de l'exercer à l'égard d'une pauvre mère qui implore son assistance en faveur de son fils. En entendant ce reproche, il jura qu'il avait dit la vérité.

A ce moment, l'incident de Kouzgoundjouk traversa bien son esprit ; mais comme l'affaire de Mehpeyker était un secret à lui confié et que d'ailleurs il n'avait aucune raison de supposer que les plaintes de la Hanim provenaient de là, il crut sage de ne pas alarmer outre mesure, sur un simple doute du reste, et par une révélation de cette nature, une mère éplorée. Il décida donc de recourir à l'expérience et aux lumières de Messoud Effendi et, avec le consentement de la visiteuse, il se rendit à l'appartement de son oncle.

Quand il fut mis au courant, ce dernier s'écria :

— Comprends-tu à présent le motif de sa promenade intempestive à Kouzgoundjouk ! Ah ! la coquine, elle l'a soumis à sa domination au point de le séparer même de sa mère ! Conduis-moi vite auprès d'elle.

Il prit un air conforme à la circonstance en entrant dans la salle où elle se trouvait. Après un court échange d'idées, il dit qu'avant tout, il importait qu'Ali Bey ignorât complètement leur décision et même leur entrevue. Elle l'approuva, ajoutant qu'elle allait justement l'en prier.

— Le Bey, reprit-il, se débat contre un amour violent. Celle qui en est l'objet n'est pas de ces personnes dont je puisse prononcer le nom en votre présence. Ses attraits perfides sont tellement irrésistibles qu'il ne peut se soustraire facilement à ses griffes. Toutefois, ne vous alarmez pas trop. J'ai la conviction que cela ne durera pas longtemps. A mon humble avis, il faut que vous preniez deux précautions que je me permets de vous suggérer. La pre-

mière consiste à faire semblant de ne rien voir, car j'ai un peu étudié son caractère. Quand il a des torts, il se conduit avec une certaine réserve tant qu'ils sont ignorés. Une fois qu'on les a découverts, il n'y met plus aucune mesure. L'insistance auprès de lui ne fait qu'augmenter son obstination. En second lieu, il est nécessaire, si cela est possible, de trouver une belle esclave du goût de votre fils. Ainsi qu'on doit recourir à l'ange pour vaincre le démon, de même les effets d'une beauté perfide doivent être effacés par les attraits d'une femme vertueuse. Comme c'est son premier amour, il est bien probable qu'en voyant une autre personne plus belle que celle qu'il aime et qu'il lui sera permis de posséder, il changera d'affection. Et même, s'il n'y parvient pas tout de suite, il finira avec le temps par se dégoûter des vains plaisirs auxquels il s'adonne. Dans ce cas, du moins, il ne sera pas dans la nécessité de chercher ailleurs des distractions.

La stupéfaction de la pauvre femme à la révélation de ce malheur inattendu fut indescriptible ; cependant, le ton rassurant de Messoud Effendi et la possibilité de se procurer une esclave qui constituait à ses yeux une mesure simple et efficace digne de l'invention de la tendresse maternelle la tranquillisèrent un peu. En conséquence, elle retourna chez elle réconfortée et consolée. Quelque pénible qu'il soit de chercher à prévenir un malheur qu'on a devant les yeux, l'évidence est préférable de beaucoup à l'incertitude.

La seule difficulté qui s'offrait à la Hanim pour exécuter son projet était de déterminer le genre de beauté qui pût plaire à son fils. Finalement, se rappelant l'affection qu'il témoignait à certaines fillettes qui venaient en visite à leur yali, elle en tira un bon présage et se mit en quête d'une esclave. Après quelques jours de recherches minutieuses et certains sacrifices pécuniaires, elle parvint à découvrir une jeune fille du nom de Dil Achoub, qui réunissait à ses yeux les qualités requises.

Les cheveux de Dil Achoub étaient blonds comme des fils d'or, son front blanc reflétait la pureté de sa conscience, ses sourcils châtain clair étaient épais et arqués, ses yeux bleus et langoureux pouvaient inspirer une grande passion. Son teint avait cette pâleur si chère aux poètes et, en voyant ses lèvres fines, on eût dit deux feuilles de roses séparées par des gouttes de rosée. Sa taille était svelte et élégante et la rondeur harmonieuse de tout son corps telle que chaque fossette de ses doigts pouvait contenir une grosse perle.

Pendant que la pauvre mère attendait avec impatience l'impression que devait produire sur son fils l'incomparable beauté qu'elle avait trouvée à grand'peine, celui-ci avait fini, dans son accès de passion, par ne plus tenir compte des limites que Mehpeyker avait tâché de mettre à leurs rendez-vous et avait passé une semaine entière chez elle à boire et à s'amuser. Ce n'est que sur les vives instances et les pleurs de cette dernière qu'il consentit à la quitter, en lui donnant sa parole de ne pas revenir avant d'avoir passé trois nuits auprès de sa mère.

En rentrant à la maison par la porte du harem (1), les nerfs fatigués et surexcités par une semaine d'une existence folle, il rencontra Dil Achoub dans le jardin. Comme ses traits lui étaient inconnus, il la prit pour une jeune amie de sa mère et voulut retourner sur ses pas; mais les autres servantes, qui s'y trouvaient également, lui ayant dit qu'elle faisait partie de la maison, il continua son chemin.

Pendant qu'il traversait le jardin, il eut soin d'observer la jeune fille, qui lui plut beaucoup; mais avant même de monter l'escalier, la beauté de Mehpeyker et surtout les mille plaisirs qu'il goûtait dans son intimité lui vinrent à

(1) Harem ne veut pas dire, comme on croit en général en Europe, une collection de femmes. Il correspond au mot gynécée, c'est-à-dire partie de la maison réservée aux femmes. D'après les usages établis chez les Musulmans, les hommes, à l'exception des parents très proches, n'ont pas accès dans la société des femmes. En conséquence les maisons ont deux portes.

l'esprit et dissipèrent l'impression produite sur lui par Dil Achoub. Il considéra même comme une grande infidélité à l'égard de sa maîtresse d'avoir regardé la jeune fille et se le reprocha intérieurement.

En entrant chez sa mère, il préparait des réponses aux reproches qui l'attendaient ; mais celle-ci, résolue à exécuter fermement son projet, le reçut avec un baiser et sa tendresse habituelle comme si elle ne savait rien, ce qui le tranquillisa. Non contente de cette indulgence, et voulant faire disparaître les dernières traces du malaise qu'elle remarquait dans les traits du jeune homme, la pauvre femme dit :

— Mon cher Ali, je suis enchantée de te savoir si assidu à tes devoirs de bureau et je ne doute point que ton application ne contribue grandement à ton avancement. Mais tes chefs devraient être plus raisonnables et permettre à des fonctionnaires comme toi d'aller voir leur mère au moins tous les deux jours.

Ces paroles et d'autres de cette nature finirent par lui faire penser que sa mère ignorait entièrement la vérité.

Ils passèrent la soirée à parler de choses indifférentes et se promenèrent un peu, après le dîner, dans le jardin. Tout le temps, ce fut Dil Achoub qui s'occupa du service et le Bey ne cessa d'observer à la dérobée la charmante Circassienne. Seulement, ses regards avaient l'air d'admirer un beau tableau et son cœur, esclave de Mehpeyker, restait insensible.

Toutefois, sa mère n'étant pas douée du don de lire les secrets du cœur se berçait d'espoir, considérait la réalisation de son programme comme un fait accompli et s'attendait, pour se tranquilliser tout à fait, à apprendre le soir même que Dil Achoub était dans les bras de son fils (1).

(1) Je crois nécessaire d'expliquer ce passage, afin que le lecteur européen ne soit pas induit en erreur. Les personnes qui se mariaient avec des esclaves achetées ne faisaient consacrer légalement leur union que quand bon leur semblait, sauf à reconnaître immédiatement et sans restrictions les enfants qui naissaient. Ces sortes de mariages sont, à l'heure qu'il est, très rares par suite de la suppression des esclaves.

Quant à lui, il lui tardait de se coucher afin de se reposer des fatigues d'une semaine.

Vers les neuf heures, prétextant un léger malaise, sa mère se retira, sans manquer toutefois de dire à Dil Achoub de se tenir aux ordres du Bey.

Lorsque celui-ci entra dans sa chambre, il ne jeta pas même un regard sur la jeune fille qui l'y avait accompagné ; il se déshabilla, se mit au lit et la renvoya avec ordre de fermer la porte. Quelques minutes après, il s'endormait. Quant à sa mère, l'anxiété dans laquelle elle avait vécu depuis quelque temps et l'émotion trop forte qu'elle avait ressentie en revoyant enfin son fils bien-aimé avaient naturellement ébranlé sa santé. Aussi, le malaise qu'elle avait allégué au jardin se changea-t-il en une véritable indisposition quand elle rentra dans sa chambre. Aussi n'osa-t-on pas lui faire part de l'indifférence que son fils avait témoignée à Dil Achoub.

Sûre, d'ailleurs, ainsi qu'il a été dit plus haut, que le contraire arriverait, elle ne jugea point nécessaire de le demander.

La pauvre femme passa la nuit dans un violent accès de fièvre. Quand elle se réveilla le matin, son cœur était en proie à une grande émotion et ses nerfs à une sérieuse crise. Avant même de prendre sa collation, elle s'enquit du sort réservé à Dil Achoub. Les hésitations des servantes lui firent bientôt comprendre la cruelle vérité; tout son sang se mit en ébullition, les palpitations de son cœur arrêtèrent presque sa respiration et tous ses membres tremblèrent. Les plus grandes résolutions sont prises dans les plus grandes crises : elle décida dans sa violente douleur de proposer à l'instant Dil Achoub à son fils. Quand le cœur prend un parti, il impose facilement silence aux souffrances physiques. Tel fut le cas avec la Hanim. Une demi-heure après, Ali Bey vint aussi au salon pour prendre son café. Quand ils furent seuls, le dialogue suivant s'engagea entre eux :

— Mon très cher Ali, la nouvelle esclave t'a-t-elle plu ? Elle est jolie. Outre sa beauté, elle est d'une éducation parfaite. Elle joue très bien du piano et est très habile dans les travaux à l'aiguille. Elle a surtout un caractère angélique.

— Tant mieux, chère mère, elle vous distraira en mon absence.

— Ai-je besoin d'autre distraction que celle d'attendre ton retour ? Je l'ai achetée pour toi.

— Que dois-je en faire ?

— Qu'est-ce que tu me dis là ? Grâce à Dieu, tu entres dans ta vingt-deuxième année. Il est temps que tu te crées une famille. Si tu prends une demoiselle noble, il te sera impossible de la voir avant de l'épouser (1) et, par conséquent, tu pourras ne pas l'aimer. Dans ce cas, ta vie entière ne sera qu'un supplice. Abstraction faite de toutes ces considérations, il y aura, comme il m'est impossible de me séparer de toi après ton mariage, deux maîtresses dans la maison, et, si nous n'étions pas d'accord, c'est toi qui souffrirais du spectacle de notre désunion. Quant à Dil Achoub, ce n'est qu'une esclave ; si elle te plaît, tu en feras ta femme et tu la façonneras alors à ta guise.

— Je n'en veux pas.

— Pourquoi ? Si elle n'est pas de ton goût, dis-moi ce que tu désires afin que je puisse te satisfaire.

— Non ; je n'ai rien contre elle. On trouverait difficilement une jeune fille plus belle qu'elle, mais je n'y tiens

(1) Il ne sera pas inutile, pour l'intelligence du récit, de dire quelques mots sur la façon dont se font les mariages turcs. Quand un homme veut se marier, sa mère ou sa sœur ou bien une proche parente, et, à défaut, une amie de la famille lui présente une jeune fille réunissant les charmes physiques et, les qualités qu'il cherche dans sa future épouse. C'est donc sur le rapport et le témoignage de ces intermédiaires que les mariages ont lieu. Comme on voit, ils sont presque tous de convenance et pourtant n'en sont pas moins heureux. Je dois ajouter que les jeunes gens difficiles à satisfaire trouvent moyen de se voir, ne fût-ce que de loin, et qu'il y a quelquefois des mariages d'amour. Comme l'épouse n'apporte aucune dot et que c'est l'époux au contraire qui doit, d'après les usages, pourvoir aux besoins de la famille, une jeune fille d'un physique agréable est toujours sûre de trouver un mari, quelque pauvre qu'elle soit.

nullement. Du reste, pourquoi persistez-vous à me marier ?

— Voilà une belle question ! Je vieillis et n'est-il pas naturel que je veuille élever moi-même les enfants de mon unique fils ? Ne penses-tu pas combien cela me ferait du bien de voir ici à présent jouer un ou deux chérubins ?

— Vous avez encore le temps de vieillir et vous aurez tout le loisir nécessaire d'élever, suivant vos vœux, vos petits enfants. Si mon mariage ne se fait que dans quelques années, la terre n'en tournera pas moins.

— Ne t'obstine pas, mon adoré, et puisque cette fille te plaît, épouse-la pour l'amour et le repos de ta mère.

— Vous avez vraiment contracté une étrange habitude. Auparavant, vous n'insistiez pas de cette façon sur ces sortes de choses.

Durant ce dialogue, la nervosité provenant de son indisposition augmentée encore par l'insuccès de ses paroles fit souffrir cruellement la pauvre femme qui dit presque en larmes :

— Bon, bon, tu te moques de la volonté de ta mère et tu foules aux pieds son amour. Et pourquoi ? Pour une courtisane.

Pouvait-elle croire que l'ingrat fût le jouet de ses sens au point d'immoler une tendre mère, qui l'avait porté dans son sein et qui l'avait élevé avec tant de sollicitude aux sourires factices d'une courtisane ? Comment pouvait-elle prévoir que ce débauché déraisonnable fût esclave de son orgueil jusqu'à oser insulter l'ange qui voulait sauver sa dignité et son honneur ? A ces paroles de sa mère il répondit d'un ton arrogant, comme s'il parlait à une servante, qu'il avait eu tort de venir à la maison, sachant bien qu'il n'y serait pas à son aise. Tout en murmurant, il se leva avec colère, et sortit bruyamment. Quant à elle, cette scène l'avait abasourdie; elle le regarda s'éloigner et ne put proférer d'autres paroles que ce cri dé-

chirant : Le sort me réservait-il de voir aussi ce jour ?

D'après la description que nous avons faite plus haut, l'on a une idée de l'élégance luxueuse qu'on remarquait dans le yali de Mehpeyker. Nous avons seulement omis de dire que, depuis, leurs relations, celle-ci n'avait rien accepté du Bey et qu'elle avait même fait une scène à propos de quelques primeurs qu'il avait envoyées un soir. On devine aisément que le mobile principal de sa conduite était de confirmer d'une façon ostensible la sincérité de son amour, qui, bien que sensuel, était réel et avait grandement contribué à écarter toute idée d'intérêt. Toutefois, les festins continuels et l'entretien d'une maison aussi bien montée que la sienne exigeaient des dépenses auxquelles il fallait pourvoir et Mehpeyker n'avait aucune fortune personnelle. Toute chance de se procurer de l'argent lui étant enlevée depuis qu'elle vivait dans l'intimité exclusive du Bey, sa seule ressource consistait dans les fonds fournis en guise d'hommages par un certain Abdoullah Effendi, épris depuis longtemps de ses charmes.

Ce personnage, originaire de la Syrie et d'une basse extraction, était d'une perversité profonde. Sa fortune, élevée sur la ruine de quelques négociants indignement exploités par lui, l'avait mis à même de faire avec l'Egypte des affaires dans la conduite desquelles, d'ailleurs, il avait fait preuve d'une habileté et d'une activité remarquables. Bien qu'âgé de plus de soixante-dix ans, il était encore friand de la société des femmes. Sa figure ravagée par la petite vérole était d'un brun foncé ; ses yeux malades portaient encore les traces de l'ophtalmie égyptienne dont il avait souffert à différentes reprises ; son nez naturellement gros avait des déchirures, indices certains d'excès anciens qui lui donnaient l'apparence d'une figue d'Inde pourrie ; les quelques dents qui lui restaient étaient noires et gâtées ; la bouche était d'une laideur repoussante et d'une grandeur démesurée ; ses moustaches et sa barbe

étaient aussi clairsemées que les poils d'un animal galeux. Vu son physique dégoûtant, il ne parvenait pas, même au prix de grands sacrifices d'argent, à être le bienvenu parmi les femmes. Le seul rôle auquel il s'arrêtait consistait à prodiguer l'or à la courtisane qu'il convoitait, la laissant libre de suivre tous ses caprices et se contentant d'obtenir de temps à autre quelques heures de son intimité.

Depuis qu'il connaissait Mehpeyker, dont il était éperdument amoureux, il n'avait pu venir que deux fois à Constantinople en trois ans et l'avait vue seulement quatre ou cinq fois. Cela n'empêchait pas qu'il l'entretînt dans un luxe et une opulence à faire envie aux plus grands dames.

Il était justement arrivé dans le courant de la semaine qu'Ali Bey avait passée chez Mehpeyker et l'avait invitée plusieurs fois à venir le trouver.

Craignant que le jeune homme n'eût connaissance de sa liaison, elle avait rompu complètement avec Abdoullah Effendi et avait répondu à ses invitations d'une manière évasive. Mais, d'autre part, connaissant la scélératesse de l'individu, qui, poussé à bout, était capable de la plus terrible vengeance contre elle, ou bien, s'il découvrait la vérité, contre Ali Bey, dont la vie serait probablement en danger, elle jugea nécessaire de se séparer à l'amiable. Pour arriver à son but et attendrir un peu le cœur de bronze du misérable, elle n'imagina d'autre stratagème que celui de recourir à ses charmes. Elle résolut, en conséquence, d'avoir une entrevue avec lui. C'était là le motif de la promesse qu'elle avait arrachée à son amant de ne pas revenir avant trois jours.

Comme elle ne voulait pas se trouver la nuit avec Abdoullah Effendi, elle prit, le lendemain matin, le premier bateau pour la ville et se rendit directement chez lui. Malheureusement, il était absent, et, comme elle n'avait pas le courage d'y retourner le jour suivant, de peur de

rencontrer Ali Bey dans la rue, elle dut, malgré elle, l'attendre jusqu'au soir et, naturellement, passer la nuit dans sa maison (1).

De son côté, Ali Bey, après sa scène avec sa mère, s'était promené au hasard pendant près de deux heures, afin de calmer sa colère inconvenante, et s'était réfugié chez sa maîtresse pour reprendre sa gaieté.

Il fut d'abord très contrarié de ne pas la trouver au yali. Lui qui, sur un léger reproche de sa mère, avait si vite oublié toutes ses bontés et toute son affection, se montra plus patient à l'égard de Mehpeyker. Il s'efforça d'excuser de son mieux son absence; il se rappela que jusque-là il l'avait trouvée chez elle toujours prête à l'enlacer de ses bras amoureux et il conclut qu'il ne serait pas juste de lui en vouloir : une femme ne peut rester continuellement enfermée, il lui faut sortir pour vaquer à ses affaires.

Quoi qu'il en soit, cette absence inattendue, ajoutée à la promesse qu'elle lui avait fait faire lors de leur dernière séparation, n'était pas de nature à le laisser sans inquiétude. Il passa plusieurs heures à se promener dans le jardin et à revoir en imagination les plaisirs dont la répétition ne serait probablement qu'une question de quelques moments et dont l'idée le réjouissait d'avance. Pourtant, le souvenir de la promesse qu'elle avait exigée de lui faisait battre de temps en temps son cœur violemment et une sueur froide passait sur tout son corps. Cet état ne durait toutefois qu'une minute pour faire place ensuite à l'idée du plaisir. Vers le soir, il se mit à surveiller l'arrivée de tous les bateaux de Constantinople dans l'espoir de voir débarquer sa bien-aimée ; mais les vapeurs se succédaient et Mehpeyker n'arrivait pas.

Quand six heures sonnèrent, il commença à désespérer de la voir apparaître. Comme d'ordinaire, les servantes

(1) Le service de nuit n'existe pas à Constantinople pour les bateaux à vapeur.

apportèrent le raki sur la petite table somptueusement servie. L'alcool peut-il produire, dans la souffrance, d'autre effet que celui d'exciter l'imagination ? Le Bey buvait pour calmer son agitation, tandis que le raki lui montait au cerveau comme un feu brûlant. Enfin tout espoir s'évanouit à l'arrivée du dernier bateau. Le visage du jeune homme prit subitement une expression effrayante. D'un côté, la jalousie et, de l'autre, la pensée qu'il pouvait être le jouet d'une femme l'affectèrent tellement qu'il eût préféré la mort à une pareille existence. Il endura de grands supplices pendant une demi-heure. Peu à peu, le kiosque, qu'il prenait auparavant pour un paradis terrestre lui fit l'effet d'un cachot horrible et les formes gracieuses de Mehpeyker d'un squelette qui lui envoyait des sourires malins et railleurs. Des mélodies qui le charmaient tant naguère il ne restait plus que ce cri terrible : Prends garde,ta Mehpeyker te trahit, ton malheur est inévitable ! Le raki, qui lui avait procuré jusqu'alors un plaisir ineffable, ne fit qu'augmenter sa tristesse.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il se souvint de son altercation avec sa mère. Bien que les désordres de sa vie eussent beaucoup modifié son caractère, un amour de quelques mois n'avait pu gâter complètement son intelligence naturelle peu commune et les fruits d'une bonne éducation de vingt années. Comme, par suite de l'étrangeté de son tempérament, une simple affection pouvait aussi facilement se changer chez lui en passion qu'un amour en aversion et qu'ayant goûté tous les plaisirs jusqu'à satiété, il ne voulait plus revoir Mehpeyker que pour lui jeter à la figure son dégoût et son mépris, sa seule préoccupation était de réparer ses torts envers sa mère. Ce souci l'empêcha de dormir toute la nuit. Il regretta à tel point sa coupable étourderie qu'il n'aurait pas hésité à solliciter son pardon, même au prix de sa vie. Tout le temps qu'il passa dans son lit à se tordre

comme sur un feu ardent, il récapitula dans sa tête toutes les actions de Mehpeyker depuis leur liaison. Aucune d'elles ne lui semblait exempte de fausseté ! A force de les commenter, les plus innocentes lui semblaient cacher des vues diaboliques. Il soumit au même examen minutieux la conduite de sa mère à son égard depuis qu'il était en état de juger : il n'y put rien voir qui ne fût empreint d'une bonté sans bornes et d'une indulgente bienveillance. Il voyait même dans ses duretés un témoignage de sa tendresse. Il n'eut alors d'autre désir que celui d'humilier et de mépriser Mehpeyker et de rentrer dans les bonnes grâces de sa mère.

Pendant que le Bey passait ainsi sa nuit aux prises avec deux sentiments diamétralement opposés, la rage de la vengeance et le désir de racheter ses fautes, l'un aussi terrible que l'autre était tendre, Mehpeyker n'avait pu voir Abdoullah Effendi qu'à six heures et demie du soir. Les occupations de ce dernier l'avaient retenu en ville. Quand il la vit, sa face de démon s'éclaira d'un sourire laid et malin. Ils échangèrent quelques paroles laconiques. Abdoullah reprocha à Mehpeyker de l'avoir négligé ; celle-ci lui répondit durement qu'elle était maîtresse de ses actions. Elle alla droit au but et, s'appuyant sur la convention passée entre eux, lui raconta son amour. Elle ajouta qu'elle ne pouvait lui appartenir tant qu'elle serait à Ali Bey ; elle consentait à être privée de la pension qu'il lui servait et désirait seulement que la rupture provisoire de leurs relations n'entraînât aucune inimitié entre eux. Il refusa catégoriquement d'accéder à sa requête. Ne se tenant pas pour battue, elle usa de toutes les ressources de son éloquence et de ses charmes pour lui arracher son consentement. Mais rien ne l'ébranla. A ses prières il opposait des démonstrations amoureuses et à ses arguments des réponses ironiques sur l'inadmissibilité d'une pareille demande. Après quelques heures d'une discussion très vive, Mehpeyker constata l'insuccès de ses

efforts et, sa fierté l'emportant, elle ne se soucia plus de la rancune possible du vieillard que ses démarches avaient précisément pour but d'éviter. Elle décida de secouer le joug. Finalement, lorsque Abdoullah Effendi lui fit observer que malgré leur convention elle ne pouvait raisonnablement le priver entièrement de sa compagnie et que toute argumentation pour prouver le contraire serait peine perdue, elle se leva toute frissonnante de colère et prit son féradjé et son voile.

—Comme tu voudras, dit-elle, sache seulement qu'à partir de ce moment Mehpeyker n'existe plus pour toi. Que je sois aussi vile que toi si je ne tiens parole !

Elle se prépara à sortir avec l'intention de passer la nuit ailleurs. Connaissant très bien le caractère obstiné de son interlocutrice, il ne douta plus, à son air décidé, de l'irrévocabilité de son projet. Mais, comme il l'aimait passionnément, il crut devoir changer de langage et, pour enlever aux paroles échangées tout caractère sérieux, il feignit de lui faire des reproches de ce qu'elle ne comprenait pas la plaisanterie. Ce n'est que sur de vives instances qu'il put la persuader de rester. Ils reprirent donc leurs places respectives et continuèrent la conversation.

Cette fois, les propositions venaient de lui et elle persista à les refuser toutes formellement. A la fin, il finit par dire :

—Je vous accorde un délai de six mois. Amusez-vous comme bon vous semblera avec votre Bey. Rien ne manquera chez vous et je tâcherai même d'augmenter votre bien-être. Toutefois, le délai écoulé, j'exigerai aussi ma part. Si vous consentez, je ne mettrai point d'entraves à vos plaisirs, sinon, je me vengerai. C'est ma dernière proposition. Franchement parlant, je ne puis pas aller plus loin. Si vous l'acceptez, tant mieux et vous êtes, durant la période fixée, maîtresse de vos actions.

Mehpeyker accepta le marché sans hésitation. Le seul avantage de ceux qui cherchent leur salut dans un sub-

terfuge est d'essayer de retarder l'arrivée du malheur qu'il ne peuvent plus éviter. A la suite de cet acte, elle se considéra comme à l'abri du danger qui la menaçait.

Après cette paix avantageuse pour elle, il sollicita rien que pour une nuit les faveurs de Mehpeyker; elle refusa avec indignation, et n'accorda pas même un simple baiser auquel s'étaient réduites les exigences d'Abdoullah Effendi. Bien que l'amour de Mehpeyker pour Ali Bey fût purement sensuel, il n'en occupait pas moins, par sa violence même, son cœur et son esprit à tel point que, durant son entrevue, elle croyait voir se dessiner devant ses yeux l'ombre du jeune homme et s'imaginait qu'il entendait et voyait tout.

Bref, après avoir réglé la question longuement débattue, ils regagnèrent leurs chambres respectives comme deux personnes indifférentes qui viennent de terminer un marché.

Le lendemain matin, elle se leva avec l'aube et, sans même lui dire adieu, sortit pour prendre le premier bateau du Bosphore. Quand elle apprit, à son arrivée au yali, que son amant était chez elle depuis la veille, elle eut beaucoup d'inquiétude sur les suites fâcheuses que pourrait occasionner ce contre-temps. Toutefois, elle ne désespéra pas d'apaiser l'orage en donnant sur son absence des explications satisfaisantes. Avec cette idée, elle entra dans le kiosque où se trouvait le Bey. Il était assis près d'une fenêtre et regardait les eaux lentes du Bosphore, tandis que son esprit était occupé de mille pensées. Un bruit de pas l'arracha à sa contemplation, et, quand il vit Mehpeyker, sa colère monta à son paroxysme. Il demanda avec une voix de tonnerre :

— Où as-tu été ?

— Ne te mets pas tant en colère, répondit-elle avec crainte, et laisse-moi le temps de reprendre mes sens pour raconter le malheur qui m'est arrivé.

— Tu vas me faire part du malheur qui t'est arrivé, ré-

pliqua-t-il avec un redoublement de colère, crois-tu qu'on avale encore tes mensonges ? Me prends-tu pour un imbécile parce que j'ai fait semblant jusqu'ici, pour ne pas gâter mes plaisirs, d'ajouter foi à tes faussetés ? Maintenant, j'en ai assez. Paie-toi et va amuser un peu les nouveaux amis que tu t'es procurés. En disant ces mots, il sortit de sa poche cinq billets de cent livres chacun et, les lui jetant presque à la tête, il se dirigea vers la porte. La sensualité avait un tel ascendant sur elle qu'elle digéra cette insulte et, lui barrant à genoux le passage :

— De grâce, dit-elle, écoute-moi, et, si je suis coupable, tue-moi !

Pour toute réponse, il l'écarta d'un coup de pied dans la poitrine, regagna le jardin et, après avoir fait ses adieux à ce lieu maudit et jeté quelques regards sauvages en arrière, il se trouva dans la rue.

La conduite inqualifiable de son fils à son égard avait réduit Fatimé Hanim à la tristesse la plus poignante ; car il était son espoir, sa joie et sa consolation dans la vie. Elle n'espérait plus, après ce qui s'était passé, qu'il retournât jamais auprès d'elle et, dans le cas même où il le ferait, elle ne se sentait plus la force de vivre avec la même sérénité d'âme qu'auparavant. A ses yeux, Ali n'était pas mort, mais entré dans un autre monde où elle ne pouvait le suivre, emportant avec lui tous les sentiments tendres et tout l'amour dont son cœur maternel était capable. Y a-t-il un supplice plus grand pour une mère que de perdre tout vivant le fruit de ses entrailles sans même pouvoir regretter sa perte ? Cette souffrance morale finit par engendrer une fièvre violente qui ne lui laissa pas de toute la nuit un seul moment de répit. L'âme brisée, elle fut bien près de faire un pas qui doit être affreux pour une mère saintement élevée : maudire ce fils dénaturé ; mais elle se rappela à temps son mari défunt ; ce souvenir lui fit couler d'abondantes larmes et elle se mit à demander à

Dieu la grâce de pouvoir corriger son malheureux enfant.

Quant à Dil Achoub, elle savait, dès le premier jour, qu'elle était destinée à Ali Bey ; elle se souvint de ce que son ancienne maîtresse lui avait dit sur l'éducation et la bonté du cœur du jeune homme et elle avait une certaine confiance dans l'avenir. Lors du retour de ce dernier, les traces de l'ivresse, l'énervement causé par l'abus des plaisirs, la légère pâleur provenant de l'insomnie et enfin la lassitude de ses yeux avaient donné à son expression quelque chose de si triste et de si mélancolique, que la pauvre jeune fille passa des heures entières à se graver dans l'imagination les trait attrayants du Bey et conclut intérieurement que la plus grande félicité pour elle serait d'être aimée de lui. Elle avait pris les quelques regards dont il l'avait honorée pour les signes précurseurs de son affection naissante, et elle attribuait la conduite plus qu'indifférente du jeune homme à son égard à sa réserve naturelle ou bien encore à son ignorance des projets de sa mère. Elle conservait donc l'espoir d'être un jour heureuse avec lui et l'attente elle-même avait bien ses charmes.

Hélas, quand elle apprit, le lendemain, que le Bey était parti à la suite d'une violente scène dont elle était la cause, et lorsqu'elle vit la grande douleur de la Hanim, elle souffrit cruellement de voir s'évanouir le bonheur entrevu de si près et d'être en même temps l'auteur involontaire de cette catastrophe. En vingt-quatre heures, elle maigrit et changea autant que si elle avait été malade depuis des mois ; son visage naguère si frais devint semblable à une belle rose fanée.

Le lendemain, à l'heure de la scène de la veille, la plaie saignante dans le cœur de la pauvre mère se rouvrit au souvenir de cet événement triste et inattendu.

Pour tâcher de l'oublier autant qu'il était possible, elle chercha à distraire son esprit par quelque chose qui pût l'occuper. Elle eut recours finalement à la malheureuse

Dil Achoub, compagne de son infortune, pour puiser dans son entretien quelque consolation.

— Ma fille, dit-elle, la Providence m'a privée d'un fils dénaturé. Il ne me reste plus dans le monde que toi. Veux-tu demeurer auprès de moi tant que je vivrai ?

— Que le ciel me châtie, répondit Dil Achoub, en proie à un profond abattement, si je franchis jamais le seuil de votre porte. Que vous êtes bonne et généreuse, Madame, de me montrer encore tant de bienveillance quand c'est moi, et vous le savez, qui suis la cause de votre séparation d'avec votre fils. Mon étoile néfaste vous a porté malheur. Si je disparais, la bonne harmonie d'autrefois ne manquera pas sans doute de renaître chez vous, et pour amener cet heureux dénouement, je me résignerai, Dieu m'en est témoin, même à mourir, s'il le faut.

La Hanim répliqua avec beaucoup de tendresse et de délicatesse qu'elle n'était en aucune façon responsable de ce qui devait arriver et qu'elle ne voulait nullement renoncer à son second enfant qu'elle avait désiré unir au premier aujourd'hui disparu, hélas !

Juste à ce moment, une servante vint annoncer qu'Ali Bey arrivait, et, avant que sa mère eût le temps de penser à l'accueil qu'elle devait lui faire, il parut à la porte de la salle. Il était pâle et affreux à voir.

Après avoir regardé quelques secondes autour de lui, hébété et stupéfait, ses lèvres devenues toutes blanches commencèrent à trembler et ses yeux tournèrent dans leurs orbites comme s'il allait s'évanouir. D'un air suppliant et hésitant à la fois il se jeta aux pieds de sa mère et, sans pouvoir proférer une parole, il pleura tellement que la pauvre femme oublia la blessure de son cœur.

— Mon cher Ali, dit-elle, assez pour l'amour de Dieu. Tu deviendras malade et tu me tueras. Est-ce que je puis être offensée pour une bagatelle ? Sèche tes larmes, je t'en supplie ! Je ne puis les voir, elles me font mal.

La rancune d'une mère peut-elle durer longtemps ?

Elle qui était irréconciliable une demi-heure auparavant et fermement décidée à ne jamais pardonner une telle injure n'avait maintenant d'autre désir que de calmer son fils. Quant à la malheureuse Dil Achoub, le spectacle saisissant qui s'offrait à sa vue, les larmes du repentir mêlées aux cris de joie de la réconciliation avaient paralysé ses forces. Tant d'émotions l'avaient vaincue, elle s'était évanouie. La mère et le fils, une fois revenus de leur trouble, l'aperçurent à leurs pieds.

Fatimé Hanim se leva d'un bond et, après avoir fait un doux reproche à Ali Bey des souffrances qu'endurait la jeune fille à cause de lui, elle accourut, avec un empressement tout maternel, lui faire respirer des sels.

Après dix longues minutes, celle-ci ouvrit enfin les yeux. Toute confuse d'avoir trahi son amour, elle ressentit pourtant la joie secrète d'avoir acquis une nouvelle preuve de la tendre affection que lui témoignait sa maîtresse. Elle revint bientôt complètement à elle et, grâce à un grand effort de volonté, les traces de la syncope disparurent et son visage reprit son expression mélancolique.

Ali Bey, délivré d'un amour néfaste, se trouvait dans les conditions les plus favorables pour s'éprendre de la première jeune fille qu'il rencontrerait.

Ce qu'il observait en Dil Achoub ne ressemblait ni aux minauderies, ni aux promesses, ni aux protestations d'affection équivoques de Mehpeyker, qui pouvaient être tout aussi bien fausses que vraies. Cette maigreur subite et cet évanouissement n'étaient point des artifices de femme et il fallait bien se rendre à l'évidence. D'après le portrait que nous avons tracé plus haut, on a pu se convaincre que Dil Achoub était incomparablement plus belle que Mehpeyker et que sa vertu et sa constance donnaient à sa personne un charme tout particulier.

Ali Bey s'étonnait en lui-même d'avoir été la veille aveugle et esclave d'une perfide au point de ne pas avoir

apprécié un ange tel que Dil Achoub et de s'être permis d'offenser sa mère. Il regrettait infiniment de n'avoir plus le droit de faire revenir cette dernière à son premier projet. Quant à la Hanim, craignant une nouvelle scène et ne sachant pas si le repentir témoigné par son fils était la conséquence de la rupture avec sa maîtresse ou bien le désir de réparer ses torts de la veille, elle n'osa même pas se rappeler le rêve qu'elle avait caressé. Ces hésitations l'empêchèrent pendant quelques heures d'amener la conversation sur Dil Achoub. Toutefois, elle ne pouvait se persuader qu'Ali serait le même qu'autrefois s'il n'était retenu au foyer par les liens d'un nouvel amour; elle cherchait donc une occasion d'imprimer à la conversation la direction désirée et ne parvenait pas à trouver un préambule opportun.

Pourtant la tentation devint trop forte, elle s'approcha de lui, mit son bras sur son épaule et le regardant à chaque parole dans les yeux :

— Cher Ali, dit-elle, j'ai à te parler, mais ne te fâche pas. Tu as cru que j'étais offensée et tu as pleuré pour cela, n'est-ce pas ? Non, non, mon adoré, j'avais simplement pitié de toi. Si tu avais vu dans quel état tu étais ! Tu étais comme un insensé !... Ces sortes de malheur arrivent dans la jeunesse. Es-tu toujours sous l'influence des mêmes inquiétudes ? Est-ce que... est-ce que tu l'aimes encore autant ?

Le visage d'Ali Bey était devenu pourpre de colère :

— Que la foudre l'écrase, répondit-il sur un ton de dégoût, et le démon perdra en elle une aide précieuse !

— Oh ! mon trésor, répliqua-t-elle, n'osant s'adonner complètement à l'espoir que lui causait ce brusque revirement, et ton état d'hier ?...

— Pour l'amour de Dieu, chère mère, dit-il, en l'interrompant, ne me parle pas d'hier, j'étais fou, j'étais lâche. Puissé-je être mort avant d'avoir vu la journée d'hier.

Il y avait tant de conviction dans sa voix et dans son

accent qu'elle le crut réellement guéri de son amour. Avec une joie facile à concevoir, elle se mit à genoux et remercia Dieu de lui avoir rendu son fils tel qu'elle l'avait connu autrefois. Ses accents empreints d'une solennité religieuse firent sentir plus cruellement encore à Ali Bey l'étendue de la faute qu'il avait commise. D'un mouvement instinctif, il se jeta au cou de sa mère et versa dans son sein les larmes si douces du repentir. Elles lui firent du bien et le calmèrent. Mais sa mère n'était qu'à moitié rassurée sur l'avenir tant qu'il ne serait pas uni à Dil Achoub. L'occasion lui parut des plus favorables; elle se mit à sonder le terrain et à parler de la beauté, de l'éducation et de la droiture de la jeune fille.

Elle ne manqua pas de faire ressortir habilement sa maigreur subite et son évanouissement, signes certains d'un amour profond qui n'avaient pu échapper à l'attention du Bey et elle ajouta que si elle n'était pas toute à son goût, elle lui chercherait une autre épouse, mais que ce serait dommage pour la pauvre fille. Elle tâcha en même temps de lire sur son visage l'effet de ses paroles.

— Puisqu'elle vous plaît, répondit-il, pourquoi ne me plairait-elle pas aussi ? A quoi bon vous le cacher, son visage et son caractère me plaisent beaucoup, au contraire; toutefois je ne pensais pas me marier si tôt.

— Mon chéri, dit-elle, ravie de la bonne tournure des événements, ainsi que je te l'ai dit hier, je désire voir tes enfants et les élever de mes propres mains ; tu ne me priveras pas, j'espère, de ce bonheur.

— Comme vous voudrez, répondit-il.

Elle résolut d'exécuter son projet le soir même. Quand il fut sorti dans le jardin, la Hanim manda auprès d'elle Dil Achoub. Elle lui fit part un peu à la hâte, peut-être, après un court préambule sur la rupture d'Ali Bey avec Mehpeyker, de la décision prise à son sujet. La pauvre fille, qui s'était vue forcée de renoncer à son espoir d'autrefois, ne put cacher sa joie à cette heureuse

nouvelle ; mais elle se reprit bientôt et, honteuse de sa faiblesse, elle se mit à pleurer.

Comprenant que seule la pudeur de la jeune fille faisait couler ses larmes, elle la fit asseoir à côté d'elle et, caressant sa figure et ses cheveux :

— Ma chère enfant, dit-elle, tu n'as pas besoin d'avoir honte. Le Bey est à toi suivant l'ordre de Dieu (1); si tu l'aimes, tu n'as qu'à t'en réjouir. Laisse les regrets à tes ennemis.

Pourtant un nuage de tristesse obscurcissait encore le front de Dil Achoub, et la Hanim ne manqua pas de le mettre aussi sur le compte de sa pudeur. La cause de sa tristesse était qu'elle ne présageait pas dans son esprit une fin heureuse pour un amour dont le début avait été si agité. Elle parvint pourtant à imposer silence à ses sinistres pressentiments et à n'en rien faire voir. Au dîner, la Hanim prit son fils à sa gauche et sa belle-fille à sa droite, et la joie la plus franche ne cessa de régner pendant tout le repas. En quittant la table, ils allèrent, selon leur habitude, au jardin pour respirer l'air frais et se promener sous un ciel pur et étoilé. Quand l'heure de se coucher fut arrivée, la Hanim se retira dans sa chambre. Ali Bey et Dil Achoub se rendirent dans la leur pour y goûter les joies réservées aux nouveaux époux.

KEMAL BEY.

(*A suivre.*)

(1) Chez les Musulmans on se sert de la formule suivante pour demander la main d'une jeune fille : « Suivant l'ordre de Dieu et la parole de son prophète, je demande votre fille, ou votre sœur, etc., pour mon fils ou mon frère, etc.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Christine de Pisan : *Un Carteron de Balades, choisi et présenté par Maurice du Bos*, **Chiberre. —** *Le mémoire de Mahelot, Laurent et d'autres décorateurs de l'hôtel de Bourgogne et de la Comédie française au XVIIe siècle publié par Henri Carrington Lancaster*, **Edouard Champion. — Charles Dufresny :** *Amusements sérieux et comiques, Introduction et notes de Jean Vic*, **Edit. Bossard. — Gui Patin :** *Lettres du temps de la Fronde, Introduction et notes de André Thérive*, **édit. Bossard. — Maurice Mignon :** *Adam Billaut. Choix de poésies*, **Cahiers du centre. — René Canat :** *La littérature française au XIXe siècle*, **t. I (1800-1852), Payot. — Memento.**

Bien que la langue de la fin du XIVe et du commencement du XVe siècle soit devenue pour beaucoup difficilement intelligible, il faut espérer que le petit recueil de M. Maurice du Bos : **Un Carteron de Balades**, trouvera des acheteurs nombreux. Christine de Pisan, auteur de ces ballades, fut, entre toutes les dames de son temps, gentille de caractère, douce de mœurs, docte sans pédantisme, infiniment séduisante dans sa vie, encore mal connue, malgré les travaux de M. Maurice Roy et de Mlle Mathilde Laigle adroitement résumés par M. du Bos. Elle fut peut-être la première femme de lettres qui ait vécu de sa plume, et l'on ne s'étonne nullement que les grands personnages, ses contemporains, l'aient aidée dans cette tâche ardue.

Car ils estimaient avec raison en elle la moraliste et ils admiraient la poétesse pétrissant en ses poèmes la grâce, la finesse, la fraîcheur, la passion. Rarement des femmes ont trouvé un accent plus ingénu pour traduire leurs sentiments intimes :

Tienne toute
Suis sans doubte,
Mon bel ami gracieux,
Et j'en vaulx mieulx
De corps et d'âme...

Qu'on lise ce choix de ballades fait avec un parfait discernement et l'on sera ravi de la lecture. Il est bon de retourner quel-

quefois vers le passé pour y rencontrer quelque naïveté et quelque franchise.

Quiconque, d'ailleurs, ignore le passé s'explique mal le présent. M. Henri Carrington Lancaster partage, nous en sommes assuré, cette opinion. M. Lancaster, professeur de littérature française à l'Université John Hopkins, étudie avec une grande ardeur notre littérature dramatique sur laquelle il a publié plusieurs intéressants ouvrages. Il fut certainement frappé de voir que, pour l'interprétation de notre théâtre du XVIIe siècle, jamais aucun directeur de Comédie française ou d'Odéon ne songea à rechercher dans quels décors les troupes d'autrefois jouèrent les pièces dites classiques. Or des dessinateurs nous ont conservé des physionomies de ces décors, particulièrement de ceux des ballets.

Depuis longtemps les spécialistes du grand siècle connaissaient le **Mémoire de Mahelot**, les directeurs de théâtre nullement, les acteurs et les décorateurs encore moins. M. Lancaster a donc décidé d'offrir aux uns et aux autres une reproduction intégrale de ce précieux manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale. Il vient de réaliser son dessein. Et voici nos m'as-tu vu qui fabriquent des mises en scènes souvent ridicules, munis d'un guide-âne qui les renseignera pleinement.

Sans doute les 47 dessins de décors contenus dans le manuscrit susdit ne concernent-ils que des pièces du commencement du XVIIe siècle, mais ne joue-t-on pas encore, sur nos scènes, du Rotrou, par exemple, dont nous possédons là, pour six pièces, les décors très nets et très exacts ? Le *Mémoire* enferme, en outre, des détails de décoration et de costume de 102 pièces, parmi lesquelles figurent celles de Corneille, Molière, Racine.

M. Lancaster a fait sur ce manuscrit une étude très minutieuse, une étude de vrai savant, de laquelle ressortent en foule des lumières nouvelles. Il nous révèle des faits qui montrent que le théâtre classique n'eut point la monotonie qu'on lui a attribuée. Des listes de comédiens, des règlements, les titres d'innombrables œuvres, patiemment rendues à leurs auteurs par M. Lancaster, complètent le *Mémoire* de Mahelot et de ses compères Laurent.

En somme, ce manuscrit embrasse notre théâtre de 1634 à 1686. On peut, dès lors, juger de son importance. Nous ne sommes nullement d'avis que l'on continue à nous fatiguer de tragédies parfaitement ennuyeuses, mais, si l'on s'y entête néanmoins, qu'on nous

les restitue dans leur véritable atmosphère. Le travail sommaire, mais suffisant de Mahelot aidera à cet effort de résurrection plus puissamment que les inventions fantasques d'un Antoine, d'un Gémier ou d'un Copeau.

Si nous possédions des documents de cette espèce pour le XVIIIe siècle, le théâtre de cette période, souvent spirituel et vivant, nous apparaîtrait bien plus attrayant. Nous aimerions entendre, par exemple, dans leur décor initial les pièces charmantes de Charles Dufresny. Car l'œuvre de cet écrivain a vieilli à peine. On la reprend quelquefois. Peu de temps avant la guerre, M. Jean Vic, ayant retrouvé, parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, un acte inédit (*Les Dominos*) de ce plaisant auteur, le confia au directeur de l'Odéon, qui le fit représenter non sans succès, avec une mise en scène de son imagination.

M. Jean Vic est un fidèle de Dufresny. En deux brochures : *Les Idées de Charles Dufresny*, il a étudié l'esprit et l'influence vraiment extraordinaires de ce singulier personnage. Aujourd'hui, dans la collection *les Chefs-d'œuvre méconnus* il réédite : **Les Amusements sérieux et comiques** du même auteur. Plus tard il retracera sa vie. Il ne nous en donne, à cette heure, avec beaucoup d'esprit et de science qu'un aperçu fort agréable.

On ne sait pas grand'chose de cette vie. Jal surtout paraît y avoir jeté quelque clarté. La tradition veut que Charles Dufresny ait eu des origines royales. Henri IV s'étant diverti avec la jardinière d'Anet en eut un enfant. Il en fit un « garçon de sa chambre », ne se souciant pas de légitimer ce produit de ses amours ancillaires. Ce garçon serait le grand-père de notre Charles.

Cette tradition nous paraît, comme toutes les traditions, sujette à des rectifications sérieuses. Un hasard heureux nous a permis de retrouver le contrat de mariage de l'enfant royal, passé devant Nicolas Baudry et Hierosme Cousins, notaires, le 11 juin 1627. Il y est dit fils de Daniel du Fresny, marchand, demeurant à Loudun et de Jehanne Monceau. Cette Jehanne Manceau fut-elle jardinière d'Anet ? C'est ce qu'il faudrait savoir. Si elle ne le fut point, Dufresny perd tout prestige de naissance. Il appartient dès lors uniment à une lignée de minces bourgeois, si pauvres que la future épouse de l'enfant royal, Françoise Paris, fille de Pierre, ne reçoit en dot que deux piètres

maisons, rue des Canettes, à Paris, et de son futur époux qu'un douaire annuel de 50 livres (1).

Plus tard, ces gens hériteront la maison de Pierre Paris, rue Bourtibourg, et ce sera probablement leur seul héritage. Ils auront, avec 240 livres de gages, 4 enfants à nourrir, dont le premier, Paul, marié à Catherine Icharrat, sera le père de Charles l'écrivain. Celui-ci naîtra en 1654 dans cette maison de la rue Bourtibourg, qu'il conservera durant une partie de sa vie.

De cette vie nous ne dirons rien, laissant au lecteur le soin de la lire dans l'agréable relation de M. Jean Vic. Elle fut toute de gaieté, malgré mille misères et tribulations. Dufresny était un philosophe optimiste et un imaginatif puissant. On sait qu'il inventa un système de jardins pittoresques fort curieux, mal connu et tout à fait digne d'attention. Il fut, au début de sa carrière d'écrivain de théâtre, le collaborateur de Regnard qui lui escroqua le sujet du *Joueur*. Il eut des idées d'une si extrême originalité dans ses œuvres que les plus grands esprits, Voltaire, Lesage, Montesquieu peut-être, de très nombreux autres ne dédaignèrent pas de piller.

Il professait grande admiration pour La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère. Cette admiration le détermina sans doute à écrire ces *Amusements sérieux et comiques* qui n'empruntèrent rien à leurs modèles, mais qui furent tout de même, avec plus de légèreté, plus de gentillesse, quelque chose d'approchant. Dufresny eut le dessein d'y peindre la société de son temps sans pessimisme, comme La Rochefoucauld, sans violence, comme La Bruyère, en se délassant, en jouant. Un Siamois l'accompagne dans son voyage psychologique à travers les milieux.

Aucun plan d'ensemble dans cet ouvrage. C'est un badinage souriant, mais non sans profondeur parfois. Il miroite, il plaît à l'œil, il ne fatigue point l'esprit. On y apprend beaucoup sans avoir besoin de réflexion. Publié en 1699, il annonce, par son style léger, celui du siècle suivant. Il montre que la morale, pour être bien sentie, n'a nullement besoin d'être formulée de façon pesante.

Gui Patin, s'il eût encore vécu à l'époque où triomphait ce charmant opuscule, ne l'aurait nullement savouré. Il n'y aurait point, en effet, trouvé ce ton docte et aussi cette raillerie amère

(1) *Archives nationales*, Y 167 f° 148.

qu'il goûtait surtout en ces sortes d'écrits. Lui aussi a fait, selon son tempérament, une satire des mœurs de son temps, mais il n'était point un philosophe optimiste. On en jugera en lisant ses **Lettres du Temps de la Fronde** que M. André Thérive réimprime avec raison, car elles forment un tout complet, bien homogène, délivré du fatras pédantesque des autres lettres.

Si Dufresny annonçait en souriant les temps frivoles du XVIIIe siècle, Gui Patin continuait, avec la rage de ne trouver plus personne à son diapason, les sombres temps de la Ligue. Comme La Bruyère, leur descendant direct, il ressemblait, mais avec moins de finesse, à cause de ses hérédités paysannes, à ces bourgeois satiriques qui écrivirent la *Ménippée*. On ne sait au juste s'il a aimé quelqu'un ou quelque chose, car il a poussé loin, non seulement contre le Mazarin, mais contre ce qui n'était point conforme à ses étroites idées et à ses sentiments exigus, le fanatisme et la violence.

Ce fut néanmoins, dans la colère et la censure où il se complaisait sans cesse, un écrivain pittoresque. On le lit avec un plaisir vif. M. André Thérive a écrit, en tête de son petit volume, une étude plus psychologique que biographique d'une extrême acuité qui laisse fort loin derrière elle, comme faculté de compréhension et d'analyse, tous les écrits consacrés au furieux adversaire de l'antimoine. Nous l'en félicitons bien volontiers.

A côté de cette étude, celle que M. Maurice Mignon place en tête de son choix de poèmes d'**Adam Billaut** paraît un peu terne. Mais ne soyons pas injuste. M. Maurice Mignon est un bon érudit qui connaît son sujet à fond. Il a longtemps étudié la vie et l'œuvre du Menuisier de Nevers, qui est, non sans raisons valables, d'ailleurs, une gloire locale. Il s'efforce de nous montrer les tourments de l'une et l'intérêt de l'autre. Il accompagne ses dires d'abondantes bibliographies. Son travail de savant mérite l'attention. Son choix nous paraît un peu artificiel, fort insuffisant, trop coupé en petits morceaux. Adam Billaut, bon poète, malgré ses fréquentes incorrections d'homme inculte, n'y gagnera pas. C'est plutôt dans ses pièces bachiques et ses huitains qu'il faudrait chercher son vrai talent.

Memento. — Nous ne pouvons, à notre grand regret, que signaler le tome I de **La Littérature Française au XIXe siècle** de M. René Canat. Ce tout petit volume contient une vaste matière. Il était ma-

laisé à écrire, car il ne devait contenir que des idées et des faits essentiels. L'auteur a réalisé sa tâche avec une remarquable aisance. Ses résumés sont clairs, précis, nourris, précédés d'examens généraux fort lucides M. Canat rend à Michelet un hommage que l'on rencontre rarement sous des plumes contemporaines. Nous l'approuvons pleinement. Il y a longtemps que nous admirons la merveilleuse exactitude de cet historien trop dédaigné. — *La Revue de littérature comparée* paraît être appelée, sous la direction de MM. Baldensperger et Hasard, à d'heureuses destinées. Ses numéros sont composés de façon très remarquable. Citons, dans le numéro 2, un curieux article de M. Pierre de Nolhac sur Paul Melissus, poète rhénan, ami de la Pléïade, une savante étude de M. G. Le Gentil sur Molière et le « Fidalgo Aprendiz », des fragments inédits de Nodier, des lettres inédites de Vigny et de Mérimée.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles Vildrac: *Chants du Désespéré*, « Nouvelle Revue française ». — Jules Romains: *Le Voyage des Amants*, « Nouvelle Revue Française ».— André Spire : *Tentations*, Camille Bloch.— Albert Cohen : *Paroles Juives*, G. Crès. — Albert de Neuville : *Epigrammes à la Japonaise*, Ch. Bosse. — C. de La zerme : *Tendre Paris*, « Société Mutuelle d'Edition ».— Paul Eluard : *Les Nécessités de la Vie et les Conséquences des Rêves, précédé d'exemples*, note de Jean Paulhan, « au Sans-Pareil ». — Louis Aragon : *Feu de Joie*, avec un dessin de Pablo Picasso, « au Sans-Pareil ».

Au groupe qu'illustre la présence de MM. Duhamel et Chennevière appartiennent, par la fraternité d'un même élan lyrique et d'analogues convictions théoriques, MM. Charles Vildrac et Jules Romains. Ils fondèrent jadis *l'Abbaye* avec tel ou tel autre, ou sympathisèrent dès les débuts. Ils sont restés unis par l'amitié autant que par la communauté de leurs recherches littéraires.

Chants du Désespéré, s'écrie, en dépit qu'il en veuille, M. Charles Vildrac. Est-il un poète qui se soit plus purement adonné à l'amour, à la joie qui environnaient sa vie ? Quel don il avait fait de sa tendresse, et qu'il savait évoquer de visions familières allant par delà ses occupations immédiates au cœur des choses, au cœur de tous les hommes fraternels ! Et le voici, comme les autres, saisi par la tourmente affreuse. Ce n'est donc pas vrai cette fraternité humaine, même des souffrants, même des humbles, de ceux qui apparurent bons et généreux, et sincères? Tout n'était que rêve et le rêve s'est écroulé dans le vertige de l'horreur. Il s'efforce de se guinder, dans le surnaturel de son

ancien espoir, contre la réalité, mais le mal réel l'environne, le presse, l'étouffe. Ce livre de vers est d'un grand cœur, non tant résigné ni même intérieuremeut insurgé, que d'un grand cœur atteint dans son culte d'affection, d'espérance et de confiance, et désormais, contre son cœur, désabusé, trempé d'une douleur irrémédiable. Qu'elle est haute dans sa simple ferveur cette *Elégie à Henri Doucet tué le 11 mars 1915*, à ce peintre d'un talent si clair, si empli de juvéniles promesses ! Quel sentiment vrai d'amitié attristée mais mâle et résolue s'y décèle, et quelle grandeur émue et ferme :

La victoire mieux qu'acceptée,
Bien accueillie,
La victoire vraie d'une race
Est dans sa beauté tendue au monde ;
. . . .
La victoire d'ici et de là-bas,
Mon ami tué, c'était toi vivant !
Et ceux, tes pareils, et ceux tout ardeur
A toujours dépasser, comme l'alouette,
Leur propre effort tendu vers leur ciel,
Vers un morceau bleu du ciel de tous !

J'apprécie fort, l'avouerai-je ? que M. Vildrac soit adonné si complètement à son dessein, se penche si âprement sur sa propre pensée, son sentiment et sa concience que, par endroits (ainsi, au dernier vers de la citation) il abandonne la rigueur de son art de choix et de netteté expressive pour expliquer au delà de la nécessité présente, pour raccrocher à des préoccupations générales de son cerveau la vision actuelle et particulière. Il côtoie constamment, et ce n'est pas un de ses moindres charmes, peut-être parce qu'on l'y sent maladroit et fort peu exercé, l'abîme des abstractions, presque des déclamations sociales stéréotypées de notre siècle. Sa belle conviction se révèle toute frémissante encore là où elle est transportée naïvement par la ferveur de ses purs sentiments d'ami et d'artiste sincère.

M. Jules Romains, non moins sincère, est doué de plus de souplesse et de plus d'aisance avertie et consciente. Il se dégage de l'empr se excessive d'une systématisation un peu dogmatique où se heurtait l'admiration qu'on pouvait concevoir pour ses œuvres premières. S'il ne s'en est entièrement dépouillé, elle n'est plus,

à présent, qu'implicite ou latente; il la dissimule sous une souplesse d'imagination, d'invention où la volonté d'insistance disparaît, où la richesse de fantaisie semble conquérir la prépondérance. Qu'est-ce, en effet, que **le Voyage des Amants**? Un simple *dialogue de veillée*, un *projet*, des souvenirs d'excursions anciennes, des impressions matérielles de déplacements anciens par chemin de fer évoquées, rappelées, revivifiées, un séjour imaginaire dans Amsterdam rêvée et qui, par contraste, ramène des aspects de Paris, Montmartre ou la Villette... Et cela, sous une apparence fantaisiste, au fond est très savamment construit, rien n'est délaissé au hasard, et tout le rêve momentané par des allusions suffisantes, à peine précisées, se rattache à un grand rêve plus ample de meilleur devenir, de clarté, d'anoblissement humain, à un « rêve étonnant » dans son « évidence véritablement universelle » qui vous soulève votre vie « dans une espèce de fanfare » :

Rejouis-toi ; les jours grandissent ;
Chaque jour est un coup plus dur
Porté plus profond dans la nuit ;

Et la matière des ténèbres
Tantôt molle, tantôt cassante,
Se pulvérise ou s'aplatit...

« Quand l'homme et la femme sont réunis, dit le Talmud, — la gloire divine réside parmi eux. » Ah, tout ce qui entraîne,

Les femmes, les larmes, les livres,
Les villes, les fleuves, le ciel...

maintenant que le poète vieillit, n'y trouve-t-il que des traces honnies de **Tentations** qu'il décrie ? Il se guinde et s'oblige à se souvenir, et ainsi à s'humilier peut-être, ou à se purifier de préjugés, à s'évader de l'odieux exemple que lui donnent les vieilles gens. N'importe, parmi ces danses encore, et les chansons et les fleurs, l'esprit de M. André Spire aperçoit la mélancolie sévère des choses, des coutumes, des inévitables passions toujours dominatrices et déçues invariablement. *Dagmara*, quelle image preste laisse aux lèvres un goût d'amertume, et ce terrible *Récital*, cet *Art Poétique*. Ah, que la pensée serait douce, paisible, si elle pouvait demeurer calme, contemplative, en dehors de la vie, en songeant aux choses absorbantes de la vie quotidienne,

sans bouger, sans agir, mais la vie reprend ses droits, la vie ininterrompue toujours, la vie, hélas ! qui mène ou qui se mêle à la mort, la vie que les morts dominent et déterminent. Ecoutez, en *Novembre :*

Qu'il ferait bon, qu'il ferait doux,
Dans son lit, ce matin,
De penser aux façons d'automne qui s'achève,
A la paille, à l'avoine,
Au blé dont les cours grimpent,
Au lait qui devient rare,
Aux œufs à quinze sous !

Mais il y a les cloches
Les cloches dans le vent de tous les villages du monde
Et l'on sort...
Et l'on monte à travers les pommiers,
Par le sentier qui colle,
Porter aux morts, dont on a les habits,
Le linge, les souliers, la maison, l'héritage,
Le sang,
Un pot de fleurs...

M. André Spire dénonce ainsi, un pli amer aux lèvres, de la tristesse parmi le sourire des yeux, la même continuité poudreuse de notre être et de nos illusions. Il n'a pas réduit son art à n'exalter que la misère séculaire de ceux de sa race, à en surexciter avec une véhémence parfois brutale et toujours vengeresse la fierté et le courage. C'est par cette face spéciale de son talent non moins que par la plastique singulière et efficace d'une prosodie toute personnelle, qu'il exerce, en France et à l'étranger, sur de nombreux jeunes gens, un prestige et une influence, la plupart du temps, vivifiante et salutaire. Il est, chez les poètes nouveaux d'Angleterre, le plus écouté, je crois, d'entre ceux d'ici. Et voici, à son exemple sans doute, venues, me dit-on, d'Egypte des **Paroles Juives** qui, en dépit d'une ressemblance d'un peu près serrée, ne sont certes point dépourvues de mérite. M. Albert Cohen les prononce avec ferveur, avec conviction ; il cingle ou il entraîne, glorifie ou lamente avec une audace et une chaleur singulières. Volume vraisemblablement de début, où déjà s'affirment magnifiquement des dons destinés à se dégager, à s'amplifier bien vite. L'amour réside au fond de ses paroles, il

vivifiera les chants que déjà promet dans un proche avenir leur auteur.

Mal dégagé, j'imagine, de la vieille chimère qui autorise à se permettre des licences contre la langue ou l'orthographe, M. Albert de Neuville orne l'envoi de son gracieux livre d'**Epigrammes à la Japonaise** de ce quatrain autographe et flatteur :

> Petit volume d'épigrammes,
> Que pèses-tu, livre futil ?
> La poste a dit : quatre-vingts grammes ;
> Mais Fontainas que dira-t-il ?

Il ne dira que tout le bien qu'on en peut penser. Ce sont caprices charmants, souvent spirituels, et plutôt les quatrains impromptus ou travaillés, d'inspiration originale. Ceux qui imitent des textes orientaux ou telle *Chanson de Bilitis* sont plus péniblement menés à bien et ressortent alourdis. Art menu, mais délicat et diapré très finement, joyaux petits et précieux.

Il y a plus de fraîcheur impromptue, une très neuve et sensible ferveur d'évocation dans les mobiles et colorés tableaux urbains réunis par M. Carlos de Lazerme sous le joli titre : **Tendre Paris**. Des évocations de paysages de la Cité ou de Montmartre, des évocations d'un passé aboli avec une force du rêve et une magie du souvenir qui sont très personnelles à l'auteur : livre délicieux, propre à charmer tous ceux qu'enchante Paris et qui le voient toujours avec des yeux d'amoureux émerveillés.

Les nécessités de la vie et les conséquences des Rêves, précédé d'exemples impliquent que, malgré la présence de trois ou quatre poèmes en prose estimables et nettement suggestifs, M. Paul Eluard s'exerce à cet idiome simplet auquel s'appliquent ceux qui cultivent le parler *dada*. M. Jean Paulhan en profite pour dénoncer, dans l'usage qu'ils font des mots, ce qu'il appelle « l'erreur singulière de Victor Hugo, de Stéphane Mallarmé et de Mme Mathieu de Noailles ». Hélas, les incohérentes inconvenances et les bruyantes manifestations de ces badauds dévoyés ne soulèvent même plus un mouvement de surprise. Ceux qui, parmi eux, possèdent quelque talent inné feraient bien de revenir un peu de ces puérilités avant d'en être étouffés. De même que M. Eluard daigne, dans ces 75 pages, glisser quelques phrases de bonne et sincère prose, M. Louis Ara-

gon ne nous présente pas que des poèmes dont on ferait avec lui volontiers un grand **Feu de Joie** : ils contiennent par endroits des rythmes, des images et même de la beauté éparse et qui surnage.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Maurice-Verne : *Les Mille et une nuits*, Albin Michel. — Claude Kamme : *Le cantique d'un potager*, Expansion scientifique française. — Valmy-Baysse : *Le retour d'Ulysse*, Albin Michel. — Pierre Mac Orlan : *Le Nègre Léonard*, Nouvelle Revue française. — Maurice Renard : *Les mains d'Orlac*, Nilsson. — Louis Lecoq et Charles Hagel : *Broumitche et le Kabyle*, Fayard. — Martial Perrier : *Le don Juan de pays sans gare*, Renaissance du Livre. — Sébastien Voirol : *La philosophie Nestvedienne*, Jules Meynial. — Armen Ohanian : *Dans les griffes de la civilisation*, Grasset. — Charles Pettit : *Les amours de Raspoutine*, E. Flammarion. — *Ceux dont on parle*, Chiberre. — Yvonne Vernon : *Chine, Japon, Stamboul*, Tolmer.

Les Mille et une nuits par Maurice-Verne. Entreprise hardie que donner à ces contes une interprétation neuve qui se détache du temps où ils furent pensés, contés, c'est-à-dire des premiers jours de l'histoire écrite, de celle qui fait corps avec la légende. Nous ne savons guère, de cet orient fabuleux, que ce que les poètes ont bien voulu nous dire et tellement envelopper des nuages de la fiction ! Mais les poètes sont liés entre eux par un fatal enchaînement de symboles. A des siècles de distance, ils puisent aux mêmes sources et clarifient l'eau trouble qui remonte des mêmes nappes souterraines par les mêmes procédés, leur logique et leurs moralités sont les fleurs produites par le même sol.

Ce pourquoi je prends la fiction de Maurice-Verne pour le résultat moderne d'une songerie qui se prolonge à travers les siècles et les cerveaux, changeant de nuances ou de tendances, mais, au fond, issue de la même ivresse voluptueuse, car, rappelons-nous que l'orient a toujours placé la sagesse ou la philosophie au milieu des plaisirs et ce que nous appelons aujourd'hui perversité (sans doute parce que le soleil est moins chaud) n'était jadis que la pente naturelle des passions. Schéhérazade, la célèbre conteuse cherchant à étourdir le cruel Shahriar, c'est toujours la faiblesse intelligente, la femme rusée, peut-être la devancière de toutes *les féministes*, le désir de dominer par le raisonnement subtil la force brutale dont le mâle dispose absolument. Cette première femme de lettres fut aussi la plus puissante

des sorcières. L'homme garde une simplicité d'enfant dans les yeux et il est subjugué par l'image. Séduire le cerveau de l'homme, en conserver la maîtrise par la succession des images ou des énigmes qu'on lui propose de déchiffrer, était bien une mission de femme et elle ne faisait là que continuer le travail de la mère berçant l'enfant pour l'endormir ou le distraire de ses douleurs; mais il y a plus dans la volonté de Shéhérazade : elle veut aussi se mêler à la politique, et, tout en sauvant sa vie et celle de ses compagnes, elle s'efforce de dicter des lois sans essayer de se mettre au-dessus des lois, ce qui commence, pour toutes les femmes, à devenir l'art du gouvernement : « Roi, oublierais-tu la gloire de ta race? Cette gloire te fut remise comme le dépôt sacré de la gloire de chacun des guerriers morts et de la gloire de chacun des poètes du royaume. » Et c'est aussi pourquoi elle gagne la partie, tout en acceptant de s'immoler elle-même.

On eut peut-être le tort d'ensevelir l'idée littéraire de cette pièce, qui était un roman, un roman-poème, sous la somptuosité de décors féeriques. Quelquefois il faut se plaindre que la mariée puisse paraître trop belle... car son esprit est alors la victime de ses parures. Représentées par Gémier, reprises par la Variétés et imitées par une infinité de revues, ces scènes, tour à tour dramatiques et gracieuses, terriblement pimentées par les ballets ou les numéros nègres, firent le tour du monde. Il en restera surtout l'interprétation curieuse qu'en donne l'auteur, Maurice-Verne, qui renoue la chaîne de fleurs de l'Orient à l'Occident en permettant au lecteur de saisir, dessous, les maillons d'or et de fer.

Le Cantique d'un potager, par Claude Kamme. Durant la guerre, je reçus, de l'édition *Iris* de Londres, un petit livre, frère aîné de celui-ci, intitulé: *les Douze lunes du bois*, et je dis, aussi haut que l'on pouvait le dire en ces temps de calamités, que ce petit livre contenait un chef-d'œuvre. Aujourd'hui, je suis en présence d'un autre chef-d'œuvre. Claude Kamme est, paraît-il, une femme. Qui est-elle? Pourquoi cette Claude Kamme n'a-t-elle pas une place connue, prépondérante, dans les lettres françaises ? Je ne connais pas cette dame autrement que par ses œuvres, et c'est un homme de science qui, modestement, s'adresse à moi pour me rappeler le nom de cet auteur qu'on ne peut plus oublier quand on a lu la moindre page de lui !

Le cantique d'un potager est une merveille. Avec rien, c'est-à-dire, pardon, avec la nature observée à la loupe, l'auteur a fait le poème éternel, sans humanité, sans intrigue, sans autre histoire que celle des saisons, il a créé l'hymne, le chant que la terre offre à l'homme depuis que le monde est monde et qu'il n'entend pas. Sous ce titre, si humble, choisi sans aucune intention de plaire, sont inscrites comme les tables de la loi qui régit le monde entier. Cela, en effet, peut se passer d'histoire.

Les Douze lunes du bois et le *Cantique d'un potager* suffiront à n'importe quel lecteur consciencieux pour savoir qu'il existe enfin une femme de génie, doublée d'un grand philosophe.

Le retour d'Ulysse, par Valmy-Baysse. Un joyeux conte et le plus triste des drames : le retour du soldat qui revient pour trouver la maison déserte, l'oiseau envolé avec tout le duvet du nid, et l'hostilité des gens bien raisonnables qui ont fait leurs affaires en attendant les héros, ces fous menant leur vie désordonnée sur le front. Ce petit roman du démobilisé contient un humour et une bonhomie fine qui feraient prendre les armes au diable. C'est amusant, plein de remarques délicieuses et tellement dépourvu de toute amertume qu'on se demande souvent si l'auteur ne se moque pas aussi de notre propre attendrissement sur ses héros. Ah ! le brave petit roman, spirituel, bien français, de la meilleure marque française. Que si tous les livres écrits sur la guerre ressemblaient à celui-là, comme on aurait plus de courage à les lire...

Le nègre Léonard et maître Jean Mullin, par Mac Orlan. De l'introduction de la magie dans la vie quotidienne d'un Monsieur normal. Katje, la servante flamande, va au sabbat, elle se sert même pour s'y rendre de son balai de cuisine, selon le rite... et son maître, dont elle est devenue tout naturellement la maîtresse, finit par l'accompagner, rencontre le grand bouc noir, Jean Mullin, le nègre Léonard avec lesquels il devise le plus philosophiquement du monde. Comment Mac Orlan s'y prend-il pour nous faire accepter cette fable, c'est là son secret... surtout son grand talent. Ce petit volume est d'une énorme fantaisie.

Les mains d'Orlac, par Maurice Renard. Vous m'avez demandé, Monsieur l'auteur, si on doit écrire un roman destiné au grand public comme on écrirait l'œuvre littéraire ou qu'on veut

telle. Mais certainement, et la preuve est donnée par *ces mains d'Orlac* si soignées de forme, si intéressantes de fond. Il est certain que les romanciers d'autrefois ne cherchaient pas autre chose que l'approbation du grand public. Aujourd'hui, qui ne serait heureux de rencontrer, dans le roman dit d'aventure, la tournure de phrase et d'esprit d'un Alexandre Dumas ou d'un Paul Féval? Je connais des romans dits littéraires, où le plagiat est élevé à la hauteur d'une institution, qui sont cependant au-dessous des deux auteurs cités plus haut et comme invention et comme écriture. Ce n'est ni français ni très drôle, et c'est surtout exotique, au moins comme article d'importation. Croyez-moi, il faut écrire sincèrement et sans autre but que de satisfaire son égoïsme. Laissons la denrée coloniale aux grands épiciers. Ils gagneront beaucoup d'argent ..., et quand ils seront morts, ils seront déjà décomposés.

Broumitche et le Kabyle, par Louis Lecoq et Charles Hagel. L'histoire de la hyène est une merveilleuse copie de Kipling. Je préfère cependant le Livre de la Jungle, mais il n'est pas défendu d'imiter un tel maître. Seulement, ferait-on mieux, à quoi cela nous avancerait-il ? Pour l'amour du Dieu des lettres, pas tant d'exotisme. On en fait vraiment trop.

Le don Juan de pays sans gare, par Martial Perrier. Très curieux récit des amours sans lendemain d'un pauvre diable d'abord destiné à la prêtrise et qui est probablement né d'une faute épiscopale. Il a toute la gaucherie du séminariste émancipé, va même beaucoup plus loin que n'importe quel débauché, justement à cause de sa très longue innocence. Toutes les pages sur le *Paon couronné* sont amusantes et dans le ton des contes galants de jadis, à la fois débraillés et dévots. C'est amusant à lire, plein de sincérité.

La Philosophie Nestvedienne, par Sébastien Voirol. Joli petit recueil de vérités à dire aux femmes. Ulric Nestved est un désabusé sentimental qui ne leur en veut pas, mais qui tient à prouver qu'il les connaît. Personne ne l'a aimé. Il croit n'avoir aimé personne. Il conserve le regret de ne pas mieux adapter l'emploi de sa sensualité, car, au fond, l'amour n'existe pas, puisqu'il y a le rêve. Ceci est une découverte presque scientifique : l'amour paradis artificiel ! Ce serait peut-être beaucoup mieux que les drogues. Encore faudrait-il savoir s'en servir. Voici un aphorisme que je m'en voudrais de ne pas citer : « Il

est nécessaire de se garder des femmes, à moins qu'on ne soit sûr de les dominer. » L'auteur, Sébastien Voirol, est un tendre et un délicat. Je me demande comment il fit pour condenser la philosophie en question, à la fois amère comme l'absinthe et cependant calculée froidement comme une jonglerie destinée à amuser un peu les yeux en larmes.

Dans les griffes de la civilisation, par Armen Ohanian. Histoire d'une petite danseuse presque aussi nue que l'âme d'une petite sainte. Elle est venue, elle a vu et n'a pas vaincu, parce que les oiseaux de paradis ne sont pas faits pour les chats de gouttière de nos toits occidentaux. Trop de rêves, trop de grandes illusions, et devant la décevante réalité il ne reste plus que la prostitution ou la fuite. Il faut être un animal, oui, mais pas doué d'ailes, pour pouvoir vivre chez nous. Comment saurait-on d'avance qu'ici on déteste l'art parce qu'on aime uniquement l'or?

Les Amours de Raspoutine, par Charles Pettit. Très curieux feuilleton où l'on trouve la saveur de la belle mentalité slave et l'odeur entêtante des charniers. En réalité c'est bien édulcoré.

Chine, Japon, Stamboul, par Yvonne Vernon. Livre de luxe très bellement édité par la maison Tolmer et qui met dans un cadre digne d'elles les proses pleines de lumière de cette jeune voyageuse trop tôt enlevée à la littérature. Elle savait voir et sentir. Ses paysages sont si vivants qu'on croit soi-même en faire partie.

Ceux dont on parle. Alfred Machard et Francis Carco peints par eux-mêmes. Ah ! les bons petits garçons et comme ils savent parler avec leur cœur... En exagérant, bien entendu, alors qu'ils ne doivent rien qu'à leur talent.

RACHILDE.

THÉATRE

Théatre des Champs-Élysées : *Les Mariés de la Tour Eiffel*, farce en un acte de Jean Cocteau, musique des Six. — Théatre de Paris : *Ça va*, revue en deux actes de MM. Rip et Gignoux. — Comédie Française : *Un ennemi du Peuple*. — Odéon : *Le Sursaut*, pièce en trois actes de M. Albert Jean ; *La Pie Borgne*, farce en un acte de M. René Benjamin. — Cigale : *La Galante Epreuve* opérette en 3 actes de MM. Dollfus et R. Catenoy.

Le jeune Jean Cocbin, fils d'un père qui a des écus, nous

fit, l'autre soir, une petite blague qu'il fut seul à trouver plaisante... Petite blague, c'est façon de parler. Cela se passait dans le plus beau Théâtre de Paris ; et cela dura plus d'une heure. Un public savamment cuisiné fit à cette niche l'honneur de la siffler. On avait, en effet, pris soin de nous proposer cela comme le dernier mot de la loufoquerie provoquante. D'onéreuses publicités firent ensuite état des huées et des coups de sifflet. L'auteur lui-même, après avoir bravé, à la fin du spectacle, la fureur d'une salle qui, le conspuant, comblait ses vœux les plus chers, écrivit, deux jours plus tard, dans *Comœdia*, un article pour le prix duquel le directeur aurait dû lui tirer les oreilles.

En vérité, peuple, on te trompe ! Le jeune Cocbin et ses complices sont des fraudeurs. Ils nous ont volé, non sur la quantité, mais sur la qualité du scandale. Leur comédie-vaudeville-ballet-sottie-anectode-parade n'est rien moins qu'une mystification d'avant-garde. C'est, au contraire, la parodie d'ouvrages qui ne font plus rire personne. Ces « mariés-là » appartiennent évidemment à la noce du *Chapeau de Paille d'Italie*. Mais les aventures de Fadinard, de Vézinet, de Tardiveau valaient, du moins, par l'entrain bourgeois du père Labiche ; on avalait ça comme un bordeaux de petit cru. Hélas ! les damoiseaux des Champs-Elysées boivent de l'eau de Vichy, et ils nous en osent offrir. Et moi, bâillant, l'autre soir, je pensais au couplet du *Chapeau de Paille :*

> Quelle noce charmante ! Ah ! oui, c'était divin,
> Mais les plus doux plaisirs doivent avoir leur fin.
> Allons tous nous coucher !...

Bon conseil ! Si les pavillons (côté cour et côté jardin) du phonographe, par où s'exhalait le génie de M. Cocbin, avaient, tout à coup, proféré ce couplet-là, gageons que la moitié de la salle, au moins, eût gagné la porte. En somme, on nous avait promis, fort tapageusement, une espèce de bouffonnerie, monstrueuse et désespérée. Nous n'avons eu qu'une charge de rapins sans verve, sans ingéniosité, sans esprit. Je parle du poète et de ses complices, les musiciens.

Cependant eux et M. Jean Cocbin furent servis par des collaborateurs de choix. Quatre-vingts instrumentistes, un chef d'orchestre réputé, les danseurs de la cour de Suède, le plateau des Champs-Elysées. Avec cela un décor, des costumes, des masques

très divertissants ; et tout Paris en habit noir, dans la salle. Il leur suffisait d'avoir, à défaut d'esprit, un peu de gaîté. Mais M. Jean Cocbin n'a que des sous, et son groupe lui ressemble en tous points, de sorte que ces jeunes calicocteaux méditant à grands frais de très vieilles blagues, qui ne furent, au surplus, jamais bien récréatives, nous montrent ce que l'on peut attendre de notre jeune bourgeoisie, quand elle se mêle de débaucher les muses.

Le fâcheux, en tout cela, c'est que les journalistes se laissent toujours prendre à ce très vieux tour, et qu'ils répandent, en dépit qu'ils en aient, les noms de ces fils à papa qui n'en demandent pas davantage et n'en espéraient pas tant. Ces mots que j'écris, je les prononçais, l'autre soir, dans le foyer du théâtre des Champs-Elysées, durant l'entr'acte. Quelqu'un me reprocha de porter un débat purement littéraire sur le plan des questions sociales. Il n'en est rien ; ou, du moins, ce sont ces messieurs qui ont commencé. Certes, la fortune, pas plus que la pauvreté, n'est un vice. Ce qui est méprisable, c'est le mauvais emploi qu'un riche fait de son argent. Si l'on songe à la douloureuse condition où sont, en ce moment, réduits des centaines d'écrivains, de peintres et de musiciens, probes, laborieux et hardis ; si l'on pense que, pour les artistes dont les pères ne possèdent pas de coffres-forts, il n'est plus aujourd'hui ni brasseries nocturnes, ni phalanstères, ni pension Laveur ; si l'on songe que Mallarmé, Chabrier ou Cézanne ne pourraient même plus vivre d'expédients, on ne peut s'empêcher de dire que le septuor des petits millionnaires choisit bien mal l'heure de ses sottes plaisanteries. Cette fortune, qu'ils mettent au service de leur publicité, les plaçait justement dans la condition privilégiée de ceux pour qui le problème du pain quotidien ne se pose jamais. Ils pouvaient donner l'exemple du désintéressement sans endurer les misères du sacrifice. Au lieu de cela, ils avilissent une profession où ils se sont introduits comme des parvenus dans un cercle, en graissant des pattes et en nourrissant des parasites. Ils le prendront comme il leur plaira.

§

Les gentilshommes du poète Henri Bataille et les poètes du gentilhomme Francis de Croisset ont déçu M. Volterra. On dit qu'au surplus ils lui ont coûté fort cher. Le voilà dégoûté de la haute littérature et des faiseurs d'embarras. Le voilà surtout désireux

de remplir son théâtre. Il a pris le bon moyen : jouer une revue. M. Volterra fait bien ce qu'il fait. Il s'est donc adressé aux revuistes les plus à la mode et qui, chose surprenante, méritent en tous points leur popularité. MM. Rip et Gignoux n'affichent d'autre prétention que de gagner leur vie en amusant leurs contemporains. Mais il y a plus de talent, de savoir, de conscience et d'originalité dans le moindre tableau de leur moindre revue que dans toute l'œuvre passée et future de M. Jean Cocbin. Il y a dans **Ça va**, que joue le théâtre de Paris, une scène impitoyable concernant la tapageuse et incommode Mlle Sorel, et cette satire enchante par sa franchise aristophanesque. Cela est vrai d'une autre scène, qui nous montre Marianne dont la cinquantaine penche aux dévotions. On s'est également beaucoup diverti d'une invention (attribuée à M. Gignoux) qui nous montre un changeant décor des saisons, amusant et comme une pochade de Marquet, et que les figurants transforment eux-mêmes, au moyen de bergeries d'enfants, d'arbrisseaux en papier et de soleils en carton. J'avais pour voisin, le soir de la générale, un monsieur fort grognon : « C'est tout ça ? c'est tout ça ? » répétait-il. Ma foi oui ! Et si peu que ce fût, c'est plus encore que l'œuvre entier de ce spectateur morose, qui vend, paraît-il, des tragédies de première classe, avec panaches, musique et omnibus à la porte du cimetière.

§

Le 23 juin, M. Albert Jean fit savoir aux habitants de Paris qu'il allait le lendemain publier un livre et jouer une pièce. Rachilde dira, s'il lui plaît, ce qu'elle en pense. Pour moi, je trouve la comédie assez médiocre. On y voit de petits bourgeois agir au rebours de leur ordinaire, c'est-à-dire avec turbulence et fantaisie. Ils ne font et ne disent jamais ce que l'on attend d'eux ; ils ont des écarts de caractère qui provoquent des changements de situation et ce que l'on entend n'est jamais déduction de ce qui précède. La pièce est intitulée le *Sursaut*. Il eût fallu le pluriel et encore ce pluriel se fût-il principalement appliqué aux spectateurs. Je conviens, du reste, que l'auteur ne manque point de verve ; il écrit une langue toujours agréable, et même savoureuse. Le *Sursaut* fut joué mollement et, par certains, avec une insupportable platitude. Il faut toutefois excepter M. Clément, qui réussit à merveille une figure de mari, blanchi dans les travaux de la plus humble servitude. Voilà un bon acteur.

L'Odéon jouait ensuite la **Pie Borgne**, de M. René Benjamin. C'est une farce. Je la trouve tordante et un peu cruelle, en d'autres termes : très bonne. Cette *Pie borgne* est un bout de femme, dont les bavardages écervèlent mari, père, frère et voisins. Elle parle, parle, parle ; elle babille, bavarde, jase, jacasse, jabote ; elle embrouille tout, choses et gens ; elle promène son caquet de la cave au grenier et rien ne peut la faire taire. Un jour, elle se fourre dans l'esprit qu'un brave homme de pêcheur à la ligne lui fait une déclaration. Elle le fait entendre à son mari ; le mari appelle le père, le père appelle le fils. Alors la bavarde se tait. Rien à faire pour en tirer un seul mot. On veut qu'elle s'explique, rien. Ah ! la sacrée mule ! Finalement les trois hommes se prennent au collet, et le rideau tombe sans que la *Pie Borgne* ait rouvert le bec. Il y a dans cet acte une force comique qui a soulevé la salle. Ce serait, en son genre, un chef-d'œuvre, s'il n'y manquait un peu de trait. Je crois que M. René Benjamin n'avait, jusques aujourd'hui, rien écrit pour le théâtre, et l'on s'en étonnait avec raison. Nous voilà contents. *La Pie borgne* est jouée comme il faut, par des comédiens qu'on ne saurait trop louer de leur entrain : c'est qu'à l'Odéon on ne doit pas avoir envie de rire tous les jours ! M. Maxime Lery et Mlle Denise Hébert furent les meilleurs. L'auteur, acclamé, ne parut point en scène. C'est une leçon pour d'autres, qui accourent, comme des toutous, au premier appel.

A la Potinière, on a joué une comédie de M. Léo Marchés : **Une petite femme dans le train**. M. Marchès sait bâtir et « filer », c'est un bon élève de Scribe, et, peut-être le dernier... Quel dommage — pour lui — que Sarcey ait rendu l'âme !

La nécessité ne se faisait point sentir de jouer **Un Ennemi du Peuple** à la Comédie-Française. Que les gens de la rue de Richelieu, toujours bien informés, découvrent Ibsen quinze ans après sa mort — et sa consécration par le petit Larousse illustré ! — cela ne nous doit point surprendre. Nous savons du reste qu'ils ne redoutent aucun ridicule. En tout cas, la gloire du Norvégien se fût bien passée de cet inutile et tardif hommage. Ces messieurs et dames feraient mieux d'inscrire à leur répertoire maint ouvrage français injustement oublié. C'est à cela que pourrait servir la Comédie-Française, et non point à chausser les pantoufles de M. Lugné-Poe. Il paraît que l'*Ennemi du Peuple* plaît

beaucoup à M. de Féraudy. Cela se peut. Mais cet acteur a moins de talent que de goût ; il joue le rôle de Stockmann avec une lenteur pleine d'intentions et de sous-entendus qui sentent d'une lieue le professeur et même, par instants, l'acteur de société.

Les journaux racontent que nos tragédiens joueront, le 10 juillet, une *Circé* de M. Alfred Poizat. Voilà une occasion de rire que je vais manquer.

A la Cigale, on joue une aimable opérette de MM. Dolfus et Roland Catenoy, que ses intimes appellent Roland tout court, et quelquefois Dorgelès.

Memento. — Les représentations du théâtre antique d'Orange commenceront le 30 juillet par *Cinna*. Le 31, on jouera les *Phéniciennes*, d'Euripide et, le 1er août, *Guillaume d'Orange* de Lionel des Rieux. L'orchestre Colonne, conduit par M. Vincent d'Indy, exécutera, durant les représentations, des fragments de Séverac, Magnard, Bizet, Berlioz, etc.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Alphonse Aulard : *Etudes et Leçons sur la Révolution Française*. Huitième série, Alcan. — P. de Pardiellan : *Nos Ancêtres sur le Rhin*. Episodes de la Révolution et du Premier Empire, Flammarion. — Ed. de Marcère : *La Prusse et la Rive gauche du Rhin*. Le traité de Bâle. 1794-1795, Alcan. — Jean Variot : *Légendes et Traditions orales d'Alsace*. I. Strasbourg, Georges Crès et Cie. — Daniel Halévy : *Le Courrier de M. Thiers*, Payot. — Memento.

Nous trouvons dans cette nouvelle série d'**Etudes et Leçons sur la Révolution Française**, publiée récemment par M. Aulard, des pages sur « la Société des Nations et la Révolution Française ». Il fallait s'y attendre ! M. Aulard commence par noter les aspects, au cours des âges, de ce que d'autres que lui appellent un rêve. Rêve : car un commencement de réalisation pratique jamais ne put s'apercevoir. Les amphictyonies grecques, la Paix Romaine, la Chrétienté furent des faits sociaux et politiques qui, — les deux derniers notamment, — dans leur origine, leur essence et leur développement, n'ont rien de commun avec les plans abstraits et à-prioristes d'une Société des Nations. La Cité de Jupiter des Stoïciens est uniquement un état d'esprit et une éthique. L'utopie proprement dite ne commence guère à paraître qu'après la Réforme. Utopie, la République chrétienne de Leib-

niz ; utopie, le « Grand dessein » d'Henri IV, simple rêverie pédantesque du huguenot Sully ; utopie, le projet du tribunal suprême des Nations dû à l'abbé de Saint-Pierre. Quant à Grotius, Puffendorf, et à Vattel, leur abréviateur, les œuvres de ces théoriciens du droit des gens « supposent une Société des Nations », à peu près comme le fait de la Sociabilité suppose une Société. C'est bien général. On peut trouver tout ce qu'on veut dans ces gros bouquins.

Pour ce qui est de la Révolution, il importe de séparer, dans son histoire (en ce qui concerne l'unitarisme), les faits des idées, ou plutôt des pures aspirations rationalistes. C'est ce que M. Aulard ne fait pas. La fête de la Fédération, la réunion d'Avignon à la France sont des événements dont les causes remontent très loin dans l'histoire de notre pays. Mais que veut-on que l'on fasse des principes abstraits dont s'inspire un projet de décret comme celui de Volney sur la renonciation à la politique belliqueuse ? La Nation française « regarde l'universalité du genre humain comme ne formant qu'une seule et même Société, dont l'objet est la paix et le bonheur de tous et de chacun de ses membres ». Magnifique raison, certes ! En réalité, on se montra pacifique, quand ce fut le cas, pour de tout autres motifs que des considérations humanitaires.

La question des républiques limitrophes a été souvent traitée du point de vue du libéralisme, et nous nous en sommes plusieurs fois occupé dans cette rubrique. Nous pouvons dire que, lorsqu'on y regarde d'un peu près, comme pour Genève, l'illusion libérale est à rude épreuve. M. Aulard, qui a la tradition du patriotisme jacobin, semble, comparativement, plus pourvu de réalisme politique que les libéraux. Mais cela ne l'empêche pas de voir « une ébauche ou un commencement de Société des Nations dans ces républiques sœurs faisant ceinture à la France : républiques batave, helvétique, ligurienne, cisalpine, parthénopéenne, romaine ». « Républiques sœurs » : cliché du libéralisme ; « états-tampons » : cliché du réalisme. Les populations, sur la rive gauche du Rhin, applaudirent à l'abolition du régime féodal, cela se conçoit ; la joie fut grande, le vœu de fraternité ardent ; une sorte de tradition d'ivresse humanitaire est venue de ces temps que Gœthe a poétisés dans *Hermann et Dorothée*, et qui furent, en effet, peut-être poétiques : mais parler, à ce propos, de Société des

Nations, c'est amplifier, c'est abstraire au delà de toute réalité, même poétique.

M. Aulard dit :

Le fondement spirituel de la Société des Nations, c'est l'idée que les nations doivent avoir et observer entre elles les mêmes règles de morale que les individus ont et observent entre eux.

Quand bien même ces « règles de morale » entre individus seraient certaines, appliquées et efficaces, leur extension à des nations, leur transposition sur des proportions aussi démesurées, serait le plus difficile problème qui pût jamais être tenté. Mais quand on sait ce qu'il y a, au fond, dans les rapports entre individus, et que l'infatuation du moi haïssable, la rage de la prérogative personnelle, du privilège, de la domination, sans parler de bien d'autres choses plus ou moins « nature », conditionnent le plus souvent ces rapports, on prend le fou rire en songeant que certains voudraient tirer de cette cacophonie, par de froids et d'ailleurs illusoires moyens juridiques, les séraphiques harmonies d'une fraternité universelle.

Dans le même ouvrage, M. Aulard nous parle de Landau et de Sarrelouis, villes longtemps françaises, la dernière fondée par Louis XIV. Les pages sur « Hoche et la République rhénane » intéressent doublement : comme étude des modes divers de l'expansion révolutionnaire sur le Rhin, et comme actualité politique. La question rhénane a été traitée avant et surtout depuis la guerre. M. Aulard cite l'œuvre d'Alfred Rambaud : « Les Français sur le Rhin » (1882), un article de M. Georges Lote dans la « Revue des Etudes napoléoniennes » (1918), et l'important livre de M. Sagnac : « Le Rhin français sous la Révolution et l'Empire ». Mentionnons, pour notre part, ces trois volumes : **Nos Ancêtres sur le Rhin**, épisodes de la Révolution et du premier Empire d'après des sources exclusivement allemandes, par G. de Pardiellan ; **La Prusse et la Rive gauche du Rhin** (Etude approfondie du traité de Bâle, d'après des documents inédits tirés des Archives du ministère des Affaires étrangères), par Ed. de Marcère ; sans oublier le pittoresque ouvrage mi folk-loriste, mi-historique de M. Jean Variot : **Légendes et Traditions d'Alsace**, dont le tome premier a pour sujet : Strasbourg. A l'utilisation des trois ouvrages cités en premier lieu plus haut

M. Aulard a joint les résultats de ses propres recherches d'archives au ministère de la Guerre, c'est-à-dire d'intéressants renseignements inédits sur l'administration de Hoche. Signalons en terminant, toujours dans le même volume, un minutieux parallèle entre les Révolutions américaine et française, la première apparaissant, positivement, comme une « préfiguration », jusque dans le détail, de la seconde. Je crois que M. Aulard lui-même ne doit pas prendre trop au pied de la lettre ce rapprochement certainement curieux, mais relativement superficiel, en tous cas sur le possible enseignement duquel nous n'insisterons pas, car cela nous mènerait trop loin, jusqu'aux émigrés protestants du « Mayflower ».

M. Daniel Halévy a dépouillé **Le Courrier de M. Thiers** et il a extrait, pour nous, l'essentiel de ces papiers qui forment, à la Bibliothèque nationale, vingt-quatre in-folios. Il a lié entre eux ces extraits par un abondant commentaire perpétuel qui est, lui-même, une véritable œuvre anecdotique et historique.

Les tous premiers débuts de l'adroit petit provençal Thiers sont d'une alacrité, d'une drôlerie irrésistible de jeune sapajou lâché dans la savane parisienne du libéralisme et de l'arrivisme. Que M. Halévy (dont la plume, d'ailleurs, ne paraît pas trop timide) me pardonne, mais je ne puis retenir un rire, lorsque, déplorant quelques lacunes opportunes du « Courrier », il soupire :

Nous ne saurons donc rien sur notre provençal tricolore débarquant dans le Paris de Louis XVIII, tout de suite y prenant racine et « marchant vite »;... rien sur Thiers introduit dans le salon du banquier Laffitte, fréquentant chez les Flahaut, les Ternaux, puis gagnant la faveur de Talleyrand ;... rien sur Thiers cavalier (!) et se montrant au Cours-la-Reine sur Ibrahim, son cheval pie ; rien sur Thiers régnant dans le Salon des Dosne (M. Dosne, l'agent de change, le nouveau riche, le libéral, Mme Dosne, l'ambitieuse, la belle qui n'est pas cruelle pour tous ceux qu'elle accueille).

M. Halévy ne parle pas de la première visite du nouveau débarqué à Etienne. « Point de place ! » dit l'ancien censeur policier, l'homme du *Constitutionnel*. Mais gagné par l'air dégourdi et par la faconde de la petite figure méridionale, il finit par lui proposer d'écrire un article que lui, M. Etienne, signerait. Thiers écrit. Succès. On s'arrache la feuille. Au Palais-Royal, le petit bonhomme, juché sur une chaise, dans un restaurant, lit avec

ardeur sa prose anonyme. Je crois qu'Etienne voulut bien continuer à l'avoir quelque temps encore pour tenir sa plume, en attendant mieux ; et c'est ainsi que Thiers se casa dans le libéralisme.

M. Daniel Halévy, qui, en commentant le courrier de M. Thiers, n'a pas pris cet air gourmé de tant de gens lorsqu'ils éditent la correspondance d'un homme célèbre, en se rendant par là si ennuyeux que le lecteur a envie d'ouvrir son parapluie, M. Halévy présente de la sorte, dans ce commentaire dont l'abondance ne fera maugréer personne, l'entrée de Thiers au ministère :

Thiers eut quelque peine à se faire admettre par ces hommes (les ministres) comme un égal. C'est un peu par la porte de service qu'il était venu jusqu'à eux. Son passé, ses habitudes, ses manières de journaliste ne plaisaient pas à Broglie l'aristocrate, à Casimir-Périer le grand bourgeois, à Guizot l'universitaire protestant. Mais Thiers n'était ni intimidable, ni rebutable... Assis à la table des maîtres, il ne la quitta plus. On le soupçonnait de libéralisme extrême, voire de démagogisme. Ministre de l'Intérieur en 1831, il montra qu'il savait réprimer les émeutes aussi bien que les susciter.

Les derniers mots de cette citation pourraient être doublement cruels, l'art de susciter des émeutes, ou de les laisser se développer pour gagner le féroce prestige de les écraser « par une opération militaire de grand style », ayant été, en effet, notablement perfectionné par Thiers, comme en témoigne l'histoire (écrite par M. Edmond Lepelletier) des débuts de la Commune.

Quantité de visages connus surgissent dans cette Correspondance : Talleyrand, Lamartine, Béranger, Louis-Philippe (qui termine invariablement ses billets à Thiers par un « Bonsoir, mon cher ministre »), George Sand, Delacroix, Ingres, Charlet, Mignet, Mérimée, Hugo (dont les lettres sont d'un style lourd), le maréchal Bugeaud, Guizot, Metternich, etc. Les uns ne font que passer ; d'autres, dans leurs relations avec M. Thiers, montrent un coin de leur vie (le commentaire est fort soigneux là-dessus) ; d'autres enfin apparaissent comme témoins de la Grande Histoire elle-même à des dates intéressantes. Car la portée du « Courrier de M. Thiers » est naturellement surtout historique, et des plus historiques. Voici une appréciation prophétique de Metternich sur Thiers :

Ce que je pense de M. Thiers, vous le trouverez dans mes dépêches,

écrit-il à son ministre à Paris, Apponyi : je n'ai rien contre l'homme personnellement ; mes doutes ne portent pas sur ses facultés intellectuelles, mais il me semble avoir trop peu de poids. Aussi, ne lui vois-je pas d'autre soutien que celui que lui prêtera la Couronne, et les hommes qui vivent de fonds prêtés ne sont jamais forts par eux-mêmes... Ce que je crains, c'est que M. Thiers devra faire de la force comme un ministre qui disposerait d'une base plus large que ne peut l'être celle dont dispose M. Thiers lui-même.

Après l'emportement belliqueux et l'humiliation de 1840, le même Metternich écrivit : « Décidément, ce n'est pas un homme d'Etat. C'est un acrobate. » M. Halévy observe judicieusement à cet égard : « Disons-le à la décharge de Thiers : aucune politique extérieure, digne qu'on l'appelle ainsi, n'était alors possible pour la France... » Or, « l'immobilité convenait mal à une nation ardente et nourrie d'éclatants souvenirs. La première idée de Thiers, et elle était juste sans doute, fut de travailler à élargir le cercle des amitiés françaises ».

Metternich et Thiers eurent, d'ailleurs, des relations personnelles, mi d'apparat pour Thiers. Celui-ci, par la suite, en 1859, écrivit au prince, sur des suggestions officieuses de certaines personnes approchant Napoléon III, une lettre curieuse tendant à prévenir la rupture entre la France et l'Autriche (1). Metternich, descendu du pouvoir, vieux (il mourut deux mois après), se déroba.

On ne saurait citer, dans ce rapide compte rendu, tous les autres passages de cet ouvrage intéressants pour l'histoire. Ils sont trop nombreux. Touchant une question intéressante, cependant, celle de la véritable attitude de Thiers, après le 4 septembre, à l'égard de la République, M Halévy croit à des vues au fond orléanistes chez le chef du pouvoir exécutif. Il donne, à cet égard, des lettres convaincantes de Montalivet, de Georges Picot (gendre du premier et alors un bien bon jeune homme, très édifiant comme Eliacin du libéralisme orléaniste) et du duc de Broglie. Des deux premiers surtout, et de la réponse de Thiers, non reproduite mais dont la teneur probable se trouve clairement impliquée, il ressort qu'on entendait avoir, pour le moment, dans la République, un gouvernement « neutre » qui permît aux d'Orléans d'attendre le moment favorable. Thiers était demeuré orléaniste. Mais en-

(1) La politique de M. Thiers à l'égard de l'Autriche ne fut pas mauvaise.

suite sa politique changea, par crainte des radicaux (Gambetta, etc. Peu de documents sur les rapports de Thiers et de Gambetta), et surtout par ambition personnelle, car il croyait incarner la République conservatrice, illusion qui ne dura pas longtemps, on le sait. M. Halévy donne là-dessus une lettre caractéristique de Thiers au monarchiste de Tréveneuc.

Et l'on a, dans ce livre, à peu près toute l'histoire politique de Thiers. En général évidente, la valeur des matériaux recueillis par M. Halévy ne saurait se découvrir entièrement tout de suite. Il faut, à ces matériaux, des occasions, leur intercalation, leur mise en place et en œuvre dans un corps d'histoire. Cela viendra. Insistons encore, en finissant, sur l'intérêt historique et anecdotique du commentaire dont M. Daniel Halévy les a accompagnés.

Dix-neuvième siècle : spectacle coupé. Thiers, dont l'égoïsme vaniteux y fut une des rares choses constantes, pensa lui avoir donné une formule durable, à ce spectacle, en instituant la République conservatrice. Ce n'était guère qu'établir un orléanisme moins le roi et *plus* Thiers. Un orléanisme à son usage personnel, à lui, Thiers. La vraie République, avec ses « nouvelles couches », etc., celle qu'il n'a pas connue malgré ses prétentions à la connaître, était ailleurs. La tradition de Thiers, si stérile, fut sans la moindre action sur les mouvements futurs de la politique. Ce Père de la République fut le père putatif d'un enfant qu'il ne connaissait pas du tout, disons-nous, et qui, s'il avait pu revivre à de certaines dates, en 1889, en 1905 et 1914, par exemple, l'aurait induit, ce père Thiers, à des sentiments assez mêlés touchant son cher « conservatisme ».

Memento. — *Annales révolutionnaires* (mars-avril 1921, dernier numéro). Albert Mathiez. L'intrigue de Lafayette et des généraux au début de la guerre en 1792. (Sur cette intrigue contre-révolutionnaire M. Mathiez apporte des précisions. D'après M. Mathiez, Lafayette et ses généraux prétendaient dominer le ministère girondin. Leur mauvais vouloir, plutôt que le manque de préparation, aurait fait échouer la première offensive. Récit de manœuvres factieuses, où M. Mathiez relève des tractations avec Mercy-Argenteau, l'ex-ambassadeur autrichien. Ces tractations échouèrent, dit M. Mathiez, faute d'une entente préalable de Lafayette avec les Tuileries. Mais l'inertie de Lafayette continua. C'était un général politicien. (On sait que sa carrière dans la Révolution fut finie après le 20 juin). Maurice Dommangeot. Santerre dans l'Oise. (En 1796, Santerre, alors tout à fait démonétisé, fut fort inquiété par les

magistrats thermidoriens. Documents intéressants pour servir à l'étude de l'opinion après Thermidor). R. Harmand, Poullain-Grandprey et ses correspondants. Lettres inédites (Elles sont de l'année 1794. Poullain Grandprey représentait le département des Vosges à la Convention). Mélanges. Gloses. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Gustave Aron : *L'Enseignement du droit et la formation du citoyen*, E. de Boccard. — Olivier Bascou : *L'anarchie et la guerre*, Alcan — Gabriel Darquet : *Notre doctrine*, Le Producteur. — Rudolf Steiner : *Le triple aspect de la question sociale*, Fischbacher. — Memento.

M. Gustave Aron a tout à fait raison, dans son livre **L'enseignement du droit et la formation du Citoyen**, d'insister sur l'importance de l'éducation juridique et sur le caractère civique que devrait revêtir cette éducation. Oui, il faudrait que le droit eût pour ambition de ne pas former seulement des chicaneaux, mais des citoyens complets et conscients. M. Aron indique divers moyens pour réaliser cet idéal et il convient de les examiner.

D'abord « un enseignement juridique et économique de caractère élémentaire devrait être donné à tous les enfants dans toutes les écoles de France ». Ceci semble énorme et pourtant est bien simple. Si l'enseignement primaire doit comprendre autre chose que savoir lire, écrire et compter, il devrait comporter, avant tout, quelques éléments de droit, d'économie et de médecine, trois matières qui n'y figurent nullement et pour lesquelles pourtant tout le reste devrait être, s'il le fallait, sacrifié : sciences, histoire, grammaire, etc.

Pour l'enseignement secondaire, la question est un peu plus délicate, parce que les professeurs qui seraient chargés de la matière juridico-économique ne résisteraient pas à la tentation, surtout si la matière figurait au baccalauréat, d'ingurgiter à leur poulailler toute la pâtée des codes et lois usuelles en dix mille articles, comme leurs confrères s'efforcent de les gaver de la pâtée scientifique, historique, géographique en cinquante volumes pour le moins. En réalité, le lycéen ne devrait faire que des versions, des problèmes et des compositions françaises, et tout ce qui est memento serait à laisser de côté. J'ajoute que dans mon plan propre, où le cycle d'humanités est fortement constitué après baccalauréat passé à

15 ans, et qui comprend en sus des années de rhétorique (16 ans) et de philosophie (17 ans) une année de synthèse (18 ans), un cours, cette année-là, de synthèse juridique et économique serait parfaitement à sa place.

Ensuite « les facultés de droit devraient être des établissements supérieurs d'enseignement civique où passerait l'élite de la jeunesse du pays ». Oui, mais une élite partielle ; on ne peut pas exiger des futurs médecins, ingénieurs ou artistes, un stage de trois ans à l'école de droit !

Enfin « la méthode de l'enseignement du droit serait à modifier » et ici, aux indications un peu vagues de l'auteur, pourtant spécialiste en la matière, je me permettrai d'ajouter quelques précisions. En fait, les études de droit sont actuellement beaucoup trop longues : trois ans pour faire un licencié, six ans pour faire un docteur, c'est excessif ; aussi, pour compenser l'année de plus que je demande pour les élèves d'humanités, j'en supprime deux et trois pour les élèves de droit. Les matières actuelles de licence qui sont réparties sur trois ans seraient groupées en un, l'étudiant mettrait les bouchées triples, voilà tout, et au lieu de travailler une heure par jour et encore pendant le mois qui précède l'examen, il travaillerait trois heures par jour, ce qui n'est pas énorme. Travail d'ailleurs personnel ; il n'y aurait plus de cours, les traités de droit sont assez nombreux et bien faits pour que l'étudiant puisse apprendre ses matières sans avoir besoin de prendre des notes à un millième exposé verbal. Le rôle des professeurs, cette première année de droit, se bornerait à des interrogations hebdomadaires avec notes servant pour l'examen de fin d'année (une certaine sévérité ne messiérait pas ici) et tout le monde gagnerait à ce changement, les professeurs qui seraient déchargés de leurs fastidieux cours quotidiens et les élèves qui, en trois trimestres, sauraient plus de choses que leurs aînés en trois ans, à la fois comme profondeur, car ils devraient savoir leurs matières au moins aussi bien que les licenciés actuels, et comme étendue, car aux neuf matières actuelles (droit civil, commercial, pénal, administratif, international, procédurier, romain et historique, plus économie politique) on en adjoindrait quelques autres (philosophie du droit, droit des gens, science financière, etc.). Ce serait une année d'absorption intensive, mais très possible, et très intéressante, car enfin on aurait une vue d'ensemble de tout le droit !

La seconde année de droit consisterait à reprendre une de ces dix ou douze matières et à la connaître à fond comme un docteur d'aujourd'hui. Tout licencié en droit aurait donc, en sus de sa connaissance générale et satisfaisante du droit, une science approfondie de telle ou telle matière ou partie de matière, par exemple les successions en droit civil ou le droit maritime en droit commercial, avec, si l'on veut, une matière accessoire pour éviter la trop grande spécialisation, et on voit tout de suite quatre grandes sections à établir : une d'histoire (histoire du droit et droit romain), une de droit privé (droit civil, commercial, pénal, international, procédurier), une de droit public (droit public, administratif, droit des gens) et une d'économie politique. Cette seconde année, il n'y aurait encore que des interrogations hebdomadaires, très serrées et assez sévères, pour que l'étudiant justifie d'un travail très sérieux.

Enfin la troisième année de droit serait exclusivement une année de travaux pratiques : exposés doctrinaux (les seuls cours subsistants seraient donc faits par les étudiants), plaidoiries, conclusions, jugements, actes de procédure, d'appel ou de cassation, études de dossiers, discussions économiques ou politiques, discours, rapports, dépôts de propositions de lois, etc., etc. Les professeurs, bien entendu, dirigeraient tous ces travaux et, débarrassés de tous leurs anciens cours, pourraient s'adonner à des études variées et approfondies dont ils feraient profiter leurs élèves. Au bout de ces trois ans d'études, les licenciés seraient certainement bien supérieurs à nos docteurs actuels. Le grade de docteur ne récompenserait plus que les ouvrages de droit de haute valeur qui paraîtraient librement, sans titre ni soutenance de thèse, et la réserve avec laquelle chaque faculté le décernerait aux auteurs qui lui présenteraient leurs livres en augmenterait la valeur.

Ancien préfet et ancien député, M. Olivier Bascou avait tous les documents pour dire, ce qu'il a fait dans son livre **L'Anarchie et la Guerre**, combien de fautes administratives ont été commises pendant ces quatre terribles années et ce qu'il faudrait faire pour améliorer notre machine. Je laisse de côté la première partie du livre, quoique très intéressante (l'auteur était préfet de la Gironde lors de la course à Bordeaux de septembre 1914 et ses souvenirs sont riches en anecdotes suggestives) et m'en tiens à la seconde, où il expose ses idées de réforme politique.

Elles sont savoureuses, et son idée principale qui rétablirait une sorte de duumvirat, le Président de la République dirigeant directement la politique extérieure avec la défense nationale, et le Président du Conseil dirigeant la politique intérieure, n'est pas sans valeur, encore que je préfère pour ma part le système actuel qui réalise mieux l'unité. On ne peut qu'approuver une autre idée : les ministres moins orateurs et plus administrateurs, mieux contrôlants et mieux contrôlés, avec une organisation plus stricte de toutes les responsabilités, mais déjà ceci est délicat ; la responsabilité parlementaire c'est la chute du ministre et la responsabilité judiciaire c'est la Haute Cour ; en outre faudrait-il innover une responsabilité politico-administrative pour les fautes lourdes ou les erreurs grossières ? peut-être, mais le ministre qui, par exemple, aura organisé, par fétichisme collectiviste, une exploitation d'Etat, arsenal, flotte, usine ou chemin de fer se soldant par un milliard de déficit, ça s'est vu, pourra toujours dire : c'est de la politique ! et tout socialisme sera d'avance impossible ; ce sera tant mieux, diront les gens sages ; oui, mais la liberté consiste parfois à ne pas être sage et il vaut mieux, pour un pays, être libre même au prix de quelques grosses fautes que ne pas l'être pour les éviter, d'autant que d'autres fautes plus grosses encore peuvent alors être commises, qu'on pense au Kaiser ! Sur la décentralisation, les idées de M. Bascou sont très sages, encore qu'un peu vagues et parfois rétrospectivement inexactes, comme quand il dit que le département a été taillé à l'emporte-pièce, hâtivement et dans un sens destructeur ; on sait au contraire que cette division départementale a été faite avec beaucoup de soins et de consultations des intéressés et qu'elle n'était pas si artificielle que ça, puisqu'elle vit encore et subsistera même si on constitue de vastes régions supérieures. En revanche les réflexions de l'auteur sur l'élection, le vote, le referendum sont à approuver d'un bout à l'autre ; en sa qualité d'ancien député et d'ancien préfet, M. Olivier Bascou était tout à fait autorisé pour exprimer un avis sur le fléau du politicianisme et ses remèdes possibles ; j'en ai bien proposé un autre, radical, le tirage au sort des députés, mais tout de même, ce serait peut-être aller un peu fort. Ceux de M. Bascou sont moins drastiques et plus pratiques.

J'ai déjà signalé le renouveau des idées saint-simoniennes dont la revue **Le Producteur** s'est faite l'organe. La question de

savoir jusqu'à quel point le saint-simonisme est du socialisme a été soulevée par *La journée industrielle*. A la question très précise qu'elle posait : Etes-vous pour ou contre le régime capitaliste, la propriété individuelle, les revendications révolutionnaires ? *Le Producteur* a répondu dans un article intitulé **Notre doctrine,** mais d'une façon un peu confuse. Nos néo-saint-simoniens désapprouvent l'épargne vulgaire, ce qu'on pourrait appeler le rentiérisme, comme peu favorable à la production, et prônent pour la raison contraire le syndicalisme ; mais comme il y aurait à dire là-dessus ! Les placements dits de père de famille ne sont nullement hostiles à la production, tandis que le sont les valeurs soi-disant industrielles où tant de gogos se sont fait étriller à la Bourse, et avant de se plaindre de la timidité des petits rentiers, les producteurs devraient commencer par faire la chasse à leurs faux confrères. Quant au syndicalisme, il provoque encore plus la méfiance ; autant l'association libre est louable et féconde, autant l'embrigadement forcé, même professionnel, est suspect : l'intérêt syndicaliste s'oppose toujours à l'intérêt général, et l'histoire est longue des bévues corporatives, depuis les maîtrises et jurandes d'autrefois jusqu'aux syndicats et confédérations d'aujourd'hui. Le progrès économique est fils de la science, du travail et de l'épargne et tous les syndicalismes possibles et imaginables n'y sont pour rien.

Pas davantage n'aurai-je grande confiance dans les idées d'un théoricien allemand, Rudolf Steiner, dont on vient de traduire **Le triple aspect de la Question sociale.** De ce que l'homme a trois appareils : digestif, respiratoire et nerveux, cet occultiste en conclut à l'existence de trois domaines sociaux : l'économique (wirtschaft), le juridique (recht) et le psychologique (geist). Sans doute. Et puis ? Ce qui est plus important et plus louable, c'est la conception générale de l'auteur assez défavorable à l'ancienne politique intérieure et extérieure des empires centraux. Certaines désapprobations viennent un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais.

Memento. — Marquis de la Tour du Pin La Charce : *Vers un ordre social chrétien. Jalons de Route 1882-1907*, Nouvelle Librairie nationale. Cette réédition d'un livre paru en 1907 présente un intérêt rétrospectif indéniable. L'auteur, compagnon d'armes, à l'armée comme à la lutte pour le bien social, du comte de Mun, a prôné comme lui le retour

au système corporatif que nous voyons un peu refleurir sous la forme syndicaliste. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, et la place malheureusement fait défaut. Le temps, aussi et peut-être peu de lecteurs auront le loisir nécessaire pour lire ces 500 grandes pages compactes. Vraiment l'auteur eût été mieux inspiré en donnant de préférence un bref résumé de sa doctrine éclairée au jour des récents événements de guerre et d'après-guerre. — Henry Maret : *Le Parlement, réflexions d'un « sauvage » sur le régime*, Rieder. Encore un livre rétrospectif. M. Henry Maret, journaliste verveux, était très supérieur à la moyenne des politiciens de son temps et lui-même nous semble par moments bien politicien ! Comme tout ce personnel politique de la génération 1880-1914 a été médiocre ! et pourtant, comme il faut lui savoir gré d'avoir préparé la génération suivante ! C'était, sans s'en douter, il est vrai, et l'historien futur restera pantois devant ce problème d'ordre psychologique. — Dans le *Journal des Economistes* du 15 mai, M. Yves Guyot démontre pertinemment aux inflationnistes que « le pire des emprunts » est encore la planche aux assignats. Il n'y a qu'une solution possible à la crise actuelle, le travail et l'économie conduisant à l'assainissement de notre monnaie et à la reprise des paiements en or. Notre budget est de 23 milliards dont la moitié, service de la Dette, est intangible ; il n'y a qu'à réduire de moitié l'autre moitié. C'est impossible, dira M. Chavenon, contradicteur de M. Yves Guyot. Bah ! qu'on me nomme dictateur aux économies et on verra bien. — Mais c'est la seule dictature approuvable, et méfions-nous un peu du regain des idées impérialistes qu'a provoqué *Le centenaire de Napoléon*. — Sans tomber d'ailleurs dans la phobie contraire ! Sous ce titre justement, *la Paix par le Droit* a publié un article étonnant d'un nommé J.-L. Puech. On y apprend que « le rôle de Napoléon a été au moins aussi odieux que celui de Guillaume II », que le nombre de ses victimes s'élève à dix millions (!) et que le drapeau de Wagram doit être planté dans le fumier. Il y a des pacifistes qui vous dégoûteraient du pacifisme.

HENRI MAZEL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La question des mandats. — Il y a de nombreux points de friction entre le Conseil suprême et la Société des nations, entre les traités de paix et le Pacte. Depuis de longs mois, on tourne autour de la question des mandats dont l'importance est proportionnelle aux appréhensions qu'elle inspire et au mystère dont on l'enveloppe. Il importe de préciser les droits et responsabilités de chacun, dans la mesure où des textes souvent vagues et des communiqués laconiques permettent de le faire.

Ce sont les Puissances alliées et associées qui choisissent les mandataires et fixent les termes des mandats. Cependant l'article 22 du Pacte dit : « Si le degré d'autorité, de contrôle ou d'administration à exercer par le mandataire n'a pas fait l'objet d'une convention antérieure entre les membres de la Société, il sera expressément statué sur ces points par le Conseil. » De plus, c'est au Conseil qu'il incombe de fixer les termes des mandats C.

Les termes des mandats fixés, le Conseil examine s'ils sont conformes à l'article 22 du Pacte. Aucune disposition du Pacte n'autorise le Conseil à amender les termes des mandats, mais chaque projet et mandat stipule que tout amendement doit être approuvé par le Conseil, à la majorité, s'il est proposé par l'Etat mandataire, à l'unanimité, s'il est proposé par un tiers. En fixant les termes des mandats C, le Conseil a cru devoir respecter le principe d'unanimité prévu par l'article 5. En cas de différend entre un mandataire et un membre de la Société, c'est la Cour permanente de justice internationale qui décide.

Enfin une commission permanente reçoit et examine les rapports annuels des mandataires et donne au Conseil son avis sur toutes questions relatives à l'exécution des mandats. Cette commission vient d'être nommée. Elle se compose de 9 membres appartenant aux pays suivant : France, Suède, Etats-Unis (1), Portugal, Grande-Bretagne, Belgique, Pays Bas, Italie, Japon. Ces personnes sont choisies en raison de leur compétence. Elles ne peuvent exercer dans leur pays aucune fonction qui les placerait dans la dépendance directe de leur gouvernement, tant qu'elles feront partie de la commission.

Tel est le mécanisme théorique du système des mandats.

Une première question se pose, d'ordre pratique. Seules les Puissances dont les mandats ont été confirmés seront-elles invitées à présenter leur rapport, ou la demande sera-t-elle aussi adressée aux Puissances dont les mandats n'ont pas encore été confirmés et qui administrent, depuis la fin des hostilités, certains territoires ayant appartenu à l'Allemagne et à l'Empire ottoman ? (2)

Mais il y a plus grave. Que fera le Conseil, rapport en mains ?

(1) Le membre américain s'est dérobé, on en cherche un autre.
(2) Le Conseil de la S. D. N. vient de répondre négativement.

Cela n'est prévu nulle part, sauf erreur. Il en résulte que le Conseil est libre d'intervenir ou de ne pas intervenir auprès de la Puissance mandataire qui aurait violé le Pacte. On voit le rôle que peuvent jouer ici la presse et l'opinion publique.

L'opinion publique commence à s'émouvoir des lenteurs mystérieuse, que les gouvernements apportent au règlement de la question des mandats. C'est ainsi que l'Union des associations pour la Société des Nations a adopté, le 8 juin, à Genève, quatre résolutions sur l'application de l'article 22 du Pacte, sur les rapports annuels, sur la publication des projets de mandats et sur l'œuvre de la Commission permanente.

Le vote de ces résolutions a de l'importance à la veille de la prochaine session du Conseil. D'autant plus que le Conseil semble très embarrassé. Le bruit court qu'aucun de ses membres n'a voulu se charger de présenter un rapport sur la question des mandats à la session de juin.

Une des raisons de cet état de choses est révélée par l'attitude des Etats-Unis. Le 21 février, le gouvernement américain a demandé au Conseil de la Société des Nations à être consulté avant qu'un mandat ne soit attribué à une puissance. Le 1er mars, le Conseil répondit que la question des mandats C était réglée, que celle des mandats A et B serait discutée à la prochaine session, qu'un délégué des Etats-Unis serait le bienvenu dans les délibérations et enfin que la protestation américaine au sujet de l'île d'Yap avait été transmise aux gouvernements intéressés, puisque les Etats-Unis déclaraient que l'attribution de ce mandat au Japon résultait d'une décision du Conseil suprême. Le gouvernement américain n'a pas répondu à l'invitation du Conseil de la Société des Nations, mais il a adressé une note, le 4 avril, aux Puissances alliées pour leur demander de reprendre en considération la question du mandat de l'île d'Yap. Sur ce point particulier, il semble qu'à la suite d'un échange de dépêches entre l'Amérique, le Japon et l'Europe, un accord soit en vue. Mais d'autres difficultés ne sont pas près d'être aplanies. En réalité, la note américaine du 4 avril a créé une situation dangereuse. En effet, le Conseil de la Société des Nations, à qui la note n'est pas adressée, est obligé d'en tenir compte, mais, s'il en tient compte, on peut se demander où cela l'entraînera. Ainsi s'expliquerait le bruit d'après lequel certains membres du Conseil auraient dé-

cliné l'honneur de présenter un rapport sur la question des mandats (1).

Dans l'ignorance où ils sont des négociations secrètes de la diplomatie, les profanes sont tentés d'accuser les gouvernements des pires machinations. Et il est probable qu'en effet certains gouvernements ont des arrière-pensées peu avouables. Mais il faut voir aussi à quelle extrémité ils sont acculés. Sans recourir à Machiavel, la situation économique et financière aussi bien de l'Europe que du reste du monde suffit à expliquer bien des choses. A l'intérieur des pays, les impôts semblent avoir atteint leur limite extrême. Les Etats endettés ne savent plus où prendre de l'argent pour équilibrer leur budget. Ils se tournent alors vers les richesses inexploitées de l'Asie et de l'Afrique.

Il s'est passé quelque chose d'analogue vers la fin de la république romaine. Obligé de faire à l'intérieur des concessions à la démagogie, le gouvernement chercha des compensations à l'extérieur. Cette politique coloniale peut aujourd'hui rendre des services aux Etats qui ont des colonies, mais les autres Etats ? Dans les Conférences internationales, les Etats pauvres ne manquent jamais de soulever la question des matières premières. Les Etats-Unis louchent du côté des pétroles de Mésopotamie. Quant à la question du charbon, elle aggrave certains différends et obscurcit certaines amitiés.

Ce n'est pas une petite entreprise que de concilier les principes du Pacte avec les réalités de la concurrence coloniale.

PRICE HUBERT.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

En France. — Une conseillère municipale de Prague. — Les Electrices belges. — Aux Indes.

En France. — L'Alliance internationale pour le Suffrage des femmes avait décidé, lors de son dernier Congrès à Genève, en 1920, de tenir son prochain Congrès à Paris en 1922 ; mais le Comité central de l'Union Française pour le Suffrage des Femmes a jugé récemment qu'il était prématuré d'organiser une assemblée internationale à Paris en 1922. Dans une lettre aux termes très modérés, la présidente de l'Union française en avise Mrs Chapman-Catt, présidente de l'Alliance internationale.

Nous nous faisions une véritable fête d'organiser à Paris ce Congrès,

(1) Le Conseil vient, une fois de plus, d'ajourner la question des mandats.

écrit-elle, et nous nous réjouissions de recevoir ici les femmes éminentes du monde entier. Mais hélas ! nous nous rendons compte aujourd'hui que les relations actuelles entre les peuples jadis belligérants, sont encore trop tendues pour permettre au Congrès de se réunir à Paris. L'opinion publique est encore trop nerveuse, trop irritable dans les pays récemment en guerre pour que nous soyons absolument certaines de pouvoir éviter des incidents qui nous seraient pénibles et qui risqueraient de faire tort à notre cause. Nous sommes d'avis qu'il est indispensable, pour cette fois encore, de réunir le Congrès dans un pays neutre...

Voici donc le Congrès de Paris remis à 1924... si, d'ici là, les passions s'apaisent. Quant au Congrès national de l'Union française, il s'est tenu le 16 mai, à Paris. L'intérêt réside surtout dans les rapports des déléguées de province. La plupart appartiennent au corps enseignant, primaire, primaire supérieur ou secondaire. Elles vinrent nombreuses, apportant les vœux des groupes provinciaux dont le principal est l'intensification de la propagande par le tract, l'affiche, le film et les conférences. A signaler la création par le groupe de Strasbourg d'un office de renseignements sur les carrières féminines. La réussite de cet Office en démontre l'utilité. Cet exemple sera certainement suivi par les autres groupes.

Une Conseillère municipale de Prague. — Le grand succès du Congrès alla à Miss Baine, une Américaine, qui vint expliquer la méthode de travail des suffragistes américaines dans leurs luttes pour obtenir le suffrage et à Mme Plaminkova, conseillère municipale de la ville de Prague.

D'une figure expressive, à la fois aimable et énergique, Mme Plaminkova n'a rien de la virago qui, pour nos adversaires, personnifie la suffragiste.

En Tchéco-Slovaquie, explique-t-elle, l'égalité civile et politique des sexes n'a pas eu le caractère d'une conquête révolutionnaire. De tout temps, dans toutes les luttes, nous avons été aux côtés des hommes. Les femmes ont voté avec plus d'empressement que les hommes et pour les idées les plus avancées. Cinq femmes sont au Sénat, 14 à la Chambre ; les femmes comptent dans une proportion de 12 o/o aux Conseils Municipaux. Elles se sont mises à la besogne et déjà des réformes importantes sont acquises pour l'Assistance maternelle, les écoles des mères nourrices, les écoles ménagères, la lutte contre la mortalité infantile. Partout où les

femmes se sont montrées, les améliorations sociales se sont réalisées avec plus d'esprit de suite.

Les élections belges. — Notre fidèle amie la Belgique va connaître sans doute ces améliorations sociales, dues en grande partie aux femmes, car elle a donné à ses femmes les droits municipaux.

Elles ont voté pour la première fois le 24 avril.

Tous les journaux ont parlé de ces élections, du calme dans lequel elles s'effectuèrent, de la reine qui vint voter.

Avant de voir les femmes à l'œuvre dans les Conseils communaux — à Bruxelles il y en a 4, il en est de même dans les communes importantes — il est intéressant de se rendre compte quelle a pu être la répercussion du vote féminin sur les différents partis.

Il est assez difficile de se prononcer ; tous les partis chantent victoire :

« Grande déconvenue des cléricaux », s'écrient les socialistes.

« Défaite des socialistes », répliquent les catholiques.

Il semble bien que ce soient les libéraux qui l'emportent et, dans certains coins, les antiflamingants. Le rôle des femmes a-t-il déterminé ce mouvement ? Beaucoup en doutent, et estiment que les femmes n'ont pas voté en masse pour un seul parti ; mais, l'auraient-elles fait, cela prouverait qu'elles ont choisi le juste milieu, repoussant les extrêmes, quels qu'ils soient.

Aux Indes. — Aux Indes, le mouvement suffragiste s'étend. Le 1er avril, le Conseil législatif de Madras a voté une résolution donnant le droit de vote aux femmes et aux hommes dans la présidence de Madras. Les femmes de l'Association féministe avaient organisé une campagne en règle.

Le Gouvernement resta neutre, laissant au parlement pleine liberté de décider. Les membres mahométans du Conseil opposèrent la seule résistance sérieuse, voulant par un amendement, qui d'ailleurs fut repoussé, exclure les femmes mahométanes du droit de vote.

Trois autres Etats des Indes, le Travancovre, le Jaklwar et le Cochin, ont également accordé le droit de vote aux femmes. Dans le dernier Etat les femmes sont éligibles.

Lentement la réforme du suffrage gagne du terrain. La France sera-t-elle le dernier pays à reconnaître les droits de la femme ?

THÉRÈSE CASEVITZ.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le programme naval. — La Crise des marines de guerre. — Quelques précisions sur la Bataille du Jutland.

La Chambre des députés a voté, il y a quelques jours, le **projet de constructions navales**, déposé par M. G. Leygues, successeur et historien de Colbert en des temps critiques. Ce vote a été acquis dans des conditions qui ne font honneur ni au Parlement ni à l'Administration de la marine. Le premier, en effet, s'est montré uniquement préoccupé des intérêts électoraux des députés des ports ; quant à la dernière, elle présentait l'exécution du programme naval comme le seul moyen de terminer la crise des salaires pour les ouvriers des arsenaux. Naïf et maladroit essai de chantage, qui a pleinement réussi d'ailleurs. Ce vote nous ramène naturellement à examiner l'évolution actuelle des **Marines de Guerre**. D'autres faits, dont il sera question tout à l'heure, nous y ramènent également.

Le programme de constructions, tel qu'il a été voté, ne comprend que des grands croiseurs, au nombre de trois, six bâtiments-éclaireurs, douze torpilleurs et un bâtiment porte-avions. Notre marine n'a donc pas été autorisée à construire des cuirassés; mais il faut noter que le programme voté a été présenté comme une première tranche, ce qui permet de préjuger des secrètes espérances où l'on s'entretient rue Royale. En effet, depuis l'armistice, une évolution s'est faite peu à peu dans les esprits. Au lendemain de la guerre, il semblait pour tout homme de bon sens que le sort des flottes cuirassées fût définitivement réglé. Il est curieux de parcourir la littérature navale, semi-officielle, parue à ce moment. On y voit les arrivistes prêts à se rallier à l'idée du jour, tâter le vent, consentir des compromis, et annoncer presque une conversion. Mais, lorsqu'il fut bien acquis que les gouvernements successifs, sous prétexte d'apaisement, étaient résolus à passer l'éponge sur toutes les carences, qui se sont manifestées pendant la guerre, et à pratiquer une politique d'étouffement et de silence en présence des protestations isolées qui se faisaient entendre, on se reprit à espérer. Il n'y avait qu'à attendre et l'on pourrait revenir, avec toutes chances de succès, aux

doctrines d'avant-guerre, comme si rien ne s'était passé pour en montrer l'absurdité. Telle est l'évolution à laquelle nous assistons.

Nous étions heureux de trouver, il y a quelque temps, sous la plume d'un autre que nous-même, cet aveu important : « Les préoccupations de l'Amirauté ont été exprimées par Lord Beatty, déclarant qu'il serait fou, après les expériences de la guerre, de se lancer tête baissée dans les grandes constructions et de produire à grands frais des vaisseaux à la merci de la torpille et de la bombe aérienne. » L'avis du premier Lord de l'Amirauté n'est pas négligeable. Il s'agit en l'espèce de l'opinion du marin qui a témoigné du plus beau tempérament militaire pendant toute la guerre, et, en particulier, pendant la bataille du Jutland. Il n'importe. Après quatre ans de réflexions, d'hésitations, voici la marine anglaise qui met en chantier deux cuirassés de 30.000 tonneaux, et la véritable raison de cette décision semble bien être une raison à côté, n'ayant rien de militaire. Il s'agit simplement de redonner leur activité aux arsenaux anglais pour ne pas laisser inemployés un outillage et un personnel considérables. C'est une raison analogue à celle qui a emporté le vote de notre programme naval.

Il est curieux de voir prendre cette décision presque au lendemain de la publication par l'Amirauté Britannique d'un Blue-Book, contenant un grand nombre de pièces officielles sur **la bataille du Jutland**, et d'où ressort l'insignifiance du rôle joué pendant cette journée fameuse par les escadres lourdes, qui constituaient de part et d'autre le corps de bataille. L'Amirauté, en consentant cette publication, n'a fait qu'un demi sacrifice à l'opinion publique qui la réclamait. Elle lui a livré, en effet, des documents, pour la plupart d'une extrême concision et d'une parfaite sécheresse, émanant d'hommes n'ayant pas le goût de se raconter et qui ne disent strictement que l'essentiel. Mais de tels documents parlent hautement aux techniciens, et il n'est plus possible de dire aujourd'hui que l'on ignore ce qui s'est exactement passé. On a les moyens, grâce à cette imposante publication, non seulement de connaître les faits dans leur succession, mais peut-on encore pénétrer dans la pensée intime des chefs et en saisir toutes les nuances au cours de cette formidable action. Il y a plus de vingt ans, nous écrivions ici même que l'initiative d'un capitaine de mer, sur le champ de bataille, se révèlerait en

raison inverse de la valeur des mastodontes placés sous sa responsabilité. L'attitude, toute de circonspection, d'extrême prudence du vice-amiral Jellicoe au Jutland a justifié notre prévision, au delà de ce que nous pouvions attendre. Jamais un amiral n'avait eu à conduire au combat un instrument de force aussi parfait, en son espèce, aussi considérable, servi par des hommes d'un savoir professionnel aussi grand, d'un dévouement et d'un esprit de sacrifice aussi absolus. Cet instrument, sans égal, n'a pas joué cependant un rôle effectif sur le champ de bataille. Engagé dans des conditions qui visaient avant tout à sa conservation, il n'a rempli qu'un rôle moral, dont l'importance d'ailleurs a été le fait de la défaillance de l'adversaire. Il a suffi, en effet, de l'entrée dans le jeu, malgré les conditions le plus défectueuses, du corps de bataille conduit par Jellicoe pour que le chef de la flotte allemande n'ait plus qu'une pensée : se dérober à l'étreinte de son adversaire, sauver de la catastrophe son propre corps de bataille, en faisant donner, pour couvrir sa retraite, ses croiseurs et ses torpilleurs jusqu'aux dernières limites des forces humaines. Toutes les destructions de navires, au cours de la bataille, sont le fait des croiseurs et des torpilleurs. Le seul cuirassé allemand qui soit détruit, le *Pommern*, est torpillé par surprise à 1 h. 50 du matin, alors que le combat est terminé depuis longtemps, par un torpilleur, qui a réussi à se glisser jusqu'à la ligne allemande. Le croiseur-cuirassé *Lutzow*, haché de coups, finit par couler après des engagements successifs avec les croiseurs de Beatty. Le *Dorfflinger* et le *Seydlitz*, criblés de coups, n'ont eu affaire qu'avec ces derniers. Du côté anglais, le *Queen-Mary* et l'*Indefatigable* explosent comme des poudrières sous les salves des croiseurs de Von Hipper. Le croiseur *Defence* explose, également, sous les coups du *Lutzow*. De même, l'*Invincible*, après quelques minutes de combat, saute comme une mine, sous les obus des croiseurs de bataille allemands. Si l'on excepte quelques torpilleurs qui viennent, d'un côté comme de l'autre, se faire écharper par les cuirassés, il n'est pas un navire dont la destruction soit due à ces derniers. Soyons exacts. Il semble que le *Black-Prince*, un croiseur anglais, ait été détruit dans la nuit par les cuirassés allemands. C'est qu'il est venu, par méprise, se jeter au milieu d'eux.

Ainsi, même au Jutland, nous constatons la faillite des escadres

lourdes. La volonté de Jellicoe, comme celle de Von Scheer, est de ne pas s'engager à fond, avec leur corps de bataille. Ils ont, l'un et l'autre, le préjugé, enraciné au fond d'eux-mêmes, de la valeur nominale que représente ce capital de force. Ils luttent pour le conserver intact et non pour provoquer une décision, que seul un engagement à fond peut déterminer. Le point de vue militaire leur échappe. Ils ne sont étreints que par la pensée de conserver ce qu'ils considèrent comme leur chose personnelle.

Par ailleurs, ils exigent les plus durs sacrifices autour d'eux. Mais tout cela ne compte pas à leurs yeux. Ce n'est que poussière navale. Va-t-on croire que nous exagérons ? Voici le jugement que porte un officier de notre Etat-major naval, sur le même point, au lendemain de la publication du livre de l'amiral Von Scheer, dont nous avions nous-même donné une longue analyse :

On ne relève pas de contradictions importantes entre les récits des deux adversaires (Jellicoe et Von Scheer) ; mais une constatation décevante ressort immédiatement de leur comparaison ; c'est que, de part et d'autre, on n'a autant dire rien vu pendant la phase capitale de l'action. Deux armées navales comptant respectivement 27 et 36 grandes unités, évoluent à portée de canon l'une de l'autre pendant près de deux heures, échangent quelques salves dans un vague brouillard où se mêlent des nuages de brume naturelle ou artificielle, des fumées de mazout et de charbon, et finalement se séparent sans s'être nettement reconnues.

Des deux côtés retentissent les mêmes plaintes. On perçoit bien le bruit de la canonnade et les lueurs des bouches à feu, mais on ne distingue que rarement les silhouettes de quelques navires ennemis. Les deux partenaires s'accusent réciproquement *de n'avoir manifesté qu'une envie modérée de combattre de près — et sur ce point ils paraissent bien avoir raison tous deux*. Ils se reprochent en même temps d'avoir rompu le combat et s'attribuent libéralement des pertes bien supérieures à celles réellement éprouvées (1).

Ces constatations, que nous avons tenu à recueillir dans une publication officielle, permettent de conclure que la conduite des deux chefs des armées, à la bataille de Jutland, n'a eu pour consé-

(1) Capitaine de corvette E. Richard, *Revue Maritime* (juillet 1920). Nous écrivions nous-même, deux mois plus tôt, le 25 avril : « La version de Scheer sur la bataille du Jutland est indispensable à connaître pour avoir une vision complète de cette formidable rencontre, Jellicoe n'ayant pu fournir son témoignage que sur ce qu'il avait vu de son côté. Or, les deux flottes ont été presque continuellement dérobées par la fumée et la brume à la vue l'une de l'autre. » (*Vie Maritime*).

quence qu'un massacre inutile, qu'un gaspillage effréné du matériel le plus coûteux, et cela sans autres résultats. Les pertes subies par les deux flottes, certes douloureuses, ne constituaient pas cependant une diminution sensible de leur puissance navale, ou mieux de ce qu'on nommait ainsi.

Deux mois plus tard, le 18 août, les deux flottes étaient sur le point de s'affronter à nouveau, et la rencontre se fût certainement produite si d'une part l'erreur d'un Zeppelin, qui, du haut des airs, avait pris une flottille de torpilleurs pour la flotte de Jellicoe, n'avait trompé le chef allemand sur le gisement de son adversaire et ne l'avait induit à une fausse manœuvre ; si, d'autre part, le vice-amiral Jellicoe, constatant la présence de quelques sous-marins, dont il multipliait le nombre par le coefficient de sa prudence habituelle, n'avait, presque au même moment, rebroussé chemin vers Scapa-Flow. La grande bataille du Jutland n'a eu, c'est ce qu'il faut retenir, aucune influence sur le cours de la guerre. Il en serait de même, dans l'avenir, si une pareille folie devait se répéter. Des flottes cuirassées auront beau s'entre-détruire en un point géographique, à la surface des mers, rien ne sera changé tant que les flottes commerciales de l'un et de l'autre parti seront libres de poursuivre leurs opérations. C'est ce qu'exprimait l'amiral Von Scheer en terminant son rapport sur la bataille de Jutland : « Une fin victorieuse de la guerre ne peut être obtenue que par la ruine économique anglaise, donc par l'emploi intensif des sous-marins contre le commerce anglais. » Seulement l'amiral Von Scheer voyait clair un peu tardivement. La guerre était perdue, pour son pays, à ce moment.

JEAN NOREL.

Memento. — Nous signalons avec plaisir la parution du premier volume du *Traité de balistique extérieure* de l'Insp. Général d'Art. Navale Charbonnier (Doin et Gauthiers-Villars). Cette science eût permis, moins tardivement, pendant la guerre, d'apporter plus de rigueur dans nos méthodes de réglage, si elle n'était pas restée jusque là le domaine presque exclusif d'un petit nombre de spécialistes. — De M. H. Malo, *Nos trois Ports du Nord*, étude intéressante sur les possibilités de nos ports de Dunkerque, Calais et Boulogne (Dunod). — *Revue Maritime* (avril). Une étude de M. de Raulin : *Les fonctionnaires de la marine sous la Révolution*, pleine de détails piquants. — *L'Horizon*, organe mensuel des officiers de complément, fournit à ces derniers toute sorte de références utiles.

LES JOURNAUX

A propos de Jean de Tinan (Le Gaulois du dimanche, 4 juin). — *La sobriété de Louis XVI* (Journal des Débats, 24 juin). — *Une illustration de « Dominique »*. (La Libre Parole, 20, 24 et 27 mai.)

Il faut se réjouir, écrit M. Legrand-Chabrier dans le **Gaulois du Dimanche**, de ce que l'actualité ait fait revivre, ces temps-ci, la silhouette gracieuse de Jean de Tinan, « dont la trop rapide destinée sur une terre où il passa légèrement, il y a quelque vingt ans, a laissé le fin souvenir d'un être de rare élégance tendre et ironique ».

L'auteur de ces petits romans raffinés et riants : *Penses-tu réussir, L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse, Aimienne* (hélas ! inachevé) mérite, je crois, de survivre ailleurs que dans la mémoire fidèle et constante d'amis personnels. Ils sont de qualité tellement française que je les pense intraduisibles. Ce peut être à leur louange. Il faut leur reconnaître une place appréciable dans l'histoire d'une littérature qui a toujours prisé à toutes époques, selon les modes changeantes de la sensibilité, les menus jeux intellectuels de l'amour et de l'esprit.

Je ne prétends point que ce soient là de ces grandes œuvres de psychologie dont la littérature française est justement glorieuse, encore que les épigraphes de *Penses-tu réussir* mettent ce livre sous la protection de Racine et de Stendhal. Mais ne leur contestons pas le droit de prendre rang parmi les œuvres de choix sur un rayon moins austère, plus intime aussi, confidentiel même, et un peu plus secret, avouons-le aux lecteurs très sévères. Nous ne devons pas répudier cette franche vivacité de nos mœurs romanesques qui enchante le plus souvent par son intelligente malice, son tact inné, sa mesure comme réflexe, son soin de se garer des deux excès contraires : un immoralisme implacable et forcené, un moralisme tyrannique et hors de propos. Je ne ferai point le catalogue de ces œuvres-là. A chacun de faire le sien. La plupart de ceux qui ont lu Jean de Tinan n'ont pas omis de l'y mettre.

Le lit-on encore ? C'est probable, à en juger par le bruit qu'a fait le curieux chapitre de mémoire qui lui fut consacré par un ami, M. André Lebey, récemment publié dans la revue la *Connaissance* ; par l'apparition d'une réédition du fameux *Penses-tu réussir* au Sans-Pareil, qui nous en paraît infidèle à Dada — lui en voudrez-vous ? — par l'annonce du recueil des chroniques célèbres, parues dans le *Mercure de France*, où fut instaurée la critique aujourd'hui florissante des cirques et music-halls.

Il demeure donc joli visage d'éphèbe de lettres, dégageant une grâce un peu désuète et une mélancolie dont quelques reflets sont fanés. Il

est absolument le héros de son œuvre. Il s'est imposé à elle comme s'il avait senti que par là il risquait de se donner la prolongation spirituelle d'une trop courte vie. Tous les personnages y sont en fonction de lui-même. C'est la confession très égotiste d'un jeune homme de l'extrême fin du dix-neuvième siècle — il est mort le 18 novembre 1898 — et par là un document psychologique d'attrait indéniable.

Toutefois, Jean de Tinan demeure jeune, d'une jeunesse résistante et comme perpétuelle qui le rendra sympathique à beaucoup de générations de jeunesses successives. Il n'apparaît point accablé du désir de réaliser d'autres livres que ceux qu'il a eu tout juste le temps d'écrire. Il n'a pas, comme tant d'autres et Jules Tellier (voulez-vous bien vous rappeler une de mes précédentes chroniques), sur son œuvre l'ombre du pressentiment de livres futurs qu'une mort précoce anéantira. Cela, tout en lui retirant une vibration assez émouvante, n'est pas pour le priver de lecteurs enivrés de leur seule jeunesse.

D'autre part, le plus souvent, les livres de jeunesse, si vivants soient-ils, sont offusqués injustement en leur carrière par les livres de maturité du même auteur. Nous appliquons, bien inconsidérément en l'occurrence, une sorte de croyance au progrès. Tinan bénéficie d'avoir été l'éphémère parfait, et c'est pour son œuvre un éclat particulier.

Il est donc, à jamais, écrivain d'une seule attitude, en l'esprit comme en la chair. On pourrait presque dire qu'il n'y a qu'un portrait de lui, cette photographie de famille reproduite dans la nouvelle édition, au Sans-Pareil, du *Penses-tu réussir*. Elle le représente devant une porte de chambre en tenue de sortie en ville. Il va passer le seuil. Il refermera la porte. Il semble avoir quitté la vie avec le même simple effacement de sa personne... on doute s'il ne reviendra pas continuer la dernière phrase du manuscrit d'*Aimienne* : « Il n'en dit pas plus long pour le moment, sur l'amour, parce que l'on quittait la salle à manger... »

M. Henri de Régnier l'a silhouetté sous un aspect très romantique, mais en laissant jaillir l'âme de jeunesse éternelle attendant tout de la vie. M. Paul Léautaud a marqué le perpétuel sourire dont s'ornait son visage, atténué et clair. M. Maurice Beaubourg m'a parlé de ce sourire aussi, qui souvent explosait en un rire, fusée de jeunesse, et de ses yeux qui cachaient une violence sourde. Mme Rachilde le fait voir ainsi : très pâle, hautement cravaté, coiffé d'un feutre à larges bords, et glissant quand il marchait comme un bon danseur.

Tous les traits concordent, et c'est là vraiment le héros autobiographique de ses livres.

. . . .

Est-ce si peu d'avoir réussi à laisser une œuvre d'originalité aiguë, qui fait la chaîne entre Musset et Gérard d'Houville pour ce qui est du roman amoureux fantaisiste, lequel est bien plus difficile à réussir qu'on

ne penserait d'abord ? Tant de romanciers habiles l'ont raté, malgré tout leur soin. D'autres l'ont réussi comme en se jouant. Tinan fut de ceux-là, sans le moindre pastiche. Il y a là une source toujours fraîche... au moins pour certains, car d'autres continuent de lui tenir rigueur de sa complaisance parfois licencieuse.

C'est donc un délicieux petit maître ès littérature, très représentatif d'un esprit de jeunesse qui doit avoir sa correspondance dans l'esprit de notre jeunesse actuelle. A ce point de vue, il serait curieux de rechercher l'impression faite sur nos jeunes confrères par la lecture de *Penses-tu réussir !*

Que les jeunes confrères répondent à cette question !

§

A propos de l'anniversaire de Varennes, M. Paul Robiquet, conservateur de Carnavalet, nous apporte, dans un article du **Journal des Débats**, des précisions nouvelles sur la fuite du Roi, mais surtout peut être sur l'état d'esprit du peuple vis-à-vis de ce qu'il appelle « l'absence de bonne foi » de Louis XVI.

Il y a une chose que le peuple ne pardonne pas, c'est l'absence de bonne foi. Or, le roi avait bien signé, le 26 décembre 1790, une déclaration à l'Assemblée nationale dans laquelle il donnait son acceptation solennelle au décret sur le serment des prêtres : « Puisqu'il s'est élevé sur mes intentions, disait-il, des doutes que la *droiture connue* de mon caractère devait éloigner, ma confiance en l'Assemblée nationale m'engage à accepter. » Et il écrivait cela de la même plume qui, trois jours auparavant, avait invoqué l'appui armé du roi de Prusse Frédéric Guillaume « pour arrêter les factieux, donner le moyen d'établir un ordre de choses plus désirable et empêcher que le mal qui nous travaille puisse gagner les autres Etats de l'Europe ». Ladite lettre constate qu'en même temps Louis XVI venait de s'adresser à l'empereur, à l'impératrice de Russie, aux rois d'Espagne et de Suède. Mais, sur l'acceptation des décrets « relatifs au clergé », le roi jouait également double jeu. Le 15 avril 1791, dans une lettre adressée par Louis XVI à l'évêque de Clermont, on lit : « J'ai toujours regardé mon acceptation comme un acte forcé... » Et, sur l'injonction de l'évêque, le 17 avril en présence de Bailly et de La Fayette, il communie aux mains d'un prêtre *réfractaire*, ce qui déterminait le Club des Cordeliers à qualifier le roi lui-même de « *réfractaire* aux lois du royaume ». Les colporteurs criaient par les rues : *La grande trahison du roi des Français !* Et comme le bruit s'accréditait d'un prochain départ du souverain pour Saint-Cloud, l'*Orateur du peuple* avait traité ce projet d'étape vers la frontière, en ajoutant : « Si tu pars, nous proscrivons ta tête. »

Louis XVI et toute sa famille essayèrent de sortir des Tuileries, le 18 avril, mais ils furent violemment ramenés au palais par les gardes nationaux, rebelles aux ordres de La Fayette. Alors, le roi parut le lendemain devant l'Assemblée et déclara une seconde fois : « J'ai accepté, j'ai juré de maintenir la Constitution : la *Constitution civile* en fait partie et j'en maintiendrai l'exécution de tout mon pouvoir... » Ce n'était pas assez. Le 23 avril, sur l'ordre exprès du souverain, Montmorin envoya à tous les ambassadeurs de France une lettre, qui fut communiquée à l'Assemblée nationale pour « manifester les sentiments du roi sur la Révolution et la Constitution française.... qu'il compte « parmi ses titres à la gloire ». Il traite de « calomnie atroce » le bruit qu'on répand que le roi n'est pas libre... calomnie atroce si l'on suppose que sa volonté a pu être forcée, absurde, si l'on prend pour défaut de liberté le consentement que Sa Majesté a exprimé plusieurs fois *de rester au milieu des citoyens de Paris*. Or, à ce moment, le roi et la reine chargeaient le comte Alphonse de Durfort d'annoncer au comte d'Artois, à Coblentz, qu'ils avaient l'intention de quitter Paris. Et le comte d'Artois alla à Mantoue nouer avec l'empereur Léopold tous les fils d'une grande coalition contre la France. Une lettre confidentielle de Marie-Antoinette à Léopold, en date du 7 juin 91, l'informa du projet de fuite.

Voilà dansquelles contradictions et quels mensonges s'était embourbé le malheureux roi, et ce qui rendit si terrible l'indignation du peuple quand il vit les déclarations les plus solennelles du prince démenties par les faits.

Peu à peu l'histoire se précise et s'évade de toutes les sentimentalités qui la déformaient. Il y a une logique dans les faits, et on constate d'après ces documents que le malheureux Louis XVI fut son propre bourreau.

Quant au récit de la « fuite » elle-même, M. Robiquet nous rappelle que nous possédons la relation de deux des gardes du corps que Louis XVI avait choisis pour escorter sa voiture dans le périlleux voyage, le comte de Moustier et le comte de Valory. Le troisième, le chevalier de Malden, paraît n'avoir rien écrit.

J'ai cru, note M. Robiquet, il y a peu de temps, avoir retrouvé au musée Carnavalet un manuscrit qui aurait pu être une relation de Malden, le troisième garde du corps ; mais, en comparant ce manuscrit (acheté en 1915 par la précédente direction), je me suis rapidement convaincu qu'avec quelques variantes et quelques additions déclamatoires cette relation n'était qu'un démarquage, assez grossier, et souvent une reproduction, en termes identiques, de la relation de Moustier.

Tout au plus, peut-on admettre que le rédacteur du manuscrit (qui est suivi des noms des trois gardes du corps Moustier, Malden et Valory, mais sans signatures) appartenait au service de table des souverains; ce qui pourrait le faire supposer, c'est qu'après avoir raconté le souper, plus que frugal, de la famille royale dans le palais épiscopal de Meaux, le démarqueur croit devoir ajouter, de son cru : « J'ai été plusieurs fois dans l'étonnement de l'extrême sobriété de ces infortunés souverains... Dans toutes les circonstances *où j'ai eu l'honneur de voir manger le roi*, et s'il se trouvait un rôti de mouton, je ne lui ai rien vu manger autre chose. Sa boisson était du champagne non mousseux ; il le baignait toujours dans les trois quarts d'eau, et il en buvait en si petite quantité qu'une bouteille noire, telle qu'on en sert presque partout, il ne l'aurait certes pas finie dans trois repas. Afin de pouvoir dire que j'avais eu le bonheur de boire dans le même verre et la même boisson que Sa Majesté, il m'est arrivé une fois, comme il sortait de table, de pouvoir m'emparer de son verre, qui était à peu près au quart plein. Je le trouvai si faible en vin que j'aurais préféré de l'eau pure, et ne l'aurais certainement pas achevé, s'il n'eût été un reste de ce bon roi. »

On croyait généralement, écrit M. Robiquet, que Louis XVI avait au moins quelque chose de commun avec le Grand Roi son ancêtre, à savoir un formidable appétit, « mais il faut encore perdre cette illusion. »

§

Dans son courrier des « Lettres et des Arts » à la **Libre Parole** M. Jacques Deville reproduit quelques-uns des bois que M. Jean Perrier a gravés pour une nouvelle édition de *Dominique* ; il reproduit aussi les impressions du peintre qui pour son ouvrage a fait le pèlerinage de la Rochelle et de Saint-Maurice, guidé par les descendants de Fromentin. M. Jean Perrier a voulu nous restituer dans ses images le décor même de Dominique, et il l'a fait avec une précision presque indiscrète qui aurait sans doute déplu à Fromentin.

Fromentin, écrit M. J. Deville, n'est pas homme à livrer au public le fond de son âme, et, voulant faire de ses souvenirs personnels une œuvre impersonnelle, il s'ingénie à rendre impossible tout rapprochement avec sa propre vie. S'il décrit un lieu, il en change le nom, et s'il garde un nom, c'est dans des lieux les plus divers qu'il prend les éléments de sa description L'action même est modifiée, car Madeleine mariée n'habita jamais Paroy... Ainsi constamment Fromentin brouille les cartes, altérant volontairement son autobiographie par la fiction du

roman. Et durant près de cinquante ans, l'auteur a vu sa volonté respectée non seulement de sa famille, mais encore de l'artiste qui voulut un jour illustrer *Dominique.*

Il s'agit de la première illustration de Dominique par Gustave Leheutre, qui, respectueux de la volonté de Fromentin, oublia le décor de la Rochelle qu'il connaissait et dessina des croquis de la ville de Saintes. Illustrations de fantaisie, d'ailleurs bien inutiles à l'œuvre de Fromentin, à l'œuvre d'un peintre.

Quelle que soit la qualité des bois de M. Jean Perrier et les suggestions exactes qu'ils apportent, je serais presque tenté, sans prendre la chose au tragique, de lui faire le même reproche. Cela me paraît, en effet, presque un sacrilège d'illustrer le roman de Fromentin. Ce qui fait la beauté de *Dominique*, c'est que ce roman, qui est une confession, est une confession stylisée qui dépasse la petite anecdote individuelle évoquée par l'artiste. Les paysages décrits ne sont là qu'une sorte d'atmosphère morale faite de mille sensations et impressions, émotions, visions, sentiments, parfums, etc., qui se mêlent et qu'aucun dessin, qu'aucune photographie ne saurait recréer.

M. Jean Perrier avoue lui-même : «... le château des Trembles, la maison de « Monsieur Dominique », telle que la décrit Fromentin, n'a jamais existé : elle est un décor composé d'éléments pris par l'écrivain à trois demeures qu'on voit encore... »

Comment doser ces éléments disparates qui n'ont d'unité que dans la sensibilité du romancier ?

Tout de même M. Jean Perrier, avec beaucoup de conscience, a reconstitué le décor transformé par les années, les vignobles, les pressoirs qui n'existent plus : « Je dus, dit-il, harceler de vieux paysans pour retrouver dans des bâtiments abandonnés des treuils conservés intacts, précisément parce que, depuis 70 ans, on ne sait plus qu'en faire. »

C'est, certes, très intéressant, mais n'est-ce pas un peu fausser l'histoire ? Une reconstitution est encore une œuvre personnelle. Alors, nous admirerons l'œuvre de M. Perrier, mais lorsque nous relirons « Dominique », nous nous contenterons des paysages décrits par Fromentin.

R. DE BURY.

L'ART A L'ÉTRANGER

Publications d'art italiennes. — L'Italie s'est tou-

jours entendue à faire de beaux livres d'histoire de l'art : les caractères d'imprimerie et les phototypies font que certains d'entre eux sont d'une rare perfection typographique.— Depuis l'armistice, et malgré les grandes difficultés du moment, on a publié des œuvres importantes, qui comptent par la présentation et par le contenu. — Il y a d'ailleurs à la fois la publication rare, tirée à peu d'exemplaires, destinée aux bibliophiles,et le livre bon marché offrant, pour peu d'argent, un texte succinct accompagné de nombreuses reproductions.

Plusieurs maisons d'éditions ont eu l'idée de commencer la publication de petits fascicules d'un prix très abordable, analogues à ce que faisaient les Anglais avant la guerre : quelques pages brèves et précises disant l'essentiel de ce que doit savoir un homme cultivé sur tel ou tel grand artiste; et puis les reproductions de ses œuvres principales. La maison Alinari, de Florence, devait être tentée de commencer une œuvre de cette nature, avec l'extraordinaire collection de photographies d'œuvres d'art qu'elle possède. Quatorze petits volumes ont déjà paru (quelques uns même, comme le *Botticelli*, en trois langues). On ne saurait trop encourager de la vulgarisation si intelligemment faite ; le lecteur trouve, sous un petit format, et en quelques pages, l'idée de ce qu'un Bellini ou un Raphaël ont pu faire de grand et d'original. Les introductions sont en général bien faites ; certaines peuvent même être utiles à un historien de l'art ; elles dépassent le grand public auxquelles elles sont destinées ; signalons, parmi les plus récents fascicules, *Andrea del Sarto* de M. Biagi, les quatre consacrés à *Raphaël* par M. Tarchiani, le *Botticelli*, de M. Dami, le *Bronzino* de M. Tinti, le *Giovanni de san Giovanni* de M. H. Giglioli, le *Jean Bellini* de M. Fagolari.

Le même éditeur songe aussi aux œuvres de grande envergure. Après avoir consacré à Léonard de Vinci un volume important où M. Giovanni Poggi passe en revue tout ce qui touche de près l'art du grand Florentin, le voici qui continue, avec une publication luxueuse : le *Giotto* de M. Supino (1). Le prix est élevé, le papier de choix ; les reproductions sont très nombreuses ; l'auteur n'a rien omis ; 260 planches nous donnent l'œuvre entière de Giotto ; le texte représente, de son côté, un solide travail

(1) I.-B. Supino, *Giotto*, 1 vol., 334 p., avec 250 planches. Fratelli Alinari. Instituo di edizioni artistiche, Florence.

de longue haleine. M. Supino n'est pas de l'avis de tous ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur celui qu'on a appelé le père de la peinture moderne ; il bouleverse la chronologie de ses œuvres et nous présente un Giotto bien différent de celui que nous connaissions. Déjà, au cours de ces dernières années, des critiques d'art, au premier rang desquels il faut citer M. Berenson, avaient réformé quelques-unes des opinions courantes. M. Supino n'accepte que rarement les affirmations de ses ancêtres. Prenons un exemple : pendant très longtemps on a été persuadé que les fresques de la basilique supérieure d'Assise étaient antérieures à celles de la basilique inférieure, et que celles-ci venaient après la merveilleuse décoration de l'Arena de Padoue. Tel n'est pas l'avis de M. Supino. D'après lui, les œuvres de Giotto les plus anciennes en date seraient la mosaïque de la *Navicella* et le Triptyque de la sacristie de Saint-Pierre de Rome ; et c'est immédiatement après qu'il faudrait placer les fresques de la basilique inférieure d'Assise; viendraient ensuite les fresques de Padoue, qui auraient été exécutées en 1304-1305, et celles de la basilique supérieure d'Assise qui dateraient de 1306-1310. A vrai dire, pour établir cette chronologie, M. Supino s'appuie sur une argumentation d'ordre essentiellement stylistique ; les preuves d'ordre historique et documentaire sont si rares; il faut donc se résigner à faire de ses impressions personnelles la base de la démonstration. Aussi des doutes subsistent-ils dans l'esprit, et malgré tout ce qu'a de séduisant la construction de M. Supino, on peut garder un faible pour l'ancienne classification, qui, après tout, expliquait assez bien le développement de la technique giottesque.

La thèse de M. Supino ne fait donc pas oublier l'ancienne, mais son livre dépasse de beaucoup tous ceux qui ont été écrits jusqu'ici sur ce problème délicat, par la sûreté et l'ampleur de l'information. On ne pouvait rendre au grand maître d'Assise un plus bel hommage : au texte viennent s'ajouter environ deux cent cinquante reproductions, toutes en phototypie, et très bien venues : c'est l'œuvre entière de Giotto qui passe devant nos yeux, depuis la mosaïque de la *Navicella* jusqu'à l'admirable portrait de l'évêque Pantano aux pieds de saint Rufin (basilique inférieure d'Assise). Ce « Giotto » est l'idéal du livre d'art : sans ces pièces justificatives que sont les reproductions, le texte reste en l'air.

Autrefois on écrivait un 3,50 sur Botticelli sans l'ombre d'une gravure qui pût donner aux lecteurs une idée de l'œuvre étudiée; c'était un véritable contresens; imagine-t-on un livre de critique littéraire sans les textes à l'appui ?

Aussi faut-il louer ces beaux livres de bibliothèque qui, comme le *Giotto* de M. Supino, sont à la fois des volumes de solide documentation et de très riches répertoires iconographiques. C'est certainement une des plus belles et une des plus importantes publications d'art que nous ait données l'Italie.

M. Corrado Ricci, l'ancien directeur des Beaux-Arts d'Italie, qui a déjà consacré un volume à Corrège, vient de reprendre une des œuvres les plus grandioses du maître émilien : la décoration de la Coupole du Dôme de Parme. (*Gli affreschi del Correggio nella cupola del Duomo di Parma*) (1). En une trentaine de pages de préface, M. Ricci raconte l'histoire de ces fresques, qui restent un des sommets de la peinture italienne ; et après en avoir dit toutes les qualités — qui sont grandes et qu'il n'est malheureusement pas toujours possible d'apprécier à leur valeur dans le Dôme de Parme, tellement la lumière y est défectueuse, il fait défiler une série de cent trente-trois reproductions, toutes très bonnes, qui donnent, même au moins initié, la sensation que Corrège était un incomparable génie : la zone des anges et celle des élus sont peuplées de raccourcis étonnants, de têtes ravissantes ; tout cela vit d'une vie puissante, est entraîné dans un mouvement ample et large ; il faut remercier M. Corrado Ricci de nous avoir donné le moyen de mieux étudier l'originalité d'une œuvre si grandiose, en nous la présentant dans tous ses détails.

A M. Ricci est également due l'existence d'une des meilleures collections qui soient en Italie : *l'Italia artistica*, éditée par *l'Istituto delle arti grafiche* de Bergame ; 83 monographies de villes italiennes ont déjà paru : les illustrations y sont nombreuses ; et parmi les commentaires, — qui sont fatalement très inégaux, — il en est quelques-uns d'un grand intérêt. Cette collection est certainement une des plus recommandables pour quiconque veut connaître, non à la Baedeker, mais avec précision, les richesses des provinces italiennes ; il ne faut pas avoir beaucoup voyagé en Italie pour savoir que ce sont souvent les petites villes qui réservent à ceux qui les visitent les impressions les plus profondes : Or-

(1) Calzone, éditeur, Rome.

vieto, Viterbe, Spello, Montefalco, Spolète ont plus de caractère que les grandes villes; et c'est à ces joyaux d'art moyenageux ou renaissant que s'intéressent les collaborateurs de l'*Italia artistica* : Rome a été étudiée, Naples aussi, et Florence et Milan. Mais il n'y a encore ni Palerme ni Gênes; en revanche, une foule de petites villes ont déjà leurs monographies : Urbino (par M. Lipparini), San Gimignano (Pantini), Prato (Corradini), Pérouse (Gallenga), Arezzo (Franciori), Sorrente (Filangieri) (1) etc...

Puisque nous en sommes aux collections (elles semblent être à la mode en Italie), signalons aussi celle que dirigent MM. Armando Ferri et Mario Recchi. Elle offre un intérêt particulier en ce qu'elle est consacrée à des artistes peu étudiés jusqu'ici, ou au moins assez peu estimés: les seicentistes et les settecentistes italiens. Chaque fascicule comprend une petite préface accompagnée d'une biographie et de 32 reproductions; le tout pour 7 lire 50. C'est de la bonne vulgarisation. Ont déjà paru un *Borromini* de Munoz, un *Cavallino* d'Arnaldo de Rinaldis et un *Caravage* de Lionello Venturi. Nous aurons certainement l'occasion de revenir sur cette collection qui s'annonce comme une des plus utiles entre celles qui se publient maintenant. Qu'il nous suffise pour le moment d'indiquer son but : remettre en vogue un art tombé dans l'oubli. Il est certain que, parmi les artistes qui seront étudiés, beaucoup méritent une place honorable dans l'histoire de la peinture italienne.

§

Entre tous les critiques d'art italiens, un de ceux qui font le plus honneur à leur pays est certainement M. Ugo Ojetti. Conteur et romancier de talent, qui sait manier la langue italienne avec beaucoup d'esprit et de finesse, il est toujours à la tête de tout mouvement artistique digne d'intérêt. Il fut chargé pendant la guerre de la protection des monuments du Nord de l'Italie contre les dangers de guerre ; on a beaucoup parlé de l'importance de cette œuvre en France, et je n'ai pas à y revenir ; des souvenirs de ce passé se trouvent dans un volume attachant qu'il a publié récemment : *I nani tra le colonne* (Treves, édit. Milan) ; M. Ojetti y rappelle « Tiepolo massacré » ; et il écrit en même temps avec vivacité et force sur le château de Trente, sur

(1) Les derniers volumes parus sont : *Orvieto*, par M. Luigi-Fumi, *Bologne*, par M. Zucchini, et *Trente*, par M. Fogolari.

les églises démolies pendant la guerre, « les beautés perdues » ; il ne se borne pas aux souvenirs de guerre, et il nous entretient aussi des portraits de M. Clemenceau et même du peintre contemporain Soffici.

M. Ojetti s'intéresse aux choses d'art en homme de goût et en homme d'esprit ; il a le sens des belles choses : c'est la première, la plus importante (je dirais presque la seule) qualité pour un écrivain d'art. Tant de maçons viennent nous apporter des matériaux mal équarris dont on ne sait que faire, et qui sont comme des pierres encombrant le chemin ; M. Ojetti est de ceux qui déblaient ce chemin, et qui nous font aimer les œuvres dont il parle. Il y a quelques mois il a consacré un petit volume fort bien illustré à un des meilleurs peintres de l'Italie contemporaine : Armando Spadini (1) ; et en quelques pages, il a raconté avec « brio » la vie, les aspirations de cet artiste de grand talent. Nous reviendrons un jour sur ce peintre lumineux, sur ce peintre de race, peu connu en France et qui mériterait de l'être autant et plus que bien des Germains et bien des Espagnols ; et nous ne pourrons certainement pas trouver de formules meilleures que celles, définitives, par lesquelles M. Ojetti a caractérisé son art fait de grâce colorée.

Autre service enfin que M. Ojetti a rendu à son pays : il vient de lui donner une revue d'art qui s'impose à la fois par ses articles et sa présentation typographique : *Dedalo*. Elle achève à peine sa première année d'existence, et elle a déjà pris place parmi les meilleures revues d'art européennes ; les illustrations y sont excellentes ; les sujets traités sont nouveaux ; l'art décoratif y tient une place importante, ainsi que les peintres italiens des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, trop peu étudiés jusqu'à présent ; ajoutons-y le souci de faire connaître les collections privées d'accès difficile, et les chefs-d'œuvre ignorés des grands artistes : c'est un beau programme que M. Ojetti, avec *Dedalo*, réalise d'une remarquable façon.

§

Nous ne pouvons terminer cette petite chronique sans mentionner un beau volume de M. Pericle Ducati sur *l'Art classique* (2).

(1) Ugo Ojetti, Armando Spadini. (*La Voce*, éd. Florence, 1920.)
(2) Pericle Ducati, *L'Arte classica*. (Unione tipografico-editrice Torinex, Turin, 1920, 67 pages.)

Ce n'est pas ici que nous pouvons l'étudier en détail. Il importe au moins de dire qu'il est l'œuvre d'un excellent archéologue et historien de l'Art. « L'art classique, c'est, pour M. Ducati, celui qui est né, s'est développé, puis s'est abâtardi dans les territoires qui ont eu une civilisation classique, c'est-à-dire partout où ont résonné les noms d'Athènes et de Rome. » Son livre commence quelque 3.000 ans avant Jésus-Christ et s'achève lorsque finit l Empire romain. Le manuel de M. Ducati est donc d'une très grande complexité ; et c'est d'ailleurs autre chose qu'un manuel ; c'est un véritable livre de fond, où l'auteur a mis toute sa science, — qui est vaste, — et toutes ses hypothèses qui sont très souvent séduisantes.

Memento. — Les revues d'art italiennes sont assez nombreuses. Outre *Dedalo*, il faut signaler la vieille revue que dirige M. Adolfo Venturi : l'*Arte* ; celle de M. Corrado Ricci : la *Rassegna d'Arte* (Alfieri et Lacroix, éditeurs Milan) ; une revue de vulgarisation, et de bonne vulgarisation, l'*Emporium*, publié par l'*Istituto delle arti grafiche* de Bergame, où M. Sapori publie en ce moment des articles intéressants sur l'Exposition biennale de Rome. On annonce enfin que le *Bollettino d'Arte*, du Ministère de l'Instruction Publique, va être remanié. Le directeur des Beaux-Arts, M. Colasanti, veut lui donner une impulsion nouvelle : cette Revue paraîtra désormais chez Bestetti et Tuminelli, à Rome.

JEAN ALAZARD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Petit-Palais : les nouvelles salles Dutuit. — Au Musée des Arts décoratifs : l'exposition Fragonard ; réouverture des salles d'Extrême-Orient. — A la Maison de Victor Hugo : exposition du théâtre romantique. — Memento bibliographique.

Le mois dernier a été fertile en fêtes artistiques dans les Musées. Tout d'abord a eu lieu au **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** la réouverture des salles Dutuit, dont le remaniement n'avait pu être achevé l'an dernier en même temps que celui des galeries d'art moderne. Cette collection Dutuit, qui fut à l'origine le noyau du musée du Petit-Palais, y constitue, comme on sait, la section d'art ancien. Avant la guerre elle occupait, dans la partie donnant sur le Cours-la-Reine, toute une longue galerie qui faisait pendant à celle des médailles et des petites sculptures dans la partie opposée du palais. Comme il l'avait déjà fait avec tant de bonheur pour la galerie de peinture mo-

derne, l'actif conservateur du Petit-Palais, M. Henry Lapauze, a voulu rompre la monotonie de cette longue suite de tableaux et d'œuvres d'art, et, ayant eu en même temps l'idée ingénieuse de couper la galerie aux deux tiers de sa hauteur, il l'a divisée en trois salons parés de boiseries anciennes où les toiles et les objets d'art sont disposés comme ils le seraient chez un collectionneur de haut goût. Le résultat obtenu ainsi est des plus séduisants. Du vestibule initial qui s'ouvre à l'extrémité de la galerie de sculpture du musée et qu'on a orné de petites statues égyptiennes, grecques et romaines, on pénètre dans une première pièce tapissée de boiseries provenant de l'ancien château de Marly et acquises à la vente Sardou. Elle est occupée par la collection des tableaux des écoles flamande et hollandaise, qui avaient la prédilection des frères Dutuit. Là se voient, au centre du panneau principal, entre la charmante *Fiancée* de Terborch et la *Ménagère* de Janssens, le *Portrait de Rembrandt* par lui-même en costume oriental, puis les toiles de Ruisdael, d'Hobbema, d'A. van de Velde, de Van Goyen, de Jordaens, de Van Ostade, de Jan Steen, de Metsu, la brillante esquisse de Rubens *L'Enlèvement de Proserpine*, etc., et, au milieu, dans des vitrines, des porcelaines de Chine et des faïences de Perse ou d'Asie-Mineure. — La salle qui suit, parée de magnifiques tapisseries flamandes du XVe siècle racontant l'*Histoire d'Alexandre*, a reçu les objets d'orfèvrerie religieuse, les émaux champlevés ou peints de Limoges, les ivoires, les verreries de Venise, les majoliques italiennes, les faïences de Bernard Palissy, les céramiques de Rouen, et, à la place d'honneur, les trois rares et précieux spécimens de faïence d'Oiron qui sont une des gloires de la collection. — La troisième salle, ornée de boiseries Louis XV provenant d'un château des environs de Versailles, est consacrée aux tableaux de l'école française du XVIIe et du XVIIIe siècle, aux admirables dessins de Watteau, de Fragonard, de Claude Lorrain, de Greuze, de Prud'hon, d'Ingres, et aussi de Canaletto et de Guardi. Les vitrines centrales sont occupées par des terres cuites de Clodion, des porcelaines de Sèvres ou de Saxe, des vases de Chine montés en bronze, etc. — Enfin, la rotonde où se termine la galerie offre un choix de dessins des écoles française, flamande et hollandaise (parmi lesquels l'admirable *Saskia malade* de Rembrandt) et, dans les vitrines, les

précieux manuscrits (dont l'*Histoire du bon roi Alexandre*) et les superbes reliures Renaissance dont s'enorgueillit la collection Dutuit (1)

A l'étage supérieur, créé par l'abaissement des salles du rez-de-chaussée sont disposées, dans une longue galerie, les antiquités égyptiennes, grecques et romaines, et dans les salles du sous-sol prendra place, comme autrefois, la collection des estampes.

§

Au **Musée des Arts décoratifs** a été ouverte, le 7 juin, une exposition Fragonard qui sera déjà close quand paraîtront ces lignes. Elle était organisée au profit du Musée Fragonard créé récemment dans la ville natale de l'artiste, à Grasse (2). Aménagée avec infiniment de goût, comme c'est l'usage au pavillon de Marsan, et ayant, en guise d'introduction, un décor de magnifiques tapisseries des Gobelins tissées d'après des cartons de Boucher, de Coypel, de F. de Troy et de Parrocel, elle comprenait près de trois cents œuvres, dont une centaine de peintures empruntées à des musées ou à des collections particulières. Si toutes n'étaient pas d'égale valeur et si même quelques-unes paraissaient très douteuses, cet ensemble n'en donnait pas moins une excellente idée de la production du maître dans ses différentes manières, depuis ses débuts comme élève de Boucher, jusqu'à la fin de sa carrière, et dans les divers genres qu'il a traités. On y rencontrait notamment le tableau, appartenant à l'Ecole des Beaux-Arts, qui lui valut en 1752 le prix de Rome : *Jéroboam*

(1) On a encastré dans les fenêtres qui éclairent cette rotonde des fragments d'anciens vitraux que la remise en place des verrières des églises de Paris, déposées lors des bombardements de 1918 et admirées il y a deux ans au Petit-Palais, a sans doute laissés de côté. Quoique ce nouvel accaparement soit moins scandaleux que celui des deux grandes toiles de Largillière et de F. de Troy, que la Ville a omis de rendre à Saint-Etienne-du-Mont et qui continuent d'orner le vestibule d'entrée du musée, ne convient-il pas d'exprimer à nouveau le regret que des œuvres créées pour un certain milieu, pour des édifices *qui existent encore*, en soient ainsi distraites volontairement pour leur plus grand dommage, — leur signification et, par suite, leur intérêt s'en trouvant considérablement diminués ? Tous ceux qui sentent et aiment vraiment la beauté devraient protester contre de pareils procédés. Les musées ne sont faits pour abriter, en fait d'art ancien, que des œuvres provenant d'édifices disparus et ne devraient pas s'enrichir aux dépens de ceux qui subsistent.

(2) V. *Mercure de France*, 15 mai 1921, p. 275.

sacrifiant aux idoles, puis un curieux morceau d'observation : *Le Pape Clément XIII disant la messe à Saint-Pierre de Rome*, la charmante esquisse des *Lavandières* du Musée d'Amiens, le célèbre *Taureau blanc*, l'esquisse, appartenant au Musée d'Angers, du *Corésus et Callirhoé* du Louvre, l'admirable *Songe du mendiant* de la collection Arthur Weisweiller, les belles compositions décoratives de la *Fête de Saint-Cloud* à l'ancien hôtel de Penthièvre (aujourd'hui hôtel de la Banque de France) et des *Marionnettes*, fragment de la toile précédente ; parmi les sujets galants, l'*Instant désiré*, l'*Invocation à l'Amour*, le *Sacrifice de la Rose*, thèmes sans cesse repris par l'artiste, puis des tableaux traités en esquisses fugitives (*Femme sur un lit*, etc.) où son pinceau subtil se montre le plus spirituel, une délicieuse tête de femme au pastel, et, dans les dessins — peut-être plus séduisants encore — d'innombrables sanguines ou sépias représentant des villas ou des vues de jardins d'Italie, des allées d'arbres (Fragonard est le poète des belles frondaisons et des mystérieux ombrages), puis des études pour des tableaux, notamment pour la toile du *Pacha* et pour les célèbres panneaux peints pour le château de Mme Du Barry à Louveciennes, longtemps conservés à Grasse et émigrés hélas ! à New-York, dans la collection Frick, etc. ; au total, un ensemble qui évoquait à merveille tout le dix-huitième siècle frivole et « sensible » dont on a pu dire avec raison que nul mieux que Fragonard n'a traduit l'esprit... Mais à quand une exposition du poète par excellence de cette voluptueuse époque, Watteau, dont c'est justement cette année le deuxième centenaire ?..

Au même musée ont été inaugurées, à la fin de mai, les galeries et salles du troisième étage consacrées principalement aux arts d'Extrême-Orient. Le grand hall central — orné, grâce à un prêt du Musée du Louvre, de la série des quatre grandes toiles de *l'Histoire d'Esther* de F. de Troy, qui furent traduites en tapisserie, et des douze compositions, également cartons de tapisseries, où Charles Le Brun a figuré, dans le décor des mois de l'année, les *Maisons Royales* — et les salles avoisinantes du côté de la rue de Rivoli offrent, exposées dans des vitrines, les céramiques de toute espèce, les bronzes, les gardes de sabres, les inrôs, les coffrets en laque, les émaux champlevés, les étoffes et les peintures de la Chine et du Japon, et au centre du hall est dispo-

sée une magnifique chaise à porteurs, tout en laque noir et or, du XVIIIe siècle, aux armes de la famille Tokoyawa, don de M. H. Krafft. — La dernière salle, de ce côté Nord, est occupée par des étoffes, des broderies et autres objets provenant de la Russie et des pays environnants, parmi lesquels une somptueuse robe arménienne à broderies d'or. — Viennent ensuite, autour d'un délicieux pavillon orné de meubles Louis XVI qui occupe le fond du hall, une suite de galeries où sont exposées les productions de l'Inde, de la Perse, de l'Asie Mineure et de l'Arabie : étoffes, tapis, faïences, cuivres, etc., et même une curieuse collection de bijoux d'or de la Côte d'Ivoire, don de notre confrère M. Pierre Mille.

Le côté Sud du hall est occupé par la suite des séries européennes des étages inférieurs : porcelaines de Wedgnood et de Saxe, verreries de Venise, majoliques italiennes, grès allemand, et les salles avoisinantes renferment un très bel ensemble de peintures et sculptures du moyen âge et de la Renaissance qui complète les riches collections Emile Peyre du deuxième étage.

§

De son côté M. Raymond Escholier, conservateur de la **Maison de Victor Hugo**, a eu l'heureuse idée d'organiser dans le décor de cette célèbre demeure une exposition — inaugurée le 17 juin et qui restera ouverte tout l'été — qui y avait sa place toute marquée : celle du théâtre romantique. Ce n'est plus seulement l'ombre du grand poète qui habite en ce moment la maison de la place des Vosges, mais aussi celles de ses contemporains, amis ou émules : Théophile Gautier, Vigny, Balzac, Dumas père, Musset, George Sand, Berlioz, et de leurs interprètes en peinture ou sur la scène : Delacroix, David d'Angers, Louis Boulanger, Devéria, Tony Johannot, Eugène Lami, Chassériau, Mlle Mars, Rachel, la Malibran, Fanny Elssler, Marie Dorval, l'Alboni, la Sonntag, Pauline Viardot, Déjazet, Frédéric Lemaître, etc. On souhaiterait entendre les propos piquants qui doivent s'échanger, la nuit, entre ces ombres illustres... Mais rien que la vue de ces portraits, de ces manuscrits, de ces décors de théâtre, de ces costumes et souvenirs de toute espèce est par elle-même suffisamment évocatrice de cette époque frémissante, si enfiévrée d'art. Voici, de Delacroix, la suite de ses lithographies sur *Hamlet*, une sépia représentant la Malibran au piano, des

portraits de George Sand et de Maurice Sand ; de Champmartin, qui fut l'ami de Victor Hugo, un beau portrait à l'huile de Juliette Drouet et un autre de Jules Janin ; puis, c'est Carlotta Grisi, dessinée par Théophile Gautier, Pauline Viardot par Musset, lequel, à son tour, est portraituré par Eugène Lami, Devéria et, en médaillon, par David d'Angers ; d'admirables dessins de Chassériau : la Malibran dans le rôle de Desdémone, une scène de *Roméo et Juliette*, le costume de Rachel dans Judith, et surtout la charmante Alice Ozy. C'est ensuite le tableau documentaire d'Eugène Lami : *Le Foyer de la Danse en 1841 ;* la bataille d'*Hernani* évoquée par le manuscrit du drame prêté par la Comédie-Française et par le tableau de Besnard appartenant à la Maison de Victor Hugo ; le manuscrit de *Lucrèce Borgia ;* un dessin de Victor Hugo pour *Le Roi s'amuse* ; des toiles de Louis Boulanger figurant des scènes de *Lucrèce Borgia* et de *Marion Delorme* ; les sépias commandées au même artiste par l'éditeur Renduel pour illustrer le théâtre du grand poète ; la nombreuse collection, prêtée par le Musée de l'Opéra, des costumes dessinés par Gavarni et toute une série d'affiches de représentations célèbres ; le manuscrit de *Chatterton* de Vigny et celui de la *Symphonie fantastique* ; d'autres manuscrits et souvenirs de Berlioz ; des objets ayant appartenu à Mlle Mars, à Rachel, à Déjazet, à Tamburini, à Rossini, à Félicien David, des souvenirs ayant trait au théâtre de Deburau ; enfin d'innombrables portraits gravés d'auteurs ou d'acteurs.

Deux autres expositions historiques, organisées à l'occasion du centenaire de la mort de Napoléon, ont lieu en ce moment à la Malmaison et à la manufacture de Sèvres. Nous en parlerons dans notre prochaine chronique en même temps que d'une autre qui vient de s'ouvrir au château de Versailles.

Memento. — Bien des articles ont été publiés, au cours de la guerre et depuis, sur les destructions et les ruines accumulées sur notre sol par un ennemi barbare et sans scrupules. Un répertoire en avait été dressé en 1918 par les soins de l'Administration des Beaux-Arts ; mais, rédigé de façon un peu hâtive et publié en août 1918, il est resté incomplet. La *Gazette des Beaux-Arts*, fidèle à son rôle d'historienne toujours soucieuse de documentation exacte, a pensé à bon droit qu'il convenait de conserver pour la postérité le souvenir de tant de monuments détruits et s'est proposé de donner, en dix albums consacrés successivement à chacune de nos provinces envahies et dont le texte a été confié

par M. André Michel, directeur de la publication, aux érudits les mieux renseignés sur l'histoire de ces régions, un tableau vivant des *Trésors d'art de la France meurtrie* : ceux qu'elle possédait et le peu qui en reste. Le premier de ces volumes, concernant l'Ile-de-France, vient de paraître (Paris, 106, boulevard Saint-Germain ; in-4, 42 planches av. XI-49 p. de texte ; 90 fr.) On y trouvera évoqué par la plume savante et artiste de M Marcel Aubert, conservateur adjoint aux Musées nationaux, auteur de monographies qui font autorité sur Senlis et Notre-Dame de Paris, tout le passé d'histoire et d'art de ce cœur de la France et la description de ces monuments illustres qui eurent plus ou moins à souffrir du vandalisme allemand : la délicieuse cathédrale et le Palais de Justice de Senlis ; Noyon, sa cathédrale et son hôtel de ville, tous deux aujourd'hui en ruines ; l'abbaye de Morienval, berceau de l'art ogival ; les charmantes églises d'Autrèches, de Beaumont-sur-Oise, de Belloy, de Bury, de Cambronne, de Chambly, de Moulin-sous-Touvent, de Saint-Leu d'Esserent, de Sarcelles, de Tracy-le-Val — la plus gracieuse de toutes et hélas ! aujourd'hui disparue, — le château de Plessy-de-Roye, le château de Compiègne, à Paris l'église Saint-Gervais, victime du sacrilège bombardement du Vendredi-saint de 1918, etc. L'exécution des planches qui reproduisent ces édifices avant et après leurs mutilations et les œuvres d'art qu'ils contenaient ont été confiées — et c'est assez dire combien elles sont réussies — à la maison Léon Marotte, les lettres ornées des chapitres ont été dessinées spécialement par un de nos meilleurs illustrateurs, M. Joseph Girard, et ainsi texte et images s'unissent pour faire de ce recueil un ouvrage d'histoire et d'art des plus précieux. Deux volumes, en ce moment sous presse, seront consacrés à l'Artois et au Boulonnais par M. Camille Enlart, et au Laonnais-Soissonnais par M. Etienne Moreau-Nélaton.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Testament d'Edmond de Goncourt. — Il nous paraît utile de donner ici, à titre documentaire, le texte complet du testament d'Edmond de Goncourt, tel qu'il a été produit et lu à l'*audience publique* de la Première Chambre du Tribunal Civil du 7 juillet 1897, au cours du procès engagé par un certain nombre des héritiers naturels du testateur (Mme veuve Adam, née Guérin, cousine germaine d'Edmond de Goncourt ; les époux Le Chanteur et M. Labille, cousins issus de germain, et M. Curt, cousin issu de germain) contre les héritiers littéraires représentés par MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique, légataires universels.

Me Chenu était l'avocat des héritiers naturels ; Me Raymond Poincaré, l'avocat des héritiers littéraires ; enfin, Me Busson-Billault, avocat de l'œuvre « Notre-Dame des Sept Douleurs », s'en rapportait à la justice pour le cas où, les dispositions du testament ne pouvant s'exécuter, cette œuvre deviendrait bénéficiaire, ainsi qu'il était prévu à l'avant-dernier paragraphe du testament.

On sait que, par jugement du 5 août 1897, confirmé par la première chambre de la Cour d'appel le 1er mars 1900, les héritiers naturels furent déclarés « mal fondés dans toutes leurs demandes, fins et conclusions, et condamnés aux dépens ».

Par contre, on a peut-être oublié qu'Edmond de Goncourt avait laissé, — en plus d'un texte définitif déposé par lui chez son notaire, Me Duplan, 11, rue des Pyramides, en mai 1892, — trois projets testamentaires retrouvés chez lui, cinq jours après sa mort, le 21 juillet 1896.

Le premier, dans le procès-verbal de description, est désigné par la lettre A. Il est daté du 14 juillet 1874 et institue M. Labille de Breuzé légataire universel. On y trouve la liste des titulaires initiaux de l'Académie d'Auteuil (Flaubert, Paul de Saint-Victor, Louis Veuillot, Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Fromentin, de Chennevières, Zola, Alphonse Daudet, Léon Cladel). Dans sa plaidoirie, Me Raymond Poincaré a indiqué que, « de cette première liste, plusieurs noms ont été rayés par la suite ».

Le second projet porte la date du 16 novembre 1884 et, dans le procès-verbal de description, est désigné sous la lettre B. MM. Alphonse Daudet et Henry Céard y sont inscrits comme exécuteurs testamentaires. Le nom de M. Henry Céard a été supprimé en 1885, par la note suivante : — « 25 juillet 1885. J'avais nommé deux exécuteurs testamentaires ; je n'en conserve qu'un seul, mon cher ami Alphonse Daudet. (signé) Ed. H. de G. (1). »

Le troisième projet, daté, lui aussi, du 16 novembre 1884, est « couvert de ratures, chargé de renvois » (Plaidoirie de Me Chenu). Ce projet, Goncourt le recopia, le modifia encore sur quelques points de détails, lui donnant, dans sa pensée, une forme définitive, et c'est la copie qu'il déposa chez son notaire.

Me Poincaré a précisé, dans sa plaidoirie, que, dans ce texte définitif, Goncourt, « par scrupule de sincérité historique », a

(1) Cf. *Gazette des Tribunaux*, numéro du 15-16 juillet 1897, pages 676 et 677. — *Revue des Grands Procès*, tome XV, année 1897, page 576.

recopié la date : 16 novembre 1884, et, sans interruption, sur le même cahier de treize feuilles préparé à cet effet, il a reporté également les codicilles avec leurs dates respectives jusqu'au troisième de ces codicilles rédigé le 7 mai 1892.

Notons que ces trois codicilles suivaient le texte même alors qu'un quatrième (daté du 23 mai 1893) fut, par Goncourt, glissé sous une enveloppe avec cette suscription : « Codicille du testament déposé chez Me Duplan, écrit le soir du 23 mai 1893. »

Sur conclusions de M. le substitut Seligman, le Tribunal jugea :

... qu'il suffit de considérer l'acte déposé chez Me Duplan pour se convaincre qu'il ne forme, dans sa réalité matérielle tout autant que dans l'intention du testateur, qu'un tout unique, aussi bien dans sa première partie, datée du 16 novembre 1884, que dans ses divers codicilles...

Voici le texte *in extenso* du document reconnu valable par le tribunal et qui constitue en quelque sorte la charte de l'Académie Goncourt.

Ceci est mon testament.

Moi, Edmond Huot de Goncourt, sain d'esprit, réfléchissant à l'ébranlement de ma santé depuis la mort de mon frère, songeant à la servitude de la mort, à l'incertitude de son heure, et de peur d'être prévenu par elle ainsi que l'a dit mon maître le Duc de Saint-Simon, j'écris et je signe de ma main ce présent testament (1).

Considérant que je laisse les parents qui me sont affectionnés et chers dans un état de fortune tel qu'ils n'ont pas besoin de mon bien après ma mort, je dispose de ce que je possède ainsi qu'il suit : je nomme pour exécuteur testamentaire, mon ami Alphonse Daudet, à la charge par lui de constituer, dans l'année de mon décès, à perpétuité, une société littéraire dont la fondation a été, tout le temps de notre vie d'hommes de lettres, la pensée de mon frère et la mienne et qui a pour objet la création ci-dessous :

1° — D'un prix annuel de 5.000 francs destiné à un ouvrage littéraire.

2° — D'une rente annuelle de 6.000 francs au profit de chacun des membres de la société.

Le tout dans les termes et dans les conditions que je vais indiquer :

Cette société se composera de dix membres qui seront : 1. Alphonse

(1) Ce testament avec la substitution d'autres exécuteurs testamentaires et des codicilles nouveaux est presque la reproduction d'un testament fait le 14 juillet 1874 et que je détruis. (Note du testateur.) — «... Mais qu'il n'a pas matériellement détruit... » (Plaidoirie Poincaré. *Revue des Grands Procès*, tome XV, année 1897, page 568.)

Daudet (1) ; 2. Huysmans ; 3. Octave Mirbeau ; 4. Rosny (l'aîné) ; 5. Rosny (le jeune) ; 6. Léon Hennique ; 7. Paul Margueritte ; 8. Gustave Geffroy ; 9. ... 10.... (2).

Dans le cas où, à l'ouverture de mon testament, il y aurait des décédés ou des refusants, les survivants éliront les successeurs des membres décédés ou refusants. Le président, pour la première année, sera de droit le plus âgé des membres qui existeront à mon décès.

Pour avoir l'honneur de faire partie de la Société, il sera nécessaire d'être homme de lettres, rien qu'homme de lettres, on n'y recevra *ni grands seigneurs, ni hommes politiques*. Toute élection à l'Académie française d'un des membres entraînera de droit la démission de ce membre et la renonciation à la rente ci-après stipulée.

Il sera remplacé ainsi que tout membre décédé par un vote où, en cas de partage, la voix du président comptera pour deux.

Mes exécuteurs testamentaires, les associés à la création de la *jeune Académie* que je fonde, la devront faire reconnaître d'utilité publique, afin de recevoir tous autres dons et legs.

Je déclare affecter pour la constitution de cette société tant le produit de la vente de mes biens et objets mobiliers que les sommes à provenir de mes droits d'auteur pour les livres et pièces de théâtre publiés de mon vivant, aussi bien que pour les publications d'ouvrages qui paraîtront après mon décès, notamment un ouvrage intitulé : *Journal des Goncourt, Mémoires de la vie littéraire.*

En conséquence, les sommes à provenir de ces ventes et droits d'auteur seront employées au fur et à mesure de leur encaissement, par les soins de mes exécuteurs testamentaires, en rentes 3 ou 5 o/o sur l'Etat français qui seront immatriculées au nom de la Société, et les arrérages seront capitalisés jusqu'à ce que la somme ainsi obtenue ait produit le chiffre de soixante-cinq mille livres de rente annuelle. Ce jour-là, chacun des membres de la Société aura droit à une rente annuelle de 6.000 francs, soit pour les dix membres 60.000 francs qui seront pris sur les 65.000 francs de rente existant alors, et seront payables en même temps que les arrérages du titre de rentes sur l'Etat. Cette rente sera incessible et insaisissable et sera servie à chacun des membres par mes exécuteurs testamentaires.

A l'égard des 5.000 livres de rente de surplus, elles seront employées à faire les fonds d'un prix annuel destiné à rémunérer une *œuvre d'imagination.*

(1) La liste primitive modifiée par les décès de ces dernières années comprenait les noms de Th. Gautier, de Louis Veuillot, de Flaubert, de Paul de Saint-Victor, de Fromentin, de Barbey d'Aurevilly, de Banville, de Vallès. Il y avait encore le nom de Zola avant qu'il fût candidat perpétuel à l'Académie, de Maupassant avant qu'il ne devînt fou. (Note du testateur.)

(2) Goncourt avait réservé ces deux désignations.

Ce prix sera donné au meilleur roman, au meilleur recueil de nouvelles, au meilleur volume d'impressions, au meilleur volume d'imagination en prose, et exclusivement en prose, publié dans l'année.

Les membres de la Société feront une chose aimable à ma mémoire s'ils veulent bien l'appeler « le prix des Goncourt ».

Et j'entends que si, plus tard, des legs étaient faits à la Société fondée par moi, ce prix d'imagination en prose que je veux être le seul et unique prix décerné, j'entends qu'il ne puisse jamais dépasser la somme de 10.000 francs et que le surplus soit destiné à l'achat d'un hôtel comme lieu de réunion et de séances, et, l'hôtel acheté, à l'augmentation du traitement des membres de la jeune académie.

Mon vœu suprême, vœu que je prie les jeunes académiciens futurs d'avoir présent à la mémoire, c'est que ce prix soit donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Le roman, dans des conditions d'égalité, aura toujours la préférence.

Le prix ne pourra jamais être donné à un membre de la Société.

Dans le cas, mais seulement dans le cas où il y aurait unanimité des dix membres pour déclarer qu'il n'a pas paru dans l'année d'ouvrage digne du prix, ce dernier pourra ne pas être donné et le capital affecté au prix grossira de sa rente celui des années suivantes, bien entendu tant que le prix ne dépassera pas 10.000 francs.

La valeur énorme gagnée par les objets d'art du XVIIIe siècle depuis quelques années et les nombreuses acquisitions de curiosités de l'Extrême-Orient faites par moi en ces derniers temps donneront peut-être à ma mort le capital nécessaire pour la réalisation immédiate des 65.000 francs de rente, ce qui supprimerait le dîner et le prix provisoire dont il va être parlé. Mais, comme il faut tout prévoir, si les 65.000 francs de rente pour la fondation de la Société n'étaient pas produits par la réalisation de mes biens mobiliers et immobiliers au jour de ma mort, je veux qu'il soit distrait chaque année sur les arrérages provenant de ma succession, et cela jusqu'à ce que les 65.000 francs de rente soient faits :

1° La somme nécessaire pour faire la rente d'un dîner mensuel à vingt francs par tête dont feront partie les dix membres désignés pendant les mois de novembre, de décembre, janvier, février, mars, avril, mai ;

2° La somme nécessaire pour faire la rente provisoire de 1200 francs pour le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année.

Le prix sera décerné tous les ans, dans le dîner de Décembre.

Une lettre d'envoi, revêtue de la signature des dîneurs présents à ce dîner de décembre, deviendra le titre du lauréat.

En cas de décès d'un des dîneurs, les membres de la Société se com-

plèteront par la nomination d'un nouveau membre, absolument comme si la jeune Académie était fondée.

Enfin, le jour où les 65.000 francs de rente seront obtenus, les dix membres du dîner jouiront des 6.000 francs de rente et le prix provisoire de 1.200 francs deviendra le prix de 5.000 francs.

Les membres de la Société, jusqu'au jour où la Société possédera un hôtel, devront continuer à leurs frais et dans les conditions du passé le dîner de fondation.

J'entends qu'après ma mort des ventes publiques soient faites à l'hôtel des commissaires-priseurs (*ici et en renvoi*) « ou chez Petit ou chez Durant-Ruel » dans les conditions ci-dessous indiquées, de toutes les choses mobilières d'art que mon frère et moi avons passé notre vie à réunir, à collectionner, à sauver des dédains aveugles.

Une première vente sera faite de mes meubles de Boule et de marqueterie, bronzes, porcelaines de Sèvres et de Saxe, terres cuites de Clodion, tapisseries des Gobelins, de Beauvais, d'Aubusson ; tapis persans, boiseries anciennes, garnissant les murs et les plafonds de ma maison seront décloués ; enfin de tous les objets d'art du XVIIIe siècle, sauf les dessins et les estampes.

Une seconde vente sera faite de mes curiosités de la Chine et du Japon, cristaux de roche, jades, porcelaines, coquilles d'œufs, bronzes, laques, ivoires, broderies, kakemonos, albums et livres japonais, — une collection à laquelle j'ai mis, depuis des années, tout l'argent que j'ai gagné en littérature (1).

Une troisième vente sera faite de tous mes dessins du XVIIIe siècle, en cadres ou en cartons (et le catalogue en sera fait textuellement, sauf les ajoutés nécessités par les acquisitions postérieures, d'après la description que j'ai faite de ces dessins dans le premier volume de la *Maison d'un Artiste*). Je désire, si cela est possible, que cette vente précède les autres.

Trois ventes seront faites de ma bibliothèque.

Une première vente (quatrième vente) sera exclusivement composée de mes livres du XVIIIe siècle et portera pour titre :

Bibliothèque du XVIIIe siècle des Goncourt. Livres, manuscrits, autographes, affiches, placards.

Le libraire chargé de la vente voudra bien suivre le rangement de ma bibliothèque, tel que je l'ai indiqué dans la *Maison d'un Artiste*. Mêlant les manuscrits et les autographes à l'imprimé, il aura à respecter les divisions que j'ai introduites, à cataloguer les séries des hommes ainsi que je l'ai fait, en commençant pour chacun ou pour chacune par les actes ou les lettres émanant de leurs mains ou, en suivant, par les biographies sérieuses, puis par les pamphlets, et enfin en terminant par

(1) La somme à l'heure présente dépasse 300,000 francs (note du testateur).

les mémoires et correspondances apocryphes du temps. Il se trouve un modèle de ce travail au nom de Madame du Barry.

Si l'on trouve qu'il soit nécessaire de donner à la vente l'autorité d'un expert en autographes, les numéros éparpillés dans tout le volume seront réunis et vendus, en une vacation, à la fin de la vente.

Le libraire donnera également, dans le catalogue, les notes les plus curieuses que j'ai jetées en tête des volumes.

Une seconde vente (cinquième vente) comprendra mes livres sur l'antiquité, sur le XVIIe siècle [*ici et en renvoi*] « sur la littérature étrangère », etc., etc., enfin, tous les livres qui n'appartiennent pas au XVIIIe siècle ou à la littérature contemporaine, et encore la série en langues européennes des livres sur la Chine et le Japon.

Une troisième vente [*en interligne*] « sixième », comprendra la très nombreuse série des livres de la littérature moderne (romantiques et naturistes), presque tous sur papier de Hollande, de Chine, du Japon, et contenant une page du manuscrit original de l'auteur.

Pour ce catalogue, le libraire suivra l'ordre alphabétique.

Une série, en tête du catalogue, sera composée des exemplaires reliés ou en parchemin blanc avec le portrait de l'auteur peint sur la couverture par Rodin, Carrière, Raffaelli, Jeanniot, Rochegrosse, Chéret, Poncini, Stevens, etc.

Une autre série, à la fin du catalogue, sera composée de mes manuscrits et des exemplaires de toutes mes éditions reliés par les premiers relieurs, illustrés de dessins de Gavarni, enrichis d'émaux de Claudius Popelin.

Du reste, les libraires chargés des trois ventes de livres, ainsi que les experts des autres ventes, trouveront des renseignements plus détaillés dans un cahier portant comme titre : Recommandations relativement aux ventes qui doivent se faire après mon décès.

Une septième vente sera exclusivement composée de mes estampes et livres à figures du XVIIIe siècle, dans laquelle je veux qu'on suive l'ordre suivant :

Première division : *Eaux-fortes de la main des maîtres et amateurs*. Puis : *Burins en taille-douce des graveurs du XVIIIe siècle d'après les peintres et dessinateurs français*. Puis : *Portraits de femmes de la société*. Puis : *Portraits d'actrices* par théâtres. Puis : *Estampes sur Paris*. Puis : *Estampes de mœurs, adresses, avis, factures, lettres de faire-part*.

Une huitième et dernière vente comprendra les dessins de Gavarni, son œuvre lithographié, les dessins et les eaux-fortes de mon frère, la collection d'eaux-fortes anglaises et françaises de ce siècle, enfin toutes les gravures et dessins modernes qui se trouveront chez moi.

Je désire que Mannheim soit chargé de la vente de mes objets du

XVIIIe siècle ; Bouillon, de mes estampes du XVIIIe siècle ; Dumont, de mes estampes du XIXe siècle ; Morgan, de mes livres de XVIIIe siècle ; Durel, des deux autres ventes de livres.

Je donne et lègue à mon cher petit cousin Labille (Eugène) une somme de 2.400 francs pour l'achat de deux fusils (calibre 12) qui lui rappelleront son vieil ami dans les bois où nous avons chassé, deux fusils ou n'importe quoi qui lui plaira.

Je donne et lègue à mon cher Edouard Lefebvre de Béhaine, qui, avec mon cher Marius, m'a apporté l'aide et la chaleur de son amitié, lors de la mort de mon frère, mon buste en terre cuite exécuté par de Nittis.

Je donne et lègue à titre de bien amical souvenir à ma chère Mme Daudet, pour être placés dans le jardin de Champrosay, où nous nous sommes promenés si souvent ensemble, les deux amours et la grue japonaise de mon jardin.

Je donne et lègue à ma filleule Edmée Daudet une somme de 5.000 francs pour compléter le collier de perles que j'ai commencé à lui faire.

Je lui donne et lègue également mes portraits de famille en miniature entourant la cheminée de ma bibliothèque, notamment le portrait de ma grand'mère maternelle par Isabey, le portrait de ma mère, le portrait de Laurent de Villedeuil, notre parent.

Je donne et lègue à ma filleule Jeanne Charpentier une somme de quinze cents francs pour s'acheter un bout de dentelle lors de son mariage.

Je donne et lègue à Mademoiselle Pauline Zeller une boîte en laque, à l'entour de bambous et sur laquelle sont appliqués deux moineaux volant, en ivoire sculpté et colorié.

Je donne et lègue à Madame Sichel Dulong la cassette en bois des îles qui est sur la commode de ma chambre à coucher et où ma mère enfermait ses dentelles.

Je donne et lègue à la princesse Mathilde, à titre de bien misérable souvenir, la statuette de Falconnet en biscuit de Sèvres, représentant une baigneuse, qui est sur la cheminée de mon cabinet de travail.

Je donne et lègue à Pélagie Denis, ma domestique dévouée [*ici en interligne*] « avec » le mobilier de sa chambre (dont déjà la plupart des meubles lui appartiennent) une rente de douze cents francs, sa vie durant. Je donne en outre à Pélagie la batterie de cuisine, la vaisselle ordinaire, ma garde-robe, enfin tout ce qui m'a peiné de voir vendre à la criée après le décès des gens qui n'ont pas de proche famille.

Il sera prélevé, sur les biens et valeurs de ma succession, une somme nécessaire qui sera placée en rentes sur l'Etat français 3 o/o et qui sera

immatriculée au nom de Pélagie Denis, qui jouira de l'usufruit jusqu'au jour de sa mort.

Je donne et lègue à la fille de Pélagie, si elle est encore chez moi à l'époque de ma mort, une somme de 1.000 francs une fois payée.

Après ma mort, il sera trouvé, dans ma petite armoire de Boule placée dans mon cabinet de travail, une série de cahiers portant pour titre : *Journal de la vie littéraire*, commencé par mon frère et moi le 2 décembre 1851. Je veux que les cahiers auxquels on joindra les feuilles volantes de l'année courante qui seront dans un buvard placé dans le compartiment de ma bibliothèque, près de ma table de travail, soient immédiatement cachetés et déposés chez Me Duplan, mon notaire, où ils resteront scellés vingt ans, au bout desquels ils seront remis au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et pourront être consultés et livrés à l'impression. Si la garde de ces volumineux manuscrits chez le notaire faisait quelque difficulté, ils seraient aussitôt remis à la Bibliothèque Nationale, mais ne pourraient jamais être consultés et livrés à l'impression qu'au bout de vingt ans. Enfin, si, par impossible, la Bibliothèque Nationale refusait ce dépôt, je demanderais à la famille Daudet de les garder jusqu'à l'expiration de vingt ans.

Je donne et lègue également à la Bibliothèque Nationale mes cartons de « Correspondances » ou la réunion de toutes les lettres de littérateurs et d'artistes que mon frère et moi avons reçues depuis le jour de notre entrée en littérature, mais qui ne seront communiquées au public qu'en même temps que le Journal.

Je donne et lègue au Musée du Louvre mon portrait au pastel par de Nittis.

En vue de la réalisation de ma jeune Académie, je donne à mon exécuteur testamentaire, ou peut-être mes exécuteurs testamentaires, les pouvoirs les plus étendus à l'effet de réaliser l'actif, pour procéder à toutes les ventes d'immeubles, d'objets et de valeurs mobilières, payer toutes sommes qui pourraient être dues à quelque titre que ce soit par ma succession, acquitter tous legs et droits de mutation, faire l'emploi, en rentes sur l'Etat, dans les termes ci-dessus, de tous les capitaux qui pourraient revenir à ma succession à quelque titre et à quelque époque que ce puisse être, faire le service des rentes au profit des membres de la Société.

Dans le cas où, contrairement à mes volontés et par des circonstances que je ne puis prévoir, les dispositions qui précèdent, en ce qui concerne l'Académie que je fonde, ne pourraient pas s'exécuter, je donne et lègue les capitaux provenant de la réalisation de mes biens meubles et immeubles et vente d'objets d'art à l'hospice des jeunes filles incurables, à l'*Œuvre de Notre-Dame des Sept-Douleurs*, dont la princesse Mathilde a le patronage, à la charge par cet établissement d'exé-

cuter les divers legs d'amitié de ce testament et de payer la rente viagère de douze cents francs à Pélagie Denis.

Lequel testament écrit de ma main j'ai, pour marque de témoignage de ma dernière volonté, signé

EDMOND DE GONCOURT.

Auteuil, ce 16 novembre 1884.

Premier codicille.

Ce soir, où je me sens très malade, je confirme la nomination de mon tendre ami Alphonse Daudet comme exécuteur testamentaire, et en cas de mort, je lui substitue son fils Léon Daudet, le priant, le cher jeune homme, de prendre conseil de sa mère, qui veillera à la mémoire de l'ami mort, pour lequel, de son vivant, elle a eu une grande et véritable amitié littéraire.

Ce 5 novembre 1887.

EDMOND DE GONCOURT.

Deuxième codicille.

Dans l'état de souffrance où se trouve Alphonse Daudet, je lui adjoins pour alléger la charge que je lui lègue, je lui adjoins Léon Hennique comme second exécuteur testamentaire, et si Alphonse Daudet venait à mourir avant moi, son fils trouvera dans l'exécuteur testamentaire qui lui est associé l'expérience d'un homme mûr et le respect religieux de ma mémoire. Je demande à mes exécuteurs testamentaires, pour le soin de mes ventes et la rédaction des catalogues, de recourir aux connaissances spéciales d'Alidor Delzant, de Roger Marx, de Braquemond.

Ce 6 juillet 1890.

EDMOND DE GONCOURT.

Troisième codicille.

Je demande que M. Bing soit chargé de la vente de [*ici et en renvoi*] « mes chinoiseries et de » mes japonaiseries, objets de toute sorte et albums et livres japonais et qu'il fasse la vente dans les conditions où il a fait celle de Burty.

Je demande que, pour mes ventes de livres, Delzant ait la surveillance et la direction de ces ventes, faisant rédiger les catalogues d'après les instructions de la *Maison d'un Artiste* et choisissant pour l'impression dans les catalogues les notes que j'ai jetées en tête de quelques volumes.

Les dispositions pour la conservation et la publication intégrale du Journal de la vie littéraire, dont une partie, une moitié seulement et la moins intéressante, a paru sous le titre *Le Journal des Goncourt*, restent les mêmes.

Ce 7 mai 1892.

EDMOND DE GONCOURT.

Quatrième codicille.

(daté dans l'ensemble du 7 mai 1892)

Ce mardi 23 mai 1893.

Avant de partir pour Vichy, dans la crainte d'un malheur, et pour que mon testament dans son exécution ne rencontre aucune difficulté ou empêchement légal, d'Alphonse Daudet et de Léon Hennique, qui étaient mes exécuteurs testamentaires, je fais mes légataires universels de mes biens, meubles et immeubles, à la condition par eux d'exécuter les dispositions contenues dans le testament déposé chez mon notaire Me Duplan.

EDMOND DE GONCOURT.

Ainsi que mon testament le porte, il est bien entendu qu'en cas de mort d'A. Daudet son fils Léon le remplacera.

EDMOND DE GONCOURT.

Le texte ci-dessus a été publié par les exécuteurs testamentaires d'Edmond de Goncourt, en une plaquette in-8o de vingt pages, réservée exclusivement aux membres de l'Académie. Elle est illustrée d'un hors-texte, le portrait des deux frères par Gavarni : une superbe reproduction de la lithographie parue en 1853 dans le journal *Paris* sous le titre : *Messieurs du Feuilleton.* A la page 20 cette indication : « Imprimé par les soins de Cauchois, 54, Avenue du Maine. »

Cet ouvrage, si l'on s'en rapporte à la loi de 1881 (article 2) sur *la presse et l'imprimerie*, rentre dans les catégories des « ouvrages dits de ville ou bilboquets ». On entend par ces mots, enseigne Me Delzons dans son *Commentaire juridique*, « les imprimés destinés aux usages privés, tels que lettres de faire-part, cartes de visite, lettres d'invitation, etc. ». A ce titre, et en vertu de l'article 3 de la loi de 1881, l'imprimerie Cauchois a été dispensée d'effectuer le dépôt légal.

Il est donc inutile de chercher cette plaquette à la Bibliothèque Nationale et, de façon générale, partout ailleurs que chez les membres de la *Société littéraire dite des Goncourt* (1).

LÉON DEFFOUX.

CHRONIQUE DU MIDI

Las Leys d'Amors, manuscrit publié par Joseph Anglade (4 volumes, libr. Edouard Privat, Toulouse). — *Lou Carpan*, drame, par Batisto Bonnet (Libr. Tessier, Nîmes). — *Marsyas*, journal littéraire (Le Cailar, Gard). — Le *Calen-*

(1) Désignation légale de cette compagnie.

drier Sentimental, nouvelles, par Bruno Durand (Edition du *Feu*). — L'œuvre du poète Emile Sicard.

La Bibliothèque Méridionale, publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, vient de s'enrichir d'un travail très remarquable de M. Joseph Anglade, professeur de langue et littérature méridionales à l'Université de cette ville. Il s'agit de l'édition en quatre volumes du manuscrit **Las Leys d'Amors** (Les lois d'amour), conservé à l'Académie des Jeux Floraux et dans lequel se trouvent retracées les origines de cette institution, ainsi que les règles du gai savoir.

Au temps passé, dit le début du manuscrit, furent, dans la royale et noble cité de Toulouse, sept vaillants, savants, subtils et discrets seigneurs, qui eurent grand désir et grande affection de trouver cette noble, excellente, merveilleuse et vertueuse dame Science, pour qu'elle leur donnât et leur administrât le gai savoir d'écrire en vers, pour savoir faire de bons poèmes en romans avec lesquels ils pourraient dire et réciter bonnes et notables paroles, pour donner de bonnes doctrines et de bons enseignements, à la louange et honneur de Dieu, Notre Seigneur, et de sa glorieuse Mère, et de tous les Saints du Paradis, et pour l'instruction des ignorants et non savants, et le refrènement des amants fous et sots, et pour vivre avec la joie et l'allégresse dessus dites, et pour fuir la colère et la tristesse, ennemies du Gay Savoir.

« C'est en ces termes un peu alambiqués, déclare M. Joseph Anglade, que l'auteur des *Leys* nous fait connaître les sentiments des fondateurs du Consistoire du Gai Savoir. » Ces termes sont, en effet, alambiqués, mais ils sont aussi prudents. Nous sommes au quatorzième siècle et il y avait à Toulouse un Grand Inquisiteur. Il importait d'exprimer dès le début des sentiments de la plus pure orthodoxie afin de faire accepter des poésies en langue vulgaire, suspecte d'hérésie.

Les sept seigneurs de Toulouse écrivirent une lettre en vers « par diverses parties de la langue d'Oc » dans laquelle ils s'appelèrent « la Compagnie très gaie des sept troubadours de Toulouse » et ils signèrent par ordre de préséance : Bernat de Panassac, donzl (damoiseau); Guilhem de Labra, borgues (bourgeois); Berenguier de Sant Plancat et Peyre de Mejanaserra, cambiayres (changeurs); Guilhem de Gontaut et Pey Camo, mercadiers (marchands); enfin maître Bernat Oth, notaire de la cour du viguier de Toulouse. Ils conviaient pour le 1er mai de l'an 1324 les « subtils troubadours » à un tournoi poétique qui eut lieu en grande

pompe et à l'issue duquel la « violette d'or » fut accordée au poète Arnaut Vidal.

Voilà constituée la première en date des Académies modernes, dont les concours se sont poursuivis depuis six cents ans, mais n'ont pas toujours été consacrés à la « défense de la langue d'oc ». Voilà aussi les ancêtres des « sept » de Fontségugne et des modernes félibres.

Il importait de donner un code à la nouvelle institution et les *Leys d'Amors* en conviennent ainsi :

Parce que les dits sept seigneurs pensaient qu'ils n'avaient pas de lois et de règles et qu'ils reprenaient toujours et peu enseignaient, ils ordonnèrent que l'on fît des règles précises auxquelles ils eussent recours et avis dans leur jugement. Et alors ils confièrent de bouche à maître Guilhem Molinier, savant en droit, qu'il fît et compilât les dites règles, avec les conseils de l'honorable et vénéré seigneur messire Bortholmien Marc, docteur en lois ; et s'ils tombaient dans quelques doutes, qu'ils les apportassent devant le Conseil de leur Gai Consistoire. Et quand les dites règles furent faites en partie, les dits sept seigneurs voulurent qu'elles fussent appelées *Leys d'Amors*. Et pour les faire il fallut grand travail et grande étude.

Ce grand travail ne fut achevé qu'en 1356. Le savant M. J. Anglade, qui connaît mieux que personne les troubadours, montre, dans le 4e volume, qui est consacré à des études, à des notes et à un glossaire, comment le rédacteur des *lois d'Amour* continue la doctrine des derniers troubadours et se préoccupe avant tout de morale et de religion. Au point de vue strictement poétique, maître Guilhem Molinier s'en tient aux genres aristocratiques, aux difficultés de forme, aux combinaisons de rimes, aux allégories en usages et, à part un beau poème en vers de douze pieds : *La Contemplatio de la Crotz*, qui est vraiment d'une grande ferveur, les exemples dont le docte toulousain illustre ses règles ne nous sortent pas de la poésie artificielle et théologique.

A signaler, cependant, le singulier exemple donné pour les « rimes rétrogradées par accordances » et qui nous révèle une étonnante chanson en vers de sept pieds que M. J. Anglade qualifie de « composition obscène » et dont il ne publie que les deux premiers couplets. Il n'est plus question là-dedans ni de la Vierge, ni des Saints, mais de la rencontre que fait le poète d'une gar-

deuse de porcs (*una porquiera*) qu'il veut embrasser et qui le repousse.

Je ne sais à quel hasard, dit M. J. Anglade, il faut attribuer la présence de cette étrange poésie dans le manuscrit des *Leys*. Elle est écrite de la même main que le reste du manuscrit, en belle place et en belle écriture.

Il n'y a sans doute pas là de hasard, mais la même naïveté artistique qui faisait sculpter, sous les porches des cathédrales, des scènes impudiques dans le voisinage des scènes sacrées.

Grâce à la science et au zèle de M. Joseph Anglade, l'Académie des Jeux Floraux a, maintenant, un monument qui consacre son ancienneté et justifie ses traditions.

§

Batisto Bonnet, qui s'intitule lui-même le « paysan d'Alphonse Daudet », doit, on le sait, à l'auteur de *Tartarin*, d'avoir été révélé au public et ses deux livres : *Vie d'enfant* et le *Valet de Ferme*, sont des récits émouvants pour lesquels on comprend que Daudet se soit enthousiasmé. Dans une forme vivante, colorée, accessible à tous, Batisto Bonnet se raconte lui-même. Ses aventures sont celles de bien des paysans du Midi et ces mémoires rustiques, humains et vrais, méritent une place dans chaque mas.

Aujourd'hui Batisto Bonnet change de genre et nous donne un drame, **lou Carpan**, qui décrit toujours les mœurs paysannes, mais qui n'a pas, à mon gré, le charme des précédents ouvrages. On sent que le brave Batisto Bonnet est gêné par la forme dramatique et qu'il ne possède pas le moins du monde le génie tragique. La gifle donnée par le propriétaire Bertrand à son fils Jacques, parce que celui-ci, qui a fait la guerre, et qui en revient avec des galons de sergent-major et la croix d'honneur, ne met pas l'entrain d'auparavant à faucher la luzerne, cette gifle ne suffit pas à faire un drame.

Mais le Batisto Bonnet d'une *Vie d'enfant* se retrouve dans plusieurs scènes champêtres, dont l'une, au deuxième acte, est délicieuse et nous montre Jacques dans son champ de luzerne, tandis que des jeunes filles chantent dans les vignes cette ronde populaire :

Le galant que j'ai pris à présent — Est joli comme le jour — Vive l'amour ! — Il saute les buissons — Pour me faire la cour.

Si j'étais l'hirondelle — Que je pusse voler — En vérité ! — Sur le sein de ma blonde — Je voudrais me reposer.

Mon sein n'est pas un arbre — Pour vous y reposer — En vérité ! — Montez sur cette branche — Vous vous y reposerez.

§

Au Cailar, dans le Gard, se publie, depuis le début de l'année, un petit journal littéraire mensuel qui porte le nom du satyre écorché par Apollon : **Marsyas**, et qui renferme, notamment, des vers français, anglais et provençaux de M. Sully-André Peyre.

Les vers provençaux qui, seuls, m'intéressent ici, sont d'un véritable poète, harmonieux et mélancolique. M. Sully-André Peyre me paraît apporter, en provençal, une note nouvelle. Il subit visiblement l'influence des poètes anglais et sa langue est un peu trop littéraire. Mais il est doué et, même à travers la traduction, on goûtera la musique et le charme de sa pensée et de sa forme :

Ombres qui tombiez sur les soirs d'enfance,
Devant le *mas* tranquille et mes rêves inquiets ;
Perdurable repos, mansuétude des heures !
La venue des nuits m'avait pris en dilection,
Et mes sanglots d'enfant cédaient à la douceur
De l'ample incantation des reinettes au bassin,
Puissante nostalgie qui s'exhale à jamais.

Troupeau long et gris, qui veniez, alenti,
Par la coutume lasse et les pensées du pâtre ;
Arbres qui, dans le ciel, paraissiez vous douloir
Si le vent, faible encore pour vous ébranler,
Défaisait l'entrelacs des branches, en jeux capricieux,
Et la paisible harmonie où s'isolent les astres
Aux pans de ciel tendus en vos branches pensives.

Pleurs frais de la fontaine, venus du fond de l'ombre,
Bruissements qui, la nuit, s'élèvent des labours ;
Aux appels de cristal de la glèbe sombre
Le firmament dans le cœur ignorant se dénombre ;
Après l'éclat solaire des tantôts perturbés,
Et la trop douce mort des longs crépuscules,
Ame ardente du sol qui s'apaise et s'harmonise.

§

M. Bruno Durand, qui est ancien élève de l'Ecole des Chartes,

aurait pu, s'il l'avait voulu, nous gratifier d'un gros volume historique sur sa bonne ville d'Aix-en-Provence. Il a préféré, et nous l'en remercions, voiler sa science d'archiviste sous d'artistiques vêtements et faire revivre le passé dans des nouvelles où nous respirons sans effort l'atmosphère du temps.

Le **Calendrier Sentimental** passe ainsi en revue les diverses civilisations qui ont marqué la cité d'Aix de caractères qui ne sont pas tous effacés de ses monuments et de ses mœurs. Voici l'époque romaine, avec la *Résurrection* de Sextia ; l'époque provençale, avec le *Juif et l'Alchimiste*, *Béatrix de Vauvenargues*, l'*Ermite et l'éventail* ; l'époque du XVIII[e] siècle, qui fut celle de la splendeur de la ville, avec le *Calendrier sentimental*, qui donne son titre au volume et les *Secondes noces de M[me] de Clairville*.

M. Bruno Durand, poète provençal et francais distingué, écrit une prose claire, agréablement nuancée, et la grâce et la douce ironie de certaines de ces nouvelles ne seraient pas désavouées par Anatole France, le maître de ceux dont l'érudition aime à se fleurir de poésie.

§

Le poète Émile Sicard, qui est mort, le 1[er] février, à Marseille, à peine âgé de 42 ans, était un artiste sincère et d'une sensibilité frémissante.

Tous ceux qui l'ont connu, à Marseille, où il est né, à Aix, où il a vécu, à Béziers et à Nîmes, où il a été joué, à Paris, enfin, où il venait souvent, ont gardé de lui le souvenir d'un être spontané, d'un poète inspiré, d'un Provençal enthousiaste et d'un ami parfait.

Affligé depuis l'enfance d'une quasi cécité, Emile Sicard aura passé dans la vie sans voir ses laideurs et en chantant son rêve. Une de ses premières œuvres fut un roman ou plutôt une autobiographie : *la Mort des yeux*, dans laquelle est analysée la cruelle maladie qu'il connaissait si bien. Dans un autre roman : les *Marchands* (édité au *Mercure de France*), il a étudié les mœurs commerciales marseillaises. Son œuvre de prose comporte encore : *Films*, un recueil de portraits rapides et colorés de contemporains.

Mais le véritable Emile Sicard n'est pas dans son œuvre de prose. Son âme ardente avait besoin du chant pour s'exprimer

et sa production poétique, tour à tour lyrique et dramatique, est abondante, variée, originale.

Ses livres de début : l'*Ardente chevauchée,* l'*Allée silencieuse*, se ressentent des influences symbolistes. Dès le livre suivant : *Le jardin du silence et la ville du Roy*, il a trouvé sa voie, une sorte de transposition lyrique du réel, dans laquelle le passé, le présent et le songe se mêlent. Le *Laurier Noir*, qui vient après, est inspiré par la guerre et célèbre les compatriotes morts au champs d'honneur.

Le recueil de poèmes auquel Emile Sicard a mis la dernière main avant de mourir : *le Vieux Port*, sera sans doute considéré comme sa plus belle œuvre. Jamais encore la poésie de la Méditerranée n'avait été exprimée avec une telle ivresse. Les Marseillais auront, devant le *Vieux Port*, la même impression de joie et d'orgueil pour leur ville qu'ils ressentent devant les fresques de Puvis de Chavannes qui célèbrent *Marseille porte de l'Orient* et *Marseille colonie grecque* au Palais de Longchamp.

Auteur dramatique, Emile Sicard a obtenu un grand succès avec sa tragédie d'*Héliogabale* jouée par de Max aux Arènes de Béziers. Abandonnant bientôt les sujets antiques, il écrivit une tragédie populaire : la *Fille de la Terre*, qui fut applaudie aux Arènes de Nîmes, et les *Epis Rouges*, donnés à Paris au Théâtre des Champs-Elysées. Dans ces deux pièces Emile Sicard met à la scène des hommes et des passions de son pays de Provence.

La Provence ! Qui l'a mieux aimée, servie, exaltée qu'Emile Sicard ? Par le livre, par la parole, par son action quotidienne, par la direction, depuis 1904, de la revue *Le Feu*, Emile Sicard a bien mérité de sa petite patrie. Les lettrés d'Aix-en-Provence et de Marseille se doivent de ne pas laisser périr l'œuvre de foi et de beauté entreprise, sous tant de formes, par Emile Sicard.

PAUL SOUCHON.

RÉGIONALISME

Lyon. — Il semblerait difficile de ramasser en quelques pages l'essentiel de la vie artistique d'une grande cité, s'il s'agissait d'une autre que Lyon. L'art, sous toutes ses formes, plastiques, littéraires, musicales, n'y tient point la première place, et si l'on jette le filet sur les événements des derniers mois, le bras

du pêcheur sera toujours assez vigoureux pour ramener un maigre butin.

Autant dire que les beaux spectacles sont rares à Lyon. D'autre part, le critique peut perdre de vue l'actualité, s'il parle de quelques artistes locaux. Il en est ici d'authentiques. On les présentera à n'importe quel moment sans craindre d'arriver trop tard. Ils vivent en profondeur, n'évoluent pas par saccades, mais mûrissent lentement et disparaissent un jour, presque inconnus de leurs concitoyens, et de Paris bien davantage. C'est alors qu'on s'aperçoit qu'ils ont laissé une œuvre. Des amis fidèles en garderont le souvenir. S'il s'agit d'un peintre, les amateurs et les marchands de tableaux spéculeront mesquinement sur leurs toiles, puisque le prix de 1.500 fr. est ici rarement atteint pour une peinture. Et l'œuvre ignorée, dans l'ombre de la province, restera sans influence. Telle semble être la destinée de cette école de peintres lyonnais qui en a produit de remarquables.

En 1902, la *Revue Blanche* organisa à Paris une exposition des dessins de François Vernay, paysages d'un caractère farouche et biblique, qui atteignent au style des compositions de Turner. Ils eussent pu inquiéter, éveiller des tendances. Mais l'impressionnisme était de mode ; on ignora celui qui avait su maîtriser les lignes. Les promoteurs de l'exposition se montrèrent timorés ; M. Claude Anet, dans son article de la feue *Revue Blanche*, n'osa point dire avec force la grandeur du maître inconnu. Il est vrai qu'il en doutait peut-être lui-même. Cependant on peut compter François Vernay parmi les grands artistes du siècle passé. Il ne se trouva personne à Paris pour le défendre ; et sa réputation posthume ne sortit point d'un petit groupe d'initiés.

On connaît une phrase cruelle de Baudelaire qu'il appliqua toute rouge à l'épiderme de notre cité :

« Ville singulière, bigote et marchande, catholique et protestante, pleine de brumes et de charbons, les idées s'y débrouillent difficilement. Tout ce qui vient de Lyon est minutieux, lentement élaboré et craintif, l'abbé Noireau, Laprade, Soulary, Chenavard, Janmot. On dirait que les cerveaux y sont enchiffrenés... »

Je crois que cette appréciation est injuste. Les procédés, disons-le, préoccupent moins nos artistes que l'expression profonde de leurs sentiments. Il en résulte de belles pages individuelles dont l'originalité, qui n'a rien d'extérieur, ne saute pas à l'œil. Les re-

cherches ainsi limitées se réduisent aux strictes audaces nécessitées par le sujet ; le métier est libre et sincère, mais n'aboutit jamais à la catastrophe des techniques. Aussi les plus hardis de nos artistes n'obtiennent-ils pas même des succès de scandale auprès du public.

Comme partout ailleurs, celui-ci est une masse amorphe et redoutable par sa pesanteur. Il est autant difficile de l'intéresser à des spectacles d'art que de lui demander le culte d'un livre ou d'un tableau, que de lui imposer le respect sinon l'amour des maîtres. Et seuls l'attirent les spectacles dont le titre est déjà une enseigne lumineuse.

Les *Ballets Russes* furent suivis. Les mêmes Ballets, créés à Lyon par un directeur, moderne, n'eussent certes point rempli la salle. Il est douteux que la presse leur eût consacré les mêmes réclames. Nul n'est prophète en son pays, à Lyon moins que partout ailleurs. Nous avons assisté, l'an dernier, aux efforts méritoires de M. Magnat, directeur du théâtre antique d'Orange, acteur lui-même et lyonnais, qui tenta de réaliser en notre ville de bon théâtre. Impresario averti, il organisa une campagne de publicité intelligente, choisissant un public qui existe, le monde bourgeois à prétentions littéraires, et lui offrant un spectacle de tout repos, *Andromaque*, avec des sociétaires de la Comédie-Française. Il réussit très médiocrement et ne paraît pas tenté, malgré sa persévérance et sa foi, de poursuivre l'expérience. Les journaux lui donnèrent le coup de pied de l'âne, et les mêmes colonnes où paraissent des comptes rendus indulgents de vaudevilles imbéciles lui expliquèrent comment il aurait dû interpréter Racine...

C'est dire qu'en dehors des importations directes de Paris, aucun effort n'est tenté. Il semble même que l'on assiste à un recul de la curiosité du public ; avant la guerre, chaque année vit quelques créations : *Armor*, le *Prêcheur de Saint Othmar*, la *Salomé* de Mariotte, *Pantagruel* de Terrasse, etc... en passant par la Tétralogie jusqu'à *Boris Godounow*. Œuvres de valeurs diverses, mais alors nouvelles. La saison actuelle est lugubre : *Faust* succède à *Manon*, *Manon* à *Carmen* et *Carmen* aux *Huguenots*. Tout le vieux répertoire défile. Personne ne s'en émeut. Le public des « quatrièmes » est pleinement satisfait. Il réclame moins des drames lyriques que des opéras, moins des opéras que des acteurs, moins des acteurs que des voix. Ce

« poulailler », redouté,paraît-il, de tous les ténors de France, attend Raoulou Don José au contre-ut pour l'emboîter non sans fracas à la première défaillance. Si celui-ci est mieux qu'un mannequin et qu'il joue, malheur à lui de rompre avec la tradition !

L'excellent ténor wagnérien Verdier fut longtemps avant d'être accepté tout à fait. Sa science du chant le protégeait des foudres plébéiennes, mais lorsque,dans le rôle de Matho, il se laissa rouler du haut des escaliers, il provoqua une indignation générale. On lui préférait d'autres chanteurs dont le type est littérairement fixé :

« Un bel organe, un imperturbable aplomb, plus de tempérament que d'intelligence et plus d'emphase que de lyrisme achevaient de rehausser cette admirable nature de charlatan, où il y avait du coiffeur et du toréador. »

Ah ! Lagardy Edgar, une saison à Lyon t'aurait valu bien des triomphes ! Et que d'Emma Bovary aux balcons !

Quant au théâtre des Célestins, où toujours se donnait la comédie, il est aujourd'hui consacré à l'opérette, et nous devons renoncer même aux productions des auteurs du boulevard. En revanche, allez, bonnes gens, allez entendre les *Cloches de Corneville*, la *Vie Parisienne*, le *Grand Mogol* ou le *Talisman* de Planquette, exhumé de l'an 1893 qui l'avait vu naître et mourir ! Sinon, traversez le Rhône. Vous pénétrerez dans la petite scène de la rive gauche pour avoir le plaisir d'assister au gros mélo (la *Femme* X.), ou au bas vaudeville (la *Puce à l'Oreille*) dont la drôlerie date du temps des robes collantes et de la *Dame de chez Maxim*. Quel Laforgue mettra en complaintes les soirées lyonnaises ?

Je crois inutile d'ajouter qu'il n'y a point de dramaturge local; et s'il en existait un, qu'il lui serait impossible de se faire jouer. Mieux vaudrait qu'il écrivît pour Guignol. Un public bon enfant y assiste à des parodies de l'*Aiglon*, et c'est parmi ces auditeurs que se recrutent les fidèles des sociétés chantantes, surannées et bachiques, qui produisirent tant de bons buveurs : le Cercle de la Chanson, le Caveau Lyonnais, le Cercle Pierre Dupont, le Vieux Gui. On y entend parfois Xavier Privas dire les « Thuriféraires ». Pierre Dupont est le grand homme de ces assemblées où le vin du Beaujolais a pour rôle d'éclaircir les voix.

Avant 1914, à ces chants démocratiques les demoiselles de Perrache et d'ailleurs préférèrent la musique de Debussy. Les Préludes figuraient sur tous les pianos. La littérature y trouvait son compte. C'était le temps où M. Herriot causait belles lettres tous les samedis devant l'élite féminine de la cité. Mme Jean Bach Sisley, une muse par trop académique, révélait à de jeunes ouailles les beautés de Sully-Prudhomme, de Rostand, voire d'Albert Samain, et leur enseignait la poésie à travers les conférences des *Annales*. Jean Richepin, naturellement, fut de la fête. La guerre suspendit ces papotages. Mais la graine était semée et voici qu'une université, les Heures Littéraires, offre actuellement en pâture à ses fidèles de petits concerts et de petites conférences. M. Jacques Copeau y vint parler du Vieux Colombier et ce fut bien. Mais pour un Copeau, que de Henry Bordeaux à subir ! Enfin Paul Fort se présenta, avec son feutre, sa cravate et ses ballades. Aux yeux des bourgeois lyonnais, il incarna la bohême de Montmartre et son titre de Prince des poètes le préserva seul d'être pris pour un échappé du Chat-Noir. D'ailleurs le poète parut bien nourri. Les soyeux qui avaient bien placé leurs fils pour leur montrer les funestes conséquences de la vache enragée ne trouvèrent point en lui l'ilote attendu. Remarquons qu'il y a dix ans Paul Fort eût fait rire. Mais son titre en imposa. Car, vérité bizarre, le Lyonnais, aventureux en affaires et rompu aux initiatives modernes, aime terriblement les hiérarchies consacrées, lorsque le cas échappe à sa compétence. Grades et diplômes le tranquillisent. Ainsi, les professeurs font seuls ici autorité littéraire. Le bourgeois confond celui qui crée et celui qui parle. Pense-t-on à organiser un salon des poètes pour assurer des récitations pendant le Salon d'Automne ? C'est un professeur du Conservatoire qui en prend l'initiative, c'est un professeur de la Faculté de Droit qui le présidera et c'est sous le patronage, entre autres autorités, du gouverneur militaire, qu'il vient au jour ! Tant que vous voudrez, mon général !

Faut-il conclure que Lyon soit une petite Béotie ?

Attendons encore. Sous un public inerte qui l'étouffe, une jeunesse se dégage, joue des coudes, passe un bras et va montrer son visage. Il y a ici des fervents d'Apollinaire. Au Salon de Printemps succède l'exposition du groupe Ziniar, qui compte les meilleurs de nos jeunes peintres. A ce moment, nous confron-

terons ces espérances aux tristes débris de leurs aînés, qui ne sont pas leurs maîtres.

MARIUS MERMILLON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Les salons de peinture. — James Ensor et Georges Lemmen, Collectionneurs de tableaux et amateurs de livres. — Les principales Revues belges. — Un beau livre : *Aux lueurs du Brasier*, par M. L. Christophe. — Isadora Duncan. — Théâtres de la Monnaie et du Parc. — Les concerts.

Sans répit, avec une fougue que l'on aimerait plus mesurée, nos peintres, avides de reconquérir une gloire ensevelie sous quatre années de silence et d'oppression, sollicitent l'attention des foules entraînées, elles aussi, dans un tourbillon d'exigences et de curiosités nouvelles.

Soit qu'ils cherchent à subjuguer nos sensibilités, plus réceptives aux magies du pinceau qu'aux jeux de l'esprit, soit qu'ils prétendent attester, avec un louable orgueil, notre culte héréditaire du décor et du faste, les peintres belges agrippent toutes les cimaises et chaque ville, voire chaque village, s'offre un **salon**, où débutants outranciers et maîtres assagis s'associent dans un commun amour de la ligne et de la couleur.

A Liége, hospitalisant le salon triennal dans de vastes locaux, Uccle oppose, au milieu d'une délicieuse oasis de verdure, ses expositions du *Vieux Cornet* et Boitsfort, ombragé par la Forêt de Soignes, convie à son *Union Artistique* des peintres que l'on retrouve en bonne place, aux salons bruxellois de *Pour l'Art*, de l'*Esthétique Nouvelle* et du *Printemps*.

Tous les coins et recoins de notre pays, si varié dans ses aspects, requièrent les représentants des différentes écoles et il n'est pas rare de découvrir, dans la même exposition, un paysage livré, comme un martyr inoffensif, à toutes les formules des esthétiques les plus contradictoires.

De temps en temps, en hommage à l'un ou l'autre artiste, une exposition groupe un certain nombre d'œuvres qui permettent d'apprécier l'ensemble d'une production, et c'est ainsi que, tout récemment, nous eûmes l'occasion d'admirer, à l'*Art Contemporain* d'Anvers une sélection de James Ensor et, à l'*Esthétique nouvelle* un choix de tableaux de Georges Lemmen.

J'ai eu la faveur, l'an dernier, de parler ici même de **James**

Ensor, dont M. Georges Giroux avait rassemblé les toiles capitales dans sa galerie.

Augmentée d'un grand nombre de tableaux prêtés par des collectionneurs, l'œuvre d'Ensor, exposée à l'Art Contemporain, acquiert une signification solennelle et range définitivement le Maître des Masques parmi les grands précurseurs.

Il eut avant la lettre, dit M. André De Ridder, dans une récente étude, cette fantaisie créatrice et ce sens de la déformation, de l'invention psychique, de l'intelligence ordonnatrice que nous admirons tant chez les peintres nouveaux. Outre la vibration éphémère de ce qui fut si tyranniquement l'ambiance et l'atmosphère, il pressentit ce qui devait devenir l'expression.

En effet, qu'il fixe sur sa toile un fruit, un coquillage, un masque, un personnage, un ciel ou les glauques infinis de cette Mer du Nord où il puisa la fluidité aérienne de ses évocations, Ensor surprend, dans ce qu'elles ont de plus prestigieux, les féeries secrètes de la lumière, si bien que, lorsqu'il suscite, au delà des horizons familiers, les régions fabuleuses où anges et stryges glissent parmi les nuées, il garde, dans l'outrance de ses visions, le déconcertant équilibre du thaumaturge pour qui l'univers se résout en jeux alternés de clarté et d'ombre.

A l'encontre de James Ensor, **Georges Lemmen** se garde des thaumaturgies.

S'attardant, lui aussi, à la contemplation des objets familiers, il s'attache moins à les transposer qu'à en pénétrer la volupté cachée.

Le moindre bibelot, un bouquet, un coin de jardin lui sont prétextes à d'exquis divertissements, et il en interprète les nuances et les lignes plutôt en amant qu'en visionnaire.

Peu lui importe la stérile recherche des détails : soucieux seulement de la justesse des valeurs et de l'exactitude des volumes, il arrive ainsi, par la gamme raffinée des tons et le respect de la forme à exprimer la merveilleuse vie des choses et à les situer dans une atmosphère qui en exalte la secrète beauté.

Ses natures mortes et ses paysages, comme autant de symphonies amorties, exhalent un intimisme délicieux.

Par contre, ses figures, moins équilibrées, gardent souvent une malicieuse maladresse qui rehausse, comme à plaisir, telle

caresse d'ombre sur une chevelure ou tel amoureux repli d'étoffe autour d'une hanche.

Lemmen, que l'on a souvent comparé à Renoir, est mort en 1916, à l'âge de cinquante ans.

Mal représenté au Musée de Bruxelles, il laisse une œuvre considérable qu'il dissimula pendant toute sa vie et que, rançon d'une fière existence, se disputent déjà les collectionneurs.

D'ici vingt ans, en vertu de l'inéluctable loi qui régit le sort des galeries privées, elle reparaîtra sur le marché et, ainsi qu'il advint à Evenepoel, à De Braeckeleer, à Smits, à Vogels et à d'autres, le noble et probe Lemmen, qui mourut pauvre, enrichira quelques fils de famille, moins soucieux d'art que de confort.

Depuis l'armistice, nous avons vu, en effet, se disputer, à coups de millions les toiles réunies par des amateurs avertis et, demain, après la dispersion des collections Lamberty, Picard, Lequime et Willems, riches en tableaux modernes, nous assisterons à la vente Cardon, qui jettera sur le marché d'innombrables chefs-d'œuvre de l'Art ancien.

A ces spéculations plus ou moins licites, il est permis d'opposer le geste magnifique de quelques riches marchands d'Anvers, se cotisant pour offrir au Musée de la Métropole huit des plus remarquables toiles de James Ensor.

On peut souhaiter qu'inspiré par cet exemple, l'amateur inconnu qui découvrit récemment, sous le vernis d'une vieille armoire trois panneaux de Quentin Metzys fera présent à l'Etat de cet insolite trésor.

A la manière des collectionneurs de tableaux, certains bibliophiles ou prétendus tels se livrent, eux aussi, à de petites opérations, d'autant plus fructueuses que beaucoup de nos experts improvisés manquent des connaissances indispensables à l'amateur de livres. On relève fréquemment, dans les catalogues, de grossières erreurs, faussant la valeur d'un ouvrage et auxquelles ne se laissent prendre que les bibliophiles ingénus.

Comme ceux-ci se sont multipliés depuis la crise des titres industriels, et que toute première édition, authentique ou non, devient l'objet d'enchères épiques, les livres atteignent à Bruxelles des prix beaucoup plus élevés qu'à Paris.

Aussi, le collectionneur adroit qui, aux heures fortunées d'avant

guerre, réussit à sélectionner sa bibliothèque, réalise-t-il, le jour de la vente d'appréciables bénéfices.

La bibliomanie ne s'arrête pas aux livres anciens. Les spéculateurs en bouquins se disputent, avec autant d'ardeur, les éditions à tirage restreint, lancées comme un défi au snobisme nouveau-jeu par des libraires avisés.

A Paris, l'édition de luxe sévit depuis longtemps. A Bruxelles, elle commence à s'implanter.

Quand « Sélection » enferme dans un somptueux écrin les *Ecrits de James Ensor*, on peut se réjouir d'un tel hommage, non sans regretter pour les admirateurs peu fortunés du Maître l'inaccessibilité de ses pittoresques Marginalia.

Il faut louer aussi, et sans réserve, *Au Jardin de l'Inutile*, dont le second numéro vient de paraître et qui, tiré à petit nombre, prétend ne convier que les délicats à ses précieux divertissements. Cette fois on y salue Rachilde, Paul Adam, Claude Debussy, Henri de Régnier, Maurice Verne, Fernand Divoire et Edouard Fonteyne, qui, sous le signe de la grâce et de la fantaisie, échangent de subtils propos avec Maurice Denis, Robert Bonfils, Edgard Tylgat et les frères Vanderborght.

Aux amateurs de spectacles choisis, que rebuteraient les hauts prix, une nouvelle revue, *Signaux de France et de Belgique*, dirigée par Frans Hellens et André Salmon, présente, sous une couverture d'un américanisme un peu funèbre, l'élite de la production littéraire d'avant-garde.

Une prose saisissante, *Marché libre*, de M. André Salmon, une *Etude romantique* où M. Max Jacob donne libre cours à sa prestigieuse originalité, des impressions « à l'eau forte » de M. Frans Hellens, un poème de M. Van Hecke, *Fraîcheur de Paris*, qui s'impose par son lyrisme mouvementé, une excellente étude M. A. De Ridder sur *James Ensor*, d'ironiques *Signaux* et des notes sur la littérature, confèrent une parfaite tenue aux deux premiers numéros de ce nouveau périodique qui, aux côtés de *Lumière*, *Ça ira* et *l'Art libre*, contribue, avec une juvénile passion, à « l'enrichissement continu d'un trésor » trop souvent galvaudé par des dieux vieillis.

A ces **Revues** d'avant-garde s'opposent nécessairement des périodiques d'une allure moins batailleuse et qui, fiers de conquêtes anciennes, hospitalisent des talents assagis, non sans ouvrir

de temps à autre leurs colonnes, par concession à l'esprit nouveau, aux audaces de quelques talents discutés.

C'est ainsi que l'on relève au sommaire du *Flambeau* les noms de Jean Richepin et de Paul Demasy, d'Albert Giraud et de Thomas Braun, que *la Vie intellectuelle* s'honore de la collaboration de Gustave van Zype et d'André Salmon et que la *Renaissance d'Occident* fait voisiner André Beaunier, Jean Sarment, André Fontainas et Claude Farrère.

La *Nervie*, généreusement éclectique, livre ses copieux fascicules « à tout effort sincère vers le beau » ; le *Thyrse* ; toujours vaillant malgré ses vingt-trois ans, garde son noyau de collaborateurs fidèles ; la *Bataille littéraire*, sous la conduite de D. J. Deboeck et d'A. Pasquier, sonne le ralliement de tous les talents originaux ; *Médicis*, plus timide, se cherche encore ; enfin la *Revue générale* et la *Jeunesse Nouvelle* convient, avec plus ou moins de bonheur, les jeunes écrivains catholiques à des joutes poétiques de bon ton.

L'abondance de nos revues affirme l'intensité de notre vie littéraire qui se traduit aussi, malgré la cherté du papier, par le nombre relativement élevé des livres signés de noms belges.

Je me borne à signaler aujourd'hui : *Dans les ténèbres*, roman de M. A. Pasquier, *Stendhal* et *Poèmes vers une clarté* de M. L. Cheney, *Où dorment les Atlantes* de M. Ch. Bernard, *Films brésiliens* de M. L. Piérard, *Cartes postales pour Novembre* de M. H. Frenay-Cid, pour m'attarder au dernier livre de M. Lucien Christophe, paru récemment aux Editions de la Vie intellectuelle sous ce titre significatif : **Aux lueurs du Brasier**.

Aux lueurs du Brasier est un livre de guerre, mais, contrairement à la plupart de ses devanciers, il ne prend prétexte de la sanglante épopée que pour extérioriser le drame d'une conscience livrée à d'exceptionnelles méditations.

Tandis qu'au loin tonne le canon, dans l'horreur des paysages ensanglantés, M. L. Christophe contemple son cœur mis à nu et en dénombre avec une voluptueuse âpreté les blessures spirituelles. Galvanisé par le pathétique appel de la Patrie en danger, ce cœur a connu les enthousiasmes féconds et les fièvres salutaires. Un souffle guerrier l'a fait battre avec une ardeur qu'il ne se soupçonnait pas et les mots sonores l'ont grisé au point d'abolir

en lui — si précocement mûri pourtant — toute réflexion et tout contrôle.

Inhospitalier jusqu'alors aux hôtes ambigus de l'illusion et du rêve, il s'est, dans la folie du danger pressenti, ingénument offert aux grands fantômes éternels qui, aux heures troubles et magnifiques de la révolte, nivellent les consciences, réveillent les dieux endormis et, ravivant les vieux levains d'innocence et de haine, suscitent, selon les appels du Destin, les apôtres ou les héros.

Fièvre magnifique et éphémère qui bientôt cède à l'amertume et à la désillusion. Le héros a déposé ses armes et, avec elles, son espoir et sa foi.

Et voici la vie qui le sollicite avec toutes ses exigences, ses manies et ses faiblesses, la vie d'autant plus exaltante qu'elle s'immole chaque jour davantage aux dieux triomphants de la mort. Et c'est un homme qui, dans ce livre, se confronte avec la vie et qui parle. Il parle de la douleur d'être homme et de la vanité des choses. Il parle aussi de la grandeur de l'homme devant le devoir qui ne finit jamais.

La confession est d'une étrange et poignante beauté.

Dépouillée de toute rhétorique, l'œuvre de M. Lucien Christophe se cristallise autour d'une pensée repliée sur elle-même jusqu'à la souffrance et, bien qu'il y ait toujours quelque témérité à évoquer, à l'occasion d'un livre nouveau, le souvenir d'un grand nom d'autrefois, c'est à *Servitude et grandeur militaires*, que fait songer *Aux lueurs du Brasier*.

On y retrouve, en effet, cette passion contenue, cette force ardente et disciplinée et cette amertume enflammée par quoi Vigny s'impose à nos mémoires.

Il serait irrévérent, après la lecture d'un tel livre, de rechercher dans un spectacle, fût-il des plus remarquables, un complément spirituel.

On ne peut pourtant pas négliger les deux séances d'**Isadora Duncan** et de ses élèves à la « Salle Patria ». Accompagnée par l'orchestre des Concerts Ysaïe, la célèbre danseuse nous offrit, avant son départ pour Moscou, l'eurythmie de gestes et d'attitudes, alourdis par une maternité vaillamment supportée, mais empreints d'une telle science et d'une telle sérénité qu'ils firent presque oublier leur grâce allègre de jadis.

Au **Théâtre de la Monnaie**, *Fidelio*, le *Chant de la Cloche*, la *Péri* et la *Fille de Madame Angot*, remarquablement mis à la scène, font chambrée complète.

Au **Théâtre du Parc**, après les représentations du Grand Guignol dont il vaut mieux ne pas parler, la troupe anglaise The Old Vic vint interpréter magistralement le répertoire shakespearien.

Le dernier Concert populaire fut marqué par l'exécution du troisième acte de *Boris Godounov* et par le grand succès du violoniste Bronislas Huberman.

Jacques Thibaud triompha au Concert Ysaïe et le Concert de l'Institut de musicologie, consacré à des œuvres inédites de Domenico Scarlatti et Nicola Porpora, révéla le magnifique contralto de Mme Julia Boulanger.

GEORGES MARLOW.

LETTRES PORTUGAISES

Bento Carqueja : *O Futuro de Portugal*, Lello e Irmão, Porto. — Teixeira de Pascoaes : *Os Poetas Lusiadas*, Costa Carregal, Porto. — Teixeira de Pascoaes : *Maranos* (2e édition), Guedes, Porto. — T. de Pascoaes : *As Sombras* (2e édition), Porto Medico, Porto. — *O Livro de Amor de Joao de Deus*, Libanio da Silva, Lisbonne. — Francisca Herrera e Garrido : *Almas de Muller, Volallas na luz*, Roel, La Corogne. — F. Herrera e Garrido : *Sorrisas e Bagoas*, Madrid. — F. Herrera e Garrido : *Neveda*, Roel, La Corogne. — Memento.

Il n'y a pas pour moi de plaisir plus certain que celui qu'on éprouve à gagner un point culminant d'où l'on puisse embrasser les deux versants de la montagne, celle-ci fût-elle de proportions très modeste. C'est pourquoi j'aime placer en regard de l'évolution du sentiment poétique, par exemple, l'étude des mouvements économiques, sociaux, politiques qui ont pu accompagner cette évolution. Que l'on ne s'étonne donc point de m'entendre recommander aux lecteurs de ces chroniques littéraires la méditation du savant ouvrage de M. Bento Carqueja : **L'Avenir du Portugal**, dont la deuxième édition est d'autant plus opportune que la guerre est venue augmenter l'urgence des solutions à donner aux problèmes en suspens, ceux du relèvement national. Il n'y a pas de prospérité possible sans l'organisation méthodique du travail, en fonction des ressources naturelles de la race et du sol. Il convient donc, en première ligne, d'étudier la cause des erreurs

du passé, pour mieux s'inspirer sans parti pris des leçons de la science. Pour M. Bento Carqueja la réhabilitation économique du Portugal se présente sous quatre aspects principaux : le capital-homme, la terre, le travail, le commerce. Persuadé que la politique est une science comme les autres, il ne veut bâtir que sur le terrain bien cultivé de la conscience nationale, en sorte qu'un accord permanent s'établisse entre les lois, l'opinion publique et les mœurs. Et d'abord il faut instruire le peuple, perfectionner ses conditions d'existence.

Par l'amélioration de l'enseignement populaire, dit-il, préparons le citoyen à intervenir avec compétence dans les affaires de l'État. Elevons bien haut le culte des libertés publiques comme base de notre existence politique, et faisons du respect de la loi un précepte sacré de notre Evangile national.

Renversant la vieille formule, M. Bento Carqueja pense que, pour obtenir de bonnes finances il faut d'abord faire de bonne politique. Economie et prévoyance doivent être placées au premier rang ; la coopération doit être encouragée ; la législation ouvrière des pays les plus développés — et l'auteur se préoccupe vivement de ce qui a pu être réalisé dans ce sens en Allemagne et en France — doit être prise pour exemple ; la valeur intellectuelle, morale et physique de chaque citoyen doit être augmentée par tous moyens appropriés, en sorte que disparaisse le besoin d'émigrer.

En premier lieu, il convient de liquider la désastreuse situation financière créée par la guerre. Pour cela, il faut régulariser les impôts, fortifier toutes les initiatives, améliorer la production, diminuer progressivement la circulation fiduciaire. C'est un problème de mise en valeur scientifique de toutes les ressources métropolitaines et coloniales, et nous retrouvons sous la plume de M. Bento Carqueja, à propos d'agriculture par exemple, beaucoup d'idées françaises. Soyons résolument modernes ; ayons foi dans l'avenir de la patrie, tel est le fond de sa doctrine. Cette doctrine vise à faire de chaque nationalité une machine à produire de la richessse, et il n'est pas douteux que, dans l'application, l'Allemagne d'avant la guerre n'ait marqué une redoutable avance sur toutes les autres parties du monde. Mais la religion de la patrie ne doit-elle pas avoir d'autre but que cette recherche immodérée de puissance et d'opulence ? Son exclusivisme actuel ne

manifeste-t-il pas quelque exagération, et la création d'une conscience nationale éclairée, tournée vers l'action, peut-elle trouver sa fin en soi, à l'écart des grands principes de solidarité humaine universelle et de confiance mutuelle ? Prenons garde. Trop souvent les oligarchies, même bienfaisantes d'apparence, se figurent que la conservation de leurs privilèges importe au salut de l'humanité ; mais l'humanité veut pourvoir elle-même à son propre salut.

L'idée nationale s'étiolera, si ceux qui la prêchent exigent toujours des sacrifices, sans en consentir eux-mêmes. Aussi bien, le peuple revendiquera-t-il des droits de plus en plus étendus au partage de ces richesses qu'il est chargé de créer. Reste à savoir si le but de la vie individuelle ou sociale est exclusivement de créer de la richesse matérielle.

Précisément, il suffit d'ouvrir le beau livre, si extraordinairement inspiré, de Teixeira de Pascoaes : **Les Poètes Lusiades**, pour se persuader entièrement du contraire. A côté de quelques Catalans de marque, à côté d'esprits étonnamment divinateurs, comme Miguel de Unamuno, M. Teixeira de Pascoaes apparaît de plus en plus, non seulement comme l'interprète le plus accompli de la sensibilité propre à sa race, mais comme l'une des âmes les plus hautes de la Péninsule. Peu à peu son prestige de solitaire, attaché amoureusement au sol ancestral d'une province rocheuse, de visionnaire exalté, de panthéiste chrétien, déborde les frontières de Portugal et se répand, non pas surtout outre-Atlantique comme la renommée de ceux qui ont œuvré d'après les plus récentes modes françaises, mais dans les milieux péninsulaires dont la Castille n'a point réussi à réaliser l'assimilation. Nous avons eu précédemment l'occasion de signaler le phénomène pour la Galice, qui en arrive à considérer Pascoaes comme l'un des siens, comme un prophète du panlusisme. A Barcelone, au beau pays de Joan Maragall, les conférences dont la matière a formé le livre des *Poètes Lusiades* rencontrèrent grande faveur et voici que Fernando Maristany publie la traduction, en réalité très fidèle et très scrupuleuse, des meilleurs poèmes empruntés à l'œuvre de son frère portugais. Pour Pascoaes le spectacle de la Catalogne fut un éblouissement qu'il ne cherche pas à dissimuler.

Il y a vu un peuple plein d'espérance et d'activité aimant jusqu'à la passion sa petite patrie, un peuple qui possède des figures de premier

ordre dans tous les domaines de l'action matérielle et intellectuelle, un peuple qui absorbera toute l'Ibérie, si les autres continuent à dormir comme ils le font.

En Catalogne, ajoute-t-il, on a le sens de l'harmonie qui doit résulter de l'alliance entre l'Avenir et le Passé. De là la féconde obéissance de la Race aux lois de la Vie.

Et il adjure les Portugais d'aimer le Portugal, comme les Catalans aiment la Catalogne « en dehors de tout futurisme désordonné ou de tout intégralisme de toiles d'araignée ». M. Bento Carqueja ne pense pas autrement et l'on voit ici le poète rejoindre l'économiste. Dans les *Poètes Lusiades*, Pascoaes entreprend l'histoire de l'âme nationale, telle qu'elle s'est définie d'un siècle à l'autre dans les accents de ses poètes. C'est une œuvre d'introspection pure, qui ne doit rien à l'analyse et qui vise mystiquement à surprendre quelques-uns des plus profonds secrets de la vie. Pascoaes est de la famille de Coleridge, de Shelley, de Yeats ; il aime à regarder les choses par dedans. Il divise l'histoire poétique du Portugal en cinq périodes. La première, qu'il appelle période *rurale ou dionysienne*, et qui embrasse les XIIIe et XIVe siècles. C'est l'époque de Dom Diniz, qui créa la chanson de l'amour ingénu et pastoral. La seconde occupe les XVe et XVIe siècles. C'est la période *maritime ou henriquiste* où l'âme lusitanienne s'élance vers l'Aventure et atteint la pleine conscience. La troisième période ou période *sébastianiste* s'étend jusqu'à la première moitié du XIXe siècle et marque le calvaire du Lusisme incarné dans un homme puis ressuscité dans la Légende. La période *politique* ou quatrième période, où prédomine la poésie satirique, expire à l'aube du XXe siècle et montre comment le sébastianisme se confond avec les idées libérales venues de France. Dans la cinquième période, ou période actuelle, dite *néo-sébastianiste*, l'âme nostalgique de la race essaie de réaliser enfin sa complète libération. Nous allons ainsi de Bernardim Ribeiro et Gil Vicente à Camoens et à Frei Agostinho da Cruz, de Bocage à Garrett, à Joao de Deus, à Authero de Quental, à Guerra Junqueiro, à Antonio Nobre.

Et le poète n'oublie pas de placer parmi les meilleures interprètes de la race, non seulement les plus valeureux représentants de la génération portugaise contemporaine, à ne citer qu'Affonso Lopes Vieira ou Auguste Casimiro, mais aussi et surtout la grande Rosalia de Galice. C'est elle qu'il invoque dans la dédicace en

vers de la nouvelle édition de son **Maranos**, poème visionnaire où la Montagne prend voix à la façon du géant Adamastor personnifiant le Cap des Tempêtes. Pascoaes réédite en même temps **Les Ombres**, où plus intimement peut-être que partout ailleurs l'âme aimante du poète épouse l'âme des choses familières. Ni Keats ni Shelley ne sont allés plus avant dans l'accord étroit de la musique, du clair de lune et du sentiment mêlés.

Seul, peut-être, Joao de Deus, avec d'autres dons et selon d'autres perspectives, à su tirer de la vie et de l'âme une essence plus subtile et plus intime, mais non pas plus mystérieuse. Et cette essence est amour. On en retrouve toute la mysticité passionnée aux pages du **Livre d'Amour**, qui vivra, dit Lopes-Vieira, tant qu'il y aura un homme pour parler portugais, un homme pour aimer une femme, une âme pour s'élever vers Dieu.

Relisons longuement la *Lettre à Marie*, *A ta recherche*, *Amour*, *Ame perdue*, *La Vie*, chef-d'œuvre d'universelle beauté, *Cantique des Cantiques*. La poésie de João de Deus a la limpidité cristalline des sources pures qui reflètent le ciel et qui, à cause de cela, paraissent sans fond. A qui le comparer chez nous ? On a parlé de Verlaine, celui de *Sagesse*, mais il est souvent plus proche de l'auteur des Elégies du *Chariot d'or*, Albert Samain, frère mélancolique de Marceline Desbordes-Valmore.

C'est de Marceline que j'aimerais rapprocher l'art élégiaque et gracieux de Francisca Herrerae Garrido, qui, dans ses **Ames de Femme**, a fait passer toute la sensibilité rêveuse et passionnée de sa Galice natale. De Marceline elle n'a point, certes, l'ardente profondeur ; mais elle est tendre et spontanée comme elle.

Aux crises naturelles du cœur féminin elle associe les voix de la Nature et tout le nostalgique paysage de son pays.

Ses poèmes, dont l'émotion précipite ou ralentit à chaque instant le rythme toujours neuf et toujours varié, tiennent à la fois de la complainte rustique et du conte élégiaque. Ils ne doivent rien à personne et mettent en scène la vie paysanne, la vie de chaque jour.

Leur fraîcheur est exquise et ils sont tout parfumés de l'odeur du sol Impossible de rester indifférent au charme ingénu de pièces comme *Tristesse*, *Ce qui ne meurt pas*, *Comment aiment les femmes de Galice*, qui prolongent et amplifient l'écho des **Sourires et Larmes**, recueil paru en 1913. Là, certains

poèmes courts, orchestrés sur une émotion, tels *Justes Lormes, Antonine, Les châtaignes, Hiver dans la montagne*, étaient venus révéler chez la poétesse une incomparable richesse de cœur et d'âme. Et voici qu'un épisode, dont elle eut peut-être l'idée de ne faire au début qu'une longue ballade, a pris dans son imagination les proportions du roman. Elle en a tiré **Neveda.** Ce récit sentimental et pittoresque ne saurait, certes, entrer en parallèle avec la *Flor de Santidad* de Valle-Inclan, qui se déroule en un cadre analogue ; mais il dégage peut-être des significations plus humaines. C'est l'histoire d'une double séduction. Neveda (c'est le nom d'une fleur des montagnes), fruit illégitime d'une passion ancillaire, est recueillie par son père, qui la fait élever comme une personne de haut rang, mais en pleine campagne et loin de son ménage.

Quand vient la saison d'aimer à son tour, Néveda, qui a une demi-sœur légitime, s'aperçoit à temps qu'on l'abuse et que son fiancé cherche une aventure ailleurs. Quelqu'un l'aime pourtant d'amour vrai; mais la déception la pousse au renoncement. Elle ne vivra désormais que pour la Galice.

Ce roman prend souvent l'aspect d'une pieuse idylle, et il n'y faut point chercher les perversités à la mode ni les psychologies compliquées. A cause de cela même, il est la peinture fidèle du milieu où il se déroule. Même après les *Terres de Démon* d'Aquilino Ribeiro, j'avoue qu'il m'a captivé. En tout cas, il constitue une excellente contribution à l'œuvre de renationalisation littéraire de la Galice, que nous continuerons d'analyser.

Memento. — La *Renascença portuguesa* se fond dans l'*Annuario do Brasil* et entreprend la publication d'une Anthologie universelle, où déjà ont pris place Garrett, Manuel Bernardes, José de Alencar. Elle met au jour en même temps des *Essais* d'Antonio Sergio et de Perillo Gomes, des vers de Mario Monteiro : *Urze do Monte*. Nous y reviendrons en détail. Chez Aillaud et Bertrand une *Anthologie de Junqueiro* offre un heureux raccourci de l'œuvre entière du grand poète.

César de Frias donne de curieuses pages sur Antonio Nobre et des nouvelles fort pittoresques qu'il intitule *Au souffle de la Vie*. Et pourquoi omettrions-nous de dire que *Mystères*, les poèmes si profondément sentis et pensés de J. Severiano de Rezende, prennent place parmi les grandes œuvres en langue portugaise (Aillaud, éditeur) ?

PH. LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Rousskaia Mysl (La Pensée Russe), nos 1 et 2, Sofia, 1921. — Piotr Ryss : *Rousski Opyt* (L'expérience russe), « Sever », Paris. — Dionéo : *Piostraïa Kniga* (Le livre bigarré, vol. 1er, Stockholm. — *Les archives de la révolution russe*, vol. 1er, Berlin. — *Almanach russe pour 1921*. — Memento.

A Sofia est paru le premier numéro d'une grande revue russe : *Rousskaia Mysl* (La pensée russe). A vrai dire, cette revue n'est pas nouvelle, car sous le même titre, en 1880, le remarquable journaliste et savant Juriev fit paraître à Moscou un périodique qui a joué un rôle considérable dans le développement des idées libérales de la société russe Avec Juriev, en tête de cette revue, se trouvait un autre journaliste et savant de grand talent, Victor Goltzev. **Rousskaia Mysl** groupa bientôt les meilleures forces littéraires : L. Tolstoï, Tchekov, Korolenko, Mikhailowky, et toute une pléiade de brillants écrivains en devinrent les collaborateurs. C'était la revue la plus lue en Russie. Après la tentative révolutionnaire de 1905, la *Rousskaia Mysl* eut pour directeur M. Pierre Struve, qui lui conserva la même orientation politique et littéraire. Elle parut sans interruption jusqu'à l'avènement du bolchevisme qui, en supprimant toute parole libre, rendit impossible sa publication. Maintenant « La Pensée Russe » a émigré à l'étranger, et c'est encore sous la direction de Pierre Struve qu'elle a revu le jour à Sofia. Dans ce premier numéro, fort bien composé, signalons un grand article de P. Struve sur la révolution russe ; des *Souvenirs* très intéressants du prince Eugène Troubetzkoï, savant philosophe, enlevé trop tôt à la science russe, et le *Journal* de Zénaïde Hippius. Une petite note de la rédaction avertit le lecteur qu'il faut « considérer ce Journal non comme une œuvre littéraire, mais comme un document humain d'une importance historique considérable ». Ce sont des notes écrites au jour le jour depuis l'avènement des bolcheviks jusqu'au moment où, avec son mari, le célèbre écrivain Merejkovski, Mme Z. Hippius put s'enfuir à l'étranger. A travers ces brèves notations on voit ce qu'est la vie, avec toutes ses misères, sous le régime des Soviets. Citons quelques passages :

De nouveau on a supprimé tous les marchés. Chaque habitant recevra par jour un huitième de livre de pain. On nous a promis un peu de farine, clandestinement, à deux cents roubles la livre. Catherine m'a demandé trois cents roubles pour faire raccommoder ses pantoufles...

Si l'électricité est allumée la nuit, cela signifie qu'on perquisitionne dans les parages. Nous avons eu déjà deux perquisitions... Le soleil clair. Sur le parvis de la cathédrale une dame en deuil est assise, tout affaissée. Soudain elle tend la main...

On peut trouver un fiacre pour 500 roubles la course... Si quelqu'un n'est pas rentré à la maison à sept heures, c'est signe qu'on l'a arrêté. Ainsi on a arrêté le mari de notre voisine, un homme très âgé. La malheureuse vieille était comme folle pendant une semaine. Enfin elle apprit dans quelle prison on l'avait enfermé. Elle voulut lui apporter des aliments, mais le vieux était déjà mort. On n'a pas pu lui dire s'il était mort de congestion pulmonaire ou de faim...

16 juillet. Je regarde à la fenêtre. Passe une charrette remplie de cercueils ; ils sont blancs, neufs, bien ficelés à la charrette. Ces cercueils renferment les cadavres qui auront la chance d'être inhumés, car tous ne sont pas dans ce cas. Je n'ai pas senti l'odeur, malgré la fenêtre ouverte, mais on écrit dans la *Pravda* que l'odeur, dans la rue, est infecte.

Ma vieille bonne, pour recevoir des pantoufles à 117 roubles, a fait la queue, hier et aujourd'hui, de sept heures du matin à cinq heures de l'après-midi, dix heures de suite et elle n'a rien reçu !

J. J... est allé chez Gorki afin de le prier d'intercéder pour son frère qui est arrêté. Il nous raconte que, par malheur, il est venu pendant le dîner. « On ne m'a rien offert, dit-il, du reste je n'aurais pas accepté quelque chose de Gorki, mais j'avoue que j'avais très faim et c'était très désagréable pour moi de voir les côtelettes, les concombres, le bon pâté, etc. » Pauvre J... qui, autrefois, a littéralement sauvé Gorki de la mort ! On lui permet pour cela de regarder maintenant comment Gorki dîne. Et pas plus, car à la demande pour son frère, Gorki a répondu : « Vous m'embêtez, qu'on fusille votre frère, je m'en f... »

Il faut vendre tout, jusqu'au dernier fil. Mais je ne sais pas et ma vente marche mal. Dmitri (Merejkovski) passe toutes ses journées à corriger les épreuves de traductions stupides de romans encore plus stupides pour la *Littérature universelle*. C'est une institution protégée par Gorki et un de ses parasites Tikhonov, dont le but est soi-disant d'améliorer le sort des intellectuels. On ne publie pas ces traductions. On paie 300 roubles-Lénine pour la traduction d'une feuille (16 pages) et 100 roubles pour la correction. Dmitri passe à ces épreuves toute la journée, et moi la nuit. Pour corriger un roman français il m'a fallu quatorze nuits et j'ai reçu pour ce travail près de 1000 roubles-Lénine, de quoi vivre à peine une demi-journée. Non, il est plus avantageux de vendre les vieux pantalons.

Mais il faudrait citer tout ce *Journal*, dont la rédaction promet la suite et qu'il serait bon de publier en français.

Piotr Ryss, journaliste très connu en Russie, qui était l'un des principaux collaborateurs du journal du parti cadet *Rietch*, dont le rédacteur en chef était P. Milioukov, est demeuré aux côtés de celui-ci, à Paris, dans le journal russe « Les dernières nouvelles». Témoin de la révolution de Mars, du coup d'Etat bolcheviste, ce sont ses observations sur les hommes et les faits de la révolution russe qu'il appelle « le phénomène le plus considérable de la vie de l'humanité dans les derniers cent trente ans »,que nous apporte P. Ryss dans son livre **Rousski Opyt** (l'expérience russe). Relatant les événements qui se sont produits en Russie au début de mars 1917, il en déduit que « ce n'était pas la révolution. Elle parut beaucoup plus tard quand, pour remplacer ce qui avait été détruit, on tenta d'instaurer un nouvel ordre de choses. A la fin de février ce n'était pas la révolution, mais une révolte grandiose, unique par le nombre des soldats y participant. Ceci n'est pas pour diminuer les événements, mais pour définir exactement le phénomène, son sens sociologique.» Daprès Ryss les bolcheviks sont des hommes de psychologie purement russe, qui ont nié jusqu'à l'extrême ce qui était étranger à la Russie. Ce sont les enfants de la Russie qui détruisent la culture occidentale qui leur est étrangère. L'auteur n'est pas tendre non plus pour les leaders socialistes qui, ayant accaparé le pouvoir, ne furent pas capables de le garder. Il y a peu de faits nouveaux dans le livre de M. Ryss, mais il donne des principaux auteurs de la révolution russe des caractéristiques dont quelques-unes sont tout à fait remarquables, entre autres celles de Kerensky, Kamenev-Rosenfeld, Bontch-Bronievitch, Lunatcharsky et Krassine.

Le premier volume de l'ouvrage de M. Dionéo, *Piostrai Kniga* (Le livre bigarré), qui vient de paraître à Stockholm, dans les éditions Sievernyia Ogni, renferme également d'excellentes caractéristiques, — douze études de personnages contemporains qui ont joué un grand rôle politique en Europe. Les plus intéressantes sont celles d'Edouard VII et de Charles Dilke, qui, de même que les autres, furent publiées en leur temps dans les revues *Rousskoie Bogastvo* et *Rousskaia Mysl*.

Les publicistes et les historiens russes commencent à réunir, dès maintenant, les matériaux pour l'histoire de la révolution russe, et ils ont raison de profiter de ce qu'il y a encore beaucoup de témoins et d'acteurs vivants de ce formidable événement. Un

travail de ce genre a été entrepris par M. P. Milioukov, qui doit faire paraître prochainement, en Bulgarie, une histoire de la révolution russe en quatre volumes. La publication entreprise par Hessen, à Berlin, et dont le premier volume vient de paraître, poursuit le même objet. L'article le plus important de ce premier volume est celui de Nabokov, membre en vue du parti cadet, qui donne ses souvenirs sur les premières journées de la révolution. Très importantes aussi les Notes de l'ancien ataman des Cosaques du Don, Krasnov, intitulées *Sur le Front intérieur*. Dans ces notes nous trouvons, entre autres, un récit intéressant sur le séjour de Kerensky à Gatchina et sa fuite. Le général Krasnov ayant entendu ses Cosaques exiger qu'on livrât Kerensky, se rendit près de celui-ci: «Je l'ai trouvé mortellement pâle, écrit-il, dans le coin le plus reculé de son appartement. Je lui dis que le moment était venu de partir. La cour était pleine de matelots et de Cosaques, mais le palais a d'autres issues, et je l'assurai que les sentinelles ne se tenaient qu'à la porte principale. Quelque grande que soit votre faute devant la Russie, lui dis-je, je ne me reconnais pas le droit de vous juger. Je me porte garant pour une demi-heure. Je quittai Kerensky et m'y pris de telle façon que la garde ne pût se réunir avant un certain temps. Quand, enfin, elle fut au complet et se disposa à explorer le palais, Kerensky ne s'y trouvait plus. » Mentionnons aussi une lettre de Léonid Andréiev et un projet de Constitution de la Russie écrit par Kramarcz.

Un groupe de journalistes russes a entrepris l'édition d'un almanach pour les Russes à l'étranger. L'almanach pour 1921, qui vient de paraître, contient non seulement les renseignements pratiques propres à cette sorte de publication, mais, de plus, un petit guide pour tous les pays de l'Europe et un lexique des mots usuels traduits du russe en français, en anglais, en allemand et en italien. Les écrivains restés en Russie, malgré les conditions misérables de la vie là-bas, continuent cependant à produire. Amfitéatrov a publié un nouveau roman : *Les sœurs*; un drame : *Vasska Bouslaiev*, joué au grand théâtre dramatique, et une autre pièce : *Abakoum*. A. Blok, à l'heure actuelle le plus grand poète russe avec V. Brussov, a également écrit une pièce, *Ramsès*. Gorki a fait jouer sa pièce, *Un vieillard*, écrite en 1915, et publie la suite de son œuvre autobiographique : *Parmi les gens*, Neméroyitch-Dantchenko vient de faire paraître un grand roman

en trois parties qui s'intitulent : *La vie avant la guerre ; Pendant la guerre ; La révolution*. Rémisov publie une nouvelle : *La fosse aux lions* ; Sollogoub, un roman : *Le Charmeur de serpents* et une grande pièce en cinq actes : *Le gardien du grand roi.*

Telles sont les principales nouvelles qui nous sont parvenues sur l'activité littéraire en Russie.

Memento. — Est paru le quatrième numéro des *Sovremennyia Zapiski* (Les Annales contemporaines), qui contient la suite d'un roman d'Alexis Tolstoï et la fin d'une nouvelle d'Aldanov : *Sainte-Hélène, petite île*, qui paraîtra bientôt en français. Notons encore dans ce numéro un intéressant aperçu de la vie en Russie soviétique par M. Vichniak. — Le numéro trois de la revue bibliographique « le Livre russe » donne un article très nourri sur la poésie russe pendant les trois dernières années, avec les citations des poèmes qui ont eu le plus de succès en Russie.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Louis Untermeyer : *The New Era in American Poetry*, New-York, Holt. — John L. Lowes : *Convention and Revolt in Poetry*, Boston, Houghton Mifflin. — Léon Bazalgette : *Walt Whitman*, New York, Doubleday et Page. — Amy Lowell : *The Floating World*, New York, Macmillan. — Edward Lee Masters : *Starved Rock*, New York, Macmillan. — Vachel Lindsay : *The Golden Whales of California*, New York, Macmillan. — Gladys Cromwell : *Poems*, New York, Macmillan. — Joseph Kling : *A Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. — Joseph Kling : *A Second Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. — William S. Braithwaite : *Anthology of Magazine Verse*, Boston, Small et Maynnard. — Henry van Dyke : *A Book of Princeton Verse*, Princeton, University Press. — George H. Clark : *A Treasury of War Poetry*, Boston, Houghton Mifflin. — Wilbur Cross : *War Poems from the Yale Review*, New Haven, University Press. — Rudyard Kipling : *Inclusive Edition*, New York, Doubleday et Page. — Memento.

Le livre de M. Louis Untermeyer, **The New Era in American Poetry**, a fait beaucoup parler de l'auteur et de ses idées. M. Untermeyer est poète et businessman, socialiste, conférencier et directeur d'usine : mélange d'occupations rarement rencontré chez un homme de lettres, si ce n'est dans les pays anglo-saxons. Le volume présente les principales forces et figures d'une période qu'on regarde comme la plus féconde en poésie dans l'histoire intellectuelle des Etats-Unis. M. Untermeyer lui-même est un chaud partisan de la nouvelle école.

La poésie, dit-il, est retournée à l'actualité, à la cordialité et à la vigueur.

Et dans les paroles de Walt Whitman qu'il cite souvent dans ces pages, elle a

A better, fresher, busier sphere, — a wider, untried domaine.

Dans **Convention and Revolt in Poetry**, qui nous explique les principes de toute l'évolution historique de la poésie, le Professeur John Livingston Lowes traverse à peu près le même terrain que M. Untermeyer, mais il étudie son sujet d'un autre point de vue. On voit dans ces pages moins de noms propres et plus de philosophie, moins de citations de texte poétique et plus d'histoire littéraire, moins de belles phrases et plus d'explications grammaticales et savantes. Il appelle Miss Lowell « la plus moderne des modernes » ; il parle du mouvement symboliste français, de Baudelaire, de Remy de Gourmont et de « l'exquise main-d'œuvre littéraire en France ». M. Lowes est un spécialiste de Chaucer, et « il a fait plus que n'importe quel autre critique pour montrer ce que Chaucer doit à ses contemporains français », dit Legouis dans son livre sur le vieux poète anglais ; et Chaucer revient souvent sous la plume du Professeur Lowes. En ce qui concerne Poe et Whitman, M. Lowes m'écrit :

Je sais que les Français, avec leur pénétration critique coutumière, ont donné la bienvenue aux deux poètes américains les moins provinciaux.

Et pourtant, je ne trouve Whitman nommé que deux fois dans les pages de M. Lowes.

Miss Ellen Fitz Gerald a bien fait de présenter en Amérique **Walt Whitman : The Man and his Work**. Quoiqu'elle annonce que son livre est une traduction de l'ouvrage de M. Léon Bazalgette publié il y a une dizaine d'années par le *Mercure*, il aurait été plus exact de dire que son volume est une adaptation ; les vraies pensées de M. Bazalgette ne sont pas toujours là. Pour se conformer au goût américain, Miss Fitz Gerald s'est crue forcée de temps en temps d' « abréger » ici et d' « alléger l'emphase » là. En un mot, le livre de Miss Fitz Gerald est basé sur celui de M. Bazalgette, mais il n'en est pas strictement une traduction.

Le dernier volume de Miss Amy Lowell, **Pictures of the**

Floating World, porte en épigraphe deux vers de Walt Whitman :

In the name of these States and in your name and my name, the Past,
And in the name of these States and in your name and my name, the
Present time.

Les « Etats » dont il est ici question sont la Chine et le Japon, où Miss Lowell a trouvé l'inspiration d'une grande partie de son volume. Elle termine par un chapitre consacré à la guerre, où elle parle du 1er mai 1917 à Boston, quand le maréchal Joffre,

A little old man
Huddled up in a corner of a carriage,

passait en revue le régiment de Harvard et quand elle avait une vision de

The young bodies of boys
Bulwarked in front of us.
The white bodies of young men
Heeped like sandbags
Against the German guns.

Et la guerre a eu son influence sur le dernier volume de Masters, **Starved Rock**, dont le second poème, *Hymn to the Dead*, envoie un *vale* aux jeunes Américains morts en France,

Victors returned from the war of death in death,
Victors over death in life,

qui, dans *Epitaph for us*, sont

Americans who held the trench.

Cette note lugubre continue jusqu'à la fin du volume où se trouve *Washington Hospital*, et où nous assistons à la mort d'Edgard Poe :

I knew that name,
He wrote a poem once about sleigh bells.

Une des plus curieuses productions poétiques de l'année en Amérique est incontestablement **The Golden Whales of California**, par cet écrivain de talent, Vachel Lindsay, qui s'exprime d'une manière tout à fait originale et bien américaine. Lui aussi parle souvent dans ce volume de la guerre, surtout quand il chante les vertus de Roosevelt, qu'il nomme « le Saül des Etats-Unis », et de ses fils :

Stand up, America, and praise them all,
Living and dead, the fine young sons of Saul!

qui se battaient

Till all the infernal Huns are gone.

Poems, par Gladys Cromwell, est associé avec une des plus tristes tragédies de la guerre. Les poilus des hôpitaux militaires de Châlons n'ont pas oublié ces jumelles américaines, les infirmières Gladys et Dorothée Cromwell, qu'ils appelaient volontiers « les anges jumeaux ». Ces admirables jeunes filles, épuisées à la fin de la guerre, se jetaient dans la mer, le 19 janvier 1919, pendant leur voyage de retour ; mais on a repêché leurs corps, qui ont été enterrés avec des honneurs militaires et décorés par le gouvernement français de la croix de guerre et de la médaille de la Reconnaissance. Ce volume contient les derniers poèmes d'une des sœurs, — l'autre, écrivain aussi, faisait des nouvelles, — dont l'un montre la profondeur de ses convictions sur la guerre :

Trust not your loves that come and go,
Trust only the hate of the common foe,
War is the one reality.

To France, un des plus tendres tribus à la France que j'aie lus jusqu'ici, s'ouvre par ces vers :

Oh, still I dream of thee, my France,

et dans toute la pièce, quand elle a l'occasion de prononcer le nom de la France, c'est toujours « My France ».

Les anthologies de poésie produites aux Etats-Unis pendant ces derniers mois sont aussi imprégnées de cette influence guerrière. Même les deux volumes édités par M. Joseph Kling, poète lui-même, **A Pagan Anthology** et **A Second Pagan Anthology**, quoique issus d'un milieu quasi-pacifiste, n'ont pas entièrement échappé à la contagion. Ainsi, *Matin d'Yser*, écrit en français, parle de

quelque pourriture
A Boesinghe, à Dixmude, à Pervyse, à Nieuport.

Des dix traductions de langue étrangère qui se trouvent dans la première de ces anthologies, il y en a quatre françaises, les poètes représentés étant Gabriel Soulages et Fernand Gregh.

Naturellement l'annuaire de M. Braithwaite, **Anthology of Magazine Verse**, montre l'effet de la lutte. Beaucoup de ces

pièces étant écrites après l'armistice, elles respirent plutôt la paix que la guerre ; citons ces vers de M. Scudder Middleton :

> we
> Hold Life again within our arms
> And learn to kisse him tenderly.

Et dans *The Man of the Marne*, Bliss Carman nous dit que

> Papa Joffre knew the trick
> Of stinging hot and hard and quick.

Dans *Toul*, Burges Johnson, parlant des ruines de l'ancienne ville des ducs de Lorraine, s'adresse à la lune :

> Your light reveals the gaping wounds of France.

A Book of Princeton Verse s'ouvre au moment où les Etats-Unis sont entrés activement dans la guerre, période « pendant laquelle il y a eu en Angleterre et en Amérique une grande recrudescence de la poésie lyrique ». Ces mots sont de la préface de M. Henry van Dyke, ancien professeur de Princeton et poète de talent. Voici de nouveau les pays de France qui reviennent sous la plume de ces jeunes poètes américains. Entre autres, Charles Kenndy parle des roses qui

> grew tall and fair
> In Flanders' fields, and Picardy ;

et Robert Coffin, dans *Terrae Illuminatea*, chante :

> O blue poplars are in Picardy
> And cedars green along Provence,
> And ruddy ripe the vineyards call
> The sleepy folk of Toul to dance.

Plusieurs des jeunes poètes de **The Yale Book of Verse** ont été sur le front ouest ; Howard Buck et William Douglas sont les plus importants collaborateurs de la collection. Le premier offre *Verdun by Moonlight*, quand

> The legions of Verdun advance
> Once more for truth and France,

et *After France*, où il raconte son voyage de retour ; le jeune Douglas, à l'hôpital, écrit *In Old France, The Church of St. Michel at Limoges*, et *Chaillon, France*, où, de son lit, il voit

> The firm, grey road that climbs the brown
> And rugged hill with sweeping curves.

A Treasury of War Poetry est le deuxième volume consacré par le professeur George H. Clarke, de l'université de Tennessee, à la poésie produite par les Américains et les Anglais à propos de la dernière guerre. Il y a dans cette collection plus de 250 pièces, et tous les pays alliés sont passés en revue, la France en tête.

The hero dust that lies in shrouds of blue
But rises as thy soul, immortal France!

proclame le Professeur John Finley, qui n'est pas un inconnu dans ce pays, où il a fait des cours à la Sorbonne.

Le Professeur Wilbur Cross, directeur de la *Yale Review*, a eu l'idée heureuse de cueillir dans un petit volume artistique les poèmes de guerre qui ont paru dans cette importante publication. On y trouve des vers comme ceux-ci de ce tendre lyrique, *Graves in France*, par Karl Wilson Baker :

France, we have loved thee! But beyond all measure
Our love shall be,
Since in thy bosom we have hid our treasure
Of agony.

Rudyard Kipling's Verse, l'« Inclusive Edition (1885-1918) », contient naturellement toutes les pièces écrites pendant la guerre. C'est un beau volume de près de 800 pages, une création américaine répondant à une demande du public des Etats-Unis, ce qui a beaucoup flatté M. Kipling qui a donné un soin spécial à cette édition. L'affection que le poète a toujours gardée pour la France se montre assez souvent dans ces pages, mais nulle part mieux que dans le poème écrit avant la guerre, *France*, qui se termine sur ces deux vers :

First to face the Truth and last to leave old Truths behind,
France, beloved of every soul that loves or serves its kind.

Memento. — 1920 : *Scribner*, janvier, *An American Fine Arts Academy near Paris*, par l'artiste américain, Ernest C. Peixotto ; description d'une école américaine des Beaux-Arts qui va se fonder dans une aile du palais de Fontainebleau, « ce qui va créer un lien plus étroit entre les artistes de la France et des Etats-Unis ». — *American Review of Reviews*, janvier, notice biographique sur le Professeur Charles Cestre, de l'université de Bordeaux, par le président Powell, de Hobart College, avec portrait, suivi d'un article de M. Cestre, *A Frenchman's View of the American Labor Situation*. « Je suis convaincu

que l'Amérique va bientôt sortir de la confusion du moment, intacte, calme, dans une réconciliation mutuelle, plus prête que jamais à jouer son rôle dans l'évolution du monde moderne ». — *Bookman*, janvier, *Edward Arlington Robinson*, par Samuel Roth. « Il a fixé l'étendard de la poésie américaine contemporaine et il a soutenu cet étendard mieux que n'importe lequel de ses contemporains ». — *Plowshare*, janvier. *Fragments of a Broken Lyre*, par William Murrell, qui nous donne une étude biographique et littéraire sur Samuel Bernhard Greenberg, jeune poète austro-juif, né à Vienne et mort à New-York. « Je ne connais rien en littérature qui soit comparable à la vigueur de ses poèmes, si on fait exception de certaines pièces de Blake ou des sonnets de Gérard de Nerval. » M. Murrell nous offre une dizaine de ces poèmes qui ont vraiment du mérite. — *Stratford Journal*, janvier-mars, *Amado Nervo (1870-1919)*, par Isaac Goldberg. « Un des plus grand des poètes hispano américains; il a continué les puissantes influences françaises. » M. Goldberg nous donne deux nouvelles de Nervo traduites en anglais. — *Sacha Guitry*, par William H. Scheifley. « Ses pièces sont parmi les plus notables contributions du théâtre français depuis la guerre. » — *Nation*, 17 janvier, *The Range of French Realism*, par Preston Dargan, du collège municipal de New-York. « L'étendue des réalistes français est expansive, complexe et insouciante des étendards antérieurs. » — *Harper*, février. *A Ballade of Pessimists*, par Richard le Gallienne.

Pessimists all, all ye that swear
By Nietzsche, Freud, and Edgar Poe,
Remy de Gourmont, Baudelaire,
And Gabriele D'Annunzio.

Nation, 6 mars, *Richard Dehmel*, par Ludwig Lewisohn. « C'était un poète de libération, de liberté. » — *Outlook*, 21 avril, *A Landscape*, par Witter Bynner, poète américain, traduit du français de Charles Vildrac. — *North American Review*, mai, *The Reputation of Ezra Pound*, par May Sinclair. « Presque, sinon tout à fait, le poète le plus original, le plus individualiste de son siècle. » — *Dial*, juin, « *Some Remarks on Rimbaud as Magician*, par W. C. Blum, traducteur américain d'*Une Saison en Enfer*, qui se trouve dans le numéro de juillet, avec une note biographique très compréhensive. « Il était un de ces Français qui n'auraient pas dû naître en France. Comme un noble animal emprisonné dans un jardin, il ignorait les choses autour de lui et il a persisté à donner de la tête contre le mur. » — *Antonio Machado, Poet of Castile*, par John dos Passos, de l'armée américaine en France. « *Campo de Castilla*, son premier volume a fait époque dans la poésie espagnole. » — *Yale Review*, juillet, *The Art of James*

Cabell, par Hugh Walpole, romancier et critique anglais. « Nous pouvons acclamer dans le romancier américain Cabell l'arrivée définitive d'un des talents les plus originaux et les plus satisfaisants qu'ait jamais vus notre temps. » — *The National Literature*, par H.L. Mencken, critique américain, qui n'est pas inconnu des lecteurs du *Mercure*. « Ce qui manque, en ce moment troublé, à la littérature des Etats-Unis, c'est précisément ce qui manque à la culture générale du pays : une aristocratie cultivée. » Ces mêmes idées sont développées plus longuement dans le dernier livre de M. Mencken, *Prejudices* (New York, Knopf), dont l'auteur me dit dans une lettre particulière : « Mon but dans ce bouquin, c'est d'intéresser le lecteur qui ne lit pas ordinairement les critiques. » Il est beaucoup question de la France et de ses écrivains dans ce volume écrit avec une verve qui n'est pas ordinaire. — *Mental Hygiene*, octobre, Dr. Abraham Myerson cite avec commentaires les études du Dr René Cruchet, qui ont paru dans le *Mercure* de 1919, « deux charmants petits articles ». — *Dial*, octobre et numéros suivants, *Dust for Sparrow*, aphorismes de Remy de Gourmont, choisis et traduits par Ezra Pound. *The Approach to M. Marcel Proust*, par Richard Aldington. « Un esprit saturé de la tradition, un esprit presque difficultueusement respectable, a, néanmoins, créé un des romans, *A l'Ombre des Jeunes filles en fleurs*, les plus originaux de l'époque. » Dans le *Bookman* pour septembre A.G.H. Spiers parle aussi de « ce roman tellement discuté, cet ouvrage décidément original. » Dans le même numéro du *Dial* commence une traduction anglaise du *Belphegor* de Benda. — *Outlook*, 27 octobre. *Mistral's Opinion of Roosevelt*, par feu William Agnew Patton, auteur américain. Intéressant compte rendu d'une visite à Maillane en 1905. Voici l'opinion de Mistral sur Roosevelt : « C'est lui qui donne une nouvelle espérance à l'humanité », et voici l'opinion de M. Patton sur Mistral : « L'homme le plus digne d'envie que j'aie jamais rencontré. » — *Harper*, novembre. *American Notes*, par l'abbé Ernest Dimnet, du Collège Stanislas, étude sur « quelques aspect intellectuels des Américains ». — *Dial*, novembre, *Mallarmé*, par Fernand Divoire. « Il est entouré d'amis ; ces amis l'aimaient beaucoup; mais quand il leur montrait ses vers, ils le considéraient comme fou. Catulle Mendès me l'a dit, et il aimait beaucoup Mallarmé. » *The Island of Paris*, par Ezra Pound. « Cinq lignes de Maurice Vlaminck valent les 40 volumes de Barrès. » Le *Dial* pour décembre consacre aussi à Vlaminck un article élogieux écrit par Fritz Vanderpyl. — *Nation*, 29 décembre, *Beethoven*, par Hugo von Hofmannsthal. « Incomparable et puissant, il a créé une langue qui dépasse toute langue. »

THÉODORE STANTON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Robert Lansing : *The Peace Negotiations, a personal narrative,* London, Constable.

Mr Lansing, qui succéda à Bryan comme secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères en 1915, lors de l'affaire du *Lusitania*, vient de publier ses souvenirs sur les **Négociations de la Paix**. Il y donne l'impression d'un légiste fin et consciencieux, d'un diplomate droit et circonspect, bien digne d'avoir été le collaborateur du président Wilson.

La tentative de médiation de celui-ci en décembre 1916 ayant échoué, et les Allemands, le 1er février 1917, ayant renouvelé la guerre sous-marine sans distinction, les relations diplomatiques furent rompues entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

Mais, dit Mr Lansing, Wilson continua à espérer qu'il pourrait encore assumer le rôle de médiateur. Il alla même jusqu'à préparer un projet de préliminaires de paix qu'il avait l'intention de soumettre aux belligérants s'ils pouvaient être persuadés de participer à une conférence. Je ne peux concevoir comment il peut l'avoir espéré, étant donné les grands espoirs des Alliés à raison du renvoi du comte Bernstorff et de la certitude apparente que les Etats-Unis déclareraient la guerre à l'Allemagne, si cette dernière persistait à couler sans merci les navires marchands américains ; néanmoins, je sais qu'en dépit de la logique de la situation, il s'attendait à (ou tout au moins espérait) réussir dans son programme de médiation et se préparait à jouer son rôle dans les négociations de paix.

Si l'on se rappelle qu'à la même époque le Tsar faisait faire des ouvertures de paix à l'Autriche (*Mercure*, 1er mai 1920, p. 834), on voit combien on a été près de la paix à ce moment-là. La Révolution russe (15 mars 1917) et l'aveuglement de l'Allemagne qui persista à ne pas ménager les Etats-Unis, amenèrent la prolongation du carnage.

Depuis la déclaration par le Congrès qu'il y avait état de guerre entre les Etats-Unis et le Gouvernement Impérial Allemand jusqu'aux ouvertures des Puissances Centrales pour finir la guerre à l'automne 1918, le Président, autant que j'ai pu savoir, ne fit aucune tentative pour entrer en négociations de paix avec les nations ennemies. Il montra même des dispositions à rejeter toutes propositions de paix. Il semble être arrivé à la conclusion que la défaite de l'Allemagne et de ses Alliés était indispensable avant qu'une paix durable puisse être rétablie. En

tout cas, tant que des résultats militaires décisifs n'eurent pas été atteints, il ne fit aucune démarche pour rapprocher les belligérants.

On voit par ces passages, confirmés par tout le reste du livre, que Wilson ne confiait pas à son Secrétaire d'Etat le fond de sa pensée et que celui-ci en était réduit à des conjectures sur ce sujet.

Dès décembre 1916, Wilson avait manifesté l'intention de présider la conférence de la paix. En octobre 1918, Lansing apprit du colonel House que le président avait toujours cette intention, quoique la situation eût complètement changé :

Le peuple américain, amèrement hostile, demandait vengeance des gouvernements et des peuples des Puissances Centrales (et particulièrement de l'Allemagne). Wilson, il est vrai, et *non sans succès*, s'efforça de maintenir sa position *d'arbitre équitable* dans les discussions qui conduisirent à l'armistice du 11 novembre ; l'Allemagne, incontestablement, le regardait comme son seul espoir de mettre un frein à l'esprit de vengeance qui animait les Alliés à raison de tout ce qu'elle leur avait fait souffrir ; il est probable aussi que les Alliés reconnaissaient que Wilson avait droit à être satisfait des conditions de paix, puisque les soldats et les ressources des Etats-Unis avaient fait pencher la balance et rendu la victoire certaine. Le Président, en fait, dominait la situation. S'il restait à Washington et conduisait les négociations par des commissaires, il conserverait cette position supérieure et pourrait dicter les conditions de paix qu'il considérerait comme justes... S'il allait à la conférence de la paix, il perdrait cette position unique et serait forcé de céder à la volonté combinée de ses collègues étrangers et aux impulsions résultant de leur haine pour les nations vaincues.

Le 12 novembre 1918, Lansing exposa verbalement ces arguments à Wilson. Le président ne lui répondit pas, mais, le 18, après avoir fait annoncer à la presse qu'il irait à Paris, il alla en informer Lansing. Celui-ci, qui avait toujours dit au Président sa façon de penser sans réticence, croit que ce fut alors qu'il commença à perdre sa confiance :

On croyait également que M. Wilson n'était pas sans préjugés (*open munded*) et ressentait vivement toute opposition, si bien fondée fût-elle. Je ne l'avais pas trouvé ainsi dans les années où nous avions été associés ... sauf dans le cas où le sujet touchait, ne fût-ce que de loin, à sa conduite personnelle. Ma conclusion fut qu'il avait considéré mes objections comme une critique directe.

Lansing pense que la décision de Wilson de présider les négociations en personne était fortement influencée par sa croyance

que la paix était le seul moyen de faire comprendre dans le traité de paix l'organisation d'une Société des Nations.

Beaucoup pensaient que l'objectif des Etats-Unis pendant la guerre ne serait pas atteint tant que le Monde ne serait pas organisé pour résister à une agression future. Pour le Président, l'essentiel, afin que « le Monde devînt sûr pour une démocratie », était de rendre permanente la paix qui allait être négociée. Une union des nations pour prévenir les guerres d'agression et de conquête lui semblait le moyen le plus pratique, sinon le seul, d'atteindre ce but suprême... Quand le Président quitta les Etats-Unis pour aller à la Conférence, la grande masse du peuple américain croyait à la nécessité d'une organisation de cette nature et je suis convaincu que le même sentiment populaire prévalait dans toutes les autres contrées civilisées... La difficulté était dans la forme et dans les fonctions de l'organisation à créer.

Il semble qu'en mai 1916 Wilson hésitait encore sur la nécessité de l'emploi de la force physique pour empêcher les guerres, mais, en janvier 1917, il en était devenu partisan et; le 18 janvier 1918, il indiqua comme 14e point la formation d'une association *garantissant* l'indépendance et l'intégrité territoriale des Etats grands et petits. Lansing, au contraire, dès mai 1916, s'était prononcé contre la garantie. Pour cette raison, et aussi parce que Lansing était un « homme de loi » (Wilson ne faisait cas de leur avis que sur les questions de *légalité*), le Président cessa de le consulter.

Sauf dans une interview d'une heure à bord, avant d'arriver en France, Lansing n'eut aucune occasion d'apprendre du Président quels étaient ses plans. Celle-ci lui suffit pour l'avertir par lettre, le 23 décembre, « des critiques sévères » qu'on lui adresserait au nom de la Constitution et de la doctrine de Monroe, s'il contractait des obligations militaires ou économiques. Wilson ne répondit jamais à cette lettre, et alla prononcer à Manchester un discours où il condamnait « l'équilibre entre les puissances ». Le lendemain ou surlendemain (30 décembre), Clemenceau déclarait au contraire à la Chambre qu'il défendait à la Conférence « l'équilibre entre les Puissances » et l'alliance des quatre d'entre elles qui venaient de vaincre. Les points de vue étaient donc opposés sur ce sujet, mais l'identité des vues sur d'autres permit d'arriver à une entente. Wilson était conquis à l'idée de l'inégalité des puissances (c'est-à-dire de la prépondérances des grandes) et à celle de l'attribution des mandats coloniaux (invention du gé-

néral Smuts). En échange de l'abandon par Clemenceau de ses revendications sur la rive gauche du Rhin, il accepta de garantir la France et la Belgique contre une attaque allemande par une alliance franco-américaine. Il céda au dernier moment à l'Italie à Fiume et au Japon à Kiaotchéou pour obtenir leur adhésion à la Société des Nations. Grâce aux concessions faites au nom des Etats-Unis, les quatre autres grandes Puissances avaient reçu satisfaction. Mais même les quatre commissaires que Wilson s'était adjoints désapprouvaient en secret le Président. Ce qu'ils lui avaient murmuré avant la conclusion du traité, redit avec acharnement dans le Sénat et les collèges électoraux des Etats-Unis empêcha ceux-ci de le ratifier.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Jean Desflandre : *Rennbahn*, 2 vol., Plon. — J. Revel : *L'effort militaire des Alliés sur le front de France*, Payot. — L. Capello : *Note di guerra, Vol. I, Dall' inizio alla presa di Gorizia*, Milano, Trèves. — René de Chavagnes : *De Guynemer à Fonck*, Etienne Chiron. — René Arcos : *Pays du Soir*, « Le Sablier », Genève. — Jean-José Frappa : *Makédonia*, Flammarion.

Un intéressant récit : **Rennbahn**, *trente-deux mois de captivité en Allemagne, souvenirs d'un soldat belge*, a été publié sous la signature de Jean Desflandres et vient confirmer d'ailleurs tout ce qui a été dit des privations, des mauvais traitements, de la vie atroce des prisonniers de la grande guerre. Le témoignage qu'apporte l'auteur est d'autant plus précieux même qu'il écrit de mémoire, dans le calme, le repos de la libération, alors que les tristesses du passé n'étaient déjà plus qu'un souvenir. — Il a malheureusement vécu trop longuement au camp des prisonniers de Rennbahn, près de Munster, où il fut interprète, et ce qu'il raconte il l'a vu et entendu. Les prisonniers, il les montre réduits à faire des « tombolas de pain et de saucisson », et constate que la pénurie de nourriture qui sévit dans le camp dès les premiers mois dut être intentionnelle, les Allemands au lieu de distribuer des vivres aux captifs préférant les leur vendre ; avec de l'argent, en effet, on pouvait toujours se procurer un repas. A côté de cela, d'ailleurs, on vit de malheureux affamés se battre pour avoir les épluchures des pommes de terre. — Après avoir raconté l'organisation du camp et donné des détails sur celui de l'Hausspital, où l'on soumettait les Anglais prisonniers aux plus hideux traite-

ments, il parle des corvées du dehors, en Kommando — travail des mines, des usines, défrichement, desséchement de marais, travail aux fours à coke ou pour l'agriculture, — où les prisonniers semblent avoir été le moins à plaindre ; mais en général ils en revenaient éreintés, presque moribonds, souvent estropiés s'ils n'y laissaient pas leur misérable carcasse. On peut ajouter les tracasseries de l'administration militaire ; des visites, fouilles continuelles ; des inspections pour arriver à découvrir ceux qui rapportaient des marchandises du dehors ; les scènes attristantes des hôpitaux, — dont on finit par constituer tout un bloc de cabanes. Ailleurs, il est parlé des cas de folie qui se produisaient fréquemment, des civils belges déportés, des « rousskis », des espions, etc. La matière de l'ouvrage est abondante ; mais partout et toujours ce sont les mauvais traitements, les humiliations, les coups, les sévices, par lesquels l'Allemand manifeste qu'il est le plus fort. Le récit de M. Jean Desflandres mérite d'être retenu ; mais il a plutôt atténué, on le constatera, certaines scènes ou débats pénibles, qui paraissent s'estomper dans les brumes de la mémoire. Ce qu'il raconte est suffisant d'ailleurs et son indignation contenue n'en a que plus de force. «L'Allemand, dit-il, au reste, dans une lettre que reproduit l'introduction, est une brute disciplinée et hautaine. Il obéit sans conviction, par crainte, et c'est pourquoi il éprouve l'impérieux besoin de se faire craindre à son tour Devant sa victime impuissante il se dresse, haut et fier, et jamais il ne se sent plus grand que quand il a insulté, frappé, assommé sans qu'on lui réponde. Mais, dès qu'il a le sentiment de son infériorité, il apparaît lâche et veule, flatteur, obséquieux même, etc... Un seul homme qui occupait à Rennbahn un poste élevé, et dont l'activité fut toute bienfaisante, a paru, à M. Jean Desflandres, pouvoir être signalé comme différent de la mentalité générale. Mais il n'y a pas à crier au miracle ; c'est seulement l'exception qui confirme la règle.

Le lieutenant-colonel J. Revel, attaché à la Section historique de l'Etat-Major, et qui a pu disposer des documents officiels réunis aux archives du ministère de la Guerre, a donné encore un intéressant résumé de l'**effort militaire des alliés sur le front de France**, et qui constitue, dit très bien une note liminaire, la préface du grand ouvrage sur la guerre qui sera pu-

blié ensuite. L'auteur passe en revue les forces belges, anglaises et françaises au début des hostilités et retrace brièvement ensuite la suite des événements qui aboutirent à l'organisation du front qui s'étendit de la Suisse jusqu'à la mer. Le flot allemand endigué, il fallut s'arrêter et attendre, en effet ; — attendre l'organisation des forces anglaises et maintenir l'agresseur sur un front de 650 kilomètres ; ensuite et pendant que nos alliés prenaient à charge le secteur qui s'étendait de Saint-Quentin à Nieuport, puis en 1918 du fort de Knok à Saint-Gobain, répondre aux attaques sur Verdun et soutenir nos alliés qui prenaient l'offensive sur la Somme. — La décision devait venir avec l'intervention américaine qui fit définitivement pencher la balance. L'auteur raconte la campagne défensive de 1918, lors de la suprême ruée des Allemands, et c'est enfin la riposte victorieuse qui les ramena sur la frontière. Le travail de M. le lieutenant-colonel J. Revel est surtout intéressant parce qu'il s'appuie sur des chiffres, sur les pièces officielles du ministère de la Guerre ; mais ses conclusions véritablement s'imposent : « Sur le front de France le plan grandiose de l'ennemi a été brisé par l'armée française aidée dans une mesure appréciable par les armées belge et britannique. Avec l'afflux des armées américaines, et lorsque eut été réalisé le commandement unique, la victoire définitive était certaine. » — Peut-être regrettera-t-on seulement de ne l'avoir pas réalisée davantage quand la capitulation définitive de l'Allemagne n'était plus qu'une question de jours et allait couronner l'effort de quatre années de guerre.

CHARLES MERKI.

§

Le général Luigi Capello, qui commandait l'une des armées italiennes lors de Caporetto, dans le tome I de ses **Note di guerra**, raconte le premier tiers de la participation de l'Italie à la grande guerre.

Capello commence par reprocher aux hommes d'Etat italiens de n'avoir pas su préparer la guerre : l'Italie entra en campagne avec 600 mitrailleuses, 1.492 canons légers, 112 canons lourds, 306 canons de montagne, 132 canons de siège de moyen calibre et 14 de gros calibre. En octobre 1917, les chiffres correspondants étaient 8.200, 1.808, 831, 676, 2.200 et 158. Elle avait de plus, en 1917, 1200 pièces de siège de petit calibre, 5.200 pistolets mitrailleurs et 2.402 canons de tranchée contre 0 en mai 1915. A

cette dernière date, elle n'avait pas non plus de grenades. « Consolons-nous, dit Capello, l'Etat-major français a commencé la guerre comme nous. »

Le plan de Cadorna était de porter son effort principal contre Goritz et « d'éviter de s'user contre le Trentin » :

En réalité, dit Capello, nous commençâmes par une offensive diffuse sur tout le front du Stelvio à la mer. Mais au premier saut succéda presque immédiatement un arrêt général. On en a attribué la cause à l'insuffisance des moyens...

La supériorité numérique des Italiens était pourtant énorme : 36 divisions contre environ 12 (122 bataillons, 9 escadrons, 54 batteries, environ 80.000 fusils, 1.400 chevaux et 116 canons). Encore la plus grande partie de la 5e armée autrichienne (5 divisions) était-elle au commencement réunie à l'ouest d'Agram, d'où elle devait se porter où les événements l'exigeraient. Mais, le 21 mai, le commandement suprême autrichien, jugeant que l'avance italienne avait subi un retard et qu'il serait par suite possible aux forces autrichiennes d'acquérir du terrain, ordonna à la 5e armée de se porter par chemin de fer le plus avant possible, même jusqu'à l'Isonzo. Les premiers transports n'étaient pas encore prêts à être embarqués quand, le 23 mai, à 15 h. 30, l'Italie fit remettre la déclaration de guerre à Vienne. Mais Cadorna croyait avoir à combattre 220 bataillons. Il avait cependant eu le mérite « génial » de substituer depuis octobre 1914 « aux formules rigides de la mobilisation méthodique » la concentration progressive de noyaux de troupes, si bien que les Italiens purent commencer la lutte « par surprise » *dans la nuit* du 23 au 24 mai. La 4e armée (Cadore) et la 3e (bas Isonzo), qui seules avaient de belles perspectives, les laissèrent perdre. La 4e devait, « à peine aurait-elle réuni les moyens nécessaires », opérer de la haute Piave vers la Pusteria pour détruire les forts de Senten, Landro et Valparola et couper les communications à Toblach. Son chef voulut attendre pour attaquer d'avoir ses pièces de siège en position. Quand il les eut, il s'aperçut que les forts ennemis étaient à la limite de leur portée et n'avança pas. Il ne pensa même pas à s'emparer d'un premier élan du cirque de la Cortina d'Ampezzo. Il fallut un ordre formel de Cadorna pour qu'il s'en emparât.

Sur le moyen et bas Isonzo, la 3e armée eût pu, en réunissant d'avance les moyens de passer le fleuve, le traverser d'un bond et occuper la crête de la courtine du Karst, peut-être même aussi les hauteurs de la rive droite dominant Goritz (Sabotino, Oslavia, Podgora). Mais le commandant de la 1re division de cavalerie avança avec une lenteur injustifiable ; il se maintint trop étroitement lié aux colonnes d'infanterie, probablement par suite des défectuosités du service d'information :

Toutes les routes, disait-on, étaient minées et de nombreuses torpilles disséminées partout ; nos premières troupes étaient fatalement destinées à sauter en l'air ! Nous le gobâmes, et en particulier la cavalerie le goba... Des torpilles et des mines, il n'y en avait pas une... L'ennemi eut le temps de se fortifier, d'inonder la région de l'Isonzo et de détruire les ponts, ce qui nous força à attendre l'arrivée des équipages de pont qui étaient encore loin.

Il s'en suivit la stabilisation des fronts et la guerre de tranchées qu'une circulaire de Cadorna en mai 1915 déclarait improbable. Puis, en juillet 1915, la bataille se ranima avec acharnement sur tout le front de l'Isonzo. Malgré d'immenses et héroïques sacrifices, les Italiens ne réussirent guère qu'à prendre les bois Cappuccio et Lancia (à l'est de Gradisca). L'usure résultant de ces attaques infructueuses fut augmentée inutilement dans les semaines qui suivirent par « des tentatives pour rectifier graduellement le front », comme celles faites par Joffre pendant l'hiver 1914-1915. Les Italiens n'avaient pas plus profité de cette leçon que de celles que nous avait attirées le manque de liaison entre l'infanterie et l'artillerie : cette dernière tirait sans observer suffisamment les résultats de son tir. Lors de la première offensive, les tranchées autrichiennes, en ciment et visibles de loin, avaient offert des buts commodes (c'est encore dans ces conditions qu'avaient été pris les bois Cappucio et Lancia), mais dans la suite les buts devinrent invisibles ; il eût fallu, pour diriger le tir, un service d'observation : le haut commandement ne sut pas le créer à ce moment-là. Le plus grand déficit se remarquait surtout dans l'exécution du tir de contre-batterie. « L'aéronautique était encore dans l'enfance. Jusqu'alors, beaucoup de gros bonnets de la hiérarchie, comme d'ordinaire misonéistes, ne l'avaient considérée que comme une manifestation sportive... Nous adoptâmes trop vite la maxime : « Il n'est pas possible de prétendre

démonter les batteries ennemies par le tir des nôtres »... Aussi, à peine avions-nous occupé une position que nos troupes étaient prises sous un feu effroyable et concentré de batteries ennemies de tout calibre... Il leur était impossible d'y résister sur les positions occupées et les plus grands sacrifices étaient ainsi perdus... Enfin les attaques partielles avaient fait perdre la vision de pouvoir aller au delà d'un objectif limité. »

Le 18 octobre, commença la *3e offensive*. Après des diversions sur la zone du Trentin, l'attaque principale se déchaîne le 21 sur le front de la tête de pont de Goritz et le Sabotino est pris, mais les fantassins italiens « s'attardent dans les tranchées ennemies de la crête et sont repoussés dans leurs tranchées de départ par une violente contre-attaque ». Les tentatives de passer l'Isonzo plus au nord à Canale échouent également. Le 19 et le 23 novembre, près de Podgora, le 3 décembre près de Tolmino, on progresse un peu. L'attaque languit ensuite et est finalement arrêtée. Elle avait échoué en grande partie à cause de la répartition défectueuse de l'artillerie — 125 pièces à la 2e armée [167 bataillons, attaques au nord de Goritz], 155 à la 2e [79 bataillons, attaques au sud de Goritz] —, et de l'emploi encore défectueux de cette arme, d'ailleurs mal approvisionnée de munitions.

L'armée italienne sortait *épuisée* de cette lutte. Il fallut travailler à soutenir le moral. Les troupes avaient montré un admirable héroïsme, mais les meilleurs étaient tombés. La fatigue, une nourriture insuffisante, les rigueurs de l'hiver découragèrent beaucoup d'hommes. Du 23 mai au 31 décembre, l'armée avait perdu 66.090 tués, 190.400 blessés et 22.520 prisonniers, dont plus de la moitié de septembre à novembre. Dans la première décade de mars, des attaques démonstratives furent entreprises sur tout le front pour nous soulager à Verdun : elles ne donnèrent aucuns résultats utiles ni aux Italiens ni à nous. Cadorna préparait pour le printemps sa 4e offensive contre Goritz, quand les Autrichiens le prévinrent. En avril, les dépositions des déserteurs fournissaient des informations vraiment impressionnantes sur la grandeur des préparatifs autrichiens. Un pseudo-ingénieur nommé G... en apporta en particulier un plan détaillé, mais Cadorna « ne considérant point comme rationnelle et possible » une attaque par le Tyrol (à cause de son peu de viabilité) ne renforça que peu ou pas les troupes chargées de la repousser. A cause des

difficultés de ravitaillement, les Autrichiens avaient d'abord concentré le matériel, les troupes devant venir ensuite. Le 5e corps italien, qui défendait le secteur menacé, proposa d'en profiter pour enlever ce matériel mal protégé. Cadorna refusa. Il ordonna cependant, fin avril, de travailler à une seconde ligne et d'y transporter l'artillerie, mais il était déjà trop tard pour exécuter complètement ce travail. Il envoya aussi 3 brigades, concentra près de Bassano 10 bataillons d'alpins et plaça en réserve du 5e corps 2 divisions retirées de l'Isonzo.

L'offensive autrichienne, précédée, les jours précédents, d'actions d'artillerie, se déchaîna le 15 mai. 177 bataillons autrichiens d'élite attaquaient 162 bataillons italiens de faible effectif et composés de troupes usées ou de territoriale. Après avoir enlevé la 1re ligne italienne aux ailes dans les vals Lagarina et Sugana, l'offensive autrichienne enfonça le centre italien (Vallarsa, val d'Astico et val d'Assa). Les troupes territoriales qui défendaient le Col Santo, clé du Vallarsa, « se débandèrent, on peut le dire, à la simple menace », et la route de Vicence était ouverte quand les premiers renforts arrivèrent le 18 mai à 5 heures du matin sur le Pasubio qui le fermait. Les patrouilles ennemies n'arrivèrent qu'à 7 heures. Dans le Val d'Astico, la 35e division fut enfoncée et en partie capturée, mais l'ennemi fut arrêté devant Novegno par les alpins amenés de Marostica (près Bellune) en autos. Dans le val d'Assa, la résistance fut d'abord acharnée, mais quelques hardies patrouilles autrichiennes s'étant glissées par Porta Manazzo sur les derrières et le flanc droit des défenseurs, ceux-ci se replièrent précipitamment. Quelques résistances locales, sans liaison entre elles, retardèrent heureusement l'avance de l'ennemi qui dépassa cependant Asiago, mais ne put déboucher du Val Frenzela où il avait concentré de grandes forces pour tourner le Val Sugana où ses attaques jusqu'au 26 avaient échoué.

Quand il eut reconnu l'importance de l'offensive autrichienne, Cadorna mit en mouvement 7 divisions de réserve concentrées sur le Tagliamento, puis, le 21, ordonna la formation d'une 5e armée composée de troupes de l'Isonzo ou de nouvelles formations. Quatre de ces corps étaient concentrés le 25 dans le triangle Vicence-Cittadella-Padoue. Cette concentration dans la plaine rendit courage aux combattants qui défendaient les hauteurs. Dès

les premiers jours de juin, on eut l'impression que l'ennemi perdait haleine. Cadorna décida alors d'attaquer sur les ailes la hernie formée par l'avance ennemie de façon à l'étrangler. Le 14 juin, il donna l'ordre d'attaquer le 16. Mais le commandement local effectua en fait un autre plan : celui d'une avance concentrique. Celle-ci allait se développant quand les événements du front russe décidèrent les Autrichiens à la retraite. Dans la nuit du 24 au 25, au moment où la 25e division (22e corps) s'apprêtait à attaquer Castelgomberto, 2 déserteurs bosniaques vinrent avertir que l'ennemi s'était replié sur des lignes d'arrière, ne laissant que quelques patrouilles pour masquer ce mouvement. Le commandant de la division annonça aussitôt aux unités voisines qu'il poussait en avant et les invita à en faire autant, mais celles-ci hésitèrent ; l'ordre général d'avancer, donné le 25 à 19 h. 30, fut suivi de conseils de prudence à 21 h. 30 et le matin suivant. Quand l'attaque eut enfin lieu, elle échoua avec des pertes « épuisantes », la portion d'artillerie présente n'ayant pas su trouver la ligne autrichienne dissimulée dans un terrain boisé.

Depuis l'hiver, les Italiens préparaient une nouvelle attaque contre la tête de pont de Goritz. Cette préparation, étant donné le découragement presque général, avait dû être surtout morale. Le danger que leur patrie avait couru par l'offensive du Trentin rendit aux troupes italiennes leur ancien élan. Le 6e corps, commandé par Capello, devait jouer le principal rôle en enlevant le Sabotino ; des mesures furent prises pour mieux protéger les troupes avant l'attaque et pour leur inculquer de poursuivre l'offensive *jusqu'au bout* sans s'arrêter. Elles devaient suivre pas à pas le tir de barrage de leur artillerie, au risque de quelques pertes. L'artillerie devait avoir détruit auparavant les observatoires et les défenses ennemies, elle devait pratiquer avec soin le tir de contre-batterie. Enfin de nombreux canons de tranchée devaient pour la première fois la seconder.

Le haut commandement italien, *découragé* par ses échecs précédents, ne visait pas *au delà* de la conquête de la tête de pont. Capello comprit qu'il fallait vouloir aller plus loin. Il obtint, non sans peine, un détachement de pontonniers et un escadron de carabiniers (il en avait demandé deux, ainsi qu'une division de cavalerie et plusieurs bataillons de cyclistes).

L'offensive commença le 4 août par une fausse attaque du 7e corps à l'extrême droite (Monfalcone). En même temps 2.000 pièces tonnaient sur tout le front de la 3e armée. Quand, le 6, l'attaque de Capello se produit à l'extrême gauche, elle emporte le Sabotino en 40 minutes et en ne perdant que 80 hommes : des milliers d'hommes y avaient été perdus dans les attaques précédentes ; cette fois-ci l'ennemi avait été écrasé ou démoralisé par le tir de l'artillerie.

Grâce à la prise du Sabotino, les Italiens purent le 8 faire tomber le front Oslavia-Peuma en le prenant par l'arrière. Le nord de la tête de pont qui défendait Goritz sur la rive droite était ainsi conquis. Simultanément, le 11e corps enlevait le mont San Michele (sur la rive gauche, à 10 kilomètres au sud de Goritz). Le 8, à 5 h. 30 du matin, les Autrichiens firent sauter le pont du chemin de fer. Dans l'après-midi, des patrouilles hardies commencèrent à passer le fleuve et poussèrent vers Goritz : les Autrichiens étaient en déroute.

Dès le matin du 8, Capello avait demandé à ses voisins leurs troupes légères. Il arriva à composer un groupe hétéroclite de 11 escadrons, 2 bataillons de cyclistes, 1 section d'auto-mitrailleuses et 1 batterie de campagne. Dans la nuit du 8 au 9, il commença à passer l'Isonzo pendant que les pontonniers jetaient des ponts sous le feu de l'ennemi. Le matin du 9, six divisions reçurent l'ordre de les suivre. Malheureusement, les Autrichiens, en déroute le 8, s'étaient ressaisis. Ils avaient garni une ligne de tranchées précédées de fils de fer cachés par les hautes herbes. L'artillerie italienne ne parvint pas à couper des fils qu'elle ne voyait pas, et les bombardes n'étaient pas encore arrivées. On demanda un peu de temps pour régler le tir. « Il fut répondu que *les fils de fer devaient être enfoncés par des poitrines humaines.* » Les soldats italiens l'essayèrent aussi héroïquement qu'inutilement jusqu'au 11.

ÉMILE LALOY.

§

Ce gros volume, **De Guynemer à Fonck**, contient toute l'histoire héroïque et mouvementée du fameux « groupe des Cigognes », qui joua un si grand rôle durant toute la guerre. Dans la première partie de ce livre, M. René de Chavagnes traite de la chasse aérienne qui, suivant Guynemer, doit se pratiquer selon

le tempérament de chacun. Le pilote de combat est le grand escrimeur de l'air. Il doit être rompu aux renversements, aux vrilles, aux piqués. Le fameux looping, considéré souvent comme une pure acrobatie, joue un rôle efficace dans ces combats. Ainsi Pégoud a sa part posthume dans toutes nos victoires aériennes.

M. de Chavagnes déclare ensuite que les appareils allemands ont été construits sur le modèle des nôtres. Le Fokker est inspiré du Morane ; l'Albatros du Nieuport ; le moteur rotatif Oberurseli n'était qu'une copie du Gnôme.

Mais les Allemands avaient perfectionné ces appareils, et dès avant 1916, ils montaient à 4.000 mètres, ce qui nous paraissait extraordinaire. Il n'y avait pas alors d'avion de chasse français capable de monter rapidement aussi haut et surtout d'y manœuvrer. C'est avec le Spad 150 H P. que notre aviation a pu se libérer de l'infériorité dans laquelle elle se trouvait, lorsqu'elle disposait du Farman seulement.

Dans la 2e partie du livre, l'auteur raconte l'histoire des patrouilles de chasse et comment ce fut une erreur de faire sortir toute une escadrille ; car le rassemblement était laborieux et, à la moindre manœuvre, le désordre qui en résultait rompait le groupement. Chacun reprenait sa liberté si le combat s'engageait. C'est alors qu'on imagina la patrouille de trois : l'ordre de marche en triangle était facile à conserver et il permettait une grande souplesse de manœuvre. La patrouille ainsi constituée et pourvue de Spads 180 H P. put attaquer avec succès des bandes de cinq à six Allemands et conserver toutes ses qualités de groupement offensif. Enfin, pour parer aux défaillances des moteurs et aux incidents de route, on organisa la patrouille à quatre, en losange.

Après quelques considérations sur « l'aviateur de chasse », M. René de Chavagnes en vient au « Groupe des Cigognes » proprement dit. Ses pilotes les plus fameux s'appelaient, dans l'ordre d'importance de leurs victoires : Guynemer, Dorme, Heurtaux, Fonck, Deulin, Chaînat, de La Tour, Auger, de Rochefort, Soulier, Rayneaud, Guignet ; les deux derniers avaient au moins abattu quatre avions.

A la date du 14 août 1918, le total des avions abattus par les escadrilles du groupe des Cigognes s'élevait à 347 officiels et à 305 très probables, en plus.

Le grand chef et l'animateur du groupe des Cigognes fut le

commandant Brocard. Chacune des quatre escadrilles dont se composaient les « Cigognes » avait sa caractéristique et son caractère particulier, selon le chef qui la menait à la bataille. L'escadrille de Guynemer avec Deulin et Heurtaux comme principaux émules se distinguait par sa vaillance chevaleresque ; celle de Garros, dont l'élégant La Tour faisait partie, par son intelligence ; à l'escadrille de Navarre il fallait être casse-cou ; enfin l'escadrille de Fonck était, à l'exemple de son chef, remarquable par son sang-froid et sa précision.

C'est à Neustaat, près de Haguenau, que le groupe des Cigognes termina la guerre. Tout finit pour lui par une Revue, — des chansons, — qui résume en des couplets spirituels une originale et glorieuse histoire.

Le livre de M. de Chavagnes où l'anecdote, l'histoire et des aperçus techniques s'entremêlent fort heureusement, n'est pas indigne des vaillants aviateurs qui l'ont inspiré. Il est orné d'alertes croquis de Georges Villa.

Pays du Soir, c'est l'Europe après la guerre.

Il est dur pour un unanimiste, dont l'esthétique empruntait à la vie moderne, à ses vastes mouvements collectifs, à l'âme en travail de ses masses, à la beauté nouvelle des machines partout en action, ses principaux éléments, de voir tout cela sombrer dans la terrible catastrophe. La matière, que l'on croyait asservie et docile a vaincu l'esprit et René Arcos déclare avec une poignante mélancolie : « Avouons-le : nous ne vivons pas à une époque heureuse de l'humanité. » Cette guerre est en effet un cruel démenti à l'unanimisme, apologie des forces mécaniques et de l'âme « une » par l'union et la fusion de tous les labeurs.

Dans sa détresse, M. René Arcos fait appel à Schopenhauer, à Flaubert, à Emerson : « Les patries ne sont pas des buts, mais seulement des moyens. » Il accuse les patries afin de sauvegarder l'idéal humanitaire dont il est imprégné et qu'il ne veut à aucun prix laisser périr, malgré les sinistres résultats auxquels il semble avoir abouti. René Arcos n'est pas un révolutionnaire ivre de sang et de vengeance. Il demande aux opprimés qui ont supporté le poids de tant de douleurs « de mener leur effort libérateur dans un large esprit de générosité et de fraternité. Ce serait une dérision si l'opprimé d'hier devenait oppresseur à son tour. La nouvelle société devra marquer la fin des discussions stériles

et surtout elle ne devra rejeter aucun homme, aucune classe. A plus de justice devra répondre plus d'indulgence et d'affection.» C'est une belle profession de foi, mais ni les bolchévistes, ni la haute finance juive, ni les grands bourgeois capitalistes gorgés de millions ne semblent disposés à l'adopter. Et la masse, dans tous les pays, quel que soit le gouvernement, demeure la misérable pâte molle que l'on malaxe au gré des intérêts et des appétits.

Dans ce livre sombre et désolé, on trouve de jolies pages sur la paix de la nature et des beaux arbres à l'heure même où se déclanchait une effroyable attaque. Il semble, hélas ! que pendant longtemps encore les hommes trouveront un plaisir sadique à devenir leurs propres bourreaux.

M. Jean-José Frappa a fait partie de l'état-major du général Sarrail, en qualité d'officier de liaison.

Dans **Makedonia**, il nous conte ses souvenirs et s'applique à nous dire quel chef incomparable fut Sarrail. On s'en doutait d'ailleurs, rien qu'à voir cette fine et puissante figure, d'après les photographies. Alors que les visages de tant de généraux témoignaient d'une médiocrité incurable, celui de Sarrail était réconfortant à contempler. On sait gré à M. Frappa de son apologie qui n'est en réalité qu'un acte de justice. Sarrail a été méconnu, vilipendé, la haine implacable du grand quartier général l'a poursuivi sans cesse ; le vieux Clemenceau l'a lâchement abandonné et l'on demeure stupéfait qu'il ait pu, malgré mille embûches, préparer avec tant d'intelligence et de sang-froid une victoire qu'il n'a pas cueillie. Ces récits de M. Jean-José Frappa sont vivants et alertes. Ce n'était pas toujours une sinécure que d'être officier de liaison sur le front d'Orient. Il y avait tant de susceptibilités nationales et individuelles à ménager ! Notre auteur a gardé un bien mauvais souvenir de l'armée royale grecque, et nous n'en sommes qu'à demi étonnés. Ces Allemands au petit pied ont donné leur mesure. Par contre, le véritable peuple grec, les paysans et les bergers au travail, ont acquis toute sa sympathie. M. Frappa dessine en quelques traits nets et francs des silhouettes d'officiers français et alliés avec lesquels il a eu l'occasion de collaborer ; celle du général Petitti di Roreti qui commandait les troupes italiennes est particulièrement bien venue. Parmi les anecdotes plaisantes et cocasses que nous rapporte M. Frappa, celle-ci no-

tamment est savoureuse : Une « compagnie dramatique grecque » vient donner à Salonique des représentations en français. Voici comment était rédigé son programme :

THÉATRE DU TOUR BLANCHE
compagnie dramatique grecque
Séance artistique en faveur de
bienfaisance.

—

L'excellente tragédie
de Saisepir
OTHELLOS
drame en 5 actes.

Parmi les principaux personnages : « Othellos, le nègre général. Cassios-aid camp. »

A la pièce du fameux « Saisepir » succédait : « L'Amour du serviteur », comédie de fourur en 1 acte.

On riait bien quelquefois à Salonique, malgré les fièvres, les Bulgares et les zeppelins.

PAUL AESCHIMANN.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Souvenir (1). — Je reviens à mon étude d'avoué. Je revois très bien mon ancien patron, Maître..., avec sa belle figure pleine, dans laquelle brillaient deux yeux gris très vifs et qu'ornait une paire de favoris très fournis et presque blancs. Je revois également très bien mon principal, d'une dizaine d'années de plus que moi, avec qui j'avais de si bonnes conversations. Il semblait être alors un esprit libre. Il est devenu depuis, sous l'effet de la guerre, comme tant de pauvres bonshommes sans solidité, nationaliste et patriote, avec toute la niaiserie, la crédulité et l'aveuglement que cet état comporte. Loin de moi la pensée de dire qu'il a changé, pas plus que ceux que j'ai connus dans le même cas. On ne change pas à ce point. Il est simplement revenu, sous le coup de l'événement, à son caractère réel, à sa vraie nature. La liberté d'esprit qu'il montrait n'était chez lui que superficielle. Cela ne m'empêche pas de lui garder un bon souvenir pour le temps passé ensemble. Seulement, je le considère comme un nigaud de plus, — il y en a de toutes

(1) Voir *Mercure* n° du 15 juin.

les classes. Je revois aussi très bien la vieille étude poussiéreuse, avec son mobilier démodé, ses tentures vertes fanées, et je me revois à ma place, dans la salle où les clercs travaillaient, ayant derrière moi un mur tout tapissé d'affiches de ventes, qu'on mettait les unes sur les autres à l'aide d'épingles. Maître..., qui paraissait avoir une soixantaine d'années, était veuf depuis près de quinze ans. On savait peu de chose de sa vie privée. Il apparaissait le matin dans l'étude, restait visible toute la matinée, et à l'heure du déjeuner rentrait dans son appartement, sans que, souvent, on le revît de toute la journée. Très riche, son étude lui était plutôt un passe-temps. On prétendait que la mort de sa femme l'avait fort affecté, lui avait donné, du jour au lendemain, ce caractère renfermé, ce goût de la solitude, et même, on le disait tout bas, certaines singularités d'esprit. Personne ne savait rien de précis, quand se produisit le fait que je vais dire et que je suis resté seul à connaître jusqu'à présent. Je m'en rappelle les détails comme s'ils étaient d'hier. C'était en février, et un jeudi. Maître... allait rarement au Palais ce jour-là. Il était deux heures, et je venais de rentrer de déjeuner quand, de la porte de son cabinet qu'il venait d'ouvrir, Maître... m'appela et me dit : « Prenez vos affaires, je vous emmène. » Il arrivait ainsi quelquefois qu'il emmenât l'un de nous pour lui porter sa serviette ou pour rapporter des pièces du greffe. Je me levai donc et me rendis dans son cabinet. Il me répéta qu'il m'emmenait, et me tendant une enveloppe dans laquelle se trouvaient quelques billets de banque et de la monnaie (c'était aussi son habitude d'emporter ainsi de l'argent dans une enveloppe) : « Tenez, me dit-il, prenez cela. Vous me le redonnerez tout à l'heure. Je sors par l'appartement. Vous me rejoindrez dans l'escalier. » Je pris mon chapeau et mon paletot et je retrouvai, en effet, Maître... dans l'escalier, qu'il descendait doucement, sans dire mot, comme à son habitude. Sur le quai, il héla un fiacre, me fit monter, donna au cocher une adresse que je ne pus entendre, monta à son tour, et nous partîmes. Le fiacre s'engagea sur le pont des Saints-Pères, traversa le Carrousel, la place du Théâtre Français, prit la rue Richelieu. Je cherchais à deviner, en regardant par la portière, le chemin que nous prenions, où nous pouvions bien aller. Je ne voyais aucun client demeurant par là. Assis dans un coin du fiacre, la tête baissée, Maître... ne disait toujours rien. Je remarquai qu'il avait fait une certaine

toilette, et qu'une cravate blanche avait remplacé la cravate de soie noire qu'il portait habituellement. Arrivé au bout de la rue Richelieu, le fiacre tourna à gauche, puis prit la rue Laffitte. Il s'arrêta bientôt, dans cette rue, devant une petite porte étroite, à un seul battant, qui s'ouvrait sur un couloir si obscur, qu'en plein jour un bec de gaz allumé était nécessaire pour qu'on pût y circuler. Autant qu'il m'en souvienne, ce devait être au numéro 20, ou au numéro 22 *bis*. J'étais si bien à la surprise de ce que je venais de voir quand je ressortis, que je ne songeai pas à regarder. Depuis, j'ai souvent cherché à reconnaître la maison, sans toutefois questionner personne, ne voulant rien dire de mon histoire. En 1905, passant rue Laffitte, j'examinai encore les maisons. Le numéro 22 *bis* était alors entre un magasin de curiosités et une buvette, et le numéro 20 était l'entrée de l'Hôtel Byron. Les boutiques avaient certainement dû changer déjà. C'était certainement une de ces deux portes, et ce devait être le numéro 20, mais je n'oserais rien assurer. Aujourd'hui, tout a encore changé. Le numéro 22 *bis* est la sortie d'une sorte de cinéma, et l'Hôtel Byron a disparu, remplacé par une maison de construction récente. Impossible de plus rien reconnaître. Avant de descendre de voiture, Maître... me redemanda l'enveloppe qu'il m'avait confiée, descendit et je le suivis. Il paya le cocher, s'engagea dans le couloir, en me faisant signe de la main de le suivre. Nous arrivâmes à un escalier tournant, également éclairé par de faibles becs de gaz, et lui le premier, et moi le suivant, nous montâmes deux étages, il me semble bien, peut-être trois, tout cela est si loin que je ne sais plus au juste. Arrivé sur le palier, Maître... tira un tambour qui masquait une porte qu'on voyait à peine, frappa, on vint ouvrir, une vieille femme d'aspect bigot, et nous entrâmes. L'endroit dans lequel nous nous trouvions était une sorte d'antichambre presque nue, garnie seulement d'un coffre-banquette, d'un porte-parapluies et de quelques patères. Un bec de gaz allumé l'éclairait, et deux portes y donnaient, l'une à gauche, l'autre à droite. Maître... accrocha son chapeau, pendant que je gardais le mien à la main, alla à la porte de droite, toujours sans avoir dit un mot, l'ouvrit, et j'entrai à sa suite dans une pièce dans laquelle on voyait à peine et n'entendait rien. Mes yeux s'étant faits à la demi-obscurité, je distinguai dans cette pièce quelques fau-

teuils placés au milieu, très séparés les uns des autres, et deux ou trois fauteuils sur les côtés. Au fond, devant nous, se trouvait une draperie qui semblait remplacer les deux battants d'une large porte conduisant à une autre pièce. Non loin de cette draperie, sur l'un des fauteuils, un homme était déjà assis, nous tournant le dos, la tête penchée sur la poitrine, et sur l'un des côtés, dans un autre fauteuil, un autre homme se trouvait assis également, dont je ne pus non plus distinguer le visage. Maître... s'était assis dans l'un des derniers fauteuils, et je pris place à côté de lui. Il n'avait pas dit un seul mot en entrant, pas un des deux hommes qui se trouvaient là à notre arrivée n'avait bougé, et le même silence continuait maintenant que nous étions assis à notre tour. Un moment se passa, environ vingt minutes, peut-être une demi-heure, puis je vis la draperie du fond glisser sans bruit vers la droite. Une petite scène apparut, à peine exhaussée de la valeur de deux ou trois marches, fermée par des tentures rouge foncé et éclairée de bougies portées par des candélabres dont on ne voyait que les branches qui sortaient des tentures. Un moment s'écoula encore, très court. Puis, une femme, ou du moins quelqu'un qui me parut une femme, entra, vêtue de la robe rouge des magistrats, avec le col et la patte d'hermine, portant d'une main les balances emblématiques, et de l'autre un vieux glaive tout rouillé. Elle était vieille, d'un visage malhonnête, avec des yeux et une bouche d'ivrogne. Des mèches de cheveux gris sortaient de la toque, également rouge, qui la coiffait, et elle paraissait tituber vaguement. Elle s'assit à gauche, de trois-quarts vers les assistants, affalée dans un fauteuil de bois doré, laissant pendre la main qui tenait les balances, si bien que celles-ci traînaient à terre, et, la tête tombant sur la poitrine, parut dormir stupidement. En même temps qu'elle, était entrée une autre femme, jeune et jolie, à peine vêtue, qu'elle semblait traîner de force. En même temps qu'elle s'asseyait, ce deuxième personnage s'était placé derrière le fauteuil, de telle façon que, maintenant, on le devinait plutôt qu'on ne le voyait. Un troisième personnage entra ensuite, un homme, l'air vieux également. Il était vêtu de la robe des avocats ou des avoués, car je ne pus voir s'il avait ou non la patte qui les distingue. Il tenait à la main des papiers roulés et froissés et remuait les lèvres comme quelqu'un qui parle, sans qu'on entendît rien. Il s'assit

à son tour, sur une espèce de banc de bois qui se trouvait à deux pas du fauteuil de bois doré, et posa ses papiers sur une table, tout près de lui. Pendant ce temps, sans que j'eusse pu voir exactement par où ils étaient entrés, d'autres personnages, quatre ou cinq, étaient apparus et formaient le fond du tableau. Il y en avait un en robe rouge, chargé d'un livre énorme, qui s'assit sur un second fauteuil de bois doré, au fond de la scène, puis un ou deux en robe noire, un habillé comme un gendarme, et enfin je ne sais quel autre en uniforme, qui portait des clefs. Aucun des assistants, autour de moi, n'avait bougé, et c'était toujours le même silence, avec la même demi-obscurité. L'entrée même sur la scène des personnages que je viens de dire n'avait fait aucun bruit. Alors, l'homme aux papiers, qui n'avait pas cessé de remuer les lèvres sans qu'aucun son en sortît, se leva, fit un pas ou deux en avant de son banc, se tourna un peu vers la vieille femme affalée dans le fauteuil de bois doré, et, ses papiers à la main, commença à danser en levant les jambes l'une après l'autre et en agitant les bras de même. C'était plutôt, à dire vrai, une sorte de chahut qu'une danse, une sorte de dégingandement de tout le corps, saccadé et nerveux, qui allait en s'accentuant, avec des intervalles de lenteur. Sa toque sautillait sur sa tête, la patte de sa robe voletait, et sa robe elle-même, plus ample que de coutume, était pleine de remous. Et toujours le même silence. De temps en temps, la vieille femme en rouge semblait sortir de sa torpeur, remuait plus ou moins la tête, les personnages du fond paraissaient remuer aussi un peu, celui en rouge se mettant à feuilleter son livre furieusement, mais l'homme aux papiers n'en reprenait que de plus belle son trémoussement, qui durait déjà depuis un quart d'heure. A ce moment, je me tournai vers Maître... La tête toujours inclinée, il ne regardait pas, et cependant il ne dormait pas, car je surpris de la mobilité dans ses yeux. J'allais me remettre à suivre ce qui se passait sur l'estrade, quand il me fit signe de la main que j'aie à partir. Je me levai et gagnai la porte par laquelle nous étions entrés. Elle s'ouvrit devant moi aussitôt, comme si quelqu'un derrière m'eût vu venir, et je me retrouvai dans l'antichambre, où se tenait encore la vieille femme qui nous avait ouvert. Je n'eus rien à dire, elle m'ouvrit d'elle-même la porte d'entrée, l'escalier était devant moi et je le descendis. Cinq minutes à peine s'étaient

écoulées depuis le geste de Maître... que j'étais dans la rue, reprenant le chemin de l'étude, où je ne crus pas devoir dire mot du spectacle que je venais de voir.

Quelques années après, je quittai l'étude de Maître..., qui ne m'avait jamais fait une seule allusion à notre sortie. A quelque temps de là, j'appris qu'il avait vendu et s'était retiré en province, dans une propriété qu'il possédait. Je ne sais pourquoi je me suis rappelé, ces jours-ci, le singulier moment que je passai avec lui, voilà plus de trente ans, en compagnie de deux inconnus, dans une pièce à demi obscure d'une maison de la rue Laffitte. Une surprise de la rêverie, probablement. Je passe, en effet, la plupart de mes soirées à rêver, depuis que je ne vais plus au théâtre. Du fond de ma mémoire, mes souvenirs se réveillent, et quand cela m'amuse, j'en note quelques-uns. En ce qui concerne celui-ci, le fait qu'il concerne me paraît encore si baroque que je le donne seulement comme curiosité.

MAURICE BOISSARD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Paul Bruyer : *Calvaires bretons*, avec 50 illust. : Laurens. 3 »

Henry Lemonnier : *Le collège Mazarin et le Palais de l'Institut* ; Hachette. » »

Art

Edouard des Courières : *Van Dongen* ; s. n. n. d. » »

Louis Hourticq : *Initiation artistique* ; Hachette. 5 »

Léon Lecestre : *Saint Michel* (L'art et les saints). Avec 41 illust. : Laurens. 3 »

Aviation

Commandant Massenet de Marancour : *La chasse en avion* ; Chiberre. 6 »

Esotérisme

Maurice Maeterlinck : *Le grand secret* ; Fasquelle. 6 75

Gastronomie

Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique, guide des merveilles culinaires et des bonnes auberges françaises : Le Perigord* ; Rouff. 2 50

Histoire

Guglielmo Ferrero : *La ruine de la civilisation antique* ; Plon. 7 »

Pierre Gilliard : *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille* ; Payot. 10 »

Joseph Reinach : *Francia*, histoire illustrée de la France ; Hachette. » »

Yvonne de Romain : *Les destins éminents de la France* ; Chiberre. 7 »

Littérature

Aurel : *Simplicité féminine, au secours* ; Chiberre. 2 25
Georges François Berthault : *Des heures sous le soleil* : II, *Le drame* ; le Divan. » »
Longworth Chambrun : *Giovanni Florio* ; Payot. 20 »
Auguste Cour : *Un poète arabe d'Andalousie ; Ibn Zaïdoun* ; Imp. Bert, Constantine. » »
Pierre Dufay : *Recueil de poésies diverses de M. Robbé de Beauveset.* Avec une introduction et des notes et un portrait d'après le pastel de Perronneau ; Fort. 27 50
Grosclaude : *La machine ronde a perdu la boule* ; Renaissance du livre. 6 »
André Hallays : *Madame de Sévigné.* Avec 7 gravures ; Perrin. 12 »
Jean Hankiss : *Philippe Néricault-Destouches, l'homme et l'œuvre* ; Hagedus et Sandor, Debreczen. » »
Joseph Orsier : *Un ambassadeur de Savoie en Angleterre, poète d'amour précurseur de Charles d'Orléans : Othon III de Granson* ; Champion. » »
Pierre Trocmé : *Decrescendo* ; Gemmes d'art. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

G. Vander Haeghen : *Le type de l'inventeur dans la littérature* ; Imp. Alliance liégeoise, Liège. » »
Souvenirs de guerre de M. Erzberger, ancien ministre des finances d'Allemagne. Préface de M. Maurice Muret ; Payot. 12 »

Pédagogie

Georges Weill : *Histoire de l'enseignement secondaire en France, 1802-1920* ; Payot. 7 50

Philosophie

Paul Lapie : *Pour la raison* ; Rieder. 5 »
Alfredo Niceforo : *Les indices numériques de la civilisation et du progrès* ; Flammarion. 4 50
Jules Payot : *La conquête du bonheur* ; Alcan. 10 »

Poésie

Pierre Ardouin ; *Grappes d'or et chardons bleus* ; Lemerre. 6 »
Jean Bouscatel : *La tristesse des fêtes* ; Perrin. 7 »
Suzanne Foulot-Clavel : *Confidences* ; Perrin. 5 »
Maurice Maningue : *La légende des poilus* ; Lemerre. 6 »
Maurice Magnien : *Le drame invisible* ; Chiberre. 4 50
L.-A. Montal : *Prières à Myosotis* ; Grasset. 5 »

Questions juridiques

V. Scheil : *Recueil de lois assyriennes* ; Geuntner. 24 »

Questions médicales

Dr Appert : *La croissance* : Flammarion. 6 75
Dr J.-L. Faure : *L'âme du chirurgien.* Préface de Paul Bourget ; Crès. 3 »

Roman

Mathilde Alanic : *Nicole maman* ; Flammarion. 7 »
René Arcos : *Caserne* ; Rieder. 6 75
Auguste Bailly : *Hélène Jarry* ; Plon. 7 »
André Baillon : *Histoire d'une Marie.* Préface de Charles Vildrac ; Rieder. 7 »
Johan Bojer : *Le caméléon.* Traduit du norvégien par P.-G. La Chesnais ; Calmann-Lévy. 4 90
Henriette Celarié : *Monique la romanesque* ; Plon. 7 »
Pierre Chaine : *Les scrupules de Monsieur Bonneval* ; Grasset. 6 75
Maurice Dekobra : *Hamydal le philosophe* ; Renaissance du livre. 6 »
Charles Foley : *Une folle jeunesse* ; Renaissance du livre. 6 »
Jean Francis-Bœuf : *L'enfant rebelle* ; Albin Michel. 3 75

Théophile Gautier : *Le roman de la momie* ; Nelson. 4 50
Maxime Girieud : *Contes du temps jamais*. Avec des gravures sur bois et des dessins de Pierre Girieud ; La Sirène. 18 »
Pierre Gourdon : *Qui-Rit le paludier* ; Calmann-Lévy. 6 75
Charles-Henry Hirsch : *Auprès de ma blonde* ; Flammarion. 7 50
Hoffmann : *Le vase d'or. Le violon de Crémone. Le Chevalier Gluck*, Traduction de Jean Duren ; Nouv. Revue franç. 7 50
Jerome K. Jérome : *Trois hommes dans un bateau*. Traduit de l'anglais par Théo Varlet ; La Sirène. 7 »
Edouard de Keyser : *La Baraka* ; Albin Michel. 6 75
Albert Lantoine : *Elisçuah*. Avec des ornements de Latour Jan ; Crès. 10 »
Théodore Legrand : *Fouques le berger* ; Chantecler, Cognac. 7 50
Maurice Level : *Les morts étranges* ; Férenczi. 3 50
André Lichtenberger : *Scènes en famille : Faites comme je dis. Maldonne. Le visiteur* ; Plon. 3 50
Maurice Loiseau : *Le seigneur et son prophète* ; Grasset. 6 75
Magdeleine Marx : *Toi* ; Flammarion. 6 90
François Mauriac : *Préséances* ; Emile Paul. 6 75
Pierre Millet : *Les hommes en cage*. Dessin de Alfred Lefebvre ; Notre Camp » »
Pierre Mortier : *Le cœur sur la main* ; Flammarion. 7 50
Ludovic Naudeau : *Histoire du wagon et de la cabane* ; Laffitte. 7 »
Jules Perrin : *Le mariage d'Abélard* ; Fasquelle. 6 75
Pinkerton : *Fantoches* ; Marcel Pagé. 6 »
Le père Robin : *Récits du Djebal Melhouf*. Avec des illust. ; Imp. Boet, Constantine. 10 50
J.-H. Rosny : *Le chemin d'amour* ; Flammarion. 7 50
Edouard Schuré : *L'ange et la sphinge* ; Perrin. 7 »
Antonin Seulh : *Les gaietés de la république de Patati et Patata* ; Ollendorff. 7 »
André Thérive : *L'expatrié* ; La Sirène. 7 »

Sciences

Mme Pierre Curie : *La radiologie et la guerre*. Avec 16 pl. ; Alcan. 8 »
R. Fouché : *Le ciel*. Avec 72 grav. ; Hachette. » »
R. Millaud : *Les chemins de fer*. Avec de nomb. illust. ; Hachette. 6 »

Sociologie

Victor Boret : *Pour et par la terre* ; Payot. » »
C. Bouglé : *L'éducateur laïque* ; Rieder. 2 50
Paul Bureau : *Quinze années de séparation*. Etude sociale documentaire sur la loi du 9 décembre 1905 ; Bloud et Gay. » »
Georges Delahache : *Les débuts de l'administration française en Alsace et en Lorraine* ; Hachette. 12 50
Camille Le Mercier d'Erm : *La Bretagne libertaire*. Textes français et bretons de La Mennais, Renan, Ol. Souvestre, Aristide Briand, Gustave Hervé, etc. ; Les Humbles. 3 »
André de Maday : *La charte internationale du travail* ; Rieder. 3 »

Théâtre

Robert de La Villehervé : *Maria-Madalena*, poème dramatique ; Sans 5 »
Georges Radet : *Drames et légendes* ; Lemerre. 12 »

Varia

Edme Tassy et Pierre Léris : *Les ressources du travail intellectuel en France*. Préface de M. le général Sebert ; Gauthier-Villars. 50 »
Jean d'Udine : *Qu'est-ce que la danse* ; Laurens. 12 »

Voyages

Louis Piérard : *Films brésiliens*. Avec des illust. ; Rossel, Bruxelles. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Louis Dumur à propos du jugement de Nancy et de la loi de 1881. — Une jolie manifestation. — Pour le deuxième centenaire de la mort de Watteau. — Prix littéraires. — Le monument Albert Samain. — Le théâtre du peuple de Bussang. — La Bourse des Livres. — Le plus cher de tous les bruits. — Contre le système métrique. — Les analogies littéraires. — Pour la veuve et la fille de Laurent Tailhade. — M. Darius Milhaud n'est pas millionnaire. — Les Archives de la Grande Guerre. — La vente de Newstead Abbey. — La résurrection du voilier. — Journaux centenaires — Un beau fait divers. — Le cinématographe chez les fauves. — Les Cafés d'acteurs.

Une lettre de M. Louis Dumur à propos du jugement de Nancy et de la loi de 1881.

Au Directeur du « Mercure de France ».

Mon cher ami,

Nous avons été condamnés chacun à 10 fr. d'amende pour avoir « diffamé » une favorite du Kronprinz, qui nous réclamait de ce fait 25.000 fr. de dommages-intérêts. C'est un acquittement ! nous a-t-on déclaré de tous côtés, avec l'air de vouloir nous porter en triomphe. Cela équivaut à un acquittement, soit. Mais ce n'en est pas moins une condamnation.

C'est si bien une condamnation que le tribunal correctionnel de Nancy, qui nous a jugés et condamnés, ne s'est pas fait faute de motiver congrument sa sentence. Ses attendus sont formels et veulent être décisifs (1). Ecartant délibérément toute une jurisprudence que nos avocats,

(1) Nous les avons publiés dans notre dernier numéro ; nous les reproduisons ici :

« Attendu que le caractère délictueux des imputations diffamatoires dirigées contre les particuliers ou relatives à la vie privée ne saurait dépendre de la fausseté des faits allégués, et que la loi du 29 juillet 1881 interdit la preuve de la vérité de ces imputations, quels que soient la vraisemblance des faits, les résultats des enquêtes même officielles auxquelles ils ont pu donner lieu, la multiplicité des témoignages et des documents recueillis et l'unanimité de l'opinion publique en révolte dans son patriotisme outragé ;

» Qu'il est de règle que la vérité du fait diffamatoire n'est pas un principe, une excuse pour le diffamateur dont la mauvaise foi et l'intention de nuire sont légalement présumées ;

» Attendu que Dumur invoque vainement à son profit la vérité historique, l'histoire avec ses méthodes scientifiques, son analyse des événements, son contrôle des documents ne pouvant être assimilée au roman, œuvre d'imagination, même quand il ne relate dans son ensemble, comme le *Boucher de Verdun*, que des faits exacts ;

» Attendu qu'en faisant se mouvoir à côté de son héroïne Juliette Rossignol, personnage fictif et de pure convention, une personne vivante, Blanche Desserey, seule nettement désignée, dont le rôle abject n'est qu'anecdotique, secondaire et sans nécessité aucune pour la tenue et l'intérêt de l'ouvrage, l'auteur a eu incontestablement l'intention de nuire à cette dernière ;

Me José Théry, Me Coudy et Me Boulay, lui avaient apportée, il a préféré s'en tenir aux termes étroits d'une loi rigoureuse, qui condamne toujours, les faits fussent-ils cent fois établis et « résultant même d'enquêtes officielles ».

Non content de cette intransigeance juridique, il a cru devoir la corser d'une petite leçon de critique littéraire, déclarant que le rôle de Blanche Desserey n'était « qu'anecdotique, secondaire et sans nécessité aucune pour la tenue et l'intérêt de l'ouvrage », comme si, dépeignant le Kronprinz et son entourage, l'omission d'une des personnes les plus significatives de cet entourage n'eût pas été, au contraire, une faute du romancier.

Il a été plus loin. Déniant au romancier toute prétention à faire de l'histoire, refusant à l'auteur d'œuvres d'imagination le droit de s'approprier des « personnes vivantes », sans s'apercevoir qu'il jetait ainsi l'anathème sur toute une partie de notre littérature, depuis Barrès et Daudet, jusqu'à Voltaire, Rousseau, La Bruyère, Molière, Boileau, pour ne pas remonter aux anciens et accrocher aussi au gibet des diffamateurs Aristophane ou Eschyle, le tribunal de Nancy a cru discerner dans la présence d'une « personne vivante », Blanche Desserey, au milieu de personnages fictifs, « l'intention incontestable de nuire à cette dernière ». Il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir, que si j'ai eu l'intention de nuire à quelqu'un, c'est au Kronprinz, que si Blanche Desserey se trouve mêlée à cette histoire, c'est uniquement à cause de ses rapports avec le Kronprinz, qu'eût-elle eu exactement la même conduite avec un autre Allemand que le Kronprinz, je ne me serais pas occupé d'elle, qu'enfin, si j'avais eu l'intention de lui nuire à elle, j'aurais pu sortir à sa charge, ce dont je me suis abstenu, une quantité de faits que je connaissais et dont une partie ont été révélés à l'audience.

Le tribunal a été plus loin encore. Il a affirmé une inexactitude, et c'est sur cette inexactitude matérielle que son jugement a été principalement fondé. Pour mieux établir ma prétendue intention de nuire, il a déclaré que Blanche Desserey, « personne vivante », était « seule nettement désignée ». Or, bien d'autres « personnes vivantes » figurent dans le *Boucher de Verdun*, non moins « nettement désignées » qu'elle et, pour la plupart, encore beaucoup plus « diffamées », au sens de la

» Attendu que si tout événement, tout acte de la vie réelle, toute individualité ayant une part à ces actes ou à ces événements tombent, du jour où ils se sont produits, dans le fond commun des documents où chacun est libre de puiser pour y chercher des sujets d'observation, d'études, ou des sujets même d'ouvrages d'imagination tels qu'une pièce de théâtre ou un roman, il en est autrement lorsque ce ne sont plus des documents notoires, mais des personnes vivantes que le romancier s'approprie, comme dans l'espèce, pour les livrer brutalement à la curiosité du public ; »

loi française interprétée par le tribunal de Nancy. En voici la liste :

Mme Kahn, luxembourgeoise ;
Mlle Gabrielle Beurier, française ;
M. Beurier, français ;
Mme Claudot, française ;
Mme Marie, française ;
le prince Frédéric de Hohenzollern-Sigmaringen, allemand ;
le prince Adolphe de Schaumbourg-Lippe, allemand ;
le major von Müller, allemand ;
le major von Iena, allemand ;
le major comte von Moltke, allemand ;
le major von Buxenstein, allemand ;
le major von Caprivi, allemand ;
le capitaine von Zobeltitz, allemand ;
le Dr Wetzel, allemand ;
l'inspecteur Klein, allemand ;
le feld-maréchal comte von Sturgh, autrichien ;
Zekki-Pacha, turc ;
et S.A.I. et R. Wilhelm Kronprinz allemand et Kronprinz de Prusse.

Tous ces personnages peuvent, quand il leur plaira, et les Allemands comme les autres, venir m'intenter des procès en France et, aux termes de la loi française interprétée par le tribunal de Nancy, m'y faire condamner pour diffamation.

Il faut ajouter qu'ils ne le peuvent qu'en France. Ce n'est, en effet, qu'en France qu'on peut traduire devant la justice un écrivain pour avoir dit la vérité. Partout ailleurs, un procès comme celui qui nous a été intenté n'eût pas été possible.

En Belgique, où la législation se rapproche le plus de la législation française, la preuve est admise, lorsqu'elle résulte d'un jugement ou de tout autre acte authentique, et l'acquittement s'ensuit. En Hollande, il n'y a ni diffamation, ni écrit diffamatoire, lorsqu'il est établi que l'auteur a manifestement agi dans l'intérêt public ou pour sa défense nécessaire. En Espagne, la diffamation n'existe pas, on ne connaît que la calomnie. En Suisse, la législation diffère selon les cantons. A Genève, la preuve des faits imputés, lorsqu'elle est administrée par la production de pièces authentiques, met l'auteur de l'imputation à l'abri de toute peine. A Bâle, le fait imputé doit être faux pour donner lieu à une condamnation. A Berne, « la divulgation d'un fait déshonorant n'est pas punissable lorsque la preuve légale de la vérité du fait peut être rapportée ». Il en est de même à Saint-Gall, à Zurich, etc. En Angleterre, dans les offenses à la réputation d'une personne privée, le plaignant est débouté s'il est prouvé que l'imputation est vraie. En Allemagne enfin, il est nécessaire, pour qu'il y ait condamnation, non seulement que le fait

soit « faux », mais encore qu'il ait été divulgué « sciemment et de mauvaise foi ».

Si donc le Kronprinz voulait m'assigner en Allemagne, ce qu'il se gardera de faire, il perdrait son procès et je serais acquitté. Par contre, il le gagnerait en France et me ferait condamner.

Rien n'empêche, en effet, le Kronprinz de m'intenter un procès en France et de bénéficier de la protection que lui assure la loi française contre la diffamation, puisque son nom a désormais été rayé de la liste des coupables, dressée jadis par le gouvernement français, et qu'il n'ira même pas à Leipzig. Comme il n'est ni chef d'Etat, ce qui l'obligerait à une procédure spéciale, ni fonctionnaire public français, ce qui entraînerait l'administration de la preuve et la juridiction de la Cour d'assises, le Kronprinz peut, selon son bon plaisir, me traîner devant un tribunal correctionnel français qui, s'il juge comme à Nancy, sera tenu de me condamner.

On voit, dès lors, l'intérêt qu'avaient, non peut-être Mlle Blanche Desserey, mais ceux qui sont probablement derrière elle, à engager ce procès. Il s'agissait d'obtenir un jugement de condamnation, assuré avec la loi de 1881, contre l'auteur du *Boucher de Verdun*. Déjà les Allemands avaient annoncé l'affaire dans leur presse sous le titre : *Ein Skandalprozess*. Ils n'ont plus maintenant, pour tirer le bénéfice de leur manœuvre, qu'à en publier le résultat en ces termes : « L'auteur de *Nach Paris* et du *Boucher de Verdun* a été condamné pour diffamation par un tribunal français. » Il sera dès lors acquis, certifié, répandu dans le monde entier que deux livres écrits contre l'Allemagne et en l'honneur de la France ont été répudiés, disqualifiés et jugés diffamatoires par des juges français.

Il s'agissait aussi et surtout peut-être, pour la préparation des revanches futures, de redorer le blason de l'héritier des Hohenzollern. Un livre est actuellement mis en souscription au prix de propagande de 10 marks. Il porte ce titre : *Der Kronprinz und sein wahres Gesicht* (le Kronprinz et sa véritable figure), par Carl Lange (Wilh. Grunow, édit., Leipzig). Parmi les chapitres annoncés dans le prospectus figure celui-ci : *Angriffe und Verleumdungen* (attaques et calomnies). Le jugement de Nancy lui constituera une base solide.

Recevez, mon cher ami, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Une jolie manifestation. — A la suite du jugement de Nancy, M. Louis Dumur a reçu la lettre suivante :

19 juin 1921.

Monsieur,

Votre condamnation était « courue » ; quoique équivalant à un triomphe elle laisse, cependant, à votre charge les frais d'un lourd procès.

Entre amies et amis, nous avons réuni cette très modeste somme pour diminuer les charges que vous inflige une [ici trois mots que la loi de 1881 sur la diffamation nous interdit de reproduire].

Veuillez nous accorder la faveur de ne pas refuser notre envoi et nous croire vos admirateurs sincères.

Pour le groupe,

J. MARIANI.

Une somme de 125 fr. accompagnait cette lettre.

Très touché de cette jolie manifestation de sympathie, dont il remercie ses auteurs, M. Louis Dumur a transmis la somme qui lui était adressée à M. Emery, préfet de la Meuse, en le priant de bien vouloir la faire remettre, à son choix, à une ou plusieurs des victimes les plus intéressantes de l'occupation allemande à Stenay.

§

Pour le deuxième centenaire de la mort de Watteau. — Pour ce deuxième centenaire, la commune de Nogent-sur-Marne, où Watteau mourut, le 17 juillet 1721, s'honorerait en faisant réparer le buste qui se trouve à gauche de l'église et qui, avec son nez cassé et son oreille abîmée, présente un aspect affligeant.

§

Prix littéraires. — L'Académie Française a décerné le grand prix de littérature, de 10.000 francs, à la comtesse de Noailles, pour l'ensemble de son œuvre ; le prix du roman, de 5.000 francs, à M. Pierre Villetard, pour *M. Bille dans la tourmente* ; le prix de poésie, de 4.000 fr., à M. Jean Suberville, qui avait envoyé un poème sur les Invalides et l'Arc de Triomphe.

L'Association de la Critique a décerné son prix annuel à M. Jacques Boulenger, pour son livre : *... Mais l'Art est difficile !* La médaille d'honneur de cette même Association a été attribuée à MM. Léon Deffoux et Emile Zavie pour *Le Groupe de Médan*.

§

Le Monument Albert Samain, à Lille. — Nous avons annoncé dans notre livraison du 1er mars dernier que M. Léon Bocquet s'occupait de la constitution d'un comité en vue de l'érection à Lille d'un monument à la mémoire d'Albert Samain. Ce comité est aujourd'hui constitué. En voici la composition :

COMITÉ D'HONNEUR. — M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts ; M. Armand Maudin, Préfet du Nord ; M. Georges Vancauwenberghe, Président du Conseil Général du Nord ; M. le Général Lacapelle, Commandant le 1er Corps d'Armée à Lille ; M. Georges Lyon, Recteur de l'Université de Lille ; M. Gustave Delory, Député, maire de Lille ; M. Hector Franchomme, Vice-Président du

Conseil d'arrondissement de Lille ; Mme la Comtesse Mathieu de Noailles, MM. Louis Barthou, Maurice Donnay, Henri de Régnier et Jean Richepin, de l'Académie Française.

COMITÉ D'ACTION. — *Président* : M. Emile Ferré, Directeur de *l'Echo du Nord*, Président de l'Association de la Presse du Nord, à Lille ; *Vice-Présidents* : M. Léon Bocquet, Directeur de la Revue *Le Beffroi*, à Paris ; M Martin-Mamy, Directeur du *Progrès du Nord*, Secrétaire Général de la Fédération régionaliste du Nord et du Pas-de-Calais, à Lille; *Trésorier* : M. Alfred Vallette, Directeur du *Mercure de France* ; *Secrétaire Général* : M. André Foulon de Vaulx.

MEMBRES. — MM. Donat Agache, Industriel ; Albert de Bersaucourt, René Baudon, Industriel ; Raymond Bonheur, Compositeur ; Paul Charpentier, Avocat ; Pierre et Maurice Decroix, Banquiers ; Floris Delattre, Professeur à l'Université de Lille ; Louis Delepoulle, Président des « Amis de Lille » ; René Descamps-Scrive, Industriel ; Auguste Dorchain ; Charles Droulers ; Médéric Dufour, Professeur à l'Université de Lille ; Louis Dumur ; Louis Ganderax ; A. P. Garnier, Editeur ; Edmond Haraucourt, Président de la Société des Gens de Lettres ; Francis Jammes ; Joncquez Frères, Industriels ; Henri Langlais, Directeur de la *Dépêche-Nouvelliste*, à Lille ; Marcel Laurence, Industriel ; René le Cholleux, Président des « Rosati » ; Sébastien-Charles Leconte, Président de la Société des Poètes Français ; André Mabille de Poncheville, Directeur de *L'Amitié de France et de Flandre* ; Pierre Mille ; Albert Mockel, de l'Académie des Lettres Françaises de Belgique ; Paul Morisse ; Louis Nicolle, Président de la Société Industrielle du Nord ; Henri Potez, Professeur à l'Université de Lille ; Ernest Raynaud ; André Rivoire ; Edmond Rocher, professeur à l'Ecole Estienne ; Achille Segard, critique d'Art ; Maurice Walaert, Industriel ; Maurice Wilmotte, Professeur à l'Université de Liége.

Les souscriptions peuvent être adressées, dès maintenant, à M. Alfred Vallette, trésorier du Comité, 26, rue de Condé, Paris VIe. Le *Mercure de France* et les journaux lillois publieront régulièrement les listes des souscripteurs.

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang. — Le Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges), le premier en date et le plus célèbre des théâtres populaires, parce qu'il s'adresse à l'élite aussi bien qu'à la foule, reprendra cette année ses spectacles interrompus par la guerre.

Sauvé de l'invasion, mais éprouvé et à demi ruiné par le passage des troupes auxquelles il servit d'asile, ce théâtre dut être reconstruit. On est en train d'édifier une vaste salle de bois, qui mettra désormais les spectateurs à l'abri des intempéries, trop fréquentes dans ce pays de montagne. Mais la scène gardera son fonds mobile, pouvant s'ouvrir

sur une pente boisée et permettant de substituer ou d'associer le décor naturel au décor peint. Ses représentations ne perdront donc rien de leur originalité, assurée aussi par le choix d'un répertoire entièrement composé pour ce théâtre et qui ne peut être vu ailleurs, par la composition de sa troupe, et par la qualité artistique de ses spectacles.

Les dates et le programme des représentations qui auront lieu au mois d'août seront ultérieurement annoncées. Nous croyons savoir qu'un des spectacles se composera du *Diable marchand de Goutte*, de M. Maurice Pottecher, qui fut, en 1895, la pièce d'inauguration du Théâtre du Peuple, et qu'un autre sera réservé à la troupe du « Vieux-Colombier » obligeamment envoyée par M. Jacques Copeau.

§

La Bourse des Livres. — Sans vouloir prétendre, d'une manière absolue, que les prix atteints dans les ventes aux enchères par les premières éditions soient des indications certaines sur le plus ou moins de succès des auteurs, on peut pour le moins affirmer qu'ils sont, à cet égard, des indications précieuses.

Si on admet ce point de vue, on peut conclure que, parmi les écrivains anglais contemporains, ceux qui dominent tous les autres sont Thomas Hardy, Rudyard Kipling, Joseph Conrad et Georges Moore.

Desperate Remedies, de Hardy, publié à 30 shillings (47 fr. 50) vient de faire 130 livres 2.609 fr.).

De même *Soldiers Three* de Kipling édité à un shilling (1 fr. 25) se vend couramment 20 livres (400 francs).

Les chiffres qu'on pourrait citer concernant la vente de *Chance*, par Joseph Conrad, ou *One Day More* du même auteur, sont également probants.

Pour M. George Moore, dont le *Mercure* parlait récemment, les conditions où il publie ses poèmes leur assurent d'avance un succès certain. La moindre de ses œuvres se vend facilement 5 ou 6 livres (100 et 120 francs).

On voit, par ce qui précède, que les livres modernes constituent — tout comme les éditions plus anciennes — un placement excellent. Mais quelle surprise les livres ne nous réservent-ils pas ?

Dernièrement, parmi ceux jetés au rebut par la célèbre école d'Eton, quelqu'un n'a-t-il pas acheté pour deux pence, soit quatre sous, ce qu'on croit être une première édition du *Paradis Perdu* de Milton ?

§

Le plus cher de tous les bruits. — Un article de M. Georges Maurevert, analysé récemment dans le *Mercure*, a rappelé une fois de plus, — inexactement, — le mot de Théophile Gautier, ou plutôt popularisé par Théophile Gautier. L'*Intermédiaire des Chercheurs*, qui

repose pour la dixième fois au moins la question des rapports des littérateurs avec la musique ou de la musique avec les littérateurs, a, dès longtemps, fourni lui-même tous les renseignements propres à éclairer ce petit problème du dilettantisme de Gautier.

La phrase célèbre de Gautier sur la musique se trouve une première fois dans un feuilleton de *la Presse* du 19 décembre 1843 : *Pochades, Zigzags et Paradoxes*, v, *Têtes d'anges* (à propos du fameux tableau de Reynolds, à la National Gallery). Ce feuilleton a été reproduit dans *Zigzags*, dès 1844, puis dans *Caprices et Zigzags* (1852), volumes de mélanges, voyages, etc.

Un soir, écrit Gautier, j'étais à Drury-Lane. On jouait *la Favorite* accommodée au goût britannique et traduite dans la langue de l'île, ce qui produisait un vacarme difficile à qualifier, et justifiait parfaitement le mot d'un géomètre, qui n'était pas mélomane assurément, — La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits, — aussi j'écoutais peu, et j'avais le dos tourné au théâtre. (Edit. de 1844, p. 243-244 ; édit. de 1852, p. 168.)

Dans ce texte, imprimé trois fois, Gautier attribue cette boutade devenue fameuse à un géomètre (réel ou imaginaire ?).

Dans l'*Album Nadar*, choix d'autographes reproduit en supplément par le *Figaro* du 28 octobre 1863, puis dans la publication intitulée l'*Autographe*, l'année suivante, on lit, de la main de Gautier, ceci :

La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits.
(En sortant de l'Opéra)

THÉOP. GAUTIER.

D'après *l'Intermédiaire* du 25 décembre 1875, on lirait à la suite de cette signature :

Où il n'a jamais payé sa place.

ALPHONSE ROYER, Directeur de l'Opéra.

Or, ni dans le fac-similé du *Figaro*, ni dans celui de *l'Autographe*, — les deux publications sont d'ailleurs identiques, — la ligne signée de Royer ne se trouve.

Il est bien probable que Théophile Gautier, qui ne détestait pas la musique, mais, en qualité de critique, en entendait souvent qui ne valait pas même la peine d'être écoutée, — ne soit pas le père de cette boutade ; mais il l'a adoptée, l'ayant jugée assez sensée sous son apparence paradoxale, — et beaucoup de ses confrères en critique l'ont répétée plus d'une fois, en sortant d'un concert ou d'une représentation lyrique.

J.-G. P.

§

Contre le système métrique. — L'adoption du système métrique au Japon semble avoir provoqué aux Etats-Unis une levée de boucliers contre les unités décimales. Entre autres reproches qu'on leur adresse

figure celui, bien inattendu, d'être contraires à la tradition biblique !

C'est ainsi qu'un correspondant du *Chemical and Metallurgical Engineering* a communiqué à la rédaction de ce périodique un article inséré dans un journal local et renfermant ce qui suit :

> ... En plus du fait que le système métrique repose sur une base non scientifique et que l'évaluation du mètre est entachée d'erreur, ce système est contraire au caractère de la race anglo-saxonne, puisque latin (français) d'origine. Ce fut une des armes employées par les Français dans la lutte qu'ils entreprirent pour effacer la religion de la terre et la remplacer par l'athéisme. C'est une infraction au système d'unités mosaïque, auquel le pouce anglo-saxon se relie directement et dont il assure la conservation...

Et le correspondant du *Chemical and Metallurgical Engineering* ajoute avec mélancolie :

> Ainsi, chaque fois que je me suis assis devant ma balance de laboratoire, équipée avec des poids métriques, j'ai commis un péché auprès duquel la génuflexion devant une idole chinoise ne serait qu'une peccadille. Allons ! Il faut réformer ma vie ! Désormais, au lieu de peser 1 gramme d'iodure de potassium, je pèserai 1.000/28.350 d'once. J'écris ce nombre sous la forme fractionnaire de peur que le seul emploi de la virgule décimale ne soit une faute...

§

Les analogies littéraires.

Strasbourg, le 28 mai 1921.

Mon cher Directeur,

Le *Mercure de France* du 15 mai a publié dans sa Chronique une information, signée T. S., qui demande à être quelque peu rectifiée.

Il s'agit — encore ! — d'un cas de dépendance littéraire internationale : et rien ne semble caractéristique des notions erronées de ce temps-ci en matière d'originalité, d'invention, de propriété intellectuelle, comme le sens que paraît aussitôt prendre, aujourd'hui, l'indication d'un « point de départ » littéraire.

Votre correspondant annonce que M. B. Woodbrige a signalé l'incontestable analogie qu'on peut relever entre l'idée principale de *la Morte* de Maupassant et l'original recueil d'Edgar Lee Masters, *Spoon River Anthology* : la vie secrète des morts confessée par d'authentiques épitaphes, et non plus par de louangeuses et mensongères inscriptions.

Mais il y a longtemps que cette analogie a été remarquée ; et, par exemple, le *New-York Times* du 2 juin 1918, dans son supplément littéraire, signalait, parmi d'autres, ce cas de « plagiarisme inconscient ». A juste titre, d'ailleurs, l'auteur de l'article se gardait de conclure à un plagiat, et se contentait d'admettre une coïncidence entre deux pessimismes. Ayant de même à mettre à son rang, qui est très distingué, le poème d'Edgar Lee Masters dans un article de *France-*

Etats-Unis (mai 1920), j'ai tenu pour mon compte à rappeler surtout le point de départ souvent avoué et proclamé par le poète américain : des épitaphes de l'*Anthologie* grecque traduites, puis continuées, et devenant peu à peu ce livre amer et puissant.

Notez que, si Maupassant imagine un renversement d'épitaphes qui ferait apparaître *post mortem* le mensonge social, Masters, beaucoup moins misanthrope, fait confesser par les morts le secret de leur vraie destinée — et certaines sont infiniment plus tragiques et plus nobles que les apparences. Si bien que les esprits chagrins que hante l'obsession des analogies à toute force trouveraient surtout dans un livre comme la *Vie secrète* d'E. Estaunié une réplique « romancée » de l'idée de Masters.

Agréez, etc...

FERNAND BALDENSPERGER.

§

Pour la veuve et la fille de Laurent Tailhade.

4 juillet 1921.

Mon cher Vallette,

Les cendres de Laurent Tailhade ont enfin trouvé lieu d'asile, grâce aux dévouements que l'on connaît ; mais la Fatalité qui s'est acharnée contre lui de son vivant continue à se manifester contre les siens.

Il me revient que sa veuve et sa fille se trouvent dans le dénuement le plus absolu. Si je me fais l'écho de leur cri de détresse, c'est que je suis persuadé qu'il sera entendu des nombreux admirateurs et amis du Poète. Une situation si lamentable ne peut manquer d'émouvoir jusqu'à ses adversaires eux-mêmes, s'il en est que la mort n'ait pas réussi à désarmer.

La solidarité humaine ne serait-elle qu'un vain mot ou suffit-il, chez nous, d'illustrer son nom, en maintenant haut l'honneur du langage et du lyrisme français, pour condamner ceux qui le portent à la misère et à l'oubli ?

Croyez à mes meilleurs sentiments.

ERNEST RAYNAUD.

§

M. Darius Milhaud n'est pas millionnaire.

Monsieur,

Je tiens à vous signaler une petite rectification à faire dans l'article de M. Béraud sur l'*Homme et son Désir* sur une question complètement étrangère à mon œuvre et sur laquelle un critique n'a pas à intervenir. M. Béraud m'appelle « un croquenotes millionnaire ». Je ne suis pas millionnaire et je le regrette.

Veuillez agréer, etc.

DARIUS MILHAUD.

§

Les Archives de la Grande Guerre. — Cette intéressante publication mensuelle, qui s'était interrompue, va prochainement reparaître. Elle inaugurera sa nouvelle série en publiant, à l'occasion du plébiscite en Haute-Silésie, un numéro spécial et, pour la première fois, illustré. Ce numéro comprendra : le texte des conférences données le 3 juin 1921 sous les auspices du *Comité France-Pologne* sur les divers aspects de la question ; une série de documents (textes officiels des propositions de paix, impressions d'un journaliste anglais sur l'attitude des Quatre, etc...) ; sous le titre *Notes et Etudes*, de courts articles sur *La germanisation de la Haute-Silésie, avant 1914, L'opinion des Etats-Unis et la Haute-Silésie*, — et un *Essai bibliographique sur le problème haut-silésien*.

M. Camille Bloch, l'éminent directeur des Bibliothèque et Musée de la Guerre, assumera la direction des *Archives de la Grande Guerre*. Elles seront patronnées par la *Société d'histoire de la guerre*, sans oublier le brillant Comité de patronage actuel.

§

La Vente de Newstead Abbey. — L'une des plus anciennes abbayes d'Angleterre — l'abbaye de Newstead, près de Nottingham — vient d'être vendue. Cette abbaye est intéressante à un double titre : d'abord par ce qu'elle fut édifiée en expiation du martyre de Thomas Becket, ensuite parce qu'elle fut, plusieurs siècles durant, la propriété de la famille de lord Byron.

Le grand-oncle du poète, le « méchant lord Byron », comme on le surnomma, ayant tué en duel son cousin, M. Chaworth, et s'étant vu acquitté, s'en vint finir ses jours à Newstead.

Le grand-père de l'auteur de *don Juan*, l'Amiral John Byron, y vécut aussi, de même que son père, l'aimable amateur de courses et duelliste, qui conquit la duchesse de Camarthen et l'épousa après son divorce.

En même temps que l'abbaye, on a vendu divers meubles, entre autres un lit à colonnes du XVIIe siècle, qui aurait appartenu, dit-on, à Olivier Cromwell. D'autres objets se rapporteraient plus directement à lord Byron, qui y résida aussi. Ce fut d'abord un exemplaire de *English Bards and Scotch Reviewers*, orné de portraits à l'aquarelle de Wordsworth, de Southey, de Samuel Rogers, et relié avec des manuscrits de Wordsworth, de Thomas Moore, et de quelques autres.

On dispersa de même la bibliothèque du poète, ses meubles familiers, des chaises en tapisserie, dont quelques-unes furent exécutées par les femmes de la famille de lord Byron et dont l'une portait les armes du poète.

Seules quelques pièces de l'abbaye ont été réservées pour en faire un musée Byron.

§

La résurrection du voilier. — C'est encore une des conséquences de la guerre, du moins en ce qui concerne la renaissance de la marine marchande à voiles, à quoi les cargo-boats, on s'en doute un peu, avaient porté un coup terrible. Par suite, en effet, de la disette du charbon et de la cherté des tôles, voici que le moment est peut-être venu pour le voilier de reprendre un nouvel essor. C'est du moins l'avis d'un homme compétent, l'amiral Bienaimé, qui, naguère consacrait deux colonnes du *Figaro* à cette question. Aux Etats-Unis, en Angleterre, pays producteurs de charbon, pouvant l'utiliser à meilleur compte que nous, non seulement on en discute dans la presse, mais on agit ; le Lloyd's Register vient d'enregistrer la mise en chantier de 108 voiliers pour commencer et cela continuera.

Une des raisons de cette renaissance inattendue, c'est que la construction d'un navire à voiles coûte beaucoup moins cher que celle d'un steamer. Enfin la durée du voilier est deux fois plus longue que celle d'un charbonnier. La vitesse moyenne d'un steamer, il est vrai, ne dépasse guère 8 à 9 nœuds et l'on sait que le voilier chargé de charbon, muni d'un moteur de secours, peut marcher à une allure de 6 à 7 nœuds.

Cette question de la vitesse serait, du reste, secondaire et l'on pourrait même tourner la difficulté à l'avantage des armateurs, si nous en croyons le moyen qu'un de nos romanciers, peut-être un peu touché par l'humour, plaçait, en 1912, dans la bouche d'un jeune ingénieur : « Nous achetons des veaux dans l'Amérique du Sud ; nous les embarquons à la Plata sur des bateaux à voiles... Vous savez que la navigation à voiles, si elle met du temps, un certain temps, est peu coûteuse, puisque le vent remplace avantageusement le charbon. Eh bien, voilà. Les veaux que nous avons acquis en Argentine pour presque rien, quand ils arrivent à Marseille, ce sont des bœufs... Vous voyez d'ici le double bénéfice, car nous les revendons très cher et nous n'avons pas eu de frais de transport. »

§

Journaux centenaires. — Complétant l'écho que nous avons publié le 1er mai, sur les journaux centenaires, la *Presse* fait observer que, de tous les journaux parisiens, un seul a dépassé le siècle, *les Débats*, fondés en 1789.

Jusqu'en 1914, la *Gazette de France*, plus de trois fois centenaire, l'emportait sur tous ses confrères ; la guerre, hélas, l'a tuée...

Mais voici quelques journaux de province d'âge respectable : le *Journal du Havre*, 170 ans ; le *Journal de Rouen*, 158 ans ; le *Courrier de Maine-et-Loire*, 146 ans ; le *Journal d'Alsace et de Lorraine*, 134 ans ; le *Courrier du Loiret*, 131 ans ; le *Journal de Lot-et-*

Garonne, 129 ans ; le *Journal de Meurthe-et-Moselle*, 123 ans ; le *Journal d'Indre-et-Loire*, 121 ans.

Le Courrier du Pas-de-Calais, les Tablettes des Deux-Charentes, le Journal de Toulouse, le Journal du Cher, l'Echo de l'Est ont aussi cent ans.

L'air de province, conclut *la Presse*, est meilleur que celui de Paris pour favoriser la longévité et permettre aux vieillards de franchir le siècle.

§

Un beau fait divers. — Dans une salle de rédaction, l'autre soir, un groupe d'écrivains et de journalistes parlaient des mérites du modeste rédacteur qui, dans les quotidiens, assure la rubrique des faits divers. On vantait les qualités d'imagination qui permettent, sur un rapport de commissariat, soit de résumer le « beau crime » en soixante lignes, soit de le délayer en deux colonnes. Et chacun de citer des exemples de beaux faits-divers, de rappeler l'âge héroïque du reportage alors qu'on inventait les « apaches », alors qu'Arthur Dupin régnait au *Journal* et Philippe Dubois au *Matin !*

Mais on tomba d'accord pour déclarer que le chef-d'œuvre du genre avait été écrit autrefois par M. Louis Thinet, aujourd'hui rédacteur judiciaire au *Figaro*.

Un soir, à l'heure apéritive, vers l'an 1899, des camarades de Louis Thinet le défièrent de broder un fait divers sur ce sujet burlesque : *Sauvé par ses poissons rouges !*

— Qu'à cela ne tienne ! répliqua Louis Thinet. Garçon, de quoi écrire !

Et sous le titre imposé par ses confrères, il raconta en quelques feuillets tout un roman dont voici le résumé :

Dans un lointain faubourg de Paris, au cinquième étage d'une maison paisible, tout près du ciel et déjà loin des hommes, vit, solitaire, un vieux retraité, le père X... Sans famille, sans amis, désabusé de tout et rebuté par tous, le père X... n'a d'autres confidents que les derniers compagnons de sa solitude : quelques poissons rouges dans un bocal. Mais ce sont là des compagnons muets et, quand le pauvre homme leur conte ses peines, ils semblent rougir surtout de leur impuissance à le consoler. Bref, la mélancolie du vieux s'aggrave en neurasthénie et, un triste jour, il décide de se pendre. Ayant dit un suprême adieu à ses poissons (ils sont muets, c'est vrai, ils ne sont pas sourds ! avait observé déjà le poète de la *Négresse blonde*), il passe à son cou le nœud fatal, et son corps se balance dans le vide de la mansarde. Or, voici que l'un des pieds du suicidé heurte le bocal aux poissons rouges, lequel se renverse et répand son contenu. Les poissons font trois sauts périlleux sur le parquet, puis ne bougent plus, à l'instar de leur propriétaire.

Mais l'eau, l'eau claire qui fut leur élément, s'enfuit par-dessous la porte et s'étale sur le palier extérieur. « Tiens ! Tiens ! s'exclame une voisine qui passe à ce moment, une pareille inondation, à l'altitude de notre « cintième », n'est pas normale ! » Cette femme d'autant de sens que de cœur pénètre incontinent chez son voisin le solitaire, constate le déplorable état où l'ont réduit des chagrins décisifs et ne lève ses bras en l'air que pour dépendre le pendu qui, par bonheur, respire encore. On devine la suite et la fin : attendrissement réciproque, idylle, amour, conjungo.

Tel est, d'après des connaisseurs, le chef-d'œuvre du fait divers.

§

Le cinématographe chez les fauves. — Ce n'est pas un petit métier d'aller prendre en Afrique des films des grands fauves. Un opérateur de cinéma qui en revient, M. Jean Jordan, vient de confier à une revue américaine quelques-unes de ses impressions, elles ne sont pas toutes effrayantes d'ailleurs, mais il est bon de savoir que l'art nouveau veut lui aussi de nouveaux martyrs. L'impression générale qui domine le récit de cet excellent reporter, c'est qu'il ne faut pas emmener comme opérateur quelqu'un qui aime la chasse d'une part et que d'autre part on aurait tort de croire que les fauves sont indifférents au progrès.

Ainsi dans des marais du centre africain, l'opérateur qui accompagnait M. Jordan aperçut des éléphants. Aussitôt, il installa son appareil et commença de tourner. Les « clic, clic, clic », qui sont les bruits caractéristiques du mécanisme en mouvement, attirèrent l'attention, si l'on peut dire, d'un jeune pachyderme, qui ne s'enfuit pas, mais qui, au contraire, redressant vers le ciel une trompe émerveillée, barrit afin de rassembler ses compagnons devant l'instrument qui l'intriguait. Et toute sa famille survint au galop. L'opérateur modeste ne voulait point tant de succès et s'en fut, non sans difficulté, les éléphants mettant une certaine insistance à le retenir parmi eux. Ce même opérateur était un chasseur fervent, et décida de donner la chasse aux zèbres, aux antilopes, aux girafes et autres innocents quadrupèdes de ce genre. Il organisa avec quelques indigènes une grande battue ; M. Jordan marchait en tête de l'expédition, quand ils assistèrent soudain à la fuite éperdue d'une centaine de bêtes qui se sauvaient à toute vitesse.

— Prenez un film, cria M. Jordan à l'opérateur.

Mais notre Nemrod, fusil au poing, courait à la poursuite des animaux, puis tirait, puis courait plus loin.

— Et le film ! hurlait M. Jordan.

L'opérateur suivait la déroute des bêtes et ne se souciait plus de son travail. Quand il revint au camp, il eut les plus sévères réprimandes.

Mais, comme il était malaisé de lui donner congé, M. Jordan le garda. Il se contenta de lui retirer son fusil.

§

Les cafés d'acteurs. — On connaît les cafés littéraires de Paris ; on connaît moins les cafés où se réunissent nos artistes des théâtres. Et pourtant il y a là un curieux sujet pour les historiens de Paris.

Le *café du Globe*, boulevard de Strasbourg, reste toujours le classique endroit où l'on rencontre les acteurs de café-concert. Sur les boulevards, le *Napolitain* où La Jeunesse amena beaucoup de gens de lettres, jeunes ou vieux, a été, depuis la mort de l'auteur de *Cinq ans chez les sauvages*, de plus en plus conquis par les comédiennes et les comédiens. C'est là qu'on en rencontre le plus grand nombre.

Place du Théâtre-Français, la *Régence*, qui avait eu quelques années plus paisibles, devient le lieu de rendez-vous de tous les jeunes premiers et soubrettes de la Maison de Molière et de l'Odéon. A six heures, le soir, cinq ou six tables réunissent tout le répertoire, si l'on peut dire.

Près de l'Odéon, le *Gambrinus*, qui jadis connut les rêveries de Verlaine, était devenu, jusqu'en juin 1918, un lieu de réunion pour les acteurs de l'Odéon qui y dînaient souvent. Mais la brasserie, qui a été longtemps fermée, attend des jours meilleurs.

Ce ne sont pas les seules maisons où se réunissent les artistes, mais ce sont quatre endroits que les « curieux » des mœurs de Paris ne peuvent pas ignorer.

Et tout ce monde se disperse pour aller dîner chez Marty, rue Richelieu, chez Pauline, rue Sainte-Anne, chez Lebas, rue Caumartin, chez Establet, rue Bonaparte, où l'on rencontre toujours un ou plusieurs pensionnaires de nos théâtres nationaux, qui dînent modestement à la crèmerie où chez le « bistro ». La vie est si chère !

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.